LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE.

On souscrit, sans rien payer d'avance:

A PARIS,

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, n° 160;
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, n° 21;
DELAYEN, libraire, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 139;
Mme LECHARD, libraire, rue Hautefeuille, n° 3;

à Nantes, chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale.

à Angoulême, chez PERREZ-LECLERC, libraire, place du Marché, n° 15.

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 3.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS
PAR
D. RICARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XIII.

Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS
DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,
rue Saint-Jacques, nº 156.

1829.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

CICÉRON.

SOMMAIRE.

I. Son origine. Son surnom. II. Sa naissance. Il se distingue de tous les jeunes gens de son âge. III. Il s'applique à la philosophie et sert sous Sylla. Son premier plaidoyer. IV. Son voyage en Grèce. Il s'attache à l'école de l'Académie. V. Il va voir les plus fameux rhéteurs d'Asie. VI. Sa conduite réservée après son retour à Rome. VII. Il fait, dans ses plaidoyers, un usage trop fréquent de la raillerie. Sa questure en Sicile. VIII. Sa passion pour la gloire. Il s'applique à connaître par leurs noms les personnes les plus considérables. IX. Son désintéressement. Affaire de Verrès. X. Il le fait condamner. XI. Sa vie particulière. Estime dont il jouit à Rome. XII. Causes qu'il plaide pendant sa préture. XIII. Affaire de

Manilius. XIV. Il est nommé consul. Faction qui se forme dans Rome. XV. Conspiration de Catilina, qui demande le consulat avec Antoine. XVI. Affaires difficiles que Cicéron a au commencement de son consulat. XVII. Il fait rejeter la loi agraire de Rullus. XVIII. Pouvoir irrésistible de son éloquence. XIX. Catilina appelle des troupes à Rome. XX. Cicéron communique au sénat les avis qu'il a reçus de la conjuration. Décret qui l'investit d'un pouvoir absolu. XXI. Catilina tente inutilement de faire assassiner Cicéron. XXII. Lentulus se met à la tête des conjurés à Rome. XXIII. Moyens que les conjurés avaient pour l'exécution. XXIV. Ils traitent avec les ambassadeurs des Allobroges. XXV. Lentulus et les principaux conjurés sont arrêtés. XXVI. Incertitude de Cicéron sur le parti qu'il doit prendre. Sa femme l'encourage à les faire punir. XXVII. Opinion de César. XXVIII. Caton fait revenir le sénat à l'arrêt de mort. Les coupables sont exécutés. XXIX. Témoignages d'estime donnés à Cicéron. Défaite de Catilina. XXX. Intrigues contre Cicéron. Il est nommé, par un décret du peuple, père de la patrie. XXXI. Il déplaît aux Romains par les louanges continuelles qu'il se donne. XXXII. Eloges qu'il a faits de tous les hommes célèbres de son temps. XXXIII. Sa vanité lui fait quelquefois oublier les bienséances. Ses mots contre Crassus. XXXIV. Ses bons mots. XXXV. Suite. XXXVI. Clodius entre, déguisé en femme, aux mystères de la Bonne-Déesse. XXXVII. Cicéron dépose contre lui en justice. XXXVIII. Clodius est absous. XXXIX. Clodius feint de se réconcilier avec Cicéron. XL. César se déclare contre Cicéron. Clodius le cite en justice. XLI. Cicéron s'en va en exil. XLII. Clodius le fait condamner au bannissement. XLIII. Efforts du sénat pour le faire rappeler. XLIV. Rappel de Cicéron. XLV. Joie du peuple à son retour. Il déchire les actes du tribunat de Clodius. XLVI. Affaire de Milon. XLVII. Cicéron est envoyé proconsul en Cilicie. Conduite qu'il y tient. XLVIII. A son retour il trouve Rome divisée entre

César et Pompée. XLIX. Il va joindre Pompée et en est blâmé par Caton. L. Railleries de Cicéron dans le camp de Pompée. LI. Il va trouver César qui le reçoit avec honneur. LII. Affaire de Ligarius. LIII. Il quitte les affaires et se livre à l'étude. LIV. Il répudie sa femme Térentia, et épouse une jeune personne qu'il répudie encore. LV. Mort de sa fille Tullie. Mort de César. LVI. Antoine excite le peuple contre les meurtriers de César. LVII. Défiance mutuelle de Cicéron et d'Antoine. LVIII. Songe singulier de Cicéron. LIX. Il prend le parti du jeune César. LX. Il engage le sénat à le favoriser. LXI. César se raccommode avec Antoine, et lui sacrifie Cicéron. LXII. Cicéron s'enfuit avec son frère qui est trahi et mis à mort. LXIII. Incertitudes où il se trouve. LXIV. Il est tué. LXV. Sa tête et ses mains sont attachées à la tribune. — Parallèle de Démosthène et de Cicéron.

I. La mère de Cicéron se nommait Helvia: elle était d'une famille distinguée, et soutint, par sa conduite, la noblesse de son origine. On a sur la condition de son père des opinions très opposées: les uns prétendent qu'il naquit et fut élevé dans la boutique d'un foulon; les autres font remonter sa maison à ce Tullus Attius qui régna sur les Volsques avec tant de gloire. Le premier de cette famille qui eut le surnom de Cicéron fut un homme très estimable; aussi ses descendans, loin de rejeter ce surnom, se firent un honneur de le porter, quoiqu'il eût été souvent tourné en ridicule. Il vient du

mot latin qui signifie pois-chiche; et le premier à qui on le donna avait à l'extrémité du nez une excroissance qui ressemblait à un pois-chiche, et qui lui en fit donner le surnom. Cicéron, celui dont nous écrivons la Vie, la première fois qu'il se mit sur les rangs pour briguer une charge, et qu'il s'occupa des affaires publiques, fut sollicité par ses amis de quitter ce surnom et d'en prendre un autre; mais il leur répondit, avec la présomption d'un jeune homme, qu'il ferait en sorte de rendre le nom de Cicéron plus célèbre que ceux des Scaurus et des Catulus (*). Pendant sa questure en Sicile, il fit aux dieux l'offrande d'un vase d'argent sur lequel il fit graver en entier ses deux premiers noms, Marcus Tullius; et au lieu du troisième, il voulut, par plaisanterie, que le graveur mît un pois-chiche. Voilà ce qu'on dit de son nom.

II. Sa mère le mit au monde sans travail et sans douleur; il naquit le trois de janvier, jour auquel maintenant les magistrats de Rome font des vœux et des sacrifices pour la postérité de l'empereur. Il apparut, dit-on, à sa nourrice un fantôme qui lui dit que l'enfant qu'elle

(*) Deux des plus anciennes et des plus illustres maisons de Rome.

nourrissait procurerait un jour aux Romains les plus grands avantages. On traite ordinairement de rêves et de folies ces sortes de prédictions; mais le jeune Cicéron fut à peine en âge de s'appliquer à l'étude qu'il vérifia celle-ci. L'excellent naturel qu'on vit briller en lui le rendit si célèbre entre ses camarades, que les pères de ces enfans allaient aux écoles pour le voir, pour être témoins eux-mêmes de tout ce qu'on racontait de son grand sens et de la vivacité de sa conception ; les plus grossiers d'entre eux s'emportaient même contre leurs fils, quand ils les voyaient, dans les rues, mettre par honneur Cicéron au milieu d'eux. Il avait reçu de la nature un esprit né pour la philosophie et avide d'apprendre, tel que le demande Plalon; fait pour embrasser toutes les sciences, il ne dédaignait aucun genre de savoir et de littérature ; mais il se porta d'abord avec plus d'ardeur vers la poésie ; et l'on a de lui un petit poème, en vers tétramètres, intitulé : Pontius Glaucus ([1]), qu'il composa dans sa très grande jeunesse. En avançant en âge, il cultiva de plus en plus ce talent, et s'exerça sur divers genres de poésie avec tant de succès, qu'il fut regardé non seulement comme le premier des orateurs romains, mais encore comme le meilleur de leurs poètes. La célébrité que lui acquit son éloquence subsiste

encore, malgré les changemens que la langue latine a éprouvés; mais le grand nombre de poètes excellens qui sont venus après lui ont entièrement éclipsé sa gloire poétique.

III. Après avoir terminé ses premières études, il prit les leçons de Philon, philosophe de l'Académie, celui de tous les disciples de Clitomachus qui avait le plus excité l'admiration des Romains par la beauté de son éloquence, et mérité leur affection par l'honnêteté de ses mœurs. Cicéron étudiait en même temps la jurisprudence sous Mucius Scévola, l'un des plus grands jurisconsultes, et le premier entre les sénateurs; il puisa dans ses leçons une connaissance profonde des lois romaines. Il servit quelque temps sous Sylla dans la guerre des Marses; mais voyant la république agitée par des guerres civiles, et tombée, par ces divisions, sous une monarchie absolue, il se livra à la méditation et à l'étude; il fréquenta les Grecs les plus instruits, et s'appliqua aux mathématiques, jusqu'à ce qu'enfin Sylla, s'étant emparé du pouvoir suprême, eût donné au gouvernement une sorte de stabilité. Vers ce même temps, Chrysogonus, affranchi de Sylla, ayant acheté pour la somme de deux mille drachmes les biens d'un homme que le dictateur avait fait mourir comme proscrit, Roscius,

fils et héritier du mort, indigné de cette vente inique, prouva que ces biens, vendus à si bas prix, valaient deux cent cinquante talens. Sylla, qui se voyait convaincu d'une énorme injustice, fut très irrité contre Roscius; et, à l'instigation de son affranchi, il fit intenter à ce malheureux jeune homme une accusation de parricide. Personne n'osait venir à son secours: l'effroi qu'inspirait la cruauté de Sylla éloignait tous ceux qui auraient pu le défendre. Le jeune Roscius, abandonné de tout le monde, eut recours à Cicéron, que ses amis pressèrent vivement de se charger d'une affaire qui lui offrait, pour entrer dans la carrière de la gloire, l'occasion la plus brillante qui pût jamais se présenter. Il prit donc la défense de Roscius, et le succès qu'il eut lui attira l'admiration générale; mais la crainte du ressentiment de Sylla le détermina à voyager en Grèce; et il donna pour prétexte le besoin de rétablir sa santé. Il est vrai qu'il était maigre et décharné, et qu'il avait l'estomac si faible, qu'il ne pouvait manger que fort tard, et ne prenait que peu de nourriture. Ce n'est pas que sa voix ne fût forte et sonore: mais elle était dure et peu flexible; et comme il déclamait avec beaucoup de chaleur et de véhémence, en s'élevant toujours aux tons les plus

hauts, on craignait que son tempérament n'en fût altéré.

IV. Arrivé à Athènes, il prit les leçons d'Antiochus l'Ascalonite, dont il aimait la douceur et la grâce, quoiqu'il n'approuvât pas les nouvelles opinions qu'il avait établies. Antiochus s'était déjà séparé de la nouvelle Académie, et de l'école de Carnéade, soit qu'il en eût été détaché par l'évidence des choses, et par son adhésion au rapport des sens; soit, comme d'autres le veulent, que la jalousie et le désir de contester avec les disciples de Clitomachus et de Philon lui eussent fait changer de sentiment, et embrasser la plupart des poèmes du Portique. Cicéron aimait beaucoup la philosophie, et s'attachait de plus en plus à son étude; déjà même il projetait, si jamais il était forcé d'abandonner les affaires et de renoncer au barreau et aux assemblées publiques, de se retirer à Athènes pour y mener une vie tranquille dans le sein de la philosophie. Lorsqu'il apprit la mort de Sylla, et qu'il sentit que son corps, fortifié par l'exercice, avait repris toute sa vigueur; que sa voix, bien formée, était devenue plus forte à la fois et plus douce, et assez proportionnée à son tempérament; pressé d'ailleurs par ses amis de revenir dans sa patrie; exhorté enfin par Antiochus

d'entrer dans l'administration des affaires. il résolut de retourner à Rome; mais voulant former encore avec plus de soin son éloquence, comme un instrument qui lui devenait absolument nécessaire, et développer ses facultés politiques, il s'exerçait à la composition, et fréquentait les orateurs les plus estimés.

V. Il passa donc à Rhodes, et de là en Asie, où il suivit les écoles des rhéteurs Xénoclès d'Adrumette, Denys de Magnésie, et Ménippe le Carien. A Rhodes il s'attacha aux philosophes Apollonius Molon et Posidonius. Apollonius, qui ne savait pas la langue latine, pria, dit-on, Cicéron de parler en grec; ce que Cicéron fit volontiers, assuré que ses fautes seraient mieux corrigées. Un jour qu'il avait déclamé en public, tous ses auditeurs, ravis d'admiration, le comblèrent à l'envi de louanges; mais Apollonius, en l'écoutant, ne donna aucun signe d'approbation; et quand le discours fut fini, il demeura long-temps pensif, sans rien dire. Comme Cicéron paraissait affecté de son silence : « Cicéron, lui dit Apollonius, je vous loue, je « vous admire; mais je plains le sort de la Grè« ce, en voyant que les seuls avantages qui lui « restaient, le savoir et l'éloquence, vous allez « les transporter aux Romains. »

VI. Cicéron, rempli des plus flatteuses espé-

rances, retournait à Rome, pour se livrer aux affaires publiques, lorsqu'il fut un peu refroidi par la réponse qu'il reçut de l'oracle de Delphes. Il avait demandé au dieu par quel moyen il pourrait acquérir une très grande gloire : « Ce « sera, lui répondit la Pythie, en prenant pour « guide de votre vie, non l'opinion du peuple, « mais votre naturel. » Quand il fut à Rome, il s'y conduisit dans les premiers temps avec beaucoup de réserve; il voyait rarement les magistrats, qui lui témoignaient eux-mêmes peu de considération; il s'entendait donner les noms injurieux de grec et d'écolier, termes familiers à la plus vile populace de Rome; mais son ambition naturelle, enflammée encore par son père et par ses amis, le poussa aux exercices du barreau, où il parvint au premier rang, non par des progrès lents et successifs, mais par des succès si brillans et si rapides, qu'il laissa bientôt derrière lui tous ceux qui couraient la même carrière. Il avait pourtant, à ce qu'on assure, et dans sa prononciation et dans son geste, les mêmes défauts que Démosthène; mais les leçons de Roscius et d'Ésope, deux excellens acteurs, l'un pour la tragédie et l'autre pour la comédie, l'en eurent bientôt corrigé. On raconte de cet Ésope, qu'un jour qu'il jouait le rôle d'Atrée, qui délibère sur la manière dont

il se vengera de son frère Thyeste, un de ses domestiques étant passé tout à coup devant lui, dans le moment où la violence de la passion l'avait mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre, qu'il l'étendit mort à ses pieds(2). La grâce de la déclamation donnait, à l'éloquence de Cicéron, une force persuasive. Aussi se moquait-il de ces orateurs qui n'avaient d'autre moyen de toucher que de pousser de grands cris : « C'est par faiblesse, « disait-il, qu'ils crient ainsi, comme les boi-« teux montent à cheval pour se soutenir. » Au reste, ces plaisanteries fines, ces reparties vives, conviennent au barreau ; mais l'usage que Cicéron en faisait jusqu'à la satiété blessait les auditeurs, et lui donna la réputation de méchant.

VII. Nommé questeur dans un temps de disette, et le sort lui ayant donné la Sicile en partage, il déplut d'abord aux Siciliens, en exigeant d'eux des contributions de blé qu'il était forcé d'envoyer à Rome ; mais quand ils eurent reconnu sa vigilance, sa justice et sa douceur, ils lui donnèrent plus de témoignages d'estime et d'honneur qu'à aucun des préteurs qu'ils avaient eus jusqu'alors. Plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome ayant été accusés de mollesse et d'insubordination dans le service militaire, furent envoyés en Sicile au-

près du préteur; Cicéron entreprit leur défense, et parvint à les justifier. Plein de confiance en lui-même, après tous ces succès, il retournait à Rome, lorsqu'il eut en route une aventure assez plaisante, qu'il nous a lui-même transmise. En traversant la Campanie, il rencontra un Romain de distinction qu'il croyait son ami. Persuadé que Rome était remplie du bruit de sa renommée, il lui demanda ce qu'on y pensait de lui, et de tout ce qu'il avait fait : « Eh! où donc avez-vous été, Cicéron, pendant « tout ce temps-ci? lui répondit cet homme. » Cette réponse le découragea fort, en lui apprenant que sa réputation s'était perdue dans Rome, comme dans une mer immense, et ne lui avait produit aucune gloire solide.

VIII. La réflexion diminua depuis son ambition, en lui faisant sentir que cette gloire à laquelle il aspirait n'avait point de bornes, et qu'on ne pouvait espérer d'en atteindre le terme. Cependant il conserva toute sa vie un grand amour pour les louanges, et une passion vive pour la gloire, qui l'empêchèrent souvent de suivre, dans sa conduite, les vues sages que la raison lui inspirait. Entré dans l'administration avec un désir ardent d'y réussir, il sentit, d'après l'exemple des artisans, qui, n'employant que des outils et des instrumens inanimés, sa-

vent en détail les noms de chacun, et à quel usage ils sont propres; il sentit, dis-je, qu'il serait honteux à un homme d'état, dont les fonctions publiques ne s'exercent que par le ministère des hommes, de mettre de la négligence et de la paresse à connaître ses concitoyens. Il s'attacha donc, non seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure à la ville, leurs maisons de campagne, leurs voisins et leurs amis, en sorte qu'il n'allait dans aucun endroit de l'Italie qu'il ne pût nommer facilement et montrer même les terres et les maisons de ses amis.

IX. Son bien était modique, mais il suffisait à sa dépense; et ce qui le faisait admirer de tout le monde, c'est qu'avec si peu de fortune il ne recevait pour ses plaidoyers ni salaire ni présent. Il fit paraître surtout ce désintéressement dans l'accusation de Verrès. Cet homme avait été préteur en Sicile, où il avait commis les excès les plus révoltans. Il fut mis en justice par les Siciliens; et Cicéron le fit condamner, non en plaidant contre lui, mais pour ainsi dire en ne plaidant pas. Les autres préteurs voulaient le sauver; et par des délais continuels ils avaient fait traîner l'affaire jusqu'au dernier jour des audiences, afin que, la

journée ne suffisant pas pour la plaidoirie, la cause ne fût pas jugée. Cicéron s'étant levé, dit qu'il n'avait pas besoin de plaider; et produisant les témoins sur chaque fait, il les fit interroger, et obligea les juges de prononcer. On rapporte cependant plusieurs bons mots qu'il dit dans le cours de ce procès. Les Romains appellent en leur langue le pourceau Verrès; et comme un affranchi, nommé Cicilius, qui passait pour être de la religion des Juifs, voulait écarter les Siciliens de la cause, afin de se porter lui-même pour accusateur de Verrès: « Que « peut avoir de commun un Juif avec un ver- « rat? dit Cicéron. » Verrès avait un fils qui passait pour ne pas user honnêtement de sa jeunesse. Un jour Verrès ayant osé traiter Cicéron d'efféminé: « Ce sont, lui répondit l'o- « rateur, des reproches qu'il faut faire à ses « enfans les portes fermées. »

X. L'orateur Hortensius n'osa pas se charger ouvertement de défendre Verrès; mais on obtint de lui de se trouver au jugement, lorsqu'il s'agirait de fixer l'amende qu'on prononcerait contre l'accusé. Il reçut pour prix de cette complaisance un sphinx d'ivoire; et Cicéron lui ayant dit un jour quelques mots équivoques, Hortensius lui répondit qu'il ne savait pas deviner les énigmes: « Vous avez pourtant

« le sphinx chez vous, lui repartit Cicéron. » Verrès fut condamné, et Cicéron ayant fixé l'amende à sept cent cinquante mille drachmes, fut accusé d'avoir reçu de l'argent, pour l'avoir bornée à une somme si modique. Cependant lorsqu'il fut nommé édile, les Siciliens, voulant lui témoigner leur reconnaissance, lui apportèrent de leur île plusieurs choses précieuses pour servir d'ornement à ses jeux; mais il n'employa pour lui-même aucun de ces présens, et ne fit usage de la libéralité des Siciliens que pour diminuer à Rome le prix des denrées.

XI. Il avait à Arpinum une belle maison de campagne, une terre aux environs de Naples, et une autre près de Pompéïa, toutes deux peu considérables. La dot de sa femme Térentia était de cent vingt mille drachmes (*), et il eut une succession qui lui en valut quatre-vingt-dix mille (**). Avec cette modique fortune il vivait honorablement, mais avec sagesse, et il faisait sa société ordinaire des Grecs et des Romains instruits. Il était rare qu'il se mît à table avant le coucher du soleil, moins à cause de ses occupations que pour ménager la faiblesse

(*) 108,000 liv. de notre monnaie.
(**) 81,000 liv.

de son estomac. Il soignait son corps avec une exactitude recherchée, au point qu'il avait chaque jour un nombre réglé de frictions et de promenades. Il parvint par ce régime à fortifier son tempérament, à le rendre sain et vigoureux, et capable de supporter les travaux pénibles et les grands combats qu'il eut à soutenir dans la suite. Il abandonna à son frère la maison paternelle, et alla se loger près du mont Palatin, afin que ceux qui venaient lui faire la cour n'eussent pas la peine de l'aller chercher si loin; car tous les matins il se présentait à sa porte autant de monde qu'à celles de Crassus et de Pompée, les premiers et les plus honorés des Romains, l'un pour ses richesses, et l'autre pour l'autorité dont il jouissait dans les armées. Cependant Pompée lui-même recherchait Cicéron, dont l'appui lui fut très utile pour augmenter sa gloire et sa puissance.

XII. Quand Cicéron brigua la préture, il avait plusieurs concurrens distingués; il fut nommé néanmoins le premier de tous : et les jugemens qu'il rendit pendant sa magistrature lui firent une grande réputation de droiture et d'équité. Licinius Macer, qui, déjà puissant par lui-même, était encore soutenu de tout le crédit de Crassus, fut accusé de péculat devant Cicéron. Plein de confiance dans son pouvoir et

dans le zèle de ses amis, il se croyait si sûr d'être absous, que lorsque les juges commencèrent à donner les voix il courut chez lui, se fit couper les cheveux, prit une robe blanche, et se mit en chemin pour retourner au tribunal. Crassus alla promptement au devant de lui, et l'ayant rencontré dans sa cour, prêt à sortir, il lui apprit qu'il venait d'être condamné à l'unanimité des suffrages. Il fut si frappé de ce coup inattendu, qu'étant rentré chez lui, il se coucha et mourut subitement. Ce jugement fit beaucoup d'honneur à Cicéron, parce qu'il montra la plus grande fermeté. Vatinius, homme de mœurs dures, qui, dans ses plaidoyers, traitait fort légèrement ses juges, et qui avait le cou plein d'écrouelles, s'approchant un jour du tribunal de Cicéron, lui demanda quelque chose que le préteur ne lui accorda pas tout de suite, et sur laquelle il réfléchit assez long-temps : « Si j'étais préteur, « lui dit Vatinius, je ne balancerais pas tant. « Aussi, lui répondit Cicéron, en se tournant « vers lui, n'ai-je pas le cou si gros que toi ? »

XIII. Deux ou trois jours avant l'expiration de sa préture, Manilius fut accusé de péculat à son tribunal. Manilius avait la faveur et l'affection du peuple, qui le croyait en butte à l'envie, à cause de Pompée, dont il était l'a-

mi. L'accusé ayant demandé de lui fixer un jour pour répondre aux charges, Cicéron lui donna le lendemain, ce qui irrita fort le peuple, les préteurs étant dans l'usage d'accorder au moins dix jours aux accusés. Les tribuns ayant cité Cicéron devant l'assemblée du peuple, où ils l'accusèrent d'avoir prévariqué, il demanda d'être entendu : « M'étant toujours « montré, dit-il, aussi favorable aux accusés « que j'ai pu le faire, sans violer les lois, je « me croirais bien coupable, si je n'avais pas « traité Manilius avec autant de douceur et « d'humanité que les autres ; je lui ai donc don- « né exprès le seul jour de ma préture qui me « restait et dont je pouvais encore disposer. Si « j'eusse renvoyé à un autre préteur le juge- « ment de son affaire, ce n'eût pas été lui ren- « dre service. » Cette justification produisit dans le peuple un changement si merveilleux, qu'il combla Cicéron de louanges, et le pria de défendre lui-même Manilius. Il s'en chargea volontiers, surtout par égard pour Pompée, alors absent; et ayant repris l'affaire dès l'origine, il parla avec la plus grande force contre les partisans de l'oligarchie et contre les envieux de Pompée.

XIV. Cependant le parti des nobles ne montra pas moins d'ardeur que le peuple pour le

porter au consulat. L'intérêt public réunit, dans cette occasion, tous les esprits, et voici quel en fut le motif. Le changement que Sylla avait fait dans le gouvernement, et qui d'abord avait paru fort étrange, semblait, par un effet du temps et de l'habitude, prendre une sorte de stabilité, et plaire assez au peuple. Mais des hommes animés par leur cupidité particulière et non par des vues du bien général cherchaient à remuer, à renverser l'état actuel de la république. Pompée faisait la guerre aux rois de Pont et d'Arménie, et personne à Rome n'avait assez de puissance pour tenir tête à ces factieux, amoureux de nouveautés. Leur chef était un homme audacieux et entreprenant, et d'un caractère qui se pliait à tout: c'était Lucius Catilina. A tous les forfaits dont il s'était souillé, il avait ajouté l'inceste avec sa propre fille et le meurtre de son frère. Dans la crainte d'être traduit devant les tribunaux pour ce dernier crime, il avait engagé Sylla à mettre ce frère au nombre des proscrits, comme s'il eût encore été en vie. Les scélérats de Rome, ralliés autour d'un pareil chef, non contens de s'être engagés mutuellement leur foi par les moyens ordinaires, égorgèrent un homme et mangèrent tous de sa chair.

XV. Catilina avait corrompu la plus grande

partie de la jeunesse romaine, en lui prodiguant tous les jours les festins, les plaisirs, les voluptés de toute espèce, et n'épargnant rien pour fournir avec profusion à cette dépense. Déjà toute l'Étrurie et la plupart des peuples de la Gaule Cisalpine étaient disposés à la révolte, et l'inégalité qu'avait mise dans les fortunes la ruine des citoyens les plus distingués par leur naissance et par leur courage, qui, consumant leurs richesses en banquets, en spectacles, en bâtimens, en brigues pour les charges, avaient vu passer leurs biens dans les mains des hommes les plus méprisables et les plus abjects; cette inégalité, dis-je, menaçait Rome de la plus funeste révolution. Il ne fallait plus, pour renverser un gouvernement déjà malade, que la plus légère impulsion que le premier audacieux oserait lui donner. Catilina, afin de s'entourer d'un rempart bien plus fort, se mit sur les rangs pour le consulat. Il fondait ses plus grandes espérances sur le collègue qu'il se flattait d'avoir. C'était Caïus Antonius, homme également incapable par lui-même d'être le chef d'aucun parti bon ou mauvais, mais qui pouvait augmenter beaucoup la puissance de celui qui serait à la tête de l'entreprise. Le plus grand nombre des citoyens honnêtes, voyant tout le danger qui menaçait la république, por-

tèrent Cicéron au consulat; et le peuple les ayant secondés avec ardeur, Catilina fut rejeté et Cicéron nommé consul avec Antoine, quoique de tous les candidats Cicéron fût le seul né d'un père qui n'était que simple chevalier, et n'avait pas le rang de sénateur.

XVI. Le peuple ignorait encore les complots de Catilina; et Cicéron, dès son entrée dans le consulat, se vit assailli d'affaires difficiles, qui furent comme les préludes des combats qu'il eut à livrer dans la suite. D'un côté, ceux que les lois de Sylla avaient exclus de toute magistrature, et qui formaient un parti puissant et nombreux, se présentèrent pour briguer les charges; et dans leurs discours au peuple ils s'élevaient avec autant de vérité que de justice contre les actes tyranniques de ce dictateur; mais ils prenaient mal leur temps pour faire des changemens dans la république. D'un autre côté, les tribuns du peuple proposaient des lois qui auraient renouvelé la tyrannie de Sylla : ils demandaient l'établissement de dix commissaires qui seraient revêtus d'un pouvoir absolu, et qui, disposant en maître de l'Italie, de la Syrie et des nouvelles conquêtes de Pompée, auraient le pouvoir de vendre les terres publiques, de faire les procès à qui ils voudraient, de bannir à leur volonté, d'établir

des colonies, de prendre dans le trésor public tout l'argent dont ils auraient besoin, de lever et d'entretenir autant de troupes qu'ils le jugeraient à propos. La concession d'un pouvoir si étendu donna pour appui à la loi les personnages les plus considérables de Rome. Antoine, le collègue de Cicéron, fut des premiers à la favoriser, dans l'espérance d'être un des décemvirs. On croit qu'il n'ignorait pas les desseins de Catilina, et qu'accablé de dettes dont ils lui auraient procuré l'abolition, il n'eût pas été fâché de les voir réussir, ce qui donnait plus de frayeur aux bons citoyens.

XVII. Cicéron, pour prévenir ce danger, fit décerner à Antoine le gouvernement de la Macédoine, et refusa pour lui-même celui de la Gaule qu'on lui assignait (*). Ce service important lui ayant gagné Antoine, il espéra d'avoir en lui comme un second acteur qui le soutiendrait dans tout ce qu'il voudrait faire pour le salut de la patrie. La confiance de l'avoir sous sa main, et d'en disposer à son gré, lui donna plus de hardiesse et de force pour s'élever contre ceux qui voulaient introduire des nouveautés. Il combattit, dans le sénat, la nouvelle loi, et étonna tellement ceux qui l'avaient

(*) Sur son refus, et par son crédit, il fut donné à Métellus.

proposée, qu'ils n'eurent pas un seul mot à lui opposer. Les tribuns firent de nouvelles tentatives, et citèrent les consuls devant le peuple. Mais Cicéron, sans rien craindre, se fit suivre par le sénat; et, se présentant à la tête de son corps, il parla avec tant de force, que la loi fut rejetée, et qu'il ôta aux tribuns tout espoir de réussir dans d'autres entreprises de cette nature, tant il les subjugua par l'ascendant de son éloquence!

XVIII. C'est de tous les orateurs celui qui a le mieux fait sentir aux Romains quel charme l'éloquence ajoute à la beauté de la morale; de quel pouvoir invincible la justice est armée quand elle est soutenue de celui de la parole. Il leur montra qu'un homme d'état qui veut bien gouverner doit, dans sa conduite politique, préférer toujours ce qui est honnête à ce qui flatte; mais que dans ses discours il faut que la douceur du langage tempère l'amertume des objets utiles qu'il propose. Rien ne prouve mieux la grâce de son éloquence que ce qu'il fit dans son consulat, par rapport aux spectacles. Jusqu'alors les chevaliers romains avaient été confondus dans les théâtres avec la foule du peuple; mais le tribun Marcus Othon, pour faire honneur à ce second ordre de la république, voulut les distinguer de la multitude,

et leur assigna des places séparées, qu'ils ont conservées depuis. Le peuple se crut offensé par cette distinction; et lorsque Othon parut au théâtre, il fut accueilli par les huées et les sifflets de la multitude, tandis que les chevaliers le couvrirent de leurs applaudissemens. Le peuple redoubla les sifflets, et les chevaliers leurs applaudissemens. De là on en vint réciproquement aux injures, et le théâtre était plein de confusion. Cicéron, informé de ce désordre, se transporte au théâtre, appelle le peuple au temple de Bellone, et lui fait des réprimandes si sévères, que la multitude, étant retournée au théâtre, applaudit vivement Othon, et dispute avec les chevaliers à qui lui rendra de plus grands honneurs.

XIX. Cependant la conjuration de Catilina, que l'élévation de Cicéron au consulat avait d'abord frappé de terreur, reprit courage; les conjurés s'étant assemblés, s'exhortèrent mutuellement à suivre leur complot avec une nouvelle audace, avant que Pompée, qu'on disait déjà en chemin, suivi de son armée, ne fût de retour à Rome. Ceux qui aiguillonnaient le plus Catilina, c'étaient les anciens soldats de Sylla, qui, dispersés dans toute l'Italie, et répandus, pour la plupart, et surtout les plus aguerris, dans les villes de l'Étrurie, rêvaient déjà le

pillage des richesses qu'ils avaient sous les yeux. Conduits par un officier nommé Mallius, qui avait servi avec honneur sous Sylla, ils entrèrent dans la conjuration de Catilina, et se rendirent à Rome pour appuyer la demande qu'il faisait une seconde fois du consulat : car il avait résolu de tuer Cicéron à la faveur du trouble qui accompagne toujours les élections. Les tremblemens de terre, les chutes de la foudre et les apparitions de fantômes qui eurent lieu dans ce temps-là, semblaient être des avertissemens du ciel sur les complots qui se tramaient. On recevait aussi, de la part des hommes, des indices véritables, mais qui ne suffisaient pas pour convaincre un homme de la noblesse et de la puissance de Catilina. Ces motifs ayant obligé Cicéron de différer le jour des comices, il fit citer Catilina devant le sénat, et l'interrogea sur les bruits qui couraient de lui. Catilina, persuadé que plusieurs d'entre les sénateurs désiraient des changemens dans l'état, voulant d'ailleurs se relever aux yeux de ses complices, répondit très durement à Cicéron : « Quel mal fais-je, lui dit-il, si, voyant deux « corps, dont l'un a une tête, mais est maigre « et épuisé, et l'autre n'a pas de tête, mais est « grand et robuste, je veux mettre une tête à « ce dernier? » Cicéron, qui comprit que cette

énigme désignait le sénat et le peuple, en eut encore plus de frayeur ; il mit une cuirasse sous sa robe, et fut conduit au Champ-de-Mars, pour les élections, par les principaux citoyens et par le plus grand nombre des jeunes gens de Rome. Il entr'ouvrit à dessein sa robe, au-dessus des épaules, afin de laisser apercevoir sa cuirasse, et de faire connaître la grandeur du danger. A cette vue, le peuple indigné, se serra autour de lui, et quand on recueillit les suffrages, Catilina fut encore refusé, et l'on nomma consuls Silanus et Muréna.

XX. Peu de temps après, les soldats de l'Étrurie s'étant rassemblés pour se trouver prêts au premier ordre de Catilina, et le jour fixé pour l'exécution de leur complot étant déjà proche, trois des premiers et des plus puissans personnages de Rome, Marcus Crassus, Marcus Marcellus et Scipion Métellus, allèrent au milieu de la nuit à la maison de Cicéron, frappèrent à la porte, et ayant appelé le portier, ils lui dirent de réveiller son maître et de lui annoncer qu'ils étaient là. Ils venaient lui dire que le portier de Crassus avait remis à son maître, comme il sortait de table, des lettres qu'un inconnu avait apportées, et qui étaient adressées à différentes personnes. Celle qui était pour Crassus n'avait point de nom. Il n'avait lu que

celle qui portait son adresse ; et comme on lui donnait avis que Catilina devait faire bientôt un grand carnage dans Rome, qu'on l'engageait même à sortir de la ville, il ne voulut pas ouvrir les autres ; et soit qu'il craignît le danger dont Rome était menacée, soit qu'il cherchât à se laver des soupçons que ses liaisons avec Catilina avaient pu donner contre lui, il alla sur-le-champ trouver Cicéron, avec Scipion et Marcellus. Le consul, après en avoir délibéré avec eux, assembla le sénat dès le point du jour, remit les lettres à ceux à qui elles étaient adressées, et leur ordonna d'en faire tout haut la lecture. Elles donnaient toutes les mêmes avis de la conjuration ; mais après que Quintus Arrius, ancien préteur, eut dénoncé les attroupemens qui se faisaient dans l'Étrurie, qu'on eut su par d'autres avis que Mallius, à la tête d'une armée considérable, se tenait autour des villes de cette province, pour y attendre les nouvelles de ce qui se passerait à Rome, le sénat fit un décret par lequel il déposait les intérêts de la république entre les mains des consuls, et leur ordonnait de prendre toutes les mesures qu'ils jugeraient convenables pour sauver la patrie. Ces sortes de décrets sont rares : le sénat ne les donne que lorsqu'il craint quelque grand danger. Cicéron, investi de ce pouvoir absolu, con-

fia à Quintus Métellus les affaires du dehors, et se chargea lui-même de celles de la ville; depuis il ne marcha plus dans Rome qu'escorté d'un si grand nombre de citoyens, que, lorsqu'il se rendait sur la place, elle était presque remplie de la foule qui le suivait.

XXI. Catilina, qui ne pouvait plus différer, résolut de se rendre promptement au camp de Mallius; mais avant que de quitter Rome, il chargea Marcius et Céthégus d'aller, dès le matin, avec des poignards à la porte de Cicéron, comme pour le saluer, de se jeter sur lui et de le tuer. Une femme de grande naissance, nommée Fulvie, alla la nuit chez Cicéron pour lui faire part de ce complot, et l'exhorta à se tenir en garde contre Céthégus. Les deux conjurés se rendirent en effet dès la pointe du jour à la porte de Cicéron; et comme on leur en refusa l'entrée, ils s'en plaignirent hautement, et firent beaucoup de bruit à la porte; ce qui augmenta encore les soupçons qu'on avait contre eux. Cicéron étant sorti, assembla le sénat dans le temple de Jupiter-Stateur, qu'on trouve à l'entrée de la rue Sacrée, en allant au mont Palatin. Catilina s'y rendit dans l'intention de se justifier; mais aucun des sénateurs ne voulut rester auprès de lui; ils quittèrent tous le banc sur lequel il s'était assis. Il commença néan-

moins à parler; mais il fut tellement interrompu qu'il ne put se faire entendre. Cicéron alors se lève, et lui ordonne de sortir de la ville : « Puis« que je n'emploie, lui dit-il, dans le gouver« nement que la force de la parole, et que vous « faites usage de celle des armes, il faut qu'il « y ait entre nous des murailles qui nous sépa« rent. » Catilina sortit sur-le-champ de Rome, à la tête de trois cents hommes armés, précédé de licteurs avec leurs faisceaux; on portait devant lui les enseignes romaines, comme s'il eût été revêtu du commandement militaire, et il se rendit en cet état au camp de Mallius. Là, après avoir assemblé une armée de vingt mille hommes, il parcourut les villes voisines, pour les porter à la révolte. Cette démarche étant une déclaration formelle de guerre, le consul Antoine fut envoyé pour le combattre.

XXII. Ceux qui, corrompus par Catilina, étaient restés à Rome, furent assemblés par Cornélius Lentulus, surnommé Sura, afin de les encourager à suivre leur entreprise. C'était un homme de la plus haute naissance, mais que l'infamie de sa conduite et ses débauches avaient fait chasser du sénat; il était alors préteur pour la seconde fois, comme il est d'usage pour ceux qui veulent être rétablis dans leur dignité de sénateur. Quant à l'originalité du surnom de

Sura, on raconte que, pendant qu'il était questeur de Sylla, ayant consumé en folles dépenses une grande partie des deniers publics, Sylla, irrité de ce péculat, lui demanda compte, en plein sénat, de son administration. Lentulus s'avançant d'un air d'indifférence et de dédain, dit qu'il n'avait pas de compte à rendre; mais qu'il présentait sa jambe : ce que font les enfans quand ils ont commis quelque faute, en jouant à la paume. Cette réponse lui fit donner le surnom de Sura, qui, en latin veut dire jambe. Cité un jour en justice, il corrompit quelques-uns de ses juges, et ne fut absous qu'à la pluralité de deux voix : « J'ai perdu, dit-il, l'argent que j'ai donné à l'un des juges qui m'ont absous : car il me suffisait de l'être à la majorité d'une voix. »

XXIII. Avec un tel caractère, Lentulus fut bientôt ébranlé par Catilina; et des charlatans, de faux devins, achevèrent de le corrompre par les fausses espérances dont ils le berçaient. Ils lui débitaient des prédictions des livres Sibyllins, et de prétendus oracles qu'ils avaient forgés eux-mêmes, et qui annonçaient qu'il était dans les destinées de Rome d'avoir trois Cornélius pour maîtres : « Deux, lui disaient-ils,

« ont déjà rempli leur destinée, Cinna et Sylla ; « vous êtes le troisième que la fortune appelle « à la monarchie ; recevez-la sans balancer ; et « ne laissez pas échapper, comme Catilina, l'oc- « casion favorable qui se présente. » D'après ces hautes promesses, Lentulus ne forma plus que de vastes projets ; il résolut de massacrer tout le sénat, de faire périr autant de citoyens qu'il pourrait, de mettre le feu à la ville, et de n'épargner que les fils de Pompée, qu'il enlèverait et garderait chez lui avec soin, pour avoir en eux des otages qui lui faciliteraient sa paix avec leur père : car c'était un bruit général, et qui paraissait certain, que Pompée revenait de sa grande expédition d'Asie. L'exécution de leur complot était fixée à une nuit des fêtes Saturnales ([3]). Ils avaient déjà caché dans la maison de Céthégus des épées, des étoupes et du souffre ; ils avaient divisé la ville en cent quartiers, à chacun desquels était attaché un de leurs complices désigné par le sort, afin que le feu prenant à la fois en plusieurs endroits la ville fut plus tôt embrasée. D'autres devaient être placés auprès de tous les conduits d'eau pour tuer ceux qui viendraient en puiser.

XXIV. Pendant qu'ils faisaient ainsi leurs dispositions, il se trouvait à Rome deux ambas-

sadeurs des Allobroges (*), peuple durement traité par les Romains, et qui supportait impatiemment leur domination. Lentulus, persuadé que ces deux hommes pourraient leur être utiles pour exciter les Gaules à la révolte, les fit entrer dans la conjuration, et leur donna des lettres pour leur sénat, dans lesquelles ils promettaient aux Gaulois la liberté. Ils leur en remirent d'autres pour Catilina, qu'ils pressaient d'affranchir les esclaves, et de s'approcher promptement de Rome. Ils firent partir avec ces ambassadeurs un Crotoniate, nommé Titus, qu'ils chargèrent des lettres destinées à Catilina; mais toutes les démarches de ces hommes inconsidérés, qui ne parlaient jamais ensemble de leurs affaires que dans le vin, et avec des femmes, vinrent bientôt à la connaissance de Cicéron, qui, opposant à leur légèreté une vigilance, un sang-froid et une prudence extrêmes, les observait sans cesse, et avait, d'ailleurs, répandu dans la ville un grand nombre de gens affidés pour épier tout avec soin, et venir lui en rendre compte. Il avait même des conférences secrètes avec des personnes sûres que les conjurés croyaient être leurs

(*) Peuple de la Gaule Narbonnaise, qui habitait une partie du Dauphiné et presque toute la Savoie.

complices, et qui l'informèrent des relations que les conjurés avaient eues avec les ambassadeurs. Il mit donc des gens en embuscade pendant la nuit, et les deux Allobroges étant secrètement d'intelligence avec lui, il fit arrêter le Crotoniate, et saisir les lettres dont il était chargé.

XXV. Cicéron, dès le matin, assembla le sénat dans le temple de la Concorde, fit la lecture des lettres qu'on avait saisies, et entendit les dépositions. Julius Silanus déclara que plusieurs personnes avaient entendu dire à Céthégus qu'il y aurait trois consuls et quatre préteurs d'égorgés. Pison, homme consulaire, fit une déposition à peu près semblable; et Caïus Sulpicius, l'un des préteurs, qui fut envoyé dans la maison de Céthégus, y trouva une grande quantité d'armes et de traits, surtout d'épées et de poignards, fraîchement aiguisés. Le Crotoniate, sur la promesse de l'impunité que lui fit le sénat, s'il voulait tout avouer, convainquit si bien Lentulus, qu'il se démit sur-le-champ de la préture, quitta, dans le sénat même, sa robe de pourpre, en prit une plus conforme à sa situation présente, et fut remis avec ses complices à la garde des préteurs, dont les maisons leur servirent de prison. Comme il était déjà tard, et que le peuple attendait en foule à

la porte du sénat, Cicéron sortit du temple, et fit part à tous les citoyens de ce qui s'était passé. Le peuple le reconduisit jusqu'à la maison voisine d'un de ses amis, parce qu'il avait laissé la sienne aux femmes romaines, pour y célébrer les mystères secrets de la déesse qu'on appelle à Rome la Bonne-Déesse, et à qui les Grecs donnent le nom de Gynécée: car tous les ans la femme ou la mère du consul font à cette divinité, dans la maison du premier magistrat, un sacrifice solennel, en présence des Vestales.

XXVI. Cicéron étant entré dans la maison de son ami, et n'ayant avec lui que très peu de personnes, réfléchit sur la conduite qu'il devait tenir envers les conjurés. La douceur de son caractère, la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir abusé de son pouvoir, en punissant avec la dernière rigueur des hommes d'une naissance si illustre, et qui avaient dans Rome des amis puissans, le faisaient balancer à leur infliger la peine que méritait l'énormité de leurs crimes : d'un autre côté, en les traitant avec douceur, il frémissait du danger auquel la ville serait exposée : les conjurés, comptant pour peu d'avoir évité la mort, s'irriteraient de la peine plus légère qu'on leur ferait subir ; et ajoutant à leur ancienne méchanceté ce nouveau ressentiment, ils se porteraient aux derniers excès de l'auda-

ce; il passerait lui-même pour un lâche dans l'esprit du peuple, qui déjà n'avait pas une grande idée de sa hardiesse. Pendant qu'il flottait dans cette incertitude, les femmes qui faisaient le sacrifice dans sa maison virent le feu de l'autel, qui paraissait presque éteint, jeter tout à coup du milieu des cendres et des écorces brûlées une flamme brillante. Ce prodige effraya les autres femmes; mais les vierges sacrées ordonnèrent à Térentia, femme de Cicéron, d'aller sur-le-champ trouver son mari, et de le presser d'exécuter sans retard les résolutions qu'il voulait prendre pour le salut de la patrie, en l'assurant que la déesse avait fait éclater cette lumière si vive comme un présage de sûreté et de gloire pour lui-même. Térentia, qui naturellement n'était ni faible, ni timide, qui même avait de l'ambition, et, comme le dit Cicéron lui-même, partageait plutôt avec son mari le soin des affaires publiques qu'elle ne lui communiquait ses affaires domestiques, alla, sans retard, lui porter l'ordre des Vestales, et le pressa vivement de punir les coupables. Elle fut secondée par Quintus, frère de Cicéron, et par Publius Nigidius (1), son compagnon d'étude dans la philosophie, et qu'il consultait souvent sur les affaires politiques les plus importantes.

XXVII. Le lendemain, on délibéra, dans le sénat, sur la punition des conjurés. Silanus opina le premier, et ouvrit l'avis de les conduire dans la prison publique, pour y être punis du dernier supplice. Tous ceux qui parlèrent après lui adoptèrent son opinion, jusqu'à Caïus César, celui qui fut depuis dictateur. Il était jeune encore (*), et commençait à jeter les fondemens de sa grandeur future; déjà même, par ses principes politiques et par ses espérances, il se frayait insensiblement la route qui le conduisit enfin à changer la république en monarchie. Il sut cacher sa marche à tout le monde; Cicéron seul avait contre lui de grands soupçons, sans aucune preuve suffisante pour le convaincre. Quelques personnes assurent que le consul touchait au moment de la conviction; mais que César eut l'adresse de lui échapper. D'autres prétendent que Cicéron négligea et rejeta même à dessein les preuves qu'il avait de sa complicité, parce qu'il craignit son pouvoir et le grand nombre d'amis dont il était soutenu : car tout le monde était persuadé que ses amis parviendraient plus aisément à sauver César avec ses complices, que la conviction de la complicité

(*) Il avait trente-sept ans, étant né l'an de Rome 654, comme on l'a vu dans la Vie de César.

de César ne servirait à faire punir les coupables. Quand il fut en tour d'opiner, il dit qu'il n'était pas d'avis qu'on punît de mort les conjurés; mais qu'après avoir confisqué leurs biens on mît leurs personnes dans telles villes de l'Italie que Cicéron voudrait choisir, pour les y tenir dans les fers jusqu'à l'entière défaite de Catilina. Cet avis, plus doux que le premier, et soutenu de toute l'éloquence de l'opinant, reçut encore un grand poids de Cicéron lui-même, qui, s'étant levé, embrassa dans son opinion la première partie de l'avis de Silanus et la seconde de celui de César. Ses amis jugeant que l'opinion de César était la plus sûre pour le consul, parce qu'en laissant vivre les coupables il aurait moins à craindre les reproches, adoptèrent ce dernier avis, et Silanus lui-même, revenant sur son opinion, s'expliqua en disant qu'il n'avait pas prétendu conclure à la mort, parce qu'il regardait la prison comme le dernier supplice pour un sénateur.

XXVIII. Quand César eut fini de parler, Catulus Lutatius fut le premier qui combattit son opinion, et Caton qui parla ensuite ayant insisté avec force sur les soupçons qu'on avait contre César, remplit le sénat d'une telle indignation et lui inspira tant de hardiesse, que la sentence de mort fut prononcée contre les coupa-

bles. César s'opposa à la confiscation des biens. et représenta qu'il n'était pas juste de rejeter ce que son avis avait d'humain, pour n'en adopter que la disposition la plus rigoureuse. Comme le plus grand nombre se déclarait ouvertement contre son avis, il en appela aux tribuns qui refusèrent leur opposition; mais Cicéron prit de lui-même le parti le plus doux et se relâcha sur la confiscation des biens. Il se rendit alors, à la tête du sénat, aux lieux où étaient les complices : car on ne les avait pas tous mis dans la même maison; chaque préteur en avait un sous sa garde. Il alla d'abord au mont Palatin prendre Lentulus qu'il conduisit par la rue Sacrée, et à travers la place; il était escorté des principaux de la ville qui lui servaient de gardes, et d'une foule immense de peuple qui, le suivant en silence, frisonnait d'horreur sur l'exécution qu'on allait faire. Les jeunes gens surtout assistaient, avec un étonnement mêlé de frayeur, à cette espèce de mystère politique que la noblesse faisait célébrer pour le salut de la patrie. Lorsqu'il eut traversé la place et qu'il fut arrivé à la prison, il livra Lentulus à l'exécuteur, et lui ordonna de le mettre à mort; il y amena ensuite Céthégus et les autres conjurés, qui subirent tous le dernier supplice. Cicéron, en repassant sur la place, vit plusieurs complices de

la conjuration qui s'y étaient rassemblés et qui, ignorant la punition des conjurés, attendaient la nuit pour enlever les prisonniers qu'ils croyaient encore en vie. Cicéron leur cria à haute voix : « Ils ont vécu ; » manière de parler dont se servent les Romains pour éviter des paroles funestes et ne pas dire : Ils sont morts.

XXIX. La nuit approchait, et Cicéron traversait la place pour retourner chez lui, non au milieu d'un peuple en silence et marchant dans le plus grand ordre, mais entouré de la multitude des citoyens qui, confondus ensemble, le couvraient d'acclamations et d'applaudissemens, et l'appelaient le sauveur, le nouveau fondateur de Rome. Toutes les rues étaient garnies de lampes et de flambeaux que chacun allumait devant sa maison ; les femmes éclairaient aussi du haut des toits pour lui faire honneur et pour le contempler, conduit en triomphe avec une sorte de vénération par les principaux personnages de Rome, qui tous avaient ou terminé des guerres importantes, ou donné à la ville le spectacle des plus magnifiques triomphes, ou conquis à l'empire romain une vaste étendue de terres et de mers. Ils marchaient à la suite de Cicéron, se faisant mutuellement l'aveu que le peuple romain devait aux victoires d'une foule de généraux et de

capitaines de l'or et de l'argent, de riches dépouilles et une grande puissance; mais que Cicéron était le seul qui eût assuré son salut et sa tranquillité en éloignant de sa patrie un si affreux danger. Ce qu'on trouvait de plus admirable, ce n'était pas d'avoir prévenu l'exécution d'un horrible complot, et d'avoir fait punir les coupables; mais d'avoir su, par les moyens les moins violens, étouffer la plus vaste conjuration qui eût jamais été formée, et de l'avoir éteinte sans sédition et sans trouble : car le plus grand nombre de ceux que Catilina avait rassemblés autour de lui n'eurent pas plus tôt appris le supplice de Lentulus et de Céthégus, qu'ils abandonnèrent leur chef; et lui-même, ayant combattu contre Antoine avec ceux qui lui étaient restés fidèles, fut défait et périt avec toute son armée.

XXX. Cependant il se tramait des intrigues contre Cicéron; on parlait mal de lui, et des hommes mécontens de ce qu'il avait fait formaient le dessein de le perdre. A leur tête étaient César, Métellus et Bestia, désignés, l'un préteur, et les deux autres tribuns pour l'année suivante. Lorsqu'ils entrèrent en charge, il restait encore quelques jours à Cicéron jusqu'à l'expiration de son consulat; ils ne vou-

lurent jamais lui permettre de parler au peuple, et mirent leurs bancs sur la tribune, pour l'empêcher même d'y entrer; ils lui laissèrent seulement la liberté d'y venir, s'il le voulait, pour se démettre de sa charge, et d'en descendre aussitôt qu'il aurait fait le serment d'usage ([5]). Cicéron y consentit, et étant monté à la tribune, il obtint le plus grand silence; mais au lieu du serment ordinaire, il en fit un tout nouveau, et qui ne convenait qu'à lui; il jura qu'il avait sauvé la patrie et conservé l'empire; tout le peuple répéta, après lui, le même serment. César et les tribuns n'en furent que plus irrités, et s'occupèrent de susciter à Cicéron de nouveaux orages; ils proposèrent une loi qui rappelait Pompée avec ses troupes, afin de détruire le pouvoir presque absolu de Cicéron. Heureusement pour lui et pour Rome, Caton était alors tribun; et comme il avait une autorité égale à celle de ses collègues, avec une plus grande considération, il mit opposition à leurs décrets. Non content d'en avoir empêché facilement les effets, il releva tellement, dans ses discours, le consulat de Cicéron, qu'on lui décerna les plus grands honneurs qu'on eût encore accordés à aucun Romain, et qu'on lui donna le nom de père de la patrie : titre hono-

rable qu'il eut la gloire d'obtenir le premier, et que Caton lui déféra en présence de tout le peuple.

XXXI. Il jouit alors de la plus grande autorité dans Rome; mais il excita l'envie publique, non par aucune mauvaise action, mais par l'habitude de se vanter lui-même, et de relever ce qu'il avait fait dans son consulat par des louanges dont tout le monde était blessé. Il n'allait jamais au sénat, aux assemblées du peuple et aux tribunaux, qu'il n'eût sans cesse à la bouche les noms de Catilina et de Lentulus. Il en vint jusqu'à remplir de ses propres louanges tous les ouvrages qu'il composait, et par là son style, si plein de douceur et de grâce, devenait insupportable à ses auditeurs. Cette affectation importune était comme une maladie fatale attachée à sa personne. Mais cette ambition démesurée ne le rendit pas envieux des autres: étranger à tout sentiment de jalousie, il comblait de louanges, et les grands hommes qui l'avaient précédé et ses contemporains, comme on le voit par ses écrits et par plusieurs bons mots qu'on rapporte de lui. Il disait, par exemple, d'Aristote, que c'est un fleuve qui roule de l'or à grands flots, et des dialogues de Platon, que si Jupiter parlait, il prendrait le style de ce philosophe. Il avait cou-

tume d'appeler Théophraste ses délices. On lui demandait un jour quelle oraison de Démosthène il trouvait la plus belle : « La plus « longue, répondit-il. » Cependant quelques partisans de Démosthène lui reprochent d'avoir dit dans une de ses lettres à ses amis que cet orateur sommeille quelquefois dans ses discours. Mais ces censeurs ne se souviennent pas apparemment des éloges admirables qu'il donne à Démosthène en plusieurs endroits de ses ouvrages; ils oublient que les oraisons qu'il a travaillées avec le plus de soin, celles qu'il a faites contre Antoine, il les a appelées Philippiques, du nom de celles de Démosthène contre Philippe.

XXXII. De tous les orateurs et de tous les philosophes célèbres de son temps, il n'en est pas un seul dont il n'ait augmenté la réputation dans ses discours ou dans ses écrits. Il appuya de tout son crédit, auprès de César, déjà dictateur, Cratippe, le philososophe péripatéticien, pour lui faire avoir le droit de bourgeoisie à Rome. Il lui fit obtenir aussi de l'aréopage un décret par lequel ce sénat le priait de rester à Athènes, pour y être un des ornemens de la ville, et instruire les jeunes gens dans la philosophie. On a encore des lettres de Cicéron à Hérode, et d'autres écrites à son fils, pour

l'exhorter à prendre les leçons de Cratippe. Il reproche au rhéteur Gorgias d'inspirer à son fils le goût des plaisirs et de la table, et il le prie de n'avoir plus aucun rapport avec lui. De toutes les lettres grecques de Cicéron, celle à Gorgias, et une autre à Pélops de Bysance, sont les seules qui soient écrites de ce ton d'aigreur ; mais il avait raison de se plaindre de ce rhéteur, s'il était réellement aussi vicieux et aussi corrompu qu'il passait pour l'être ; au lieu qu'il y a bien de la petitesse dans les reproches qu'il fait à Pélops sur sa négligence à lui procurer de la part des Bysantins des honneurs et des décrets qu'il désirait.

XXXIII. C'est sans doute à cette ambition pour les louanges, qu'il faut attribuer le tort qu'il eut souvent de sacrifier la bienséance et l'honnêteté à la réputation de bien dire. Un certain Numatiŭs, qu'il avait défendu et fait absoudre, poursuivait en justice un ami de Cicéron, nommé Sabinus. Cicéron en fut si irrité, qu'il s'oublia jusqu'à lui dire : « Crois-tu « donc, Numatius, que ce soit à ton innocence « que tu as dû d'être absous, plutôt qu'à mon « éloquence qui a fasciné les yeux des juges ? » Il fit un jour, dans la tribune, un éloge de Crassus, qui fut très applaudi, et peu de temps après il fit de lui une censure amère : « N'est-

« ce pas de ce même lieu, lui dit Crassus, que « vous avez, il y a peu de jours, publié mes « louanges? — Oui, répliqua Cicéron, je vou- « lais essayer mon talent sur un sujet in- « grat. » Dans une autre occasion Crassus avait dit que personne dans sa famille n'avait vécu plus de soixante ans; mais ensuite il se rétracta. « A quoi pensais-je, dit-il, quand j'ai « avancé un tel fait? — Vous saviez, lui dit Ci- « céron, que les Romains l'entendraient avec « plaisir, et vous vouliez leur faire la cour. » Ce même Crassus ayant dit qu'il aimait fort cette maxime des stoïciens : Que le sage est riche : « Prenez garde, lui dit Cicéron, que vous « n'aimiez plutôt cette autre maxime des mêmes « philosophes : Que tout appartient au sage; » c'est que Crassus était fort décrié pour son avarice. Un des fils de Crassus ressemblait tellement à un certain Axius, qu'on en conçut contre sa mère des soupçons désavantageux. Ce jeune homme ayant été fort applaudi pour un discours qu'il avait fait dans le sénat, on demanda à Cicéron ce qu'il en pensait : « Il est « digne de Crassus, (*) répondit-il. » Crassus,

(*) Le sel de cette plaisanterie ne peut passer dans notre langue. Axius, le nom de cet homme, est un mot grec qui signifie aussi, digne; ainsi le sens de ce bon mot est celui-

au moment de son départ pour la Syrie, sentit qu'il lui serait plus utile de se réconcilier avec Cicéron, que de l'avoir pour ennemi; il lui fit donc beaucoup de prévenances et lui dit qu'il irait souper chez lui. Cicéron le reçut avec plaisir. Quelques jours après, ses amis lui dirent que Vatinius, avec qui il était brouillé, désirait fort de se remettre bien avec lui : « Vatinius, « dit Cicéron, ne veut-il pas aussi souper avec « moi? » C'est ainsi qu'il en agissait envers Crassus.

XXXIV. Vatinius avait eu au cou des écrouelles. Un jour qu'il avait plaidé dans le barreau : « Voilà, dit Cicéron, un orateur bien « enflé. » On vint lui dire quelque temps après que Vatinius était mort; mais ensuite ayant su que la nouvelle était fausse : « Maudit soit, « dit-il, celui qui a menti si mal à propos. » César avait ordonné qu'on distribuât aux soldats les terres de la Campanie, et cette loi mécontentait plusieurs sénateurs. Lucius Gellius, le plus âgé d'entre eux, ayant dit que ce partage n'aurait pas lieu tant qu'il serait en vie : « Attendons, dit Cicéron, car Gellius ne de-« mande pas un long terme. » Un certain Oc-

ci : c'est l'Axius de Crassus. La plaisanterie est fondée sur l'équivoque du mot Axius.

tavius, à qui l'on reprochait son origine africaine, dit un jour à Cicéron qu'il ne l'entendait pas : « Ce n'est pas, lui répondit Cicéron, « que vous n'ayez l'oreille ouverte (*). » Métellus Népos lui disait qu'il avait fait mourir plus de citoyens en rendant témoignage contre eux, qu'il n'en avait sauvé par son éloquence. « Je conviens, repartit Cicéron, que « j'ai encore plus de probité que de talent pour « la parole. » Un jeune homme accusé d'avoir empoisonné son père dans un gâteau s'emportait contre Cicéron, et le menaçait de l'accabler d'injures : « Je crains moins tes injures « que ton gâteau, lui répondit Cicéron. » Publius Sextius, dans une affaire criminelle qu'il avait, pria Cicéron et quelques autres orateurs de le défendre ; mais il voulait toujours parler, et ne laissait pas dire un mot à ses défenseurs. Comme les juges étaient aux opinions, et qu'elles paraissaient favorables à l'accusé : « Profitez du « temps, Sextius, lui dit Cicéron, car demain « vous serez un homme privé (**). » Publius Cotta, qui se donnait pour un jurisconsulte,

(*) C'était l'usage en Afrique de percer les oreilles aux esclaves.

(**) J'avoue que je n'entends pas le sens de cette plaisanterie. Ce Sextius est apparemment celui pour lequel Cicéron plaida : ce discours ne nous est pas parvenu.

quoiqu'il fût sans connaissances et sans esprit, appelé un jour en témoignage par Cicéron, répondit qu'il ne savait rien : « Vous croyez peut-« être, lui dit Cicéron, que je vous interroge « sur le droit. » Métellus Népos, dans une dispute avec Cicéron, lui demanda souvent qui était son père : « Grâces à votre mère, lui ré-« pondit Cicéron, vous seriez plus embarrassé « que moi pour répondre à une pareille ques-« tion. » La mère de Métellus n'avait pas une bonne réputation, et il était lui-même d'un caractère fort léger. Pendant qu'il était tribun, il se démit tout à coup de sa charge, pour aller trouver Pompée en Syrie, et il en revint avec encore plus de légèreté. Philagre, son précepteur, étant mort, Métellus lui fit de magnifiques obsèques, et mit sur son tombeau un corbeau de marbre : « Vous ne pouviez mieux faire, « lui dit Cicéron : car votre précepteur vous a « bien plus appris à voler qu'à parler. (*) »

XXXV. Marcus Appius ayant dit dans l'exorde de son plaidoyer que l'ami qu'il défendait l'avait conjuré d'apporter à cette cause beaucoup

(*) C'est peut-être une allusion à ce voyage de Syrie, fait si rapidement, qu'il avait semblé voler plutôt que marcher ; peut-être aussi que Métellus avait mérite le reproche d'infidélité dans le maniement des deniers publics, et que le corbeau est un oiseau vorace.

d'exactitude, de raisonnement et de bonne foi : « Comment donc, lui dit Cicéron, avez-vous « le cœur assez dur pour ne rien faire de tout « ce que votre ami vous a demandé ? » L'usage de ces mots piquans, en plaidant contre ses ennemis ou contre ses adversaires, fait partie de l'art oratoire; mais Cicéron les employait indifféremment contre tout le monde, afin de jeter du ridicule sur les personnes ; j'en citerai quelques exemples. Marcus Aquilius avait deux de ses gendres bannis ; Cicéron lui donna le surnom d'Adraste (*). Lucius Cotta, qui aimait fort le vin, était censeur, lorsque Cicéron, briguant le consulat, pressé par la soif, pendant qu'on donnait les suffrages, but un verre d'eau au milieu de ses amis qui l'entouraient : « Vous avez « eu peur, leur dit-il, que le censeur ne se « fâchât contre moi s'il vous voyait boire de » l'eau. » Il rencontra dans les rues Voconius avec ses filles, toutes extrêmement laides : « O « ciel, s'écria Cicéron :

« En dépit d'Apollon cet homme devint père. »

Marcus Gellius, qui passait pour fils d'un père et d'une mère esclaves, lisait un jour des lettres

(*) Adraste avait marié ses deux filles à Étéocle et à Polynice, tous deux bannis.

dans le sénat d'une voix très forte et très claire. « Il ne faut pas s'en étonner, dit Cicéron, il est « de ceux qui ont été crieurs publics. » Faustus, fils de Sylla, de celui qui avait usurpé à Rome l'autorité souveraine, et fait périr un si grand nombre de citoyens, ayant dissipé la plus grande partie de sa fortune, et se trouvant accablé de dettes, fit afficher une cession de tous ses biens à ses créanciers : « J'aime bien « mieux ces affiches, dit Cicéron, que celles de « son père. » Cette habitude de railler le rendit odieux à bien des gens, et souleva surtout contre lui Clodius et ses partisans. Je vais dire à quelle occasion.

XXXVI. Clodius, jeune Romain d'une grande naissance, mais insolent et audacieux, aimait Pompéïa, femme de César; déguisé en musicienne, il se glissa secrètement dans la maison de César, le jour que les femmes romaines y célébraient un sacrifice mystérieux, interdit à tous les hommes. Il n'en était pas resté un seul dans cette maison; mais Clodius, si jeune encore qu'il n'avait pas de barbe au menton, espéra qu'il pourrait se glisser, parmi les autres femmes, dans l'appartement de Pompéïa, sans être reconnu. Entré de nuit dans une maison très vaste, il s'égara, et il errait de côté et d'autre, lorsqu'il fut rencontré par une des femmes d'Aurélia,

mère de César, qui lui demanda son nom. Forcé de répondre, il dit qu'il cherchait une des femmes de Pompéïa, qui se nommait Abra. La suivante ayant reconnu aisément que ce n'était pas la voix d'une femme, appelle à grands cris les autres femmes, qui, étant accourues, ferment toutes les portes, et font de si exactes recherches, qu'elles trouvent Clodius dans la chambre de l'esclave avec laquelle il était entré. Le bruit que fit cet événement obligea César de répudier Pompéïa, et de citer Clodius devant les tribunaux pour crime d'impiété.

XXXVII. Cicéron était ami de Clodius, qui, dans l'affaire de Catilina, l'avait servi avec le plus grand zèle, et avait toujours été comme un de ses gardes. La défense de Clodius consistait à dire qu'il n'était pas à Rome ce jour-là, qu'il en était même très éloigné. Mais Cicéron déposa qu'il était venu ce jour-là même chez lui, pour traiter de quelque affaire; ce qui était vrai. Au reste, il fit cette déposition, moins pour attester la vérité, que pour guérir les soupçons de sa femme, qui haïssait Clodius, parce qu'elle savait que sa sœur Clodia avait envie d'épouser Cicéron, et qu'elle se servait pour négocier ce mariage d'un certain Tullus, ami intime de Cicéron, lequel voyait tous les jours Clodia, et lui faisait assiduement la cour. Térentia, dont

Clodia était voisine, regardait ces visites comme très suspectes ; c'était d'ailleurs une femme d'un caractère difficile ; et comme elle gouvernait son mari, elle le poussa à rendre témoignage contre lui. Plusieurs citoyens des plus distingués déposèrent aussi contre Clodius, et l'accusèrent de s'être parjuré, d'avoir commis des friponneries, d'avoir corrompu le peuple à prix d'argent, et séduit plusieurs femmes. Lucullus produisit deux femmes esclaves qui attestèrent que Clodius avait entretenu un commerce incestueux avec la plus jeune de ses sœurs, mariée alors à ce même Lucullus; c'était aussi un bruit généralement répandu qu'il avait déshonoré ses deux autres sœurs, dont l'une, nommée Térentia, avait épousé Marcius Rex, et l'autre, appelée Clodia, était femme de Métellus Céler, et avait eu le surnom de Quadrantaria, parce qu'un de ses amans lui avait envoyé, dans une bourse, de petites pièces de cuivre, au lieu de pièces d'argent. Les Romains appellent quadrans la plus petite de leurs monnaies de cuivre. Ce fut son inceste avec cette dernière de ses sœurs, qui diffama le plus Clodius dans Rome.

XXXVIII. Cependant le peuple se montrant très mal disposé envers ceux qui semblaient s'être ligués contre Clodius, pour le charger par leurs dépositions, les juges, qui craignirent

qu'on n'usât de violence, environnèrent le tribunal de gens armés, et la plupart, en écrivant leur opinion sur les tablettes, brouillèrent à dessein les mots. Il parut pourtant qu'il y avait eu plus de voix pour l'absoudre ; et le bruit courut qu'on avait distribué de l'argent aux juges. Aussi Catulus, les ayant rencontrés au sortir du tribunal : « Vous avez eu raison, leur dit-il, de demander des gardes pour votre sûreté, de peur « qu'on ne vous enlevât votre argent. » Clodius ayant reproché à Cicéron que les juges n'avaient pas ajouté foi à sa déposition, « Au contraire, « lui répondit Cicéron, il y en a eu vingt-cinq « qui m'ont cru, puisqu'ils vous ont condamné, « et trente qui n'ont pas voulu vous croire, puis- « qu'ils ne vous ont absous qu'après avoir reçu « votre argent. » César, appelé en témoignage dans cette affaire, ne voulut pas déposer ; il dit que sa femme n'avait pas été convaincue d'adultère ; mais qu'il l'avait répudiée, parce que la femme de César devait être exempte, non-seulement de toute action criminelle, mais encore de tout soupçon.

XXXIX. Clodius, délivré de ce péril, et nommé tribun du peuple, s'attacha tout de suite à tourmenter Cicéron ; il lui suscita le plus d'affaires qu'il lui fut possible, et souleva contre lui tous ceux qu'il put gagner. Il se ménagea la fa-

veur du peuple, en proposant des lois très avantageuses pour la multitude. Il fit décerner aux deux consuls les plus belles provinces : à Pison la Macédoine, et à Gabinius la Syrie. Il donna le droit de bourgeoisie à un grand nombre d'hommes indigens, et tint toujours, auprès de sa personne, une troupe d'esclaves armés. Des trois personnages qui avaient alors le plus de pouvoir dans Rome, Crassus était l'ennemi déclaré de Cicéron ; Pompée se faisait valoir auprès de l'un et de l'autre, et César était sur le point de partir pour la Gaule avec son armée. Cicéron chercha à s'insinuer auprès de ce dernier, quoiqu'il sût bien qu'il n'était pas son ami, et qu'il lui était même devenu suspect depuis l'affaire de Catilina. Il le pria donc de l'emmener avec lui dans la Gaule, en qualité de son lieutenant. César y consentit sans peine ; et Clodius voyant que Cicéron allait échapper à son tribunal, feignit de vouloir se réconcilier avec lui ; et rejetant sur Térentia tous les sujets de plainte que Cicéron lui avait donnés, il ne parla plus de lui que dans les termes les plus honnêtes et les plus doux. Il protestait qu'il n'avait contre lui aucun sentiment de haine, et qu'il ne s'en plaignait qu'avec la modération qu'on doit à un ami. Par cette dissimulation il dissipa tellement toutes les craintes de Cicéron, que celui-ci

remercia César de sa lieutenance, et se livra de nouveau aux affaires publiques.

XL. César, offensé de cette conduite, anima Clodius contre lui, aliéna Pompée, et déclara devant le peuple que Cicéron lui paraissait avoir blessé la justice et les lois, en faisant mourir Lentulus et Céthégus sans aucune formalité de justice. C'était sur cette accusation qu'on l'appelait en jugement. Cicéron, voyant le danger dont le menaçait la haine de ses ennemis, prit la robe de deuil, laissa croître sa barbe, et allait partout supplier le peuple de lui être favorable. Clodius se trouvait sur ses pas dans toutes les rues, suivi d'une troupe de gens audacieux et violens, qui le raillaient sur son changement d'habit et sur son air abattu; qui lui faisaient mille outrages, qui souvent même lui jetaient de la boue et des pierres, et l'empêchaient de faire ses sollicitations au peuple. L'ordre presque entier des chevaliers Romains prit comme lui l'habit de deuil, et plus de vingt mille jeunes gens l'accompagnaient, les cheveux négligés, et sollicitaient le peuple en sa faveur. Le sénat s'assembla pour décréter que le peuple changerait de robe comme dans un deuil public; mais les consuls s'opposèrent à ce décret: et Clodius étant venu assiéger le lieu du conseil avec ses satellites armés, la plupart des séna-

teurs sortirent en poussant de grands cris et déchirant leurs robes. Un spectacle si triste n'excitant ni la compassion ni la honte de ces scélérats, il fallait ou que Cicéron sortît de Rome, ou qu'il en vînt aux mains avec Clodius. Il implora le secours de Pompée qui s'était éloigné à dessein, et se tenait à la campagne dans sa maison d'Albe. Après lui avoir envoyé d'abord Pison, son gendre, Cicéron y alla lui-même. Mais prévenu de son arrivée, Pompée n'osa soutenir sa vue. Il aurait eu trop de honte de voir dans cet état d'humiliation un homme qui avait livré pour lui de si grands combats, qui, dans son administration publique, lui avait rendu les services les plus importans; mais devenu le gendre de César, il sacrifiait à son beau-père une ancienne reconnaissance, et étant sorti par une porte de derrière, il évita cette entrevue.

XLI. Cicéron, trahi par Pompée, et abandonné de tout le monde, eut enfin recours aux consuls. Gabinius le traita toujours avec beaucoup de dureté; mais Pison, lui parlant avec douceur, lui conseilla de se retirer, de céder pour quelque temps à la fougue de Clodius, de supporter patiemment ce revers de fortune, et d'être une seconde fois le sauveur de sa patrie, qui se trouvait à son occasion agitée de séditions, et menacée des plus grands maux. Ci-

céron délibéra sur cette réponse avec ses amis : Lucullus fut d'avis qu'il restât, l'assurant qu'il triompherait de ses ennemis ; mais tous les autres lui conseillèrent de s'exiler lui-même pour un temps, persuadé que le peuple, quand il serait las des folies et des fureurs de Clodius, ne tarderait pas à le regretter. Cicéron prit ce dernier parti ; il avait depuis long-temps dans sa maison une statue de Minerve qu'il honorait singulièrement ; il la prit, la porta dans le Capitole, où il la consacra, après y avoir mis cette inscription : A MINERVE, PROTECTRICE DE ROME. Il se fit escorter par les gens de quelques-uns de ses amis, et prit à pied le chemin de la Lucanie, pour se rendre de là en Sicile.

XLII. Dès qu'on fut informé de sa fuite, Clodius fit rendre contre lui un décret de bannissement, et afficher dans toutes les rues la défense de lui donner l'eau et le feu, et de le recevoir dans les maisons à la distance de cinq cents milles de l'Italie (*). Mais le respect qu'on avait pour Cicéron fit généralement mépriser cette défense ; on le recevait partout avec empressement, et on l'accompagnait en lui témoignant les plus grands égards. Seulement dans une ville de la Lucanie, appelée alors Hippo-

(*) Plus de cent soixante grandes lieues.

nium et aujourd'hui Vibone, un Silicien nommé Vibius, à qui Cicéron avait donné de fréquentes marques d'amitié, et qu'il avait fait nommer pendant son consulat à la charge d'intendant des ouvriers, lui refusa sa maison, et lui offrit une retraite dans sa terre. Caïus Virginius, préteur de Sicile, qui avait aussi de grandes obligations à Cicéron, lui écrivit de ne pas venir dans sa province. Affligé de ces traits d'ingratitude, il se rendit à Brunduse, d'où il s'embarqua pour Dyrrachium par un vent favorable; mais il était à peine en pleine mer, qu'il s'éleva un vent contraire, qui, le lendemain, le reporta au lieu même d'où il était parti. Il se remit bientôt en mer; et en arrivant à Dyrrachium, comme il était sur le point de débarquer, il survint tout à coup un tremblement de terre qui fit retirer les eaux de la mer; les devins conjecturèrent que son exil ne serait pas long, ces sortes de signes présageant toujours un changement favorable.

XLIII. Pendant son séjour à Dyrrachium, il fut visité par une foule de personnes qui lui témoignèrent le plus vif intérêt; et les villes grecques disputèrent d'empressement à lui rendre plus d'honneurs. Mais toutes ces marques d'affection ne purent ni lui rendre son courage, ni dissiper sa tristesse. Semblable à un amant mal-

heureux, il tournait sans cesse ses regards vers l'Italie. Humilié, abattu par son infortune, il montra beaucoup plus de faiblesse et de pusillanimité qu'on n'en devait attendre d'un homme qui avait passé toute sa vie à s'instruire : car souvent il priait ses amis de ne pas l'appeler orateur, mais philosophe, parce qu'il s'était attaché à la philosophie comme au but de toutes ses actions, et l'éloquence n'était pour lui que l'instrument de sa politique. Mais l'opinion n'a que trop de pouvoir pour effacer de notre âme les impressions de la raison, comme une teinture qui n'a pas pénétré dans l'étoffe s'altère aisément. L'habitude de traiter avec le peuple dans les affaires du gouvernement nous fait adopter les passions du vulgaire. On ne peut éviter leur influence que par une attention continuelle sur soi-même, en communiquant avec les personnes du dehors, que par le talent de participer aux affaires sans partager les passions qui s'y mêlent.

XLIV. Clodius, après avoir fait bannir Cicéron, brûla ses maisons de campagne et sa maison de Rome, sur le sol de laquelle il éleva le temple de la Liberté. Il mit en vente tous ses biens, et les faisait crier tous les jours sans qu'il se présentât personne pour les acheter. Devenu, par ses violences, redoutable à tous les nobles,

disposant du peuple qu'il laissait s'abandonner à tous les excès de la licence et de l'audace, il osa s'attaquer à Pompée lui-même, et blâmer plusieurs des ordonnances qu'il avait rendues pendant qu'il commandait les armées. Pompée, à qui cette censure faisait tort dans l'opinion publique, se reprocha d'avoir sacrifié Cicéron, et changeant de disposition, il se ligua avec ses amis pour s'occuper des moyens de le rappeler. Clodius, de son côté, s'y opposant de tout son pouvoir, le sénat décréta qu'il suspendait tout rapport et toute expédition des affaires publiques jusqu'au rappel de Cicéron. Sous le consulat de Lentulus, la sédition fut poussée si loin, qu'il y eut des tribuns du peuple blessés sur la place publique, et que Quintus, frère de Cicéron, fut laissé pour mort parmi beaucoup d'autres. Ces excès commencèrent à ramener le peuple, et Annius Milon, l'un des tribuns du peuple, osa le premier traîner Clodius devant les tribunaux pour les violences qu'il avait commises. La plus grande partie du peuple et des habitans des villes voisines se joignirent à Pompée, qui, fort de leurs secours, chassa Clodius de la place publique, et appela le peuple aux suffrages pour le rappel de Cicéron. Jamais décret ne fut rendu avec autant d'unanimité. Le sénat, rivalisant de zèle avec le

peuple, arrêta qu'on décernerait des remercîmens aux villes qui avaient recueilli Cicéron dans son exil, et que sa maison de Rome et ses maisons de campagne, que Clodius avait détruites, seraient rebâties aux dépens du public.

XLV. Cicéron fut rappelé seize mois après son exil; toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage montrèrent tant de joie et d'empressement à aller au devant de lui, que Cicéron était encore au-dessous de la vérité, lorsqu'il disait dans la suite que l'Italie entière l'avait porté dans Rome sur ses épaules. Crassus même, son ennemi mortel avant son exil, sortit à sa rencontre, et se réconcilia avec lui, voulant, disait il, faire ce plaisir à son fils, un des plus zélés partisans de Cicéron. Peu de temps après son retour, Cicéron, profitant de l'absence de Clodius, alla au Capitole avec une suite assez nombreuse, et arrachant les tablettes tribunitiennes où étaient inscrits les actes du tribunat de Clodius, il les mit en pièces. Clodius ayant voulu lui en faire un crime, Cicéron répondit que c'était au mépris des lois que Clodius, né patricien, avait été nommé tribun; qu'ainsi tout ce qu'il avait fait pendant son tribunat n'était point légal. Caton fut très mécontent de cette violence, et combattit le motif qu'avait allégué Cicéron, non qu'il approuvât ce qu'avait fait

Clodius : au contraire il blâmait son administration ; mais il représentait que le sénat ne pourrait sans injustice et sans un abus d'autorité annuler tous les actes faits pendant le tribunat de Clodius, dont un, entre autres, était la commission qui lui avait été donnée à lui-même pour aller dans l'île de Cypre et à Bysance, avec tout ce qu'il avait fait dans ces deux villes. Cette dispute brouilla Caton et Cicéron, non qu'ils en vinssent à une rupture ouverte, mais ils vécurent ensemble avec moins d'intimité.

XLVI. Peu de temps après Milon tua Clodius; et traduit en justice pour ce meurtre, il chargea Cicéron de sa défense. Le sénat, qui craignit que le danger où se trouvait un homme de la réputation et du courage de Milon ne causât quelque trouble dans la ville, chargea Pompée de présider à ce jugement, ainsi qu'à tous les autres procès, et de maintenir la sûreté dans la ville et dans les tribunaux. Pompée ayant, dès avant le jour, garni de soldats toute l'étendue de la place, et Milon craignant que Cicéron, troublé par la vue de ces armes auxquelles il n'était pas accoutumé, ne plaidât pas avec son éloquence ordinaire, lui persuada de se faire porter en litière sur la place, et de s'y tenir tranquille jusqu'à ce que les juges eussent pris séance et que le tribunal fût rempli ; car

Cicéron, naturellement timide non seulement à la guerre, mais dans le barreau, ne se présentait jamais pour plaider sans éprouver de la crainte; et lors même qu'un long usage eut fortifié et perfectionné son éloquence, il avait bien de la peine à s'empêcher de trembler et de frissonner. Quand il plaida pour Licinius Muréna, accusé par Caton, jaloux de surpasser Hortensius, qui avait eu le plus grand succès en parlant le premier pour l'accusé, il passa toute la nuit à travailler son discours, et se fatigua tellement par ce travail forcé et cette longue veille, qu'il parut inférieur à lui-même. Le jour qu'il défendit Milon, quand il vit, en sortant de sa litière, Pompée assis au haut de la place, environné de soldats dont les armes jetaient le plus grand éclat, il fut tellement troublé, que, tremblant de tout son corps, il ne commença son discours qu'avec peine et d'une voix entrecoupée, tandis que Milon assistait au jugement avec beaucoup d'assurance et de courage, ayant dédaigné de laisser croître ses cheveux et de prendre un habit de deuil; ce qui ne contribua pas peu à sa condamnation; mais dans Cicéron cette frayeur semblait moins tenir à sa timidité qu'à son affection pour ses cliens.

XLVII. Il fut nommé augure à la place du

jeune Crassus, qui avait été tué chez les Parthes; et la Cilicie lui étant échue par le sort, dans le partage des provinces, avec une armée de douze mille hommes de pied et de deux mille six cents chevaux, il s'embarqua pour s'y rendre. Il entrait aussi dans sa commission de remettre la Cappadoce sous l'obéissance du roi Ariobarzane, et de le réconcilier avec ses peuples. Il y réussit parfaitement, sans employer la voie des armes et sans donner lieu à aucune plainte. Le désastre que les Romains venaient d'éprouver dans le pays des Parthes, et les mouvemens de la Syrie, ayant donné aux Ciliciens quelque envie de se révolter, il les calma et les contint par la douceur de son gouvernement; il refusa les présens que les rois lui offraient, et remit à la province la dépense qu'elle était obligée de faire pour les festins des gouverneurs; il recevait lui-même à sa table les Ciliciens les plus honnêtes, qu'il traitait sans magnificence, mais avec générosité. Sa maison n'avait point de portier, et jamais on ne le trouvait dans son lit; il se levait de très grand matin, et se promenait devant sa porte, où il recevait ceux qui venaient le voir. Sous son gouvernement personne ne fut battu de verges, et n'eut sa robe déchirée; jamais, même dans la colère, il ne dit une parole offensante, et n'ajouta aux

amendes qu'il prononçait des qualifications outrageantes. Les revenus publics avaient été dilapidés; il les fit rendre aux villes, qui par là se trouvèrent fort riches; et sans frapper d'ignominie les prévaricateurs, il se contenta de leur faire restituer ce qu'ils avaient pris. Il eut aussi une occasion de faire la guerre, et mit en fuite les brigands qui habitaient le mont Amanus. Cette victoire lui mérita le titre d'*Imperator*. L'orateur Cœlius lui avait écrit de lui envoyer de la Cilicie des panthères, pour des jeux qu'il devait donner à Rome : Cicéron, qui était bien aise de relever ses exploits, lui répondit qu'il n'y avait plus de panthères en Cilicie; qu'irritées d'être les seules à qui l'on fît la guerre pendant que tout le reste était en paix, elles avaient toutes fui dans la Carie.

XLVIII. En revenant de la Cilicie, il passa d'abord à Rhodes, et ensuite à Athènes, où il séjourna quelque temps avec plaisir, par le souvenir des habitudes qu'il avait eues autrefois dans cette ville. Il y vit les hommes les plus distingués par leur savoir, et qui tous avaient été ses amis et ses compagnons d'étude. Après avoir fait l'admiration de toute la Grèce, il revint à Rome où il trouva les esprits tellement échauffés, que la guerre ne devait pas tarder à éclater. Le sénat voulut lui décerner

le triomphe ; mais il dit qu'il suivrait plus volontiers le char de triomphe de César quand on aurait fait la paix avec lui. Il ne cessait en particulier de conseiller cette paix ; il écrivait fréquemment à César ; il faisait à Pompée les plus vives instances, ne négligeant rien pour les adoucir et les réconcilier ensemble ; mais le mal était irrémédiable, et lorsque César vint à Rome, Pompée, au lieu de l'attendre, abandonna la ville, suivi d'un très grand nombre des principaux d'entre les Romains. Cicéron ne l'ayant pas accompagné dans cette fuite, donna lieu de croire qu'il allait se joindre à César. Il est certain qu'il flotta long-temps entre les deux partis, et qu'il fut violemment agité, à en juger par ce qu'il écrit lui-même dans ses lettres : « De quel côté, dit-il, dois-je me « tourner ? Pompée a le motif le plus honnête « de faire la guerre ; César met plus de suite « dans ses affaires et a plus de moyens de se sau- « ver lui et ses amis : je sais bien qui je dois « fuir ; mais je ne vois pas vers qui je puis me « réfugier. »

XLIX. Trébatius, un des amis de César, ayant écrit à Cicéron que César pensait qu'il devait se joindre à lui et partager ses espérances ; ou que si l'âge l'obligeait de renoncer aux affaires, il lui conseillait de se retirer en Grèce, et d'y

vivre tranquille, également éloigné des deux partis; Cicéron, très étonné que César ne lui eût pas écrit lui-même, répondit en colère à Trébatius qu'il ne démentirait pas la conduite qu'il avait toujours tenue dans le gouvernement : c'est ainsi qu'il en parle dans ses lettres. César étant parti pour l'Espagne, Cicéron s'embarqua tout de suite pour aller joindre Pompée. Tout le monde le vit arriver avec plaisir, excepté Caton, qui, l'ayant pris tout de suite en particulier, le blâma fort d'avoir embrassé le parti de Pompée : « Pour moi, lui dit-il, je « ne pouvais, sans me faire tort, abandonner « une cause à laquelle je me suis attaché dès « ma première entrée dans les affaires publi- « ques; mais vous, n'auriez-vous pas été plus « utile à votre patrie et à vos amis en restant « neutre dans Rome, pour vous conduire d'a- « près les événemens, au lieu de venir ici, sans « raison et sans nécessité, vous déclarer l'en- « nemi de César, et vous jeter dans un si grand « péril? » Ces remontrances lui firent d'autant plus aisément changer de résolution, que Pompée ne l'employait à rien d'important. Il est vrai qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même, car il ne se dissimulait pas qu'il se repentait d'être venu; il se moquait ouvertement des préparatifs de Pompée, blâmait sans ménage-

ment tous ses projets, et ne pouvait s'empêcher de lancer contre les alliés les railleries les plus piquantes. Cependant il se promenait toute la journée dans le camp d'un air sérieux et morne; mais il ne laissa échapper aucune occasion de faire rire par ses bons mots ceux qui en avaient le moins d'envie. Je ne crois pas inutile d'en rapporter ici quelques-uns.

L. Domitius, qui voulait élever au grade de capitaine un homme peu fait pour la guerre, vantait la douceur et l'honnêteté de ses mœurs : « Que ne le gardez-vous, lui dit Cicéron, pour « élever vos enfans? » Théophane de Lesbos était intendant des ouvriers dans le camp de Pompée, et comme on le louait de la manière dont il avait consolé les Rhodiens, après la perte de leur flotte : « Qu'on est heureux, dit Cicé« ron, d'avoir un Grec pour capitaine! » César avait du succès dans toutes les rencontres qui avaient lieu entre les deux armées, et tenait Pompée comme assiégé. Lentulus ayant dit un jour que les amis de César étaient tristes : « Voulez-vous dire, répondit Cicéron, qu'ils « sont mal disposés pour César? » Un certain Marcius, nouvellement arrivé d'Italie, disait que le bruit courait dans Rome que Pompée était assiégé dans son camp : « Vous vous êtes donc « embarqué tout exprès, lui dit Cicéron, pour

« venir vous en assurer par vos propres yeux ? »
Après la défaite de Pompée, Nonnius portait les esprits à la confiance, parce qu'il restait encore sept aigles dans le camp : « Vous au- « riez raison, répliqua Cicéron, si nous avions « à combattre contre des geais. » Labiénus, plein de confiance en certaines prédictions, soutenait que Pompée finirait par être vainqueur. « Cependant, lui dit Cicéron, avec cette ruse « de guerre, nous avons perdu notre camp. »

LI. Cicéron, retenu par une maladie, n'avait pu se trouver à la bataille de Pharsale. Lorsque Pompée eut pris la fuite, Caton, qui avait à Dyrrachium une armée nombreuse et une flotte considérable, voulait que Cicéron en prît le commandement, qui lui appartenait par la loi, parce qu'il avait le rang d'homme consulaire. Cicéron l'ayant absolument refusé, en déclarant qu'il ne prendrait plus de part à cette guerre, il manqua d'être massacré par le jeune Pompée et par ses amis, qui, l'accusant de trahison, allaient le percer de leurs épées, si Caton ne les eût arrêtés ; encore eut-il bien de la peine à l'arracher de leurs mains, et à le faire sortir du camp. Cicéron se rendit à Brunduse, où il resta quelque temps pour attendre César, que ses affaires d'Asie et d'Egypte retenaient encore. Dès qu'il sut qu'il était arrivé à Ta-

rente, et qu'il venait par terre à Brunduse, il alla au-devant de lui, ne désespérant pas d'en obtenir son pardon, honteux néanmoins d'avoir à faire devant tant de monde l'épreuve des dispositions d'un ennemi vainqueur ; mais il n'eut rien à faire ou à dire de contraire à sa dignité. César ne l'eut pas plus tôt vu venir à lui, précédant d'assez loin ceux qui l'accompagnaient, qu'il descendit de cheval, courut l'embrasser, et marcha plusieurs stades en s'entretenant tête à tête avec lui. Il ne cessa depuis de lui donner les plus grands témoignages d'estime et d'amitié ; et Cicéron ayant composé dans la suite un éloge de Caton, César, dans la réponse qu'il y fit, loua beaucoup l'éloquence et la vie de Cicéron, qu'il compara à celle de Périclès et de Théramène.

LII. Quintus Ligarius ayant été mis en justice, comme ennemi de César, et Cicéron s'étant chargé de sa défense, César dit à ses amis : « Qui empêche que nous ne laissions parler Ci-« céron ? Il y a long-temps que nous ne l'avons « entendu. Pour son client, c'est un méchant « homme, c'est mon ennemi : il est déjà con-« damné. » Mais Cicéron, dès l'entrée de son discours, émut singulièrement son juge : et à mesure qu'il avançait dans sa cause, il excitait en lui tant de passions différentes : il donnait à

son expression tant de douceur et de charme, qu'on vit César changer souvent de couleur, et rendre sensibles les diverses affections dont son âme était agitée. Quand enfin l'orateur vint à parler de la bataille de Pharsale, César, n'étant plus maître de lui-même, tressaillit de tout son corps, et laissa tomber les papiers qu'il tenait à la main. Cicéron, vainqueur de la haine de son juge, le força d'absoudre Ligarius.

LIII. Depuis cette époque, Cicéron, voyant la monarchie succéder à l'ancien gouvernement, abandonna les affaires, et donna tout son loisir aux jeunes gens qui voulurent s'appliquer à la philosophie : ils étaient tous des premières familles de Rome ; et les liaisons fréquentes qu'il eut avec eux lui donnèrent de nouveau un très grand crédit dans la ville. Son occupation ordinaire était d'écrire des dialogues philosophiques, de traduire les philosophes grecs, et de faire passer dans la langue latine les termes de dialectique ou de physique employés par ces écrivains : c'est lui, dit-on, qui le premier a naturalisé dans sa langue les mots grecs que les Latins rendent par imagination, assentiment, suspension de jugement, compréhension, atome, indivisible, vide, et plusieurs autres semblables; ou du moins c'est lui qui les a rendus plus intelligibles aux Romains, en les expliquant par des

métaphores ou par des termes déjà connus dans la langue latine. Il faisait servir ainsi à son amusement la facilité qu'il avait pour la poésie : lorsqu'il s'abandonnait à ce genre de composition, il faisait jusqu'à cinq cents vers dans une nuit. Il passait la plus grande partie de son temps dans sa maison de Tusculum, d'où il écrivait à ses amis qu'il menait la vie de Laerte, soit qu'il voulût plaisanter, comme à son ordinaire, soit que son ambition lui fît désirer encore de prendre part au gouvernement, et qu'il fût mécontent de sa situation présente. Il allait rarement à Rome, et seulement pour faire sa cour à César; il était le premier à applaudir aux honneurs qu'on lui décernait, et avait toujours quelque chose de nouveau et de flatteur à dire sur sa personne ou sur ses actions. Tel est le mot sur les statues de Pompée qu'on avait abattues, et que César fit relever : « César, dit Cicéron, en relevant les statues de Pompée, a « par cet acte de générosité affermi les siennes. »

LIV. Il pensait à écrire l'histoire de Rome, dans laquelle il voulait faire entrer une partie de l'histoire grecque avec la plupart de ses fables; mais il en fut détourné par un grand nombre d'affaires publiques et particulières, par des événemens fâcheux dont les uns furent involontaires, et les autres lui arrivèrent presque

toujours par sa faute. Il répudia d'abord sa femme Térentia, à qui il reprochait une telle négligence pendant la guerre civile, qu'elle l'avait laissé manquer des choses les plus nécessaires, et qu'à son retour en Italie il n'avait reçu d'elle aucune marque d'affection : car elle n'était pas même venue le trouver à Brunduse, où il avait fait un long séjour ; et lorsque sa fille Tullia, qui était encore dans sa première jeunesse, avait été le joindre à Brunduse, sa mère ne lui avait donné ni une suite convenable, ni les provisions nécessaires pour un si long voyage ; elle avait enfin laissé sa maison dans un entier dénuement, et chargée de plusieurs dettes considérables. Tels sont les prétextes les plus honnêtes qu'il donna de son divorce. Térentia soutenait qu'ils étaient faux : et Cicéron lui-même, il faut l'avouer, lui donna un grand moyen de justification, en épousant peu de temps après une jeune personne, séduit par sa beauté, à ce que disait Térentia, et suivant Tyron, l'affranchi de Cicéron, à cause de ses richesses, qu'il devait faire servir à payer ses dettes. Cette fille avait en effet de très grands biens : et son père, en mourant, les avait laissés à Cicéron en fidéicommis, pour les lui rendre à sa majorité ; mais comme il devait beaucoup, il se laissa

persuader par ses parens et ses amis de l'épouser malgré la disproportion de l'âge, afin de trouver dans la fortune de cette femme de quoi se libérer envers ses créanciers. Antoine, dans sa réponse aux Philippiques, parle de ce mariage, et reproche à Cicéron d'avoir répudié une femme auprès de laquelle il avait vieilli : c'était le railler finement sur la vie sédentaire qu'il avait menée, sans avoir fait, dans sa jeunesse, aucun service militaire.

LV. Peu de temps après son mariage, il perdit sa fille Tullia, qui mourut en couches dans la maison de Lentulus, qu'elle avait épousé après la mort de Pison, son premier mari. Tous les philosophes qui se trouvaient alors à Rome se rendirent en foule chez Cicéron, pour le consoler ; mais il fut si amèrement affecté de cette perte, qu'il répudia sa nouvelle femme, parce qu'il crut qu'elle s'était réjouie de la mort de Tullia. Voilà pour ses affaires domestiques. Il n'eut aucune part à la conjuration qui fit périr César, quoiqu'il fût intimement lié avec Brutus, et que, mécontent de l'état présent des affaires, il désirât, autant que personne, l'ancien ordre de choses. Mais les conjurés craignirent son caractère timide, et l'âge avancé qui ôte l'audace et la fermeté aux âmes même les plus vigoureuses. Brutus

et Cassius ayant exécuté leur complot, les amis de César se réunirent pour venger sa mort; et l'on craignit de voir Rome replongée dans les horreurs de la guerre civile. Antoine, alors consul, assembla le sénat, et parla, en peu de mots, sur la nécessité d'agir de concert. Cicéron fit un très long discours analogue aux circonstances, et persuada aux sénateurs de décréter, à l'exemple des Athéniens (7), une amnistie générale pour tout ce qui avait été fait depuis la dictature de César, et de donner des gouvernemens à Cassius et à Brutus.

LVI. Mais ces sages mesures furent sans effet. Le peuple, en voyant le corps de César porté à travers la place publique, se laissa aller à sa compassion naturelle; et Antoine, ayant déployé la robe du dictateur, tout ensanglantée, et percée des coups qu'on lui avait portés, ce spectacle remplit la multitude d'une telle fureur, qu'elle chercha les meurtriers dans la place même, et que, s'armant de tisons enflammés, elle courut à leurs maisons pour y mettre le feu. Ils se dérobèrent à ce danger qu'ils avaient prévu; et comme ils en craignaient de plus grands encore, ils prirent le parti de quitter Rome. Leur fuite releva la fierté d'Antoine : la pensée qu'il allait régner seul dans la ville le rendit redoutable à tout le monde,

et surtout à Cicéron. Comme il voyait la puissance de cet orateur dans le gouvernement se fortifier de jour en jour, le sachant d'ailleurs intime ami de Brutus, il supportait impatiemment sa présence. L'opposition de leurs mœurs avait fait naître depuis long-temps entre eux des soupçons et de la défiance. Cicéron, qui redoutait sa mauvaise volonté, voulut d'abord aller en Syrie, comme lieutenant de Dolabella : mais Hirtius et Pansa, deux hommes vertueux et partisans de Cicéron, qui devaient succéder à Antoine dans le consulat, conjurèrent Cicéron de ne pas les abandonner, se promettant, s'ils l'avaient avec eux à Rome, de détruire la puissance d'Antoine. Cicéron, sans refuser de les croire, mais sans ajouter trop de foi à leurs paroles, laissa partir Dolabella ; et après être convenu avec Hirtius qu'il irait passer l'été à Athènes, et qu'il reviendrait à Rome dès qu'ils auraient pris possession du consulat, il s'embarqua seul pour la Grèce. Sa navigation ayant éprouvé du retard, il recevait tous les jours des nouvelles de Rome, qui l'assuraient, comme il est ordinaire en pareil cas, qu'il s'était fait dans Antoine un changement merveilleux ; qu'il ne faisait rien qu'au gré du sénat, et qu'il ne fallait plus que la présence de Cicéron pour donner aux affaires la

situation la plus favorable. Alors, se reprochant son excessive prévoyance, il revint à Rome. Il ne fut pas trompé d'abord dans ses espérances : il sortit au devant de lui une foule si considérable, que les complimens et les témoignages d'affection qu'il reçut depuis les portes de la ville jusqu'à sa maison consumèrent presque toute la journée.

LVII. Le lendemain, Antoine ayant convoqué le sénat, y appela Cicéron, qui refusa de s'y rendre, et se tint au lit, sous prétexte que le voyage l'avait fatigué ; mais son vrai motif fut la crainte d'une embûche qu'on devait lui dresser, et dont il avait été prévenu dans sa route. Antoine, offensé d'un soupçon qu'il traitait de calomnieux, envoyait des soldats pour l'amener de force, ou pour brûler sa maison s'il s'obstinait à ne pas venir ; mais, aux vives instances de plusieurs sénateurs, il révoqua son ordre et se contenta de faire prendre des gages chez lui. Depuis ce jour-là, lorsqu'ils se rencontraient dans les rues, ils passaient sans se saluer ; et ils vécurent dans cette défiance réciproque, jusqu'à ce que le jeune César arriva d'Apollonie, et que s'étant porté pour héritier de César, il réclama d'Antoine une somme de vingt-cinq millions de drachmes (5) qu'il retenait de la succession du dictateur ; ce qui

mit entre Antoine et lui de la division. Philippe, qui avait épousé la mère du jeune César, et Marcellus, le mari de sa sœur, allèrent avec lui chez Cicéron; et tous ensemble ils convinrent que Cicéron appuierait le jeune César de son éloquence et de son crédit dans le sénat et auprès du peuple; et que le jeune César emploierait son argent et ses armes à protéger Cicéron contre ses ennemis: car il avait déjà auprès de lui un grand nombre de ces soldats qui avaient servi sous le dictateur.

LVIII. Mais il paraît que Cicéron fut déterminé par un motif encore plus fort à recevoir avec plaisir les offres d'amitié de ce jeune homme. César et Pompée vivaient encore lorsque Cicéron eut un songe dans lequel il crut avoir appelé au Capitole les enfans de quelques sénateurs, parce que Jupiter devait déclarer l'un d'entre eux souverain de Rome. Tous les citoyens étaient accourus en foule, et environnaient le temple. Ces enfans, vêtus de robes bordées de pourpre, étaient assis au dehors, dans un profond silence; tout à coup les portes s'étant ouvertes, ils s'étaient levés, et, en entrant dans le temple, ils avaient passé, chacun à son rang, devant le dieu, qui, après les avoir considérés attentivement, les avait renvoyés tous fort affligés; mais quand le jeune

César s'approcha, Jupiter étendit sa main vers lui : « Romains, dit-il, voilà le chef qui terminera vos guerres civiles. » Ce songe imprima si vivement dans l'esprit de Cicéron l'image de ce jeune homme, qu'elle y resta toujours empreinte. Il ne le connaissait pas ; mais le lendemain il descendit au Champ-de-Mars, à l'heure où les enfans revenaient de leurs exercices ; le premier qui s'offrit à lui fut le jeune César, tel qu'il l'avait vu dans le songe. Frappé de cette rencontre, il lui demanda le nom de ses parens. Son père s'appelait Octavius, homme d'une naissance peu illustre ; sa mère, Attia, était nièce de César, lequel, n'ayant point d'enfans, l'avait, par son testament, institué héritier de sa maison et de ses biens.

LIX. On dit que depuis cette aventure Cicéron ne rencontrait jamais cet enfant sans lui parler avec amitié et lui faire des caresses, que le jeune César recevait avec plaisir. D'ailleurs le hasard avait fait qu'il était né sous le consulat de Cicéron. Voilà les causes qu'on a données de son affection pour ce jeune homme ; mais les véritables motifs de cet attachement furent d'abord sa haine contre Antoine ; ensuite son caractère, qui, toujours faible contre les honneurs, lui donna ce goût pour César, dans l'espérance qu'il ferait servir au bien de la répu-

blique la puissance de ce jeune homme, qui d'ailleurs faisait de son côté tout son possible pour s'insinuer dans l'amitié de Cicéron, et l'appelait même son père. Brutus, indigné de cette conduite, lui en fait les plus vifs reproches dans ses lettres à Atticus. Il y dit que Cicéron, en flattant César par la peur qu'il a d'Antoine, ne laisse aucun lieu de douter qu'il cherche moins à rendre à sa patrie la liberté qu'à se donner à lui-même un maître doux et humain. Cependant Brutus ayant trouvé le fils de Cicéron à Athènes, où il suivait les écoles des philosophes, le prit avec lui, le chargea d'un commandement, et lui dut plusieurs de ses succès. Jamais Cicéron n'avait joui d'une plus grande autorité dans Rome : disposant de tout en maître, il vint à bout de chasser Antoine et de soulever tous les esprits contre lui. Il envoya même les deux consuls Hirtius et Pansa pour lui faire la guerre, et persuada au sénat de décerner au jeune César les licteurs armés de faisceaux, et toutes les marques du commandement, parce qu'il combattait pour la patrie.

LX. Mais après qu'Antoine eut été défait, et les deux consuls tués, les deux armées qu'ils commandaient s'étant réunies à César, le sénat, qui craignit ce jeune homme, dont la fortune

devenait si brillante, décerna aux troupes qui le suivaient des honneurs et des récompenses, dans la vue d'abattre sa puissance, sous prétexte que depuis la défaite d'Antoine la république n'avait plus besoin d'armée. César, alarmé de cette mesure, envoya secrètement quelques personnes à Cicéron, pour l'engager, par leurs prières, à se faire nommer consul avec César, l'assurant qu'il disposerait à son gré des affaires, et qu'il gouvernerait un jeune homme qui ne désirait que le titre et les honneurs attachés à cette dignité. César avoua depuis que, craignant de se voir abandonné de tout le monde par le licenciement de son armée, il avait mis à propos en jeu l'ambition de Cicéron, et l'avait porté à demander le consulat, en lui promettant de l'aider de son crédit et de ses sollicitations dans les comices.

LXI. Ce fut surtout dans cette occasion que Cicéron, malgré l'expérience de l'âge, dupé par un jeune homme, appuya si fortement sa brigue, qu'il lui donna tout le sénat. Il en fut blâmé sur-le-champ par ses amis, et il ne tarda pas lui-même à reconnaître qu'il s'était perdu, et qu'il avait sacrifié la liberté du peuple. César, dont le consulat avait fort augmenté la puissance, ne s'embarrassa plus de Cicéron; il se lia avec Antoine et Lépidus, et réunissant

tous trois leurs forces, ils partagèrent entre eux l'empire, comme si ce n'eût été qu'un simple héritage. Ils dressèrent une liste de plus de deux cents citoyens, dont ils avaient arrêté la mort. La proscription de Cicéron donna lieu à la plus vive dispute : Antoine ne voulait se prêter à aucun accommodement que Cicéron n'eût péri le premier. Lépidus appuyait sa demande, et César résistait à l'un et à l'autre. Ils passèrent trois jours près de la ville de Bologne, dans des conférences secrètes, et s'abouchaient dans un endroit entouré d'une rivière qui séparait les deux camps. César fit, dit-on, les deux premiers jours, la plus vive défense pour sauver Cicéron; mais enfin il céda le troisième jour et l'abandonna. Ils obtinrent chacun, par des sacrifices respectifs, ce qu'ils désiraient. César sacrifia Cicéron; Lépidus, son propre frère Paulus, et Antoine, son oncle maternel Lucius César, tant la colère et la rage, étouffant en eux tout sentiment d'humanité, prouvèrent qu'il n'est point d'animal féroce plus cruel que l'homme, quand il a le pouvoir d'assouvir sa passion!

LXII. Pendant ce traité barbare, Cicéron était avec son frère à sa maison de Tusculum, où, à la première nouvelle des proscriptions

ils résolurent de gagner Astyre (*), autre maison de campagne que Cicéron avait sur les bords de la mer, pour s'y embarquer et se rendre en Macédoine, auprès de Brutus, dont ils avaient appris que le parti s'était fortifié. Ils se mirent chacun dans une litière, accablés de tristesse, et n'ayant plus d'espoir. Ils s'arrêtèrent en chemin, et ayant fait approcher leur litière, ils déploraient mutuellement leur infortune. Quintus était le plus abattu ; il s'affligeait surtout de n'avoir pas songé à rien prendre chez lui. Cicéron n'ayant non plus que peu de provisions pour son voyage, ils jugèrent qu'il était plus sage que Cicéron, continuant sa route, se hâtât de fuir, et que Quintus retournât dans sa maison, pour y prendre tout ce qui leur était nécessaire. Cette résolution prise, ils s'embrassèrent tendrement et se séparèrent en fondant en larmes. Peu de jours après, Quintus, trahi par ses domestiques, et livré à ceux qui le cherchaient, fut mis à mort avec son fils. Cicéron, en arrivant à Astyre, trouva un vaisseau prêt, sur lequel il s'embarqua, et fit voile, par un

(*) Astyre était une petite île à l'embouchure du fleuve de ce nom, entre Antium et Circée : ce fut dans cette solitude que Cicéron se retira après la mort de sa fille.

bon vent, jusqu'à Circée. Là, les pilotes voulant se remettre en mer, Cicéron, soit qu'il en craignît les incommodités, soit qu'il conservât encore quelque espoir dans la fidélité de César, descendit à terre, et fit à pied l'espace de cent stades, comme s'il eût voulu retourner à Rome.

LXIII. Mais bientôt l'inquiétude où il était lui ayant fait changer de sentiment, il reprit le chemin de la mer, et passa la nuit suivante livré à des pensées si affreuses, qu'il voulut un moment se rendre secrètement dans la maison de César, et s'égorger lui-même sur son foyer, afin d'attacher à sa personne une furie vengeresse. La crainte des tourmens auxquels il devait s'attendre s'il était pris le détourna de cette résolution. Toujours flottant entre des partis également dangereux, il s'abandonna de nouveau à ses domestiques, pour le conduire par mer à Caïete, où il avait une maison qui offrait pendant les chaleurs de l'été une retraite agréable, lorsque les vents étésiens rafraîchissent l'air par la douceur de leur haleine. Il y a, dans ce lieu, un temple d'Apollon, situé près de la mer. Tout à coup il sortit de ce temple une troupe de corbeaux qui, s'élevant dans les airs avec de grands cris, dirigèrent leur vol vers le vaisseau de Cicéron, comme il était près d'aborder, et allèrent se poser aux deux

côtés de l'antenne. Les uns croassaient avec grand bruit, les autres frappaient à coups de bec sur les cordages. Tout le monde regarda ce signe comme très menaçant. Cicéron, après être débarqué, entra dans sa maison, et se coucha pour prendre du repos ; mais la plupart de ces corbeaux étant venus se poser sur la fenêtre de sa chambre, jetaient des cris effrayans. Il y en eut un qui, volant sur son lit, retira avec son bec le pan de la robe dont Cicéron s'était couvert le visage. A cette vue, ses domestiques se reprochèrent leur lâcheté : « Attendrons-nous, disaient-ils, d'être ici les témoins du meurtre de notre maître? et lorsque des animaux même, touchés du sort indigne qu'il éprouve, viennent à son secours, et veillent au soin de ses jours, ne ferons-nous rien pour sa conservation? » En disant ces mots, ils le mettent dans une litière, autant par prières que par force, et prennent le chemin de la mer.

LXIV. Ils étaient à peine sortis, que les meurtriers arrivèrent. C'était un centurion nommé Hérennius, et Popilius, tribun de soldats, celui que Cicéron avait autrefois défendu dans une accusation de parricide. Ils étaient suivis de quelques satellites. Ayant trouvé les portes fermées, ils les enfoncèrent. Cicéron ne pa-

raissant pas, et toutes les personnes de la maison assurant qu'elles ne l'avaient point vu, un jeune homme, nommé Philologus, que Cicéron avait lui-même instruit dans les lettres et dans les sciences, et qui était affranchi de son frère Quintus, dit au tribun qu'on portait la litière vers la mer, par des allées couvertes. Popilius, avec quelques soldats, prend un détour, et va l'attendre à l'issue des allées. Cicéron ayant entendu la troupe que menait Hérennius courir précipitamment dans les allées, fit poser à terre sa litière; et portant la main gauche à son menton, geste qui lui était ordinaire, il regarda les meurtriers d'un œil fixe. Ses cheveux hérissés et poudreux, son visage pâle et défait par une suite de ses chagrins, firent peine à la plupart des soldats même, qui se couvrirent le visage, pendant qu'Hérennius l'égorgeait. Il avait mis la tête hors de la litière, et présenté la gorge au meurtrier. Il était âgé de soixante-quatre ans. Hérennius, d'après l'ordre qu'avait donné Antoine, lui coupa la tête et les mains avec lesquelles il avait écrit les Philippiques. C'était le nom que Cicéron avait donné à ses oraisons contre Antoine, et elles le conservent encore aujourd'hui.

LXV. Lorsque cette tête et ces mains furent portées à Rome, Antoine, qui tenait les comi-

ces pour l'élection des magistrats, dit tout haut en les voyant : « Voilà les proscriptions finies. » Il les fit attacher à l'endroit de la tribune qu'on appelle les rostres : spectacle horrible pour les Romains, qui croyaient avoir devant les yeux non le visage de Cicéron, mais l'image même de l'âme d'Antoine. Cependant, au milieu de tant de cruautés, il fit un acte de justice, en livrant Philologus à Pomponia, femme de Quintus. Cette femme se voyant maîtresse du corps de ce traître, outre plusieurs supplices affreux qu'elle lui fit souffrir, le força de se couper lui-même peu à peu les chairs, de les faire rôtir et de les manger ensuite. C'est du moins le récit de quelques historiens; mais Tyron, l'affranchi de Cicéron, ne parle pas même de la trahison de Philologus. J'ai entendu dire que, plusieurs années après, César étant un jour entré dans l'appartement d'un de ses neveux, ce jeune homme, qui tenait dans ses mains un ouvrage de Cicéron, surpris de voir son oncle, cacha le livre sous sa robe. César, qui s'en aperçut, prit le livre, en lut debout une grande partie, et le rendit à ce jeune homme, en lui disant : « C'était un savant homme, mon « fils; oui, un savant homme, et qui aimait bien sa patrie. » César ayant, bientôt après, entièrement défait Antoine, prit pour collègue

au consulat le fils de Cicéron. Ce fut cette même année que, par ordre du sénat, les statues d'Antoine furent abattues, les honneurs dont il avait joui révoqués; et il fut défendu par un décret public que personne de cette famille portât le prénom de Marcus. C'est ainsi que la vengeance divine réserva à la famille de Cicéron la dernière punition d'Antoine.

PARALLÈLE

DE

DÉMOSTHÈNE ET DE CICÉRON.

I. Voilà ce qui m'a paru le plus digne de mémoire de tout ce que j'ai pu apprendre dans les historiens sur Démosthène et sur Cicéron. Je m'abstiendrai de les comparer ensemble pour le mérite de l'éloquence ; mais je crois devoir dire ici que Démosthène consacra à perfectionner son talent tout ce qu'il avait de facultés naturelles et acquises ; que par l'énergie et la véhémence de ses discours il surpassa tous ses rivaux, soit dans le barreau, soit dans la tribune ; qu'il l'emporta, par l'élévation et la magnificence de son style, sur tous ceux qui s'exerçaient dans le genre démonstratif, et qu'en exactitude et en adresse il effaça les plus habiles rhéteurs. Cicéron, dont les connaissances étaient très variées et très étendues, qui a laissé plusieurs ouvrages sur la philosophie, écrits à la manière de l'Académie, et qui lui

sont particuliers; Cicéron, dis-je, affecte même dans ses plaidoyers et dans ses harangues de faire paraître son érudition.

II. Leur style est en quelque sorte l'image de leurs mœurs. Celui de Démosthène, éloigné de toute affectation et de toute plaisanterie, toujours grave, toujours sérieux et serré, sent, non la lampe, comme Pythéas le lui reprochait par raillerie, mais le buveur d'eau, mais l'homme méditatif, connu par l'amertume et l'austérité de ses mœurs. Cicéron, dont le penchant à railler allait jusqu'à la bouffonnerie, qui dans ses plaidoyers même, pour l'intérêt de sa cause, tournait en plaisanterie les choses les plus sérieuses, négligeait quelquefois les bienséances. Ainsi dans la défense de Cœlius il dit qu'il n'était pas étonnant que son client, riche comme il l'était, et magnifique dans sa dépense, se livrât quelquefois aux voluptés; qu'il y a de la folie à ne pas jouir de ce qu'on possède, d'autant que les philosophes les plus célèbres placent le souverain bien dans la volupté. Lorsque Caton accusa Muréna, Cicéron, alors consul, prit sa défense; et comme l'accusateur était fort attaché à la secte du Portique, Cicéron, dans son plaidoyer, railla beaucoup les stoïciens sur l'absurdité de ces paradoxes qu'ils appellent leurs dogmes. Il s'éleva, dans l'assem-

blée, de grands éclats de rire qui gagnèrent jusqu'aux juges; et Caton lui-même dit, en souriant, à ceux qui étaient assis auprès de lui: « En vérité, nous avons un consul bien plaisant! » En effet, Cicéron était d'un caractère plaisant et railleur; on voyait même sur son visage un air gai et enjoué. Démosthène, au contraire avait toujours l'air sérieux et occupé; il quittait rarement ce visage sombre et sévère: aussi ses ennemis disaient-ils de lui, comme il le rapporte lui-même, que c'était un homme difficile et fâcheux.

III. On voit encore par leurs ouvrages que l'un, quand il se loue, le fait avec une retenue qui ne peut déplaire à personne; il faut même, pour qu'il se le permette, qu'un grand intérêt l'exige : partout ailleurs il est modeste et réservé. Cicéron, dans tous ses discours, parle de lui-même avec une intempérance qui décèle un désir immodéré de gloire, comme dans ce vers si connu, où il s'écrie :

Que le fer, le laurier, cèdent à l'éloquence.

Enfin, peu content de vanter tout ce qu'il a fait dans le gouvernement, il loue même les discours qu'il a écrits ou prononcés; semblable à un jeune homme qui veut rivaliser avec les sophistes Iso-

crate et Anaximène plutôt qu'à un homme d'état, qui, tel

Qu'un lutteur vigoureux, terrible à ses rivaux,

est chargé de gouverner et de redresser le peuple romain. Le pouvoir de l'éloquence est nécessaire sans doute à un homme d'état; mais il ne peut, sans rabaisser sa dignité, aimer et poursuivre avec avidité la gloire qu'elle procure. Aussi, sous ce rapport, Démosthène eut plus de force et d'élévation dans l'âme, lui qui voulait que son talent pour la parole ne parût être que le fruit de son expérience, pour lequel il réclamait l'indulgence de ses auditeurs, et qui regardait avec raison comme des artisans méprisables ceux qui tiraient vanité de leur éloquence. Ils eurent tous deux une égale capacité pour traiter devant le peuple les affaires d'état, et ceux même qui commandaient dans les camps et dans les armées eurent besoin de leur appui; ainsi Charès, Diopithe et Léosthène trouvèrent un grand secours dans l'orateur grec; Pompée et le jeune César, dans Cicéron, comme César le reconnaît lui-même dans ses mémoires à Agrippa et à Mécène (*).

(*) Auguste avait écrit des Mémoires sur sa vie, en treize livres, qui allaient jusqu'à la défaite des Cantabres, 24 ans avant J. C.

IV. Il a manqué à Démosthène un des moyens les plus capables de faire connaître à fond le naturel d'un homme, l'autorité et le commandement, qui mettent en activité toutes les passions, et découvrent les vices cachés dans le cœur. Il ne fut jamais soumis à cette épreuve, qui aurait pu faire mieux juger de son caractère. Il n'exerça point de charge importante; il ne commanda aucune des armées qu'il avait fait assembler contre Philippe. Cicéron fut envoyé préteur en Sicile, proconsul en Cilicie et en Cappadoce; et dans un temps où l'avarice ne connaissait plus de bornes; où le simple larcin étant devenu une bassesse, les préteurs et les généraux qu'on envoyait dans les provinces ravissaient tout de force; où prendre n'était plus une honte, et où l'on savait gré à ceux qui le faisaient avec quelque modération; dans ce temps-là Cicéron montra le plus grand mépris pour les richesses, et fit éclater en toute occasion sa douceur et son humanité. Dans Rome même, où, sous le nom de consul, il fut investi, contre Catilina, de toute l'autorité d'un dictateur et d'un souverain, il vérifia cet oracle de Platon, Que les villes verraient finir leurs maux lorsque, par une faveur singulière de la fortune, la puissance suprême et la prudence se trouveraient

réunies avec la justice sur une même personne. Démosthène, au contraire, est accusé d'avoir fait trafic de son éloquence, et d'avoir composé secrètement des plaidoyers pour Phormion et pour Apollodore, les deux parties adverses d'un procès. On lui a reproché d'avoir reçu de l'argent du roi de Perse, et il fut condamné pour en avoir reçu d'Harpalus. Dirons-nous que ce sont des calomnies de ses ennemis? Il en eut, il est vrai, un grand nombre; mais est-il possible de récuser le témoignage de ceux qui assurent que Démosthène n'eut jamais la force de résister aux présens que les rois lui faisaient pour lui témoigner leur estime et leur reconnaissance? et n'était-ce pas en effet ce qu'on devait attendre d'un homme qui plaçait son argent à usure sur les vaisseaux? Cicéron refusa constamment, comme nous l'avons dit dans sa vie, et les présens que les Siciliens lui envoyèrent pour son édilité, et ceux que le roi de Cappadoce lui offrit pendant son proconsulat, ceux enfin qu'à son exil de Rome tous ses amis voulurent le forcer de recevoir.

V. Le bannissement de l'un fit sa honte; il fut la suite d'une condamnation pour crime de vol; l'exil de l'autre le couvrit de gloire; il ne fut chassé de Rome que pour avoir délivré sa

patrie des plus grands scélérats. Aussi la sortie de l'un ne fit aucune sensation dans Athènes; et quand Cicéron sortit de Rome, le sénat prit la robe noire, porta long-temps le deuil, et défendit qu'on traitât d'aucune affaire avant que le peuple eût décrété le rappel de Cicéron. Il est vrai que Cicéron passa le temps de son exil en Macédoine sans rien faire. Démosthène, pendant le sien, s'occupa des plus grandes affaires politiques : il parcourait les villes pour y défendre les intérêts de la Grèce; il en chassait les ambassadeurs macédoniens; et sa conduite fait voir en lui un bien meilleur citoyen que ne le furent dans des situations pareilles Thémistocle et Alcibiade. Revenu dans sa patrie, il reprit sur les mêmes principes l'administration des affaires, et ne cessa de résister à Antipater et aux Macédoniens. Cicéron reçut de Lélius, en plein sénat, le reproche d'être resté tranquille à sa place sans ouvrir la bouche, lorsque le jeune César, qui sortait à peine de la puberté, avait demandé, contre la disposition des lois, qu'il lui fût permis de briguer le consulat; et Brutus, dans ses lettres, l'accuse d'avoir nourri et fomenté une tyrannie plus forte et plus insupportable que celle qu'ils avaient détruite.

VI. Enfin, si nous considérons leur mort, on

ne peut voir sans un sentiment de pitié un malheureux vieillard, qui, par faiblesse, après s'être fait porter de côté et d'autre par ses domestiques pour éviter ses ennemis et fuir une mort qui prévenait de bien peu le terme de la nature; est misérablement égorgé. Démosthène, à la vérité, se rend d'abord suppliant dans le temple de Neptune; mais on ne peut refuser des éloges à la précaution qu'il avait prise de tenir du poison tout prêt, au soin qu'il eut de le conserver, et à la fermeté avec laquelle il en fit usage. Le dieu ne lui assurant pas dans son temple un asile inviolable, il se réfugie au pied d'un autel plus puissant; il s'échappe du milieu des armes et des satellites, et se joue ainsi de la cruauté d'Antipater.

NOTES

SUR CICÉRON.

(1) Ce Glaucus était un pêcheur de la ville d'Anthédon, près de l'Euripe en Eubée.

(2) Ces deux acteurs jouirent à Rome de la plus grande réputation : Esope dans la tragédie, et Roscius dans la comédie. Cicéron donne surtout à ce dernier les plus grands éloges ; tout le monde connaît le témoignage qu'il rend et à son talent et à sa conduite.

(3) Ces fêtes se célébraient vers la fin du mois de décembre, et duraient trois jours ; la longueur des nuits, à cette époque de l'année, pouvait favoriser leur entreprise.

(4) Nigidius avait composé plusieurs ouvrages : l'un sur les animaux ; un autre très étendu, qui contenait des principes de grammaire, mais qui, par son obscurité et par les observations subtiles qu'il renfermait, n'était presque pas lu.

(5) Quand les consuls entraient en charge, ils juraient, entre les mains du consul qui les avait proclamés, qu'ils seraient fidèles à observer les lois ; et lorsqu'ils en sortaient, ils juraient de nouveau, en présence du peuple, qu'ils avaient rempli leur premier serment.

(6) Théophane de Mitylène, dans l'île de Lesbos, avait écrit l'histoire des guerres de Pompée, auprès

duquel il jouissait d'un très grand crédit; qui lui avait donné le droit de bourgeoisie, en présence de l'armée, et qui avait rendu, à sa considération, la liberté aux Mityléniens. On a vu dans la Vie de Pompée que ce fut Théophane qui donna à ce général le funeste conseil de se retirer auprès de Ptolémée, roi d'Egypte, après la perte de la bataille de Pharsale.

(7) Lorsque Thrasybule, parti de Thèbes avec les bannis d'Athènes, eut défait les trente tyrans, et se fut rendu maître de la ville, il publia une amnistie générale pour tout ce qui s'était passé depuis l'établissement de la tyrannie.

(8) Cette somme faisait environ 25 millions de notre monnaie.

AGIS ET CLÉOMÈNE.

SOMMAIRE.

I. La fable d'Ixion, symbole des ambitieux. II. Danger de l'ambition. III. Exemple de ce danger dans les Gracques. IV. Généalogie d'Agis. V. Caractère vertueux d'Agis. VI. Décadence de la discipline à Sparte. VII. Premiers efforts d'Agis pour le rétablissement de l'ancienne sévérité. VIII. Il gagne sa mère. IX. Léonidas intrigue contre Agis. X. Agis propose au sénat et au peuple le rétablissement de l'ancienne constitution. XI. Contestation entre Agis et Léonidas. XII. Léonidas, accusé par Lysandre, est déposé de la royauté. XIII. Les nouveaux éphores, qui avaient rétabli Léonidas, sont chassés par les deux rois. Léonidas s'enfuit. XIV. Agésilas élude le partage des terres. XV. Agis marche au secours des Achéens contre les Étoliens. XVI. Léonidas remonte sur le trône. XVII. Conduite admirable de Chélonis, femme de Cléombrote. XVIII. Elle suit son mari en exil. XIX. Agis est livré à ses ennemis par Ampharès. XX. Il est étranglé en prison. XXI. Sa mère et son aïeule sont étranglées auprès de lui. XXII. Horreur des Lacédémoniens pour toutes ces cruautés. XXIII. Léonidas marie son fils Cléomène à la femme du frère d'Agis. XXIV. Caractère de Cléomène. XXV. Cléomène se propose d'exécuter les projets d'Agis. XXVI. Première campagne de Cléomène. XXVII. Il bat les Achéens. Aratus prend la ville de Mantinée. XXVIII. Cléomène fait revenir Archidamus, frère

d'Agis, qui est mis à mort par les éphores. XXIX. Il remporte une grande victoire sur les Achéens. XXX. Il mène à la guerre tous les Spartiates qu'il croit les plus opposés à ses projets. XXXI. Il fait mettre à mort les éphores. XXXII. Les Lacédémoniens honorent la peur et les autres passions. XXXIII. Cléomène propose au peuple le rétablissement des lois de Lycurgue. XXXIV. Elles sont rétablies. XXXV. Il ravage les terres des Mégalopolitains. XXXVI. Sa réputation parmi les Grecs. XXXVII. Frugalité de sa table. XXXVIII. Il bat les Achéens. XXXIX. Négociation entre Cléomène et les Achéens. XL. Aratus appelle les Macédoniens en Achaïe. XLI. Conduite blâmable d'Aratus envers Antigonus. XLII. Il fait rompre la négociation commencée avec Cléomène. XLIII. Cléomène prend Pallène et Argos. XLIV. Grande idée qu'on conçoit de Cléomène et des Lacédémoniens. XLV. Cléones, Phliunte et Corinthe s'allient avec Cléomène. XLVI. Il arrête Antigonus au défilé des monts Oniens. XLVII. Argos se soulève. XLVIII. Cléomène, après l'avoir repris, est forcé de l'abandonner. XLIX. Mort d'Agiatis, femme de Cléomène. L. Générosité de Cratésicléa, mère de Cléomène. LI. Il surprend Mégalopolis. LII. Il offre aux habitans de leur rendre la ville s'ils veulent faire alliance avec Sparte. LIII. Sur leur refus, il livre la ville au pillage. LIV. Il fait le dégât sur les terres d'Argos. LV. Il entre par bravade dans cette ville. LVI. Le manque d'argent ruine les affaires de Cléomène. LVII. Bataille de Sellasie. LVIII. Cléomène est défait par la trahison de Damotelès. LIX. Il conseille aux Spartiates de se rendre à Antigonus et s'embarque. LX. Antigonus traite les Spartiates avec humanité. LXI. Thérycion propose à Cléomène de terminer leur vie par une mort violente. LXII. Cléomène traite le suicide de lâcheté. LXIII. Comment Ptolémée reçoit Cléomène. LXIV. Changement que sa situation éprouve en Egypte. LXV. Il demande qu'on le laisse partir avec ses amis. LXVI. Il est accusé de conspiration et enfermé. LXVII. Il prend la résolution de briser ses fers. LXVIII. Com-

ment il exécute son projet. LXIX. Mort volontaire de Cléomène et de ses amis. LXX. Mort de la mère et des enfans de Cléomène. LXXI. Mort de la femme de Panthéas. LXXII. Superstition des Égyptiens au sujet de Cléomène.

I. Ce n'est pas sans fondement et sans quelque apparence de vérité qu'on a cru voir le portrait des ambitieux dans Ixion, qui, croyant tenir Junon dans ses bras, ne saisit qu'une nuée, et par cette union donna naissance aux Centaures. Ainsi les ambitieux, en recherchant la gloire, ne s'attachent qu'à un vain simulacre de vertu, et n'enfantent rien de pur, rien que la saine raison puisse avouer; toutes leurs productions, fruit d'un mélange impur, sont infectées du vice d'illégitimité; poussés en tous sens par des mouvemens contraires, ils obéissent à mille désirs, à mille passions diverses; et l'on peut leur appliquer ce que des bergers disent de leurs troupeaux dans Sophocle:

Quoiqu'ils nous soient soumis, d'eux il nous faut dépendre,
Et, tout muets qu'ils sont, nous devons les entendre.

Ceux qui gouvernent au gré des désirs et des caprices de la multitude lui obéissent réellement; et, pour avoir le vain titre de ses chefs et de ses magistrats, ils se rendent ses esclaves.

Dans un vaisseau, les matelots, placés à la proue, voient mieux que le pilote ce qui se passe devant eux; cependant c'est sur le pilote qu'ils tournent souvent les yeux, pour exécuter ce qu'il leur commande. De même, dans le gouvernement, ceux qui ne visent qu'à la gloire, ont bien le nom de magistrats; mais ils ne sont que les esclaves de la multitude. L'homme parfaitement honnête ne désire d'autre gloire que celle qui, étant le fruit de la confiance publique, lui ouvre la route à de grandes entreprises. Ce n'est qu'à un jeune homme ambitieux de gloire qu'on peut pardonner de s'applaudir avec complaisance de l'honneur que ses belles actions lui attirent. Les vertus, qui germent et fleurissent à leur âge, se fortifient, dit Théophraste, par les éloges qu'on leur donne. La confiance que ces louanges leur inspirent fait croître plus promptement en eux les bonnes qualités.

II. L'excès, dangereux en tout, est funeste dans les rivalités politiques: il porte jusqu'à la démence et à la fureur ceux qui, revêtus d'une grande autorité, veulent que la vertu soit attachée à la gloire, et non la gloire à la vertu. Antipater demandait à Phocion une chose injuste. « Je ne saurais, « lui répondit Phocion, être à la fois votre flatteur « et votre ami. » C'est là ce qu'un homme qui gouverne doit dire à la multitude : « Je ne puis

« être, en même temps, votre magistrat et votre « esclave. » Autrement il en est d'un état comme du serpent de la fable, dont la queue se révolta contre la tête, et, mécontente de la suivre toujours, voulut aller devant à son tour. Chargée donc de conduire tout le corps, marchant follement et à l'aventure, elle s'en trouva très mal elle-même ; et la tête, obligée de suivre, contre l'intention de la nature, un membre sourd et aveugle, en fut bientôt tout meurtrie. Voilà ce que nous avons vu arriver à la plupart de ceux qui gouvernaient au gré du peuple : dès qu'une fois ils s'étaient rendus dépendans d'une multitude aveugle et emportée, ils ne pouvaient plus ni la ramener à la raison, ni arrêter le désordre.

III. Ces réflexions sur les dangers qu'entraîne l'amour d'une gloire populaire se sont présentées à moi, lorsque j'ai considéré, dans les malheurs de Tibérius et de Caïus Gracchus, le pouvoir que cette ambition a sur les hommes. Nés l'un et l'autre avec les inclinations les plus heureuses, formés à la vertu par une excellente éducation, entrés dans l'administration des affaires avec les vues les plus pures, ils se perdirent enfin, moins par un désir immodéré de gloire, que par la crainte d'une honte dont le principe n'avait rien que d'honnête. Les marques de bien-

veillance qu'ils avaient reçues du peuple leur parurent une dette qu'ils auraient rougi de ne pas acquitter. Jaloux de surpasser par des lois populaires les honneurs qui leur étaient décernés, et comblés chaque jour de nouveaux honneurs en reconnaissance de ces lois, il s'établit entre eux et le peuple une rivalité réciproque qui les enflamma mutuellement d'une affection si vive, qu'ils se trouvèrent engagés, sans presque s'en douter, dans une situation d'affaires où ils ne pouvaient plus que dire :

> Peut-on dans ce dessein avec gloire avancer ?
> Non, mais il est honteux d'y vouloir renoncer.

Vous allez en juger vous-même par le détail de leur vie. Nous mettrons en parallèle avec eux deux rois de Sparte, Agis et Cléomène, portés aussi pour le peuple, qui, ayant voulu, comme les Gracques, augmenter la puissance populaire et rétablir cette constitution si belle et si juste, mais depuis long-temps abolie, se rendirent également odieux aux plus puissans de leurs concitoyens, qui ne purent renoncer à une avarice dont ils avaient contracté l'habitude. Les deux Spartiates n'étaient pas frères, comme les deux Romains : mais ils montrèrent une sorte de fraternité dans les principes de

gouvernement qu'ils adoptèrent; et voici quel en fut le commencement.

IV. Dès qu'une fois l'amour de l'or et de l'argent se fut glissé dans Sparte; que la possession des richesses eut amené à sa suite une sordide avarice; que leur usage et leur jouissance eurent introduit le luxe, la mollesse, et le goût de la dépense, Sparte, bientôt dépouillée de ses plus beaux avantages, se vit réduite à un état d'humiliation indigne de sa grandeur passée, et qui dura jusqu'au règne d'Agis et de Léonidas.

Agis était de la famille des Eurytionides, fils d'Eudamidas, et le sixième descendant de cet Agésilas qui porta la guerre en Asie et devint le plus puissant des Grecs. Agésilas eut pour fils Archidamus qui fut tué en Italie par les Messapiens, près de Mardonium. Agis, l'aîné des fils d'Archidamus, ayant péri devant Mégalopolis, de la main d'Antipater, sans laisser d'enfans, le trône de Sparte échut à son frère Eudamidas, dont le fils, nommé Archidamus, fut père d'Eudamidas qui eut pour fils Agis, celui dont nous écrivons la vie. Léonidas, fils de Cléonyme, était de l'autre maison royale, celle des Agides (1), huitième successeur de Pausanias, celui qui vainquit Mardonius à Platée. Il fut père de Plistonax, dont le fils, nommé Pausanias,

s'étant enfui de Lacédémone à Tégée, laissa le trône à son fils aîné, Agésilopolis. Celui-ci étant mort sans enfans, son frère puîné, Cléombrote lui succéda, et eut deux fils, Agésipolis II et Cléomène. Le premier mourut après un règne fort court, et ne laissa point d'enfans. Il eu pour successeur son frère Cléomène, qui, de son vivant, perdit Acrotatus son fils aîné, e laissa son second fils, nommé Cléonyme, qu ne lui succéda point. Le trône passa à son neveu Aréus, fils d'Acrotatus. Aréus fut tué devan Corinthe, et laissa la couronne à son fils Acro tatus, qui périt dans une bataille qu'il livra près de Mégalopolis, au tyran Aristodème. S femme, qui se trouvait enceinte, accoucha d'u fils, qui eut pour tuteur Léonidas, fils de Cléo nyme, et qui mourut en bas âge. Cette mort fi passer le trône à Léonidas, dont le caractère e les mœurs ne s'accordaient pas avec ceux de se concitoyens. Quoique tous les Spartiates se fus sent laissé entraîner à la corruption qui ava atteint le gouvernement, Léonidas affectait en core plus que les autres un grand éloignemen des institutions de ses ancètres. Un long séjou dans les palais des satrapes et à la cour de Se leucus lui avait fait contracter l'habitude d faste et de l'orgueil, qu'il transporta sans au

cunes bornes dans ce gouvernement juste et fondé sur les lois des peuples de la Grèce.

V. Agis, par la bonté et l'élévation de son caractère, se montra bien supérieur, non seulement à Léonidas, mais encore à presque tous les rois qui, depuis Agésilas-le-Grand, avaient occupé le trône de Sparte. Il n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans; et quoique élevé dans le faste et les délices par deux femmes, sa mère Agésistrate et son aïeule Archidamie, qui possédaient à elles seules plus de richesses que tous les Lacédémoniens ensemble, il eut le courage de se roidir contre les attraits de la volupté. Loin de vouloir plaire par les agrémens de sa personne, il rejeta tous les ornemens, toutes les parures superflues qui pouvaient relever la beauté de sa figure; il fit gloire de ne porter qu'un simple manteau, d'être dans les repas, les bains, et dans toute sa manière de vivre, l'émule des anciens Spartiates; il disait même qu'il ne désirait d'être roi que pour employer sa puissance à rétablir les lois et la discipline de ses pères.

VI. La première cause de la corruption et de l'état de langueur où était tombée la république de Sparte remontait au temps où, après avoir détruit le gouvernement d'Athènes, elle apporta dans ses murs l'or et l'argent qu'elle avait trou-

vés dans cette ville ; cependant, comme on avait conservé le nombre des héritages dont Lycurgue avait réglé la division, et que chaque père transmettait sa part à son fils, le maintien de cet ordre et de cette égalité avait rendu moins funestes les atteintes portées à l'ancien gouvernement. Mais un Spartiate puissant, nommé Épitadée, homme fier et opiniâtre, qui avait eu un différent avec son fils, ayant été nommé éphore, fit une loi qui permettait à tout citoyen de laisser sa maison et son héritage à qui il voudrait, soit par testament, soit par donation entre-vifs. Épitadée ne publia cette loi que pour satisfaire son ressentiment particulier ; mais les autres l'acceptèrent; et, en lui donnant leur sanction par des motifs d'avarice, ils renversèrent la plus sage de leurs institutions. Les riches acquirent tous les jours sans bornes, en dépouillant de leurs successions les véritables héritiers ; et les richesses étant devenues le partage d'un petit nombre de citoyens, la pauvreté s'établit dans Sparte, en chassa les arts honnêtes qu'elle remplaça par des arts mercenaires, et y fit entrer avec elle la haine et l'envie contre les possesseurs des héritages d'autrui. Il ne se trouvait pas dans la ville plus de sept cents Spartiates naturels, dont cent à peine avaient conservé leurs héritages : tout le reste n'était qu'une mul-

titude indigente qui, languissant à Sparte dans l'opprobre, et se défendant au dehors avec mollesse contre les ennemis qu'elle avait à combattre, épiait sans cesse l'occasion d'un changement qui la tirât d'un état si méprisable.

VII. Agis donc, persuadé avec raison qu'il ne pourrait rien faire de plus utile et de plus beau que de repeupler la ville et d'y rétablir l'égalité, commença par sonder les dispositions des Spartiates. Les jeunes gens entrèrent dans ses vues beaucoup plus promptement qu'il ne l'avait espéré : ils montrèrent le plus grand zèle à embrasser la vertu, à changer pour la liberté leur manière de vivre, aussi facilement qu'on change d'habit. Mais les plus âgés, qui, vieillis dans la corruption, étaient comme des esclaves fugitifs qu'on veut ramener à leurs maîtres, frémirent au seul nom de Lycurgue : ils reprenaient Agis avec humeur lorsqu'il venait déplorer l'état présent de Sparte et qu'il regrettait son ancienne dignité. Trois seulement, Lysandre, fils de Lybis, Mandroclidas, fils d'Ecphanès, et Agésilas, approuvèrent son dessein, et l'excitèrent à suivre cette louable ambition de réforme. Lysandre était de tous les Spartiates celui qui avait le plus de considération; Mandroclidas, qui joignait à beaucoup de prudence et d'adresse une grande audace, était le plus ha-

bile des Grecs à conduire une affaire; Agésilas, oncle du roi, possédait le talent de la parole, mais il était faible, et fort attaché à ses richesses. Il fut vivement aiguillonné par son fils Hippomédon, qui s'était fait une grande réputation dans les armées, et à qui l'affection que lui portaient les jeunes gens donnait un grand crédit. Mais le véritable motif d'Agésilas pour entrer dans les vues d'Agis fut l'espoir que le changement qu'on projetait dans le gouvernement le déchargerait des dettes immenses qu'il avait contractées.

VIII. Dès qu'Agis l'eut mis dans son parti, il entreprit avec son secours de gagner sa mère, sœur d'Agésilas; la multitude de ses esclaves, le grand nombre de ses amis et de ses débiteurs donnaient à cette femme beaucoup d'autorité dans la ville, et une grande influence sur les affaires. Frappée d'étonnement à la première ouverture qu'il lui en fit, et n'attribuant qu'à sa jeunesse un pareil projet, elle s'efforça de l'en détourner en lui représentant que cette réforme n'était ni possible ni utile. Mais après qu'Agésilas lui eut fait connaître la beauté de cette entreprise et la facilité du succès, le roi revint à la charge, et la conjura de sacrifier ses richesses à la gloire de son fils. « Jamais, « lui dit-il, mes richesses ne pourront égaler

« celles des autres rois. Les domestiques mêmes « des satrapes, les esclaves des intendans de « Ptolémée et de Séleucus, possèdent plus de « biens que n'en eurent tous les rois de Sparte « ensemble. Si par ma tempérance, ma fruga- « lité et ma grandeur d'âme, je parviens à sur- « passer leur opulence, à rétablir parmi mes « concitoyens l'égalité et la communauté des « biens, j'obtiendrai à juste titre la réputation « et la gloire d'un grand roi. » Sa mère et les femmes qui lui étaient attachées, persuadées par ses discours, partagèrent tellement l'ambition de ce jeune prince, que, remplies d'un subit enthousiasme pour la vertu, elles l'encouragèrent à hâter l'exécution de son projet; elles appelèrent leurs amis, et les exhortèrent à seconder les vues du roi; elles parlèrent même aux autres Lacédémoniennes, sachant que les Spartiates avaient toujours eu beaucoup de déférence pour leurs femmes, et leur laissaient dans les affaires publiques plus d'autorité qu'ils n'en avaient eux-mêmes dans l'intérieur de leur famille.

IX. La plus grande partie des richesses de Sparte était alors entre les mains des femmes; et de là vinrent les plus grandes difficultés qu'Agis eut à essuyer. La réforme qu'il voulait introduire allait les priver non seulement de ces dé-

lices où l'ignorance des vrais biens leur faisait placer le bonheur, mais encore du pouvoir et des honneurs qu'elles devaient à leurs richesses. Opposant donc au dessein d'Agis la plus vive résistance, elles allèrent trouver Léonidas, et l'engagèrent à profiter de l'ascendant que lui donnait son âge, pour réprimer ce jeune prince, et arrêter l'exécution de ses projets. Léonidas ne demandait pas mieux que de favoriser les riches, mais la crainte du peuple, qui désirait ce changement, l'empêcha de se déclarer; il se contenta d'intriguer en secret pour traverser et faire avorter ses desseins. Il parlait aux magistrats, il calomniait Agis, il l'accusait d'offrir aux pauvres les biens des riches, comme le prix de la tyrannie à laquelle il aspirait, et de vouloir, par un nouveau partage des terres et par l'abolition des dettes, non donner des citoyens à Lacédémone, mais acheter des satellites pour lui-même.

X. Cependant Agis, ayant réussi à faire nommer éphore Lysandre, présenta sur-le-champ au sénat une ordonnance dont les principaux articles étaient l'abolition générale des dettes; un nouveau partage des terres, qui depuis la vallée de Pallène jusqu'au mont Taygète, et aux villes de Malée et de Sellasie (²), seraient divisées en quatre mille cinq cents parts; qu'au-delà

de ces limites on ferait des autres terres quinze mille portions qui seraient distribuées aux Lacédémoniens du voisinage qui seraient en état de porter les armes; que les terres placées entre ces limites formeraient le partage des Spartiates naturels, dont le nombre serait rempli par les voisins et les étrangers qui, ayant reçu une éducation honnête, seraient à la fleur de l'âge, et bien faits de leur personne; qu'on les distribuerait en quinze tables, dont les unes seraient de quatre cents, et les autres de deux cents convives qui suivraient la même discipline que les anciens Spartiates. Cette ordonnance avait été rédigée par écrit, mais tous les sénateurs étant partagés sur son acceptation, Lysandre convoqua l'assemblée du peuple; il y parla avec beaucoup de force, et de leur côté, Mandroclidas et Agésilas conjurèrent leurs concitoyens de ne pas souffrir qu'un petit nombre d'hommes dont le luxe insultait à leur misère foulât aux pieds la dignité de Sparte. Ils leur rappelaient d'anciens oracles qui avertissaient les Spartiates de se garantir de l'avarice, comme d'un fléau qui causerait leur ruine; ils en citaient d'autres nouvellement rendus par la déesse Pasiphaé, qui avait à Thalames un temple et un oracle singulièrement révérés. Pasiphaé, suivant quelques auteurs, fut une des Atlanti-

des, qui eut de Jupiter un fils appelé Ammon. D'autres prétendent que c'était la même que Cassandre, fille de Priam, qui mourut à Thalames, et à qui l'on donna le nom de Pasiphaé, parce qu'elle rendait ses oracles à tous ceux qui venaient la consulter (3). Philarque (4) assure que cette déesse était Daphné, fille d'Amiclas, qui, s'étant dérobée aux poursuites d'Apollon, fut changée en laurier, et que ce dieu l'honora du don de prophétie. Ils leur disaient donc que les oracles de Daphné ordonnaient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité que les lois de Lycurgue leur avaient prescrite.

XI. Agis, venant par-dessus les autres et s'avançant au milieu de l'assemblée, dit en peu de mots qu'il allait fournir le plus fort contingent à la constitution qu'il allait rétablir. « Je vais mettre en commun, continua-t-il, « toutes mes possessions, tant en terres labou- « rables qu'en pâturages, qui forment des fonds « très considérables ; j'y ajoute six cents talens « d'argent monnaie. Ma mère et mon aïeule « suivront mon exemple, ainsi que mes parens « et mes amis, qui sont les plus riches des « Spartiates. » Le peuple admira la magnanimité de ce jeune prince, et fut ravi de voir enfin après trois cents ans un roi digne de Sparte. Ce fut alors que Léonidas s'éleva contre Agis

avec plus de force : il sentait qu'obligé de faire le même sacrifice que lui, il n'en remporterait pas de ses concitoyens la même reconnaissance, et que tous mettant également leurs biens en commun, celui-là seul en retirerait tout l'honneur qui en aurait donné le premier l'exemple. Il demanda donc à Agis s'il croyait que Lycurgue eût été un homme juste et zélé pour le bien public. « Assurément, lui répondit « Agis. — Eh bien, reprit Léonidas, où avez-« vous vu que Lycurgue ait ordonné l'abolition « des dettes, ou qu'il ait donné le rang de ci-« toyens à des étrangers, lui qui ne connut, « pour Sparte, d'autre moyen de conserver sa « constitution dans toute sa pureté que d'en « exclure absolument les étrangers ? — Je ne « m'étonne pas, repartit Agis, que Léonidas, « qui, élevé dans des contrées étrangères s'est « marié à la fille d'un satrape, ne con-« naisse pas Lycurgue ; qu'il ignore que ce lé-« gislateur bannit de Sparte, avec l'or et l'ar-« gent, les emprunts et les dettes ; qu'il n'ex-« cluait que les étrangers qui refusaient d'a-« dopter les institutions et les mœurs qu'il don-« nait à sa ville. Voilà ceux qu'il en chassait, « non par haine pour leurs personnes, mais « par la crainte qu'il avait qu'en se mêlant « avec les citoyens ils ne leur inspirassent,

« par leur conduite et par leur manière de vi-
« vre, l'amour des richesses, du luxe et des dé-
« lices. Terpandre, Thalétas et Phérécide (5).
« tous étrangers, mais dont les poésies et les
« écrits philosophiques consacraient les mêmes
« principes que les lois de Lycurgue, n'ont-ils
« pas été singulièrement honorés à Lacédé-
« mone? Mais vous-même, ajouta-t-il, ne
« louez-vous pas l'éphore Ecprepès, qui coupa,
« d'un coup de hache, les deux nouvelles cor-
« des que le musicien Phrinis avait ajoutées à
« la lyre? N'approuvez-vous pas ceux qui en
« agirent de même avec le musicien Timothée?
« Et vous me blâmez de vouloir bannir de
« Sparte le luxe, les délices et les superfluités!
« Mais ceux dont vous louez la conduite, qu'ont-
« ils voulu autre chose, en retranchant de la
« musique ce qu'elle avait de trop brillant et
« de trop recherché, que de prévenir la cor-
« ruption qui aurait pu se glisser dans les mœurs
« publiques et corrompre la ville, en y intro-
« duisant l'inégalité, en troublant l'harmonie
« qui régnait entre les citoyens? »

XII. Dès ce moment, le peuple se déclara pour Agis; et les riches s'attachèrent à Léonidas, qu'ils prièrent de ne pas les abandonner. Ils firent aussi tant d'instances auprès des sénateurs, à qui le droit d'initiative donnait une

grande autorité, que l'ordonnance fut rejetée par le sénat, à la majorité d'une seule voix. Lysandre, qui n'était pas encore sorti de sa charge d'éphore, attaqua Léonidas en justice, d'après une loi qui défendait à tout descendant d'Hercule d'avoir des enfans d'une femme étrangère, et qui prononçait la peine de mort contre tout citoyen qui sortait de Sparte pour aller s'établir dans un autre pays. Il fit répandre cette imputation contre Léonidas par des gens affidés ; et lui-même, avec les autres éphores, il observa le signe du ciel. Voici comment se fait cette observation. Tous les neuf ans, les éphores choisissent une nuit très claire, mais sans lune ; et, assis dans un lieu découvert, ils observent le ciel en silence. S'ils voient une étoile traverser d'un côté du ciel à l'autre, ils jugent que leurs rois se sont rendus coupables de quelque grand crime envers la divinité, et ils les suspendent de la royauté, jusqu'à ce qu'il soit venu de Delphe ou d'Olympie un oracle qui leur en fasse rendre l'exercice. Lysandre déclara qu'il avait vu ce signe, et mit Léonidas en jugement ; il produisit des témoins qui déposèrent qu'il avait épousé une femme d'Asie, qu'un lieutenant de Séleucus, chez qui il était logé, lui avait donnée, et dont il avait eu deux enfans : que depuis, devenu odieux et insup-

portable à cette femme, il était revenu, quoiqu'à regret, dans sa patrie, et avait envahi le trône qui se trouvait alors sans successeur légitime. En même temps il engagea Cléombrote, gendre de Léonidas et de la race royale, à demander la couronne. Léonidas, effrayé de cette procédure, se réfugia, en suppliant, dans le temple de Minerve-Chalciœcos (6); et sa fille, se séparant en cette occasion de Cléombrote, se rendit suppliante avec son père. Léonidas, ajourné à comparaître, et ne s'étant pas présenté, fut déposé par contumace, et l'on investit Cléombrote de la royauté.

XIII. Cependant le temps de l'éphorat de Lysandre étant expiré, il sortit de charge; les éphores qui lui succédèrent ayant admis la supplication de Léonidas, le relevèrent de la déchéance du trône, et mirent en jugement Mandroclidas et Lysandre, pour avoir, au mépris des lois, ordonné l'abolition des dettes et le partage des terres. Les deux accusés, se voyant en danger d'être condamnés, persuadèrent aux deux rois de s'unir d'intérêt ensemble, et de ne tenir aucun compte des ordonnances des éphores « Ces magistrats, leur disaient-ils, n'ont de « force que par la mésintelligence des rois; il « fortifient de leurs suffrages celui des deux qui « proposant l'avis le plus utile, trouve l'autr

« opposé à ce qu'il veut faire lui-même pour le « bien public. Mais quand les deux rois n'ont « qu'une même volonté, leur pouvoir est in-« surmontable; et leur résister c'est violer les « lois. Les éphores n'ont d'autre droit que de « se porter pour arbitres et pour conciliateurs « de leurs différends, et non de se mêler de leur « conduite quand ils sont d'accord. » Les deux rois, persuadés par ce raisonnement, se rendent sur la place publique accompagnés de leurs amis, font lever les éphores de leurs siéges, et les remplacent par d'autres, au nombre desquels était Agésilas. Ils arment un grand nombre de jeunes gens, mettent les prisonniers en liberté, et font trembler à leur tour leurs ennemis qui s'attendaient à être massacrés. Cependant il ne périt personne; au contraire Agis ayant su qu'Agésilas avait envoyé des gens sur le chemin de Tégée, pour tuer Léonidas qui se réfugiait dans cette ville, fit partir des hommes sur la fidélité desquels il pouvait compter, qui escortèrent Léonidas, et le conduisirent en sûreté jusqu'à Tégée.

XIV. L'entreprise d'Agis marchait ainsi vers son entière exécution, sans résistance et sans obstacle, lorsqu'un seul homme, Agésilas, renversa, ruina tous ses projets, et corrompit par la plus honteuse passion, l'avarice, l'insti-

tution la plus belle et la plus digne de Sparte. Comme il possédait les plus considérables et les meilleures terres du pays; qu'il était d'ailleurs chargé de dettes, et qu'il n'avait ni le moyen de les payer, ni la volonté d'abandonner ses terres, il représenta à Agis, que vouloir faire marcher ensemble les deux opérations, ce serait causer dans la ville de trop grands changemens; qu'en gagnant d'abord les possesseurs des biens-fonds par l'abolition des dettes, il les trouverait plus disposés à souffrir sans se plaindre le partage des terres. Lysandre lui-même, trompé par Agésilas, approuva ce conseil; et sur-le-champ on porta dans la place publique toutes les obligations que les créanciers avaient dans leurs mains, et que les Lacédémoniens appellent Claria; on en fit un monceau, et on y mit le feu. Quand les banquiers et les riches virent la flamme s'élever dans les airs, ils se retirèrent très affligés; et Agésilas, insultant à leur malheur, dit qu'il n'avait jamais vu de feu si brillant, ni de flamme plus claire.

XV. Le peuple demanda qu'on procédât tout de suite au partage des terres; et les deux rois en avaient déjà donné l'ordre: mais Agésilas trouvant toujours quelques prétextes pour en retarder l'exécution, parvint à la différer jus-

qu'au temps où Agis fut obligé de conduire aux Achéens le secours de troupes que Lacédémone devait leur fournir comme à leurs alliés. Car les Étoliens menaçaient d'entrer, par la Mégaride, dans le Péloponnèse; et Aratus, préteur des Achéens, avait déjà mis une armée sur pied pour s'opposer à leur marche. En même temps il avait écrit aux éphores, qui, sur-le-champ, firent partir Agis; ce prince ne demandait pas mieux, étant doublement animé, et par son ambition naturelle, et par la bonne volonté de ses soldats. C'étaient pour la plupart des jeunes gens pauvres, qui, n'ayant plus à craindre de se voir poursuivis pour leurs dettes, et espérant qu'au retour de cette expédition ils verraient s'effectuer le partage des terres, se montraient disposés à seconder merveilleusement leur roi; ils faisaient l'admiration des villes qui les voyaient traverser paisiblement, sans aucun dégât, et presque sans bruit, tout le Péloponnèse. Les Grecs se demandaient entre eux, avec étonnement, quelle devait être la discipline des armées de Sparte, lorsqu'elles marchaient sous les ordres d'un Agésilas, d'un Lysandre, ou de l'ancien Léonidas, puisque celle que commandait Agis montrait tant de respect et de crainte pour un chef plus jeune qu'aucun de ses soldats. Il est vrai

que ce jeune prince se faisait honneur de sa simplicité et de son amour pour le travail; qu'il n'était ni mieux vêtu, ni plus richement armé que le dernier soldat; et cette modestie lui attirait l'admiration et l'amour des peuples. Mais le changement qu'il venait de faire dans la constitution de Sparte avait déplu aux riches des autres pays, qui craignaient que l'exemple de cette innovation n'entraînât toutes les villes de la Grèce. Agis ayant joint Aratus près de Corinthe pendant qu'il délibérait s'il livrerait la bataille, et quelle disposition il donnerait à l'armée, Agis lui montra la plus grande ardeur, et une audace sans emportement et réglée par la raison. Il lui dit qu'il croyait la bataille nécessaire, afin de ne pas laisser la guerre forcer les portes du Péloponnèse. « Mais, ajouta-t-il, « je ferai ce qu'Aratus aura décidé : outre qu'il « a sur moi la supériorité de l'âge, il est gé- « néral des Achéens, et je ne suis pas venu « pour les commander, mais pour les secourir « en partageant leurs dangers. » Baton de Sinope(7) prétend qu'Agis refusa de combattre, quoique Aratus le voulût. Sans doute que cet écrivain n'a pas lu les mémoires d'Aratus, où ce général dit pour sa justification que les laboureurs ayant déjà recueilli et renfermé tous leurs grains, il avait mieux aimé laisser les

ennemis entrer dans le Péloponnèse, que de tout mettre au hasard d'une bataille. Aratus ayant pris la résolution de ne pas combattre, congédia ses alliés après leur avoir donné les éloges qu'ils méritaient.

XVI. Agis se retira, emportant l'estime et l'admiration générale, et rentra dans Sparte, qu'il trouva dans le trouble et le désordre d'une nouvelle révolution. Agésilas, qui était toujours éphore, délivré de la crainte qui le rendait auparavant si bas, ne rougit plus d'aucun crime qui pouvait lui procurer de l'argent. Il ajouta un treizième mois à l'année, quoique la période des temps ne l'exigeât pas, et même contre l'ordre des révolutions célestes, pour faire payer les impôts à raison de treize mois. La crainte du ressentiment de ceux que blessait cette injustice, et la haine générale dont il devint l'objet, le déterminèrent à prendre des satellites, dont il se faisait escorter quand il allait au sénat. Des deux rois, il n'avait pour l'un (*) que du mépris; et l'autre (**), il voulait faire croire que s'il lui conservait quelques égards, c'était moins pour sa dignité qu'à cause de la parenté qui les unissait. Le bruit qu'il fit répandre qu'il se-

(*) Cléombrote.

(**) Agis.

rait continué dans la charge d'éphore l'année suivante ayant fait sentir à ses ennemis tout le danger qui les menaçait, ils se liguèrent promptement ensemble, et ramenèrent publiquement de Tégée Léonidas, pour le remettre sur le trône. Le peuple vit avec plaisir ce nouveau changement, irrité d'avoir été dupe dans le partage des terres qu'on lui avait promis. Agésilas dut la vie à son fils Hippomédon, qui, généralement aimé pour sa valeur, obtint, par ses prières, la liberté d'emmener son père hors de la ville. Des deux rois, Agis se réfugia dans le temple de Minerve Chalciœcos, et Cléombrote dans celui de Neptune. C'était surtout à ce dernier qu'en voulait Léonidas; car laissant Agis pour le moment, il alla d'abord à Cléombrote, suivi d'une troupe de soldats, et lui reprocha, d'un ton plein de colère, que, sans respect pour sa qualité de beau-père, il s'était déclaré contre lui, l'avait privé du trône et chassé de sa patrie.

XVII. Cléombrote, qui n'avait rien à répondre pour sa justification, se tenait assis en silence et dans une grande perplexité. Chélonis, sa femme, fille de Léonidas, avait auparavant partagé le sort injuste que son père éprouvait, et, se séparant de Cléombrote lorsqu'il usurpait le trône, elle avait consolé Léonidas dans son infortune, et s'était rendue suppliante avec

lui; elle l'avait même suivi dans son exil, toujours affligée, et conservant toujours du ressentiment contre Cléombrote; changeant alors avec la fortune, elle alla s'asseoir auprès de son mari dans la posture d'une suppliante, le tenant étroitement serré dans ses bras, et ayant à ses pieds ses deux enfans, l'un à sa gauche et l'autre à sa droite. Tous les spectateurs admiraient la vertu et la tendresse de cette femme; ils ne purent retenir leurs larmes lorsque, montrant à Léonidas ses habits de deuil et ses cheveux épars : « Mon père, lui dit-elle, ce n'est « point ma pitié pour Cléombrote qui m'a fait « prendre ces vêtemens lugubres et ce maintien « si triste; c'est toujours le même deuil que je « pris dans vos malheurs et dans votre exil, et « que je n'ai cessé depuis de porter et d'entre« tenir en moi. Faut-il que, lorsque vainqueur « de vos ennemis vous régnez paisiblement à « Sparte, je sois réduite à vieillir dans l'infor« tune? Où puis-je prendre des vêtemens ma« gnifiques et convenables à mon rang, quand « je vois l'époux que vous me donnâtes dans ma « jeunesse prêt à périr par vos mains? S'il ne « peut vous toucher, s'il ne peut vous fléchir « par les larmes de sa femme et de ses enfans, « il sera puni des mauvais conseils qu'il a sui« vis plus cruellement que vous ne le voudriez

« vous-même, puisqu'il verra mourir avant lui « une épouse qu'il chérit avec tant de tendresse. « Comment oserai-je paraître devant les au- « tres femmes de Sparte, après que mes priè- « res n'auront pu ni toucher mon mari sur le « sort de mon père, ni intéresser mon père en « faveur de mon mari, et que, comme femme « ou comme fille, je n'aurai éprouvé de ma fa- « mille que l'infortune et le mépris? Les mo- « tifs spécieux d'excuse que mon mari eût pu « avoir, je les lui ai ravis en me joignant à vous; « et ma conduite a déposé contre la sienne. « Mais vous, aujourd'hui, vous faites son apo- « logie, en déclarant que la royauté est un bien « si grand et si désirable que, pour se l'assurer, « on peut avec justice faire périr ses gendres et « compter pour rien ses enfans. »

XVIII. Chélonis, en finissant ces tristes plaintes, appuya son visage sur la tête de Cléombrote, et tourna vers les assistans ses yeux abattus par la douleur et flétris par les larmes. Léonidas, après avoir délibéré avec ses amis, ordonne à Cléombrote de se lever et de fuir promptement; il conjure sa fille de rester et de ne pas abandonner un père qui n'avait pu refuser à sa tendresse pour elle la vie de son mari; mais il ne put rien gagner sur elle: dès que son mari fut levé, elle lui remit un de ses enfans, prit

l'autre dans ses bras, et, après avoir fait sa prière devant l'autel du dieu, elle le suivit en exil. Si Cléombrote n'eût eu le cœur corrompu par l'amour d'une fausse gloire, un exil que partageait une femme si vertueuse lui eût paru plus heureux que la royauté.

XIX. Léonidas n'eût pas plus tôt chassé Cléombrote, et déposé les premiers éphores, pour leur en substituer de nouveaux, qu'il tendit des piéges à Agis. Il voulut d'abord lui persuader de sortir du temple où il s'était réfugié, et de venir partager avec lui le trône; il lui promettait le pardon de la part de ses concitoyens, qui savaient qu'Agésilas avait abusé de sa jeunesse et de son amour pour la gloire. Agis, à qui ses intentions étaient suspectes, restant toujours dans son asile, Léonidas renonça à l'espoir de l'attirer dans le piége par ses belles promesses. Ampharès, Démocharès et Arcésilas allaient souvent voir le jeune roi et s'entretenir avec lui; quelquefois même ils le menaient du temple aux étuves, et après qu'il s'était baigné, ils le reconduisaient au temple : ils étaient tous trois ses intimes amis. Ampharès avait depuis peu emprunté d'Agésistrate des meubles et des vases précieux; et pour se dispenser de les rendre, il conçut le dessein de trahir le roi, sa mère et son aïeule. On assure que ce fut lui

qui se prêta le plus aux intrigues de Léonidas, et qui irrita contre Agis les éphores, au nombre desquels il était. Ce prince, comme on vient de le dire, se tenait toujours dans le temple, et n'en sortait que pour aller quelquefois aux étuves: c'est dans un de ces momens qu'ils résolurent de le surprendre hors du temple. Un jour qu'il revenait du bain, ils vont au-devant de lui, le saluent, et marchent à ses côtés, en parlant et badinant avec lui, comme ils avaient coutume de faire avec un jeune prince qui était leur ami. Le chemin qu'ils tenaient avait un détour qui menait à la prison; quand ils y furent arrivés, Ampharès, en vertu de sa charge, mit la main sur Agis, en lui disant : « Agis, je vous « mène aux éphores, pour y rendre compte de « votre administration politique. » Démocharès, qui était grand et fort, lui jette son manteau autour du cou et l'entraîne, pendant que d'autres, comme ils en étaient convenus, le poussaient par derrière. Il ne se trouva personne dans ce lieu désert pour secourir Agis, et ils le jetèrent dans la prison, où Léonidas arriva sur-le-champ avec une troupe de soldats mercenaires, qu'il plaça en dehors autour de la prison.

XX. Les éphores ne tardèrent pas à s'y rendre; ils convoquèrent sur-le-champ ceux des

sénateurs qui pensaient comme eux, et qui, prenant les apparences des formes judiciaires, ordonnèrent à Agis de se justifier sur les changemens qu'il avait introduits dans le gouvernement. Le jeune prince s'étant mis à rire de leur dissimulation, Ampharès lui déclara qu'il aurait bientôt sujet de pleurer, et qu'il allait être puni de sa témérité. Un autre des éphores, comme s'il eût voulu le favoriser, et lui ouvrir une voie d'éviter la condamnation, lui demanda si dans tout ce qu'il avait fait il n'avait pas été forcé par Lysandre et par Agésilas. « Je n'ai été contraint « par personne, lui répondit Agis ; jaloux d'imi- « ter Lycurgue, j'ai voulu rétablir les institu- « tions de ce législateur. Mais, reprit l'éphore, « ne vous repentez-vous pas de ce que vous avez « fait? Quand je devrais souffrir les plus cruels « supplices, repliqua ce jeune prince, je ne me « repentirais jamais d'avoir conçu la plus belle « des entreprises. » Ils le condamnèrent donc à mort, et ordonnèrent aux exécuteurs de le conduire dans la chambre de la prison appelée la Décade : c'est là qu'on étrangle ceux qui ont été condamnés à mort. Démocharès voyant que les exécuteurs n'osaient mettre la main sur lui, et que les soldats mercenaires eux-mêmes refusaient de se prêter à une injustice si contraire

aux lois, en portant leurs mains sur la personne du roi ; Démocharès, dis-je, après les avoir menacés et accablés d'injures, traîna lui-même Agis dans la chambre des exécutions. Déjà le peuple, instruit qu'on avait arrêté Agis, se portait en tumulte, avec des flambeaux, aux portes de la prison ; sa mère et son aïeule y étaient accourues, demandant à grands cris qu'on accordât au moins au roi de Sparte d'être entendu et jugé par ses concitoyens. Ils hâtèrent donc sa mort, de peur que la foule, venant à augmenter, ne leur enlevât Agis à la faveur de la nuit. Ce prince, en allant au lieu du supplice, vit un des exécuteurs qui, touché de son infortune, versait des larmes : « Mon ami, lui dit Agis, « cesse de pleurer : en souffrant, au mépris des « lois, une mort si injuste, je suis plus heureux « que ceux qui m'y condamnent. » En disant ces mots, il présenta lui-même son cou au fatal cordon.

XXI. Ampharès sortit aussitôt à la porte de la prison : et Agésistrate s'étant jetée à ses pieds, comme il avait toujours vécu avec elle dans une étroite liaison, il la releva, en lui disant qu'on n'userait point de violence et qu'on ne se porterait à aucune extrémité contre Agis ; il ajouta qu'elle était libre, si elle le voulait, d'entrer auprès de son fils. Elle demanda qu'on permît à

sa mère de l'y suivre ; Ampharès lui répondit que rien ne s'y opposait, et les ayant fait entrer toutes deux, il ordonna qu'on fermât les portes. Il livra d'abord à l'exécuteur Archidamie, l'aïeule d'Agis, qui, déjà très avancée en âge, avait vieilli dans la considération et l'estime de ses concitoyens. Quand elle eut expiré, il fit entrer Agésistrate dans la chambre, où elle vit son fils étendu par terre et sa mère encore attachée au cordon. Elle aida les exécuteurs à la détacher, et, après l'avoir étendue auprès de son fils, elle l'enveloppa et la couvrit avec soin. Ensuite se jetant sur le corps de son fils, et le baisant avec tendresse : « Mon fils, lui dit-elle, c'est l'excès de ta « modestie, de ta douceur et de ton humanité, « qui a causé ta perte et la nôtre. » Ampharès, qui de la porte entendait et voyait tout, entra dans la chambre et dit avec emportement à Agésistrate : « Puisque vous avez eu les mêmes « sentimens que votre fils, vous subirez le même « châtiment. » Agésistrate s'étant levée pour aller au devant du cordon : « Puisse du moins, dit-« elle, cette injustice être utile à Sparte ! »

XXII. Quand le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville, et qu'on eut emporté hors de la prison le corps d'Agis avec ceux de sa mère et de son aïeule, la frayeur ne fut pas assez forte

pour empêcher les Spartiates de faire éclater toute la douleur que leur causaient ces horribles cruautés, et la haine qu'elles leur inspiraient contre Ampharès et Léonidas. Ils ne craignaient pas de dire hautement que depuis l'établissement des Doriens dans le Péloponnèse il ne s'était pas commis encore de crime aussi atroce et aussi impie que ces exécutions. Les ennemis même qui, dans les combats, se rencontraient devant les rois de Sparte, ne portaient pas facilement la main sur eux ; ils les évitaient plutôt, pénétrés de crainte et de respect pour la dignité de leur caractère. Aussi, dans le grand nombre de batailles livrées par les Lacédémoniens contre les Grecs, Cléombrote fut le seul de leurs rois qui, avant le règne de Philippe, périt à la bataille de Leuctres d'un coup de javeline. A la vérité, les Messéniens prétendent que Théopompe fut tué par Aristomène ; mais les Lacédémoniens soutiennent qu'il fut seulement blessé : les sentimens sont partagés à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Agis est le premier des rois de Sparte que les éphores aient fait mourir pour avoir formé un projet de changement dans l'état aussi grand en soi que convenable à la dignité de Sparte, et à un âge où les fautes même que l'on commet sont facilement pardonnées. Encore Agis donna-t-il moins de sujet de

plainte à ses ennemis qu'à ses amis eux-mêmes, pour avoir laissé vivre Léonidas, et avoir eu dans les autres magistrats une confiance qui trompa le plus vertueux et le plus doux des hommes.

CLÉOMÈNE.

XXIII. Après la mort d'Agis, Léonidas ne sut pas se rendre maître d'Archidamus, frère de ce prince, qui le prévint et prit la fuite; mais il arracha de la maison d'Agis sa femme Agiatis avec un enfant dont elle était accouchée depuis peu, et la força d'épouser son fils Cléomène, qui n'était pas encore nubile; mais Léonidas voulait empêcher qu'elle ne fût mariée à un autre; car, outre qu'elle surpassait toutes les femmes de la Grèce par sa beauté, par sa grâce et par la sagesse de ses mœurs, elle avait hérité des biens immenses de son père Gylippe. Elle eut beau mettre tout en usage pour n'être pas forcée à ce mariage, ses prières furent inutiles. Obligée de céder, et unie à Cléomène, elle conserva pour Léonidas une haine implacable; mais elle se conduisit avec beaucoup de douceur et de tendresse envers son jeune mari,

qui, dès le premier jour de leur union, l'avait aimée éperdument, et qui partageait même le souvenir et l'amitié qu'elle gardait à son premier mari. Aussi demandait-il souvent à sa femme le récit de tout ce qui s'était passé, et donnait-il la plus grande attention à tout ce qu'elle lui racontait des projets utiles qu'Agis avait conçus.

XXIV. Cléomène, né avec de l'ambition et de la grandeur d'âme, n'avait, par caractère, ni moins de tempérance, ni moins de simplicité qu'Agis; mais il lui manquait cette douceur et cette modestie que ce prince avait en quelque sorte portées jusqu'à l'excès. Il se mêlait à ses bonnes qualités naturelles un aiguillon de colère, une ardeur impétueuse qui l'entraînait vers tout ce qui lui paraissait honnête. Rien ne lui semblait plus beau que de voir ses concitoyens se soumettre volontairement à son autorité: mais il croyait aussi qu'il était beau de forcer leur résistance, et de leur faire embrasser, malgré eux, ce qui leur était le plus utile. Il était mécontent de voir, dans Sparte, les citoyens amollis par l'oisiveté et par les plaisirs; le roi, abandonnant tout soin des affaires, se borner à n'être pas troublé dans la jouissance des délices et des voluptés: les intérêts du public entièrement négligés, et

chaque particulier attirant à soi tout le profit qu'il pouvait faire. L'exemple d'Agis montrait ce qu'il y avait à craindre à vouloir seulement parler d'exercer les jeunes gens, de les former à la tempérance, à l'égalité, à la patience dans les maux. Cléomène avait eu, dit-on, dans sa première jeunesse, quelque teinture de philosophie, lorsque Sphérus, du Borysthène [8], passa quelque temps à Lacédémone, et mit ses soins à instruire les plus jeunes des Spartiates, et ceux qui étaient déjà dans l'adolescence. Sphérus avait été un des disciples les plus distingués de Zénon de Citium. Le caractère mâle qu'il remarqua dans Cléomène lui inspira de l'affection pour ce jeune homme, et il se plut à enflammer encore le désir de gloire qui lui était naturel. On demandait à l'ancien Léonidas ce qu'il pensait du poète Tyrtée : « Je le crois « propre, répondit-il, à inspirer de l'ardeur « aux jeunes gens. Ses poésies les pénètrent « d'un sentiment si vif d'enthousiasme, que « dans les combats ils affrontent sans ménage- « ment les plus grands dangers. » Ainsi la philosophie stoïcienne a cela de dangereux qu'elle porte à la témérité les âmes grandes et généreuses; mais quand elle trouve un caractère doux et modéré, elle y produit tout ce qu'elle a de meilleurs fruits.

XXV. Cléomène, en succédant à son père qui venait de mourir, vit tous les Spartiates plongés dans la corruption ; les riches, esclaves de l'avarice et de la volupté, sacrifiaient à leurs passions l'intérêt public ; le peuple, pressé par la misère, se portait mollement à la guerre, et avait perdu jusqu'à l'ambition de bien élever ses enfans. Le roi lui-même n'en avait que le vain titre ; et tout le pouvoir était entre les mains des éphores. Aussi à peine fut-il sur le trône, qu'il eut la pensée de changer le gouvernement. Il avait un ami, nommé Xénarès, de qui il avait été tendrement aimé ; les Lacédémoniens donnent à cette amitié le nom d'inspiration divine. Il lui demanda, pour le sonder, comment Agis s'était conduit sur le trône ; de quels moyens et de quelles personnes il s'était servi dans la route qu'il avait suivie. Xénarès prit d'abord plaisir à se rappeler tout ce qui s'était passé à cette occasion, et à le lui raconter en détail ; mais quand il vit Cléomène se passionner et s'enflammer pour les changemens qu'Agis avait voulu faire, et lui en demander souvent le récit, alors il le reprit tout en colère, et traita ses projets de folie ; et comme il ne put l'en détourner, il se sépara de lui, et ne voulut plus ni le voir, ni lui parler. Cepen-

dant il ne fit connaître à personne le sujet de leur rupture, et se contenta de dire que le roi le savait bien. Cléomène, rebuté par Xénarès, et persuadé que tous les Spartiates étaient dans les mêmes dispositions, résolut d'exécuter seul son projet; et croyant que la guerre lui serait plus favorable que la paix pour opérer un changement dans l'état, il engagea la ville à rompre avec les Achéens qui lui avaient donné des prétextes de se plaindre.

XXVI. Aratus, qui avait sur ce peuple la plus grande autorité, avait voulu, dès le commencement de son administration, former une ligue commune de tous les peuples du Péloponnèse. C'était l'unique but de ses fréquentes expéditions, et de toute sa conduite politique pendant la paix : il regardait cette ligue comme le seul moyen de n'avoir rien à craindre des ennemis du dehors. Déjà les autres peuples s'étaient unis aux Achéens; il ne restait plus que les Lacédémoniens, les Éléens et la portion de l'Arcadie qui était attachée à Lacédémone. Aratus donc, aussitôt après la mort de Léonidas, attaqua les Arcadiens, et fit surtout le dégât dans les terres de ceux qui confinaient aux Achéens, voulant tâter par là les Lacédémoniens, et méprisant d'ailleurs la jeunesse et

l'inexpérience de leur roi. Les éphores envoyèrent ce prince se saisir du temple de Minerve, qui est près de Belbine. Ce temple est une entrée de la Laconie, et il faisait alors le sujet d'une contestation entre les Spartiates et les Mégalopolitains. Cléomène s'en rendit maître, et le fortifia. Aratus, sans en porter aucune plainte, décampa dans la nuit pour aller attaquer les Tégéates et les Orchoméniens; mais les traîtres qui devaient lui livrer ces deux villes ayant été retenus par la crainte, Aratus se retira, persuadé qu'il avait dérobé sa marche aux ennemis. Mais Cléomène lui écrivit le lendemain avec l'air de l'amitié, et lui demanda d'un ton d'ironie où il avait mené ses troupes la nuit dernière. Aratus lui répondit qu'ayant su qu'il allait fortifier Belbine, il avait voulu s'y opposer. « Je ne doute pas, lui écrivit de » nouveau Cléomène, de la vérité de ce que » vous me dites; mais si ma question n'est pas » indiscrète, faites-moi le plaisir de me dire » pourquoi cette quantité de flambeaux et d'é» chelles dont vous étiez suivi. » Aratus, n'ayant pu s'empêcher de rire de cette plaisanterie, demanda ce que c'était que ce jeune homme. « Si vous voulez entreprendre quelque chose « contre les Lacédémoniens, lui répondit Dé« mocratès le Spartiate, qui était banni de son

« pays, je vous conseille de vous hâter, avant « que les ergots ne soient venus à ce jeune « coq. »

XXVII. Peu de temps après, Cléomène étant campé dans l'Arcadie, avec un corps peu nombreux de cavalerie et trois cents hommes de pied, les éphores, qui craignaient la guerre, lui envoyèrent l'ordre de se retirer. Il se fut à peine éloigné, qu'Aratus s'étant rendu maître de Caphyes (*), les éphores firent aussitôt porter un ordre contraire à Cléomène, qui s'empara de Méthridium (**), et courut toute l'Argolide. Les Achéens, qui s'étaient mis en marche avec vingt mille hommes de pieds et mille chevaux, commandés par Aristomachus, rencontrèrent, près de Pallantium (***), Cléomène, qui leur présenta la bataille. Mais Aratus, effrayé de son audace, ne permit pas au général de risquer le combat; et il se retira, accablé de reproches par les Achéens, méprisé, bafoué, même par les Lacédémoniens, qui n'étaient pas en tout cinq mille hommes. Cléomène,

(*) Dans l'Arcadie, près d'Orchomène du Péloponnèse, qu'il ne faut pas confondre avec l'Orchomène de Béotie.

(**) L'une des villes dont la réunion formait la cité de Mégalopolis.

(***) Ville d'Arcadie, qui tirait son nom de Pallas, bisaïeul d'Évandre.

dont cette retraite releva le courage, en prit plus de confiance et de hardiesse auprès de ses concitoyens. Il leur rappela ce mot d'un de leurs anciens rois, qui disait que les Lacédémoniens ne demandaient pas en quel nombre étaient leurs ennemis, mais seulement où ils étaient. Depuis, les Eléens ayant été attaqués par les Achéens, Cléomène, qui marchait à leur secours, rencontra, près du mont Lycée (*), les Achéens qui revenaient de leur expédition : il tomba sur eux, et leur causa une telle frayeur, qu'il mit l'armée entière en déroute, leur tua beaucoup de monde, et fit un grand nombre de prisonniers. Le bruit même courut dans la Grèce qu'Aratus y avait péri : mais ce général, profitant, en homme habile, de cette circonstance et de la défaite même qu'il venait d'essuyer, tomba brusquement sur Mantinée, avant qu'on pût en avoir le moindre soupçon, s'en empara, et y mit garnison.

XXVIII. Les Lacédémoniens, découragés par ce revers, ne voulant plus suivre Cléomène à la guerre, il imagina de faire revenir de Messène Archidamus, frère d'Agis, à qui la couronne appartenait dans l'autre branche de la maison royale : il pensait que la puissance

(*) Montagne d'Arcadie.

des éphores, ainsi contre-balancée par celle des deux rois qui rempliraient le trône, en serait beaucoup plus faible. Mais ceux qui avaient fait périr Agis, informés du dessein de Cléomène, et craignant qu'Archidamus, revenu de son exil, ne vengeât la mort de son frère, allèrent secrètement audevant de lui; et ils l'eurent à peine introduit dans la ville, qu'ils le mirent à mort, ou à l'insu de Cléomène, selon Phylarque, ou de son aveu et à l'instigation de ses amis, à qui il sacrifia ce malheureux prince. Il est certain que ce fut sur eux que retomba principalement l'odieux de ce crime, parce qu'ils passèrent pour avoir fait violence à Cléomène.

XXIX. Ce prince, toujours occupé du projet de changer le gouvernement, gagna les éphores à prix d'argent, pour faire ordonner une expédition qu'il commanderait lui-même. Il attira plusieurs autres citoyens à son parti, secondé par sa mère Cratésicléa, qui, pour servir son ambition, lui fournissait abondamment tout l'argent dont il avait besoin. On dit même que, malgré son peu d'inclination pour un second mariage, elle épousa, pour l'intérêt de son fils, un Spartiate qui avait le plus de réputation et d'autorité dans la ville. Cléomène, entrant en campagne, s'empara de Leuctres,

ville du territoire de Mégalopolis (9); et les Achéens, commandés par Aratus, étant venus promptement au secours de la place, il se livra, sous les murs mêmes, un combat dans lequel une partie de l'armée de Cléomène fut battue. Aratus n'ayant pas voulu permettre aux Achéens de passer un ravin profond pour continuer la poursuite des ennemis, Lysiadas de Mégalopolis poussa en avant la cevalerie qu'il commandait; et en poursuivant les Spartiates, il s'engagea dans un terrain plein de vignes, de fossés et de murs de clôture, d'où ses cavaliers, obligés de se séparer les uns des autres, avaient bien de la peine à se tirer. Cléomène, profitant de ce désordre, détache contre eux les Tarentins et les Crétois; et Lysiadas, en se défendant avec la plus grande valeur, périt dans cette attaque. Ce premier succès ayant ranimé le courage des Lacédémoniens, ils fondent sur les Achéens en jetant de grands cris, mettent toute leur armée en déroute, et en font un grand carnage. Cléomène accorda une trève aux vaincus pour enlever les morts; mais il ordonna qu'on lui apportât le corps de Lysiadas; et après lui avoir mis une robe de pourpre et une couronne sur la tête, il le fit conduire jusqu'aux portes de Mégalopolis. C'est ce Lysiadas qui, après avoir déposé volontairement

la tyrannie, et rendu la liberté à ses concitoyens, les avait fait entrer dans la ligue des Achéens.

XXX. Cléomène, enflé de cette victoire, ne forma plus que de vastes projets; persuadé que s'il pouvait disposer des affaires à son gré et recommencer la guerre contre les Achéens, il en triompherait aisément, il représenta à Mégistonus, le mari de sa mère, qu'il faudrait se délivrer des éphores, remettre en commun tous les héritages, relever par cette égalité la puissance de Sparte, et lui rendre son ancienne prééminence sur tous les peuples de la Grèce. Après l'avoir amené à son sentiment, il gagna encore deux ou trois de ses amis. Dans ce même temps, un des éphores, en dormant la nuit dans le temple de Pasiphaé, eut un songe extraordinaire : il crut voir dans le lieu où les éphores donnaient leurs audiences que leurs quatre siéges avaient été enlevés, et qu'il n'en restait plus qu'un. Dans la surprise que ce songe lui causait, il entendit une voix qui venait du temple, et qui lui disait que ce changement était avantageux à Lacédémone. L'éphore raconta ce songe à Cléomène, qui d'abord en fut troublé, parce qu'il crut que ce magistrat, soupçonnant son dessein, avait imaginé ce songe pour le sonder. Mais quand il fut

convaincu de la sincérité de son récit, il se rassura, et, prenant tous ceux de ses concitoyens qu'il craignait de trouver les plus opposés à son entreprise, il les mena à une expédition contre les villes d'Hérée et d'Alséa (*), qui étaient soumises aux Achéens, et dont il s'empara : il alla ensuite ravitailler Orchomène, et camper devant Mantinée. Il fatigua tellement les Lacédémoniens par ces longues marches qu'il leur faisait faire de côté et d'autre, qu'ils le prièrent de leur laisser prendre quelque repos en Arcadie ; il y consentit, et ramena les soldats mercenaires à Lacédémone. En chemin, il s'ouvrit de son projet à ceux d'entre eux dont l'affection lui était plus connue, et continua sa marche à petits pas, pour n'arriver qu'à l'heure où les éphores seraient à table.

XXXI. Quand il fut près de Sparte, il envoya Euryclidas à la salle où les éphores soupaient, sous prétexte de leur apporter de sa part des nouvelles de l'armée. Théricion, Phébis et deux autres jeunes gens qui avaient été élevés auprès de Cléomène, et que les Spartiates appelaient Samothraciens, suivaient Euryclidas, avec un petit nombre de soldats. Pendant que celui-ci s'entretenait avec les

(*) Villes d'Arcadie.

éphores, les autres entrent précipitamment dans la salle, leurs épées nues à la main, et en frappent ces magistrats. Agésilas fut le premier qui tomba sous leurs coups; on le crut mort; et profitant de cette erreur, il ramassa ses forces et se traîna peu à peu, sans être aperçu, dans un petit temple consacré à la Peur. Ce temple, qui ordinairement était fermé, se trouva, par hasard, ouvert ce jour-là; Agésilas s'y glissa, et ferma la porte sur lui. Les quatre autres éphores furent tués, et avec eux plus de dix Spartiates de ceux qui étaient accourus à leur secours. On épargna tous les citoyens qui se tinrent tranquilles; et ceux qui voulurent sortir de la ville, en eurent la liberté; on fit même grâce à Agésilas, qui sortit le lendemain de son asile.

XXXII. Outre ce temple dédié à la Peur, les Lacédémoniens en ont d'autres consacrés à la Mort, aux Ris, et aux autres passions semblables. Ils honorent la Peur, non qu'ils la croient nuisible, comme ces génies malfaisans qui sont en horreur, mais parce qu'ils la regardent comme un des liens les plus puissans des sociétés politiques. Aussi, au rapport d'Aristote, lorsque les éphores entrent en charge, ils font publier un ordre aux citoyens de se raser les moustaches et d'obéir aux lois, afin

qu'ils n'aient pas à user contre eux de rigueur. Ils ne parlent sans doute des moustaches que pour accoutumer les jeunes gens à obéir à leurs chefs dans les choses les plus indifférentes. Les anciens même attachaient, ce me semble, l'idée de valeur, non à l'exemption de toute crainte, mais au contraire à la crainte du reproche et de l'infamie. Les hommes qui craignent le plus les lois sont les plus intrépides contre les ennemis; et ceux-là redoutent moins la souffrance qui craignent plus le blâme. Aussi un poète a-t-il dit avec raison :

La crainte fut toujours compagne de la honte.

Homère a dit de même :

Seigneur, vous m'inspirez et la honte et la crainte.

Et ailleurs :

Ils craignent tous leurs chefs et marchent en silence.

Les personnes que l'on craint sont celles qu'on respecte le plus; et les Lacédémoniens, en consacrant un temple à la Peur, près de la salle où mangeaient les éphores, avaient égalé ces magistrats à la dignité des rois.

XXXIII. Le lendemain, Cléomène proscrivit quatre-vingts citoyens, qu'il obligea de sor-

tir de la ville. Il fit enlever les siéges des éphores, et n'en laissa qu'un seul, où il devait s'asseoir lui-même pour donner ses audiences : et ayant convoqué l'assemblée du peuple, il y rendit compte des motifs de sa conduite. « Lycurgue, leur dit-il, avait uni dans le gouvernement les « sénateurs avec les rois, et pendant long-« temps Sparte conserva cette constitution, « sans avoir besoin d'aucune autre magistrature. « Dans la suite, la guerre contre les Messé-« niens ayant, par sa durée, empêché les rois, « occupés à de fréquentes expéditions, de « rendre la justice aux citoyens, ils choisi-« rent, pour les remplacer dans cette fonction « importante, quelques-uns de leurs amis, « qu'ils nommèrent éphores, et qui ne furent « d'abord que les ministres des rois. Mais in-« sensiblement ces magistrats attirèrent à eux « toute l'autorité, et s'attribuèrent une juri-« diction indépendante. Il existe encore au-« jourd'hui une preuve de cette usurpation : « c'est que le roi, quand il est mandé par les « éphores, peut désobéir une et deux fois ; ce « n'est qu'à la troisième sommation qu'il est « obligé de se rendre auprès d'eux. En effet, « Astéropus, qui le premier etendit la puis-« sance de cette magistrature et lui donna tant « d'éclat, ne fut éphore que plusieurs siècles

« après leur établissement. S'ils avaient usé « modérément de leur autorité, il eût mieux « vallu sans doute les en laisser jouir. Mais qu'en « abusant d'un pouvoir usurpé ils aient dé- « truit notre ancienne constitution; qu'ils aient « chassé ou fait périr les rois, et menacé de « leur vengeance ceux qui désiraient de revoir « dans Sparte la forme de gouvernement la « plus belle et la plus divine, voilà ce qui n'é- « tait plus supportable. S'il eût été possible « d'exterminer, sans effusion de sang, ces pestes « depuis long-temps introduites dans Lacédé- « mone, le luxe, l'amour de la dépense, les « dettes, les usures, et des fléaux plus anciens « encore, les richesses et la pauvreté, je me « serais cru le plus heureux des rois, d'avoir pu, « comme un sage médecin, guérir sans dou- « leur les maux de ma patrie. Mais la néces- « sité où je me suis vu réduit de recourir à des « remèdes violens a son excuse dans Lycurgue « lui-même, qui n'étant ni roi ni magistrat, « mais un simple particulier qui voulait agir « en roi, se rendit en armes sur la place pu- « blique, et causa une telle frayeur à Chari- « laüs, que ce roi se réfugia au pied d'un autel. « Mais ce prince, naturellement doux et attaché « à sa patrie, partagea bientôt les sentimens de « Lycurgue, et adopta les changemens qu'il

« proposait dans le gouvernement. La conduite « de Lycurgue atteste donc qu'il est bien difficile de changer une constitution, sans employer la violence et la crainte. J'ai usé de « ces moyens avec autant de modération qu'il « m'a été possible. Je me suis contenté de bannir ceux qui s'opposaient au salut de la patrie ; j'ai proposé aux autres de mettre en « commun toutes les terres, de décharger les « débiteurs du poids des créances, de faire le « discernement et le choix des étrangers, afin « que les plus honnêtes d'entre eux, devenus « Spartiates, défendent la ville par les armes, « et empêchent que la Laconie, faute de défenseurs, ne soit la proie des Etoliens et des « peuples de l'Illyrie (10). »

XXXIV. Il fut le premier à mettre en commun tout ce qu'il possédait ; Mégistonus, son beau-père, ensuite chacun de ses amis et tous les autres citoyens, suivirent son exemple. Toutes les terres furent partagées; il donna même une portion à chacun de ceux qu'il avait bannis, en promettant de les rappeler quand le tranquillité serait rétablie. Il compléta le nombre des citoyens par les habitans les plus honnêtes des pays voisins, dont il forma un corps de quatre mille fantassins, qu'il dressa à se servir, pour le combat, de

longues piques à deux mains, au lieu de javelines, à porter leur bouclier avec une anse, et non attaché à une courroie. Il s'appliqua à l'éducation de la jeunesse, qu'il fit instruire dans la véritable discipline de Lacédémone, et il y fut puissamment secondé par Sphérus, qui se trouvait alors dans cette ville. On vit renaître en peu de temps l'ancien ordre des exercices et des repas publics. La plupart des citoyens se plièrent volontairement à cette antique et généreuse discipline de Sparte; les autres, en petit nombre, s'y soumirent par nécessité. Mais pour ôter l'odieux du nom de monarchie, il associa au trône son frère Euclydas; c'est la seule fois où l'on ait vu à Sparte deux rois de la même maison.

XXXV. Cléomène ne doutant pas qu'Aratus et les Achéens n'imaginassent que dans l'état de trouble où le changement qu'il venait de faire avait mis la ville il n'oserait en sortir ni la laisser flottante dans une si grande agitation, il crut qu'il ne serait pas moins honorable qu'utile à ses affaires de montrer aux ennemis l'ardeur et la bonne volonté de son armée. Il entra donc avec ses troupes sur le territoire de Mégalopolis, y fit un grand dégât, et en remporta un butin considérable. Il surprit quelques comédiens qui venaient de Messène,

et ayant fait dresser un théâtre sur les terres mêmes des ennemis, il proposa pour ces acteurs un prix de quarante mines (*), et passa une journée entière à les voir jouer : non qu'il s'amusât beaucoup de ce spectacle; mais il voulait insulter aux Mégalopolitains, et leur faire voir, par ce mépris affecté, combien il croyait leur être supérieur. Car d'ailleurs, de toutes les armées des Grecs, et de celles des rois, c'était la seule qui n'eût pas à sa suite des mimes, des bateleurs, des ménétriers et des danseuses : le camp des Spartiates n'était souillé par aucune espèce de bouffonnerie, de dissolution et d'assemblées de débauches. Les jeunes gens y employaient la plus grande partie du jour à s'exercer, les vieillards à les instruire; et lorsqu'ils avaient du loisir, ils ne connaissaient d'autres jeux que ces plaisanteries agréables, que ces traits d'une fine raillerie, propres aux Spartiates, et qu'ils étaient dans l'usage de se lancer réciproquement. Nous avons fait voir dans la Vie de Lycurgue toute l'utilité qu'ils en retiraient.

XXXVI. Cléomène était lui-même l'instituteur et le maître de tous ses concitoyens; sa vie simple et frugale, qui n'avait rien de

(*) 36,000 liv. de notre monnaie.

cherché, rien qui le distinguât des moindres particuliers, était comme un exemple public de tempérance, qui lui acquit beaucoup de crédit et de considération dans toute la Grèce : car les Grecs que leurs affaires appelaient à la cour des autres rois étaient moins frappés de leurs richesses et de leur faste, qu'ils n'étaient révoltés de leur fierté, de leur orgueil, et de la dureté avec laquelle ils traitaient ceux qui venaient leur parler. Mais quand ils allaient à la cour de Cléomène, qui n'avait pas moins qu'eux et le titre et la dignité de roi, ils ne voyaient chez lui ni robes de pourpre, ni meubles recherchés, ni lits magnifiques, ni voitures superbes; ils n'étaient pas arrêtés par une foule d'officiers et de licteurs; ils ne recevaient pas, et souvent avec la plus grande difficulté, par des bulletins, les réponses du prince; ils trouvaient Cléomène vêtu d'une robe toute simple, qui venait au devant eux, les saluait avec bonté, les écoutait, leur parlait aussi long-temps qu'ils le désireraient, et toujours d'un ton plein de douceur et d'humanité. Ces manières populaires les charmaient et leur inspiraient la plus vive affection pour lui ; ils disaient que Cléomène seul était un véritable descendant d'Hercule.

XXXVII. Sa table n'était ordinairement que de trois lits, et sa frugalité la rendait véritable-

ment spartiate. Lorsqu'il y recevait des ambassadeurs ou des étrangers, il faisait ajouter deux lits ; et alors elle était un peu mieux servie par ses officiers, non en pâtisseries ni en ragoûts recherchés, mais seulement d'une plus grande quantité de viande et de meilleur vin. Il reprit un jour un de ses amis, pour n'avoir servi à des étrangers que du brouet noir et du gâteau, comme dans les repas publics : « Quand on « traite des étrangers, lui dit-il, ou dans d'au« tres occasions semblables, il ne faut pas ob« server si rigoureusement la discipline de « Sparte. » Lorsqu'on avait desservi, il faisait apporter une table à trois pieds, sur laquelle étaient un cratère d'airain rempli de vin, deux coupes d'argent qui tenaient chacune deux cotyles (11), et des tasses aussi d'argent, en très petit nombre, pour ceux qui voulaient boire ; car on n'y forçait personne. Il n'y avait point de musique à sa table, et on n'en désirait pas ; Cléomène assaisonnait ses repas des charmes de la conversation, soit par les questions qu'il proposait à ses convives, soit par les récits agréables qu'il faisait de lui-même. Dans ses discours, la gravité était tempérée par l'agrément, et son badinage, toujours plein de grâces, n'était jamais souillé par des plaisanteries indécentes.

Ces piéges, que la plupart des rois tendent aux hommes, dans les riches présens qu'ils leur font pour les amorcer et les attirer dans leurs filets, lui paraissaient des moyens injustes et grossiers; mais il ne connaissait rien de plus beau, de plus digne d'un roi, que de les gagner par la douceur et les grâces de la conversation : il pensait avec raison que la plus grande différence qu'il y ait entre un ami et un mercenaire, c'est que l'appât de celui-ci c'est l'intérêt, tandis que l'honnêteté des mœurs et la sagesse des discours sont un attrait pour celui-là.

XXXVIII. Les Mantinéens furent les premiers qui l'appelèrent dans leur ville, et qui, lui en ayant ouvert la nuit les portes, chassèrent la garnison achéenne, et remirent Mantinée entre les mains des Spartiates. Cléomène leur rendit leurs lois et leur gouvernement, et partit le jour même pour aller à Tégée. Peu de temps après, il côtoya l'Arcadie, et descendit à Phères dans l'Achaïe, pour livrer bataille aux Achéens, ou pour décrier auprès d'eux Aratus, s'il refusait le combat, et qu'il abandonnât le pays au pillage. Il est vrai qu'Hyperbates commandait alors l'armée ennemie; mais Aratus avait toute l'autorité. Les Achéens, s'étant mis en

campagne avec toutes leurs troupes, allèrent camper à Dymes, près d'Hécatombéon (*). Cléomène marcha contre eux, et plaça son camp entre celui des ennemis et la ville de Dymes, qui tenait pour les Achéens, ce qui parut une grande faute; mais en provoquant avec audace les Achéens, il les força de combattre, remporta sur eux une grande victoire, et mit en fuite leur armée, qui laissa un grand nombre de morts et de prisonniers. Il marcha sans différer contre Laugon, en chassa la garnison achéenne, et rendit la ville aux Éléens.

XXXIX. Aratus voyant les Achéens découragés par ces revers, refusa la préture qu'il avait coutume d'exercer alternativement de deux années l'une; et, inébranlable dans son refus, malgré les prières et les sollicitations de ses concitoyens, il n'eut pas honte d'abandonner à un autre le commandement de l'armée et le gouvernail de l'état, lorsqu'il était battu de la plus violente tempête. Les Achéens envoyèrent donc des ambassadeurs à Cléomène, qui parut d'abord leur imposer des conditions modérées; mais ensuite il envoya leur proposer de lui céder le commandement de la Grèce, en

(*) Il paraît, d'après Polybe, que c'était un petit canton, dont on ne connaît pas exactement la position.

leur promettant d'arranger à l'amiable les autres objets de contestation, et de leur rendre sur-le-champ leurs prisonniers et leurs villes. Les Achéens ayant accepté la paix à ces conditions, invitèrent Cléomène à se rendre à Lerne (*), où devait se tenir leur assemblée générale. Cléomène, qui s'était échauffé par une marche précipitée, ayant bu imprudemment de l'eau froide, fut pris d'une hémorragie violente et d'une extinction totale de voix; ce qui le détermina à renvoyer aux Achéens les plus considérables de leurs prisonniers, et, remettant l'assemblée à un autre temps, il s'en retourna à Lacédémone.

XL. Ce délai fut très funeste aux affaires de la Grèce, qui aurait pu se relever de son état de faiblesse et s'affranchir de l'avarice et de l'insolence des Macédoniens; mais Aratus, soit par crainte et par défiance de Cléomène, soit par jalousie des succès inespérés de ce prince, ne put souffrir, après avoir eu pendant trente-trois ans le commandement de la Grèce, qu'un jeune homme vînt tout à coup s'élever sur les débris de sa gloire et de sa puissance, et lui ravir une domination qu'il avait si fort accrue

(*) Marais entre Argos et Mycène, fameux par l'hydre qui en prit le nom.

par ses travaux, et si long-temps conservée. Il essaya d'abord de détourner les Achéens de la paix, et n'oublia rien pour en empêcher la conclusion. Quand il vit qu'il n'était pas écouté, et que les Achéens, effrayés par l'audace de Cléomène, trouvaient d'ailleurs juste la demande que faisaient les Lacédémoniens de remettre le Péloponnèse dans son premier état, il eut recours à un moyen qui, déplacé de la part de tout autre Grec, était pour lui le plus honteux, le plus indigne de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors et dans la guerre et dans la paix : il appela Antigonus en Grèce, et remplit le Péloponnèse de Macédoniens, lui qui les en avait chassés dans sa jeunesse, et avait affranchi de leur joug la citadelle de Corinthe; lui qui, suspect à tous leurs rois, s'était déclaré leur ennemi, surtout d'Antigonus, dont il dit tant de mal dans les Mémoires qu'il a laissés, où il assure qu'il a supporté les travaux les plus pénibles, et bravé les plus grands dangers, pour chasser d'Athènes la garnison macédonienne.

XLI. Cependant il appelle ensuite ces mêmes Macédoniens dans sa patrie; il les fait entrer en armes dans ses propres foyers, et jusque dans les appartemens des femmes; et cela pour empêcher qu'un descendant d'Hercule, qu'un roi de Sparte, qui voulait ramener sa patrie,

dont le gouvernement avait perdu toute son harmonie, à cette sage institution, à cette discipline dorique que les lois de Lycurgue y avaient établies, pour empêcher, dis-je, qu'il ne prît le titre de général des Sicyoniens et des Tritéens. Il craignait un roi qui mangeait du gros pain et portait un manteau d'une étoffe commune: et, ce qu'Aratus jugeait encore plus terrible, et dont il faisait un crime à Cléomène, un roi qui voulait bannir la richesse et remédier à la pauvreté: et pour n'avoir pas l'air de recevoir les ordres de Cléomène, il se soumettait, lui et tous les Achéens, au diadème, à la robe de pourpre des Macédoniens, et aux volontés de leurs satrapes. Il célébrait des fêtes en l'honneur d'Antigonus, et n'avait pas honte de chanter des hymnes, une couronne de fleurs sur la tête, à la gloire d'un homme dont le corps tombait en pourriture. Au reste, ce que j'en dis ici n'a pas pour but d'accuser Aratus, qui en tant d'occasions s'est montré si grand, si digne de la Grèce; je veux seulement déplorer la faiblesse de la nature humaine, qui, dans les âmes même les plus élevées et que la nature a le plus faites pour le bien, ne peut produire une vertu exempte de tout reproche.

XLII. Les Achéens s'étant de nouveau rendus à Argos, où toute la ligue achéenne devait

se rassembler, et Cléomène y étant venu de Tégée, on conçut les plus grandes espérances de la paix. Mais Aratus, qui était déjà d'accord avec Antigonus des principaux articles de leur traité, et qui craignait que Cléomène, ou par persuasion, ou par force, n'entraînât le peuple à renverser tout ce qu'il avait fait, lui fit proposer d'entrer seul dans Argos, après avoir reçu trois cents otages pour sa sûreté, ou, s'il l'aimait mieux, de s'approcher avec son armée du gymnase appelé Cyllabarium (*), où l'on traiterait avec lui. Cléomène se récria contre l'injustice de cette proposition : c'était, disait-il, avant l'assemblée, et non lorsqu'il était aux portes de la ville, qu'on devait lui montrer cette défiance, et rompre la négociation. Il écrivit aux Achéens une lettre qui ne contenait guère que des accusations contre Aratus. Celui-ci, de son côté, n'épargna pas Cléomène dans le discours qu'il fit au peuple, et l'accabla d'injures.

XLIII. Cléomène décampa promptement, et envoya en même temps un héraut aux Achéens, non à Argos, mais à Egium (**), comme l'écrit

(*) Plutarque appelle ailleurs ce gymnase Cylarabis et Cyllarabis. Ce dernier est son vrai nom.

(**) Ville d'Achaïe, au nord du Péloponnèse, près du golfe de Corinthe, à l'ouest de Sicyone.

Aratus, déclarer la guerre aux Achéens, dans le dessein de les surprendre avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs. Cette déclaration de guerre excita de grands troubles parmi les Achéens ; plusieurs villes songèrent à se séparer de la ligue : le peuple, parce qu'il espérait le partage des terres et l'abolition des dettes, les principaux citoyens, parce qu'ils supportaient avec peine la domination d'Aratus, et que quelques-uns étaient indignés qu'il eût appelé les Macédoniens dans le Péloponnèse. Cléomène, dont ces divisions augmentèrent la confiance, entra en armes dans l'Achaïe, prit d'emblée la ville de Pallène (*), d'où il chassa la garnison des Achéens, et s'empara ensuite de Phénée et de Pentélie (**). Les Achéens, craignant une trahison qui se tramait à Corinthe et à Sicyone, envoyèrent d'Argos un corps de cavalerie et d'infanterie étrangère pour garder ces deux villes, et ils se rendirent eux-mêmes à Argos pour y célébrer les jeux Néméens. Cléomène, espérant avec raison que s'il attaquait brusquement et sans être attendu une ville remplie

(*) Entre Sicyone et Egium, mais un peu plus au nord, à trois lieues du golfe.

(**) Phénée, ville d'Arcadie. On ne trouve point Pentélie dans les géographes.

d'un peuple nombreux qui n'était occupé que de spectacle, il y jetterait le plus grand effroi, s'approcha la nuit d'Argos avec son armée, et se saisit d'un quartier nommé Aspis, qui dominait sur le théâtre. La prise de ce poste, fort d'assiette, et d'un accès difficile, frappa tous les habitans d'une telle terreur, qu'aucun d'eux ne songea même à se défendre. Ils reçurent garnison, donnèrent à Cléomène vingt otages, et promirent d'être des alliés fidèles des Lacédémoniens, et de marcher sous les ordres de leur roi.

XLIV. Un succès si brillant accrut beaucoup à Sparte la réputation et la puissance de Cléomène. Les anciens rois, malgré les plus grands efforts, n'avaient pu attacher solidement Argos à leur alliance. Pyrrhus, un des plus grands capitaines de son temps, l'avait prise d'assaut, mais il n'avait pu la conserver, et il y avait péri avec une grande partie de son armée. Pouvait-on donc refuser son admiration à l'activité et à la prudence de Cléomène ? Aussi ceux même qui s'étaient d'abord moqués de sa prétention à imiter Solon et Lycurgue par l'abolition des dettes et l'égalité des héritages, ne doutèrent plus alors que ce retour de courage dans les Spartiates ne fût uniquement son ouvrage. Ils étaient auparavant si faibles, si peu

capables de se défendre eux-mêmes, que les Étoliens, dans une course qu'ils firent en Laconie, enlevèrent cinquante mille esclaves; ce qui fit dire à un vieux Spartiate que les ennemis leur avaient rendu un grand service en déchargeant la Laconie d'un si grand poids. Et peu de temps après, ils avaient à peine commencé à reprendre les usages de leurs pères, à se remettre sur les traces de leur ancienne discipline, qu'aussitôt, comme si Lycurgue eût été au milieu d'eux, et qu'il les eût gouvernés encore, ils s'étaient montrés pleins de valeur et de soumission à leurs chefs; ils avaient reconquis à Lacédémone sa prééminence sur la Grèce, et recouvré tout le Péloponnèse.

XLV. La prise d'Argos entraîna la soumission de Cléones et de Phliunte (*). Aratus, occupé alors de rechercher à Corinthe ceux qui favorisaient le parti des Lacédémoniens, fut dans le plus grand trouble quand il apprit la reddition de ces deux villes; voyant d'ailleurs que celle de Corinthe penchait pour Cléomène,

(*) Cléones, ville de l'Argolide, sur le chemin d'Argos à Corinthe. Phliunte était dans la partie de l'Achaïe connue sous le nom de Sicyonie, entre Sicyone et Cleones.

et voulait se retirer de la ligue des Achéens, il appela les citoyens à un conseil. Pendant qu'ils s'y rendaient, il se glissa, sans être aperçu, jusqu'à une des portes de la ville; et montant sur un cheval qu'on lui avait préparé, il s'enfuit à Sicyone. A la nouvelle de cette fuite, ce fut, parmi les Corinthiens, un combat à qui arriverait le premier à Argos pour en informer Cléomène. Aratus assure que leurs chevaux en crevèrent. Cléomène se plaignit de ce que pouvant arrêter Aratus ils l'avaient laissé échapper. Celui-ci cependant dit que Mégistonus lui fut envoyé par Cléomène pour le prier de lui remettre entre les mains la citadelle de Corinthe, où les Achéens avaient une garnison, en lui promettant, s'il voulait la livrer, une somme considérable. Aratus lui répondit qu'il ne maîtrisait pas les affaires, et qu'il en était lui-même maîtrisé. Voilà du moins ce qu'Aratus a écrit.

XLVI. Cléomène étant parti d'Argos, fit entrer dans l'alliance de Sparte les Tréséniens, les villes d'Épidaure et d'Hermione, et se rendit ensuite à Corinthe, dont il assiégea la citadelle occupée par les Achéens, qui refusèrent de la lui livrer. Il manda les amis et les gens d'affaires d'Aratus, et leur ordonna d'avoir soin de

sa maison, de ses biens, et de les lui conserver. Il lui dépêcha encore Tritymalle (*) le Messénien, pour lui proposer de faire garder la citadelle par une garnison composée d'Achéens et de Lacédémoniens, et lui offrit en particulier une pension double de celle que lui faisait le roi Ptolémée (**). Aratus se refusa à cette proposition; il envoya son fils à Antigonus avec les otages, et conseilla aux Achéens de décréter que la citadelle serait remise entre les mains de ce prince. Cléomène s'étant alors jeté sur les terres des Sicyoniens, y fit le dégât et saisit tous les biens d'Aratus, qui lui avaient été adjugés par un décret des Corinthiens. Antigonus ayant traversé, à la tête d'une nombreuse armée, le mont Gérania (***), Cléomène pensa qu'au lieu de fortifier l'isthme, il valait mieux fermer par des tranchées et des murailles les passages des monts Oniens (12), et fatiguer les Macédoniens par des combats de poste, plutôt que de risquer une bataille contre une phalange très aguerrie. Ce plan de campagne mit Antigonus dans le plus grand embarras: il n'avait pas une provision de vivres suffisante; et forcer les passages n'é-

(*) Dans la Vie d'Aratus, il est nommé Tripylas.

(**) C'est Ptolémée Evergète.

(***) Montagne entre Mégare et Corinthe.

tait pas une entreprise facile tant que Cléomène les défendait. Il tenta néanmoins une nuit de se glisser furtivement dans l'isthme par le port de Léchée (*) ; mais il fut repoussé et perdit quelques soldats. Cet avantage redoubla la confiance de Cléomène ; et ses troupes, enflées de leur victoire, se mirent à souper. Antigonus, désespéré de n'avoir nécessairement à choisir qu'entre des parties également difficiles, pensait à se retirer vers le promontoire d'Hérée (13), et à conduire de là son armée, par mer, à Sicyone ; mais cette entreprise demandait beaucoup de temps et de grands préparatifs.

XLVII. Sur le soir, des amis d'Aratus vinrent d'Argos inviter Antigonus à se rendre dans cette ville, dont les habitans s'étaient révoltés contre Cléomène. C'était Aristote qui avait provoqué cette rébellion, et il n'avait pas eu de peine à soulever le peuple, déjà mécontent que Cléomène n'eût pas effectué l'abolition des dettes qu'il leur avait fait espérer. Aratus ayant pris avec lui quinze cents soldats de l'armée d'Antigonus, s'embarqua pour Épidaure ; mais Aristote n'attendit pas ce renfort ; et, avec les seuls habitans d'Argos, il assiégea la garnison

(*) Un des deux ports de Corinthe.

qui occupait la citadelle ; Timoxène vint de Sicyone à son secours avec un corps d'Achéens. Cléomène, qui en reçut la nouvelle vers la seconde veille de la nuit, manda Mégistonus, et lui ordonna, d'un ton de colère, d'aller sur-le-champ à Argos pour secourir la garnison ; c'était lui surtout qui s'était rendu garant, auprès de Cléomène, de la fidélité des Argiens, et qui l'avait empêché de chasser de la ville ceux qui lui étaient suspects. Il fit donc partir Mégistonus avec deux mille soldats ; et lui-même, observant toujours Antigonus, rassurait les Corinthiens, et leur faisait entendre que ce qui se passait à Argos n'était qu'un léger mouvement causé par un petit nombre de mécontens. Cependant Mégistonus, qui était entré à Argos, y fut tué en combattant, et la garnison qui soutenait avec peine les efforts des assiégeans envoyait de fréquens messages à Cléomène pour lui demander du secours. Ce prince, craignant alors que si les ennemis, devenus maîtres d'Argos, lui fermaient les passages, ils n'allassent ravager impunément la Laconie, et mettre le siége devant Sparte qu'ils trouveraient sans défenseurs, partit de Corinthe avec toute son armée. Cette ville lui fut aussitôt enlevée par Antigonus, qui y mit une bonne garnison.

XLVIII. Cléomène, arrivé au pied des mu-

railles d'Argos, après avoir rassemblé ses troupes qui s'étaient écartées dans leur marche, entreprit d'escalader la ville; il fit rompre les voûtes qui soutenaient l'Arpis, et pénétrant par là dans Argos, il se réunit aux soldats de la garnison, qui se défendaient encore contre les Achéens. S'étant saisi ensuite, par le moyen des échelles, de quelques autres quartiers, il fit balayer par ses archers crétois toutes les rues, où les ennemis n'osaient plus se montrer. Mais lorsqu'il vit Antigonus descendre des hauteurs voisines à la tête de son infanterie, et ses gens de cheval se jeter en foule dans la ville, il désespéra de la conserver; et ramassant toutes ses troupes, il descendit le long de la muraille, et fit sa retraite sans éprouver aucun échec. Ainsi, après avoir soumis rapidement presque tout le Péloponnèse, il perdit en aussi peu de temps toutes ses conquêtes; des alliés qui servaient sous ses ordres, les uns l'abandonnèrent sur-le-champ, les autres eurent bientôt livré leurs places à Antigonus.

XLIX. Après cette issue fâcheuse de son expédition, Cléomène ramenait son armée à Lacédémone, lorsque le soir il reçut à Tégée des courriers qui lui apportèrent une nouvelle dont il ne fut pas moins affligé que de ses disgraces militaires : ils lui apprirent la mort de

sa femme Agiatis, pour laquelle il avait tant d'estime et d'amour, que, dans le cours même de ses plus grands succès, il ne pouvait s'empêcher de faire à Sparte de fréquens voyages pour le seul plaisir de la voir. Il fut aussi touché, aussi accablé de cette perte que pouvait l'être un jeune homme qui se voyait enlever une femme si belle et si sage, et qu'il aimait si tendrement. Cependant il ne déshonora point sa grandeur d'âme, et le deuil n'abattit point son courage. Sa voix, son maintien, son visage, n'en furent point changés. Il donna ses ordres aux officiers, et pourvut à la sûreté des Tégéates. Il arriva le lendemain à Lacédémone à la pointe du jour; et après avoir donné quelque temps dans sa maison, au milieu de sa mère et de ses enfans, à une douleur si légitime, il s'occupa, sans retard, des affaires publiques.

L. Ptolémée, roi d'Égypte, qui lui avait promis du secours, lui ayant fait demander pour otage sa mère et ses enfans, Cléomène fut long-temps sans oser le dire à sa mère : toutes les fois qu'il entrait chez elle, et qu'il ouvrait la bouche pour lui en parler, la honte lui imposait silence. Sa mère soupçonna que son fils avait quelque chose à lui dire qu'il craignait de lui découvrir, et elle s'en informa

de ses meilleurs amis. Enfin Cléomène ayant osé lui en faire l'aveu : « Voilà donc, lui dit sa « mère en éclatant de rire, voilà ce grand se- « cret que tu as été si souvent sur le point de « me déclarer, et que tu n'as jamais osé pro- « noncer? Qu'attends-tu donc pour me jeter « dans un vaisseau, et m'envoyer partout où « tu croiras que ce corps pourra être utile à « Sparte avant que la vieillesse vienne le con- « sumer dans l'inaction? » Quand tout fut prêt pour le départ des otages, ils se rendirent par terre au port de Ténare, escortés par toute l'armée. Cratésicléa, au moment de s'embarquer, fit entrer son fils seul avec elle dans le temple de Neptume; et là, après l'avoir embrassé tendrement, comme elle le vit fortement ému et attendri : « Allons, lui dit-elle, « roi de Lacédémone, reprenons courage, « et qu'au sortir de ce temple personne ne « nous voie verser des larmes, ni rien faire « qui soit indigne de Sparte. C'est la seule « chose qui soit en notre pouvoir : les événe- « mens dépendent de Dieu. » En finissant ces mots, elle reprit un air tranquille, monta sur le vaisseau avec son petit-fils qu'elle tenait par la main, et commanda au pilote de mettre promptement à la voile. Dès son arrivée en Egypte, elle sut que Ptolémée avait envoyé

des ambassadeurs à Antigonus; et en même temps elle apprit que Cléomène, sollicité par les Achéens de conclure la paix, craignait, à cause d'elle, de terminer la guerre sans l'aveu de Ptolémée. Elle lui écrivit de faire tout ce qu'il croirait honorable et utile à Sparte, et de ne pas toujours craindre Ptolémée par la considération d'une vieille femme et d'un enfant. Tels étaient dans l'adversité les sentimens de cette reine.

LI. Cependant Antigonus, après s'être emparé de Tégée, avait livré au pillage Orchomène et Mantinée. Cléomène, resserré dans la Laconie, affranchit tous les Ilotes qui purent fournir la somme de cinq mines (*); il en fit cinq talens (**), et armant à la macédonienne deux mille de ces Ilotes pour les opposer aux Leucaspides (***) d'Antigonus, il conçut le projet d'une grande entreprise, à laquelle personne ne s'attendait. Mégalopolis n'était alors par elle-même ni moins considérable ni moins puissante que Lacédémone : elle avait le secours des Achéens ainsi que d'Antigonus, qui, toujours campé sur les flancs de la ville, pa-

(*) 450 liv.

(**) Deux millions cinq cent mille francs.

(***) Ceux qui portaient des boucliers blancs.

raissait avoir été appelé par les Achéens, principalement à la sollicitation de ceux de Mégalopolis. Cléomène s'étant mis en tête d'enlever cette place (car il n'est point de terme qui convienne mieux à la rapidité d'une expédition si inattendue), fait prendre à ses troupes des vivres pour cinq jours, et les mène à Sellasie, comme s'il eût eu l'intention d'aller ravager l'Argolide; mais tout à coup descendant vers Mégalopolis, et faisant souper ses troupes près de Rétium, il tire droit à la ville par le chemin d'Héliconte. Quand il en est à peu de distance, il détache Pantéas avec deux compagnies de Lacédémoniens, et lui ordonne de se saisir d'une partie du mur qui était entre deux tours, et qu'il connaissait pour l'endroit de la ville le plus mal gardé: il le suit lui-même au petit pas avec le reste de l'armée. Pantéas ayant trouvé sans défense, non seulement cette portion de la muraille, mais encore une étendue beaucoup plus considérable, en saisit une partie et s'y établit; il se met à détruire l'autre partie, et tue tous les gardes qui tombent sous sa main. Cléomène arriva bientôt avec ses troupes, et il était déjà dans la ville avant que les Mégalopolitains sussent qu'elle était attaquée. Lorsque le bruit s'en fut répandu dans la ville, une partie des habitans,

ayant ramassé ce qu'ils avaient de plus précieux, prirent précipitamment la fuite; les autres, s'étant rassemblés en armes, allèrent charger l'ennemi et firent quelque résistance; mais s'ils ne purent le repousser, ils donnèrent du moins à ceux qui avaient pris la fuite le temps de se retirer en sûreté. Il ne resta pas plus de mille personnes dans la ville; tous les autres se réfugièrent à Messène avec leurs femmes et leurs enfans. Le plus grand nombre des auxiliaires et de ceux qui avaient combattu contre les Lacédémoniens s'échappèrent, et l'on ne fit que très peu de prisonniers, entre autres Lysandridas et Théoridas, deux des plus nobles et des plus puissans personnages de Mégalopolis.

LII. Ils furent conduits sur-le-champ à Cléomène; et d'aussi loin que Lysandridas l'aperçut: « Roi de Lacédémone, lui cria-t-il, il « ne tient qu'à vous de signaler cette journée « par une action plus glorieuse et plus digne « d'un roi que celle que vous venez de faire. » Cléomène, qui se douta de ce qu'il allait lui demander: « Que voulez-vous dire, Lysan« dridas? lui répondit-il. Vous ne me conseil« lerez sûrement pas de vous rendre Mégalopo« lis? — C'est précisément le conseil que je « vous donnerai, reprit Lysandridas. Je veux

« vous engager à ne pas détruire une si grande « ville, mais à la remplir d'amis et d'alliés fi- « dèles ; à rendre aux Mégalopolitains leur pa- « trie, et à devenir le sauveur d'un peuple si « nombreux. — Il est difficile, répliqua Cléo- « mène après un moment de silence, de comp- « ter sur cette fidélité : mais à Sparte la gloire « doit toujours l'emporter sur l'intérêt. » Aussitôt il les renvoie tous deux à Messène, accompagnés d'un héraut, pour offrir aux Mégalopolitains de leur rendre la ville, à condition qu'ils renonceraient à la ligue achéenne, pour être les amis et les alliés de Lacédémone. Mais Philopémen ne souffrit pas que ses concitoyens acceptassent des conditions en apparence si douces, si pleines d'humanité, à la charge de renoncer à l'alliance des Achéens. Il accusa Cléomène de vouloir moins leur rendre la ville que soumettre les habitans, et il chassa de Messène Lysandridas et Théoridas. C'est ce Philopémen qui fut dans la suite le chef de la ligue achéenne, et qui s'acquit tant de gloire parmi les Grecs, comme je l'ai dit dans sa Vie.

LIII. Cléomène, qui jusque-là avait épargné et conservé la ville avec tant de soin que personne n'y avait causé le moindre dommage, fut si irrité du refus des Mégalopolitains, que, dans le premier mouvement de sa colère, il li-

vra la ville au pillage, fit transporter à Sparte les statues et les tableaux, et, après avoir rasé les quartiers les plus considérables et les mieux fortifiés, il reprit le chemin de Lacédémone. Il craignait qu'Antigonus et les Achéens ne vinssent l'attaquer ; mais ils ne firent aucun mouvement, et restèrent à Égium, où ils tenaient conseil. Aratus étant monté à la tribune, s'y tint long-temps sans parler, fondant en larmes, et le visage couvert de son manteau. Toute l'assemblée, surprise de le voir en cet état, lui en ayant demandé le sujet : « Mégalopolis, leur « dit-il, vient d'être ruinée par Cléomène. » Les Achéens, consternés d'un malheur si grand et si subit, rompirent l'assemblée. Antigonus voulut aller d'abord au secours de la ville ; mais n'ayant pu rassembler assez tôt ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il leur envoya l'ordre de n'en point sortir, et s'en retourna à Argos avec un petit nombre de soldats.

LIV. Une seconde entreprise de Cléomène, dont l'audace parut tenir de l'emportement et de la fureur, fut, au jugement de Polybe, l'effet de la plus sage prévoyance. Sachant, dit cet historien, que les Macédoniens étaient dispersés dans leurs quartiers d'hiver, en différentes villes ; qu'Antigonus hivernait à Argos avec ses amis et peu de soldats étrangers, il se jeta sur le ter-

ritoire de cette ville, dans la pensée, ou qu'Antigonus, excité par la honte, viendrait l'attaquer et serait sûrement vaincu, ou que, s'il n'osait pas se mesurer avec lui, il se déshonorerait auprès des Argiens. C'est en effet ce qui arriva. Les Argiens, indignés de voir leur pays ravagé par Cléomène, qui faisait un butin immense, se portaient en foule à la porte du roi, et lui demandaient à grands cris ou d'aller combattre, ou de remettre le commandement à des chefs plus courageux. Mais Antigonus, en sage capitaine, persuadé qu'il est plus honteux de s'exposer témérairement et de compromettre la sûreté de ses troupes que d'être décrié par des étrangers, demeura ferme dans sa première résolution, et ne sortit point de la ville. Cléomène fit avancer son armée jusqu'au pied des murailles, et après avoir pillé et ravagé impunément tout le pays, il se retira.

LV. Peu de jours après, sur l'avis qu'il reçut qu'Antigonus s'avançait vers Tégée pour se jeter ensuite dans la Laconie, il rassemble promptement ses troupes, et prenant un autre chemin qui déroba sa marche aux ennemis, il parut, dès le point du jour, aux portes d'Argos, et fit le dégât dans toute la campagne, non en sciant le blé avec des faucilles ou des épées, comme on fait ordinairement, mais en l'abattant avec de

longues perches en forme d'épées recourbées; en sorte que ses soldats, en paraissant jouer dans leur marche, détruisaient sans peine tous les blés. Lorsqu'ils furent près du gymnase appelé Cyllarabis, ils voulurent y mettre le feu; mais Cléomène en empêcha, en leur disant que ce qu'il avait fait à Mégalopolis avait été la suite de son emportement et n'était pas une action louable. Antigonus, après être d'abord retourné à Argos, alla ensuite occuper les hauteurs et les défilés, qu'il garnit de troupes. Cléomène, feignant de n'en tenir aucun compte et de le mépriser, lui envoya demander par des hérauts les clefs du temple de Junon, parce que, disait-il, il voulait, avant de s'en retourner, faire un sacrifice à la déesse. Après s'être ainsi moqué d'Antigonus, et avoir sacrifié à Junon, au bas du temple qu'il trouva fermé, il mena son armée à Phliunte (*). De là il alla chasser la garnison d'Ologonte (**), et passa le long d'Orchomène. Tant de succès relevèrent la confiance et le courage de ses concitoyens, et donnèrent aux ennemis eux-mêmes la plus haute idée de son talent pour commander, et de sa capacité pour conduire les plus grandes affaires. Avoir sou-

(*) Ville du Péloponnèse, entre Sicyone et Cléones.
(**) Petite ville d'Arcadie.

tenu avec les forces d'une seule ville une guerre assez longue contre la puissance des Macédoniens et contre tous les peuples du Péloponnèse, aidés de toutes les richesses d'un roi, sans que jamais la Laconie eût été exposée à la moindre insulte, tandis qu'il ravageait les terres des ennemis et leur enlevait les villes les plus considérables, ce n'était pas l'ouvrage d'une habileté et d'une magnanimité communes.

LVI. Celui qui le premier a dit que l'argent était le nerf des affaires parlait surtout, ce me semble de la guerre. L'orateur Démade, voyant les Athéniens ordonner l'armement d'une flotte, sans avoir l'argent nécessaire, leur dit qu'avant de s'embarquer il fallait pétrir. Avant que la guerre du Péloponnèse fût déclarée, les alliés demandaient à l'ancien Archidamus de régler la contribution que chacun d'eux aurait à fournir. « La guerre, leur dit-il, ne se fait pas à prix « fixe. » Dans les combats d'escrime, les athlètes qui se sont long-temps exercés finissent par terrasser et vaincre ceux qui n'ont que de l'adresse et de l'agilité. De même Antigonus, à qui les fonds nécessaires pour soutenir la guerre ne manquaient jamais, parvint enfin à fatiguer, à surmonter Cléomène, qui ne pouvait donner qu'avec peine une solde modique à ses mercenaires. et fournir à l'entretien de ses troupes. Car d'ail-

leurs les circonstances favorisaient Cléomène : les affaires survenues à Antigonus le rappelaient chez lui. Les barbares profitaient de son absence pour courir et piller la Macédoine ; les Illyriens surtout y étaient descendus de leurs provinces supérieures avec une armée nombreuse, et y faisaient un tel dégât, que les Macédoniens écrivirent à Antigonus de revenir dans ses états.

LVII. Si leurs lettres lui eussent été remises un peu avant le combat, il aurait laissé là les Achéens et serait retourné promptement en Macédoine ; mais la fortune, qui se plaît à faire dépendre d'un seul instant la décision des affaires les plus importantes, montra dans cette occasion quels sont le poids et l'influence du temps. La bataille de Sellasie, qui fit perdre à Cléomène son armée et sa ville, était à peine donnée, qu'on vit arriver les courriers qui rappelaient Antigonus en Macédoine ; c'est là ce qui rendit plus déplorable l'infortune de Cléomène. S'il eut différé seulement de deux jours la bataille, et qu'en amusant Antigonus il eût su éviter d'en venir aux mains avec lui, il n'aurait pas eu besoin de combattre, et, les Macédoniens une fois éloignés, il aurait fait accepter aux Achéens toutes les conditions qu'il aurait voulu ; mais le défaut d'argent ne lui laissant plus de ressource que dans les armes, il fut forcé, dit Polybe, de risquer la

bataille contre trente mille hommes, n'en ayant lui-même que vingt mille. Ce n'est pas que, dans une situation si périlleuse, il n'eût montré une capacité admirable; ses Spartiates y firent paraître le plus grand courage, et il n'eut rien à reprocher aux troupes étrangères qu'il avait à sa solde ; sa défaite ne vint que de la supériorité de l'armure ennemie et du poids de la phalange macédonienne.

LVIII. Il est vrai que, suivant Phylarque, la trahison fut la principale cause du désastre de Cléomène. Antigonus avait donné l'ordre aux Illyriens et aux Acarnaniens qui servaient dans son armée d'étendre secrètement leurs bataillons, pour envelopper une des ailes de Cléomène que commandait son frère Euclidas, pendant que lui-même rangerait le reste de ses troupes en bataille. Cléomène, qui de la hauteur où il était placé observait tout avec soin, ne voyant nulle part les armes des Illyriens et des Acarnaniens, craignit qu'Antigonus ne les fît servir à quelque stratagème. Il fit donc appeler Damotélès, qui était chargé de veiller aux embûches que l'ennemi pourrait dresser, et lui donna l'ordre de tout examiner et de voir, en faisant le tour de l'armée, en quel état étaient ses derrières. Damotélès, déjà corrompu, dit-on, par l'argent d'Antigonus, lui répondit qu'il fût tranquille

sur les derrières de l'armée, que tout y allait bien, et qu'il ne songeât qu'à pousser vigoureusement ceux qu'il avait devant lui. Cléomène, d'après cette assurance, marcha contre Antigonus, et, secondé par l'ardeur impétueuse de ses Spartiates, il repoussa la phalange macédonienne jusqu'à la distance de cinq stades (*), en la pressant toujours avec la plus grande vigueur. Mais tout à coup il aperçut à l'autre aile son frère Euclidas enveloppé par les troupes qu'on avait mises en embuscade; et voyant le danger où était cette aile, il s'écria : « Tu es perdu, ô mon frère, tu es perdu; mais « tu meurs au moins en homme de cœur : ta « mort sera le plus bel exemple à proposer à « nos jeunes Spartiates, et le plus digne sujet « des chants de nos femmes. » Euclidas et l'aile qu'il commandait furent taillés en pièces, et ceux qui les avaient défaits revinrent sur Cléomène, qui, voyant ses soldats effrayés et hors d'état de faire aucune résistance, se sauva par la fuite. Il périt en cette occasion la plus grande partie des troupes étrangères; et de six mille Lacédémoniens il n'en échappa que deux cents.

LIX. Cléomène ne fut pas plus tôt arrivé à Sparte, qu'il conseilla à ceux de ses concitoyens

(*) Environ un quart de lieue.

qui vinrent à sa rencontre de se soumettre à Antigonus : « Pour moi, ajouta-t-il, si ma vie « ou ma mort peuvent être utiles à Sparte, je « suis également disposé à vivre et à mourir. » Comme il vit les femmes courir au devant de ceux qui revenaient avec lui prendre leurs armes et leur apporter du vin, il se retira dans sa maison. Une jeune captive, de condition libre, qu'il avait prise à Mégalopolis, et qui le servait depuis la mort de sa femme, étant venue à l'ordinaire pour lui rendre les services dont il avait besoin au retour d'un combat, il ne voulut ni boire ni s'asseoir, quoiqu'il fût las et altéré ; mais, sans quitter les armes, il s'appuya d'une main sur une colonne, la tête sur le coude, et après s'être reposé quelques instans, repassant en lui-même les divers partis qu'il avait à prendre, il sortit brusquement avec ses amis et se rendit au port de Gythium (*) ; là, s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'on lui tenait tout prêts, il mit promptement à la voile.

LX. Antigonus s'étant rendu en arrivant maître de Sparte, en traita les habitans avec humanité ; loin d'outrager et d'avilir la dignité de la ville, il lui conserva ses lois et son gouverne-

(*) Petite ville au sud de la Laconie, près de l'embouchure de l'Eurotas, qui servait de port à Sparte.

ment, fit des sacrifices aux dieux, et en partit le troisième jour : il avait appris que la Macédoine éprouvait tous les maux de la guerre, et que les barbares mettaient le pays à feu et à sang. D'ailleurs il était déjà attaqué d'une maladie grave qui se termina par une phthisie générale et une entière dissolution du sang. Cependant il ne se laissa pas dominer par la violence du mal; il conserva assez de force pour livrer dans son royaume de nouveaux combats, et mourir glorieusement au sein de la victoire, après avoir défait et taillé en pièces les barbares. Phylarque ajoute, avec assez de vraisemblance, que dans la chaleur du combat il fit de si grands efforts de voix que ses poumons crevèrent. On disait aussi dans les écoles, qu'après sa victoire, en criant avec force dans les transports de sa joie : « O la belle journée! » il lui prit une hémorragie suivie d'une fièvre violente qui l'emporta. Voilà ce que j'avais à dire d'Antigonus.

LXI. Cléomène étant parti de Cythère (*), relâcha dans l'île d'Égialée (**); de là il se disposait à passer à Cyrène (***), lorsqu'un de ses

(*) Au-dessous du promontoire de Malée.

(**) Ile située entre le Péloponnèse et l'île de Crète. Son vrai nom est Egilie.

(***) En Afrique.

amis, nommé Thérycion, qui dans les combats avait montré le plus grand courage, et dont les discours respiraient la fierté, le prenant à part : « Roi de Sparte, lui dit-il, nous avons « fui tous deux la mort la plus honorable, celle « qui nous était offerte sur le champ de ba- « taille. Cependant nous avions toujours dit « que jamais Antigonus ne triompherait du roi « des Spartiates qu'après l'avoir vu périr. Mais « il nous reste une autre mort, qui, après celle « que nous avons refusée, est la seconde en « gloire et en vertu. Quel but raisonnable peut « avoir notre navigation? Pourquoi fuir la mort « qui est si près de nous, et aller en chercher « une plus éloignée? S'il n'est pas honteux pour « des rois de la race d'Hercule d'être soumis à « des descendans de Philippe et d'Alexandre, « épargnons-nous les dangers d'une longue na- « vigation, et allons nous rendre à Antigonus, « qui doit être aussi supérieur à Ptolémée que « les Macédoniens le sont aux peuples d'Égypte. « Si nous rougissons d'être commandés par ceux « qui nous ont vaincus les armes à la main, y « aura-t-il moins de honte à se donner pour « maître un roi qui n'a remporté sur nous au- « cune victoire? et pouvant n'être au-dessous « que d'un seul prince, voudrons-nous paraî- « tre inférieurs à deux, à Antigonus que nous

« fuyons, et à Ptolémée dont nous serons les « vils flatteurs? Dirons-nous que nous allons en « Égypte à cause de votre mère que le roi y « tient en otage? Assurément, ce sera pour « elle un spectacle bien beau et bien digne d'en- « vie, que de montrer aux femmes de Ptolé- « mée, son fils, de roi qu'il était, devenu fugi- « tif et prisonnier. Pendant que nous sommes « encore maîtres de nos épées, et que la Laco- « nie est sous nos yeux, affranchissons-nous du « pouvoir de la fortune, et justifions-nous au- « près de ceux qui ont péri à Sellasie pour la « défense de Sparte, plutôt que d'aller vivre « en Égypte dans une lâche inaction, et d'y « apprendre quel satrape Antigonus aura laissé « à Lacédémone pour y commander à sa place. »

LXII. Quand Thérycion eut fini de parler, Cléomène prenant la parole : « Es-tu donc assez « lâche, lui dit-il, pour regarder comme un « effort de courage l'action la plus facile à faire, « et qui est au pouvoir de tous les hommes, « celle de mourir? Tu veux te rendre coupable « d'une fuite plus honteuse que la première; « et tu te crois un homme de cœur! Souvent « des guerriers meilleurs que nous ont cédé à « leurs ennemis, ou trompés par la fortune, ou « accablés par le nombre; mais celui qui suc- « combe aux travaux ou aux fatigues, à la « louange ou à la censure, celui-là est vaincu

« par sa propre mollesse. La mort que l'on choi-
« sit doit être, non la suite d'une action, mais
« une action même ; et c'est une honte que de
« vivre ou de mourir pour soi. C'est pourtant
« cette honte que tu nous conseilles, quand tu
« nous excites à nous délivrer de notre infor-
« tune présente, sans nous proposer d'ailleurs
« rien d'honnête ni d'utile. Pour moi, je pense
« au contraire que nous ne devons ni l'un ni
« l'autre abandonner l'espérance de rendre en-
« core quelques services à notre patrie. Quand
« nous aurons perdu tout espoir, il nous sera
« facile de mourir comme nous voudrons. »

LXIII. Thérycion ne répliqua point ; dès qu'il trouva le moment de quitter Cléomène, il s'écarta le long du rivage et se donna la mort. Cléomène étant parti de ce même rivage, alla débarquer en Afrique, et fut conduit à Alexandrie par les officiers du roi. La première fois qu'il parut devant Ptolémée, ce prince lui fit un accueil assez honnête, mais sans aucune distinction. Quand ensuite il eut connu dans ses entretiens avec lui son bon sens et cette simplicité lacédémonienne assaisonnée de grâce et de noblesse, qu'il le vit soutenir constamment la dignité de sa naissance sans jamais rien faire qui pût la déshonorer, et sans plier sous les coups de l'adversité, alors il prit en lui plus de

confiance qu'en ses courtisans mêmes, qui ne lui parlaient que pour le flatter et pour lui complaire. Pénétré de honte et de repentir, il se reprocha d'avoir négligé un homme de ce mérite, et en l'abandonnant à Antigonus, d'avoir augmenté la puissance et la gloire de ce prince. Il le combla donc d'honneurs et de caresses ; il l'encouragea, et lui promit de le renvoyer en Grèce avec des vaisseaux et de l'argent, et de le rétablir sur le trône de Sparte. Il lui assigna même une pension annuelle de vingt-quatre talens (*), sur laquelle Cléomène ne prit pour lui et pour ses amis qu'un entretien simple et modeste, et il employa le reste aux besoins de ceux qui se retiraient de Grèce en Égypte.

LXIV. Mais le vieux Ptolémée (**) étant mort avant qu'il eût accompli la promesse qu'il avait faite à Cléomène de le renvoyer en Grèce, et la cour étant tombée après sa mort dans la dissolution, l'intempérance et la domination des femmes, les intérêts de Cléomène furent aussi négligés que toutes les autres affaires. Le nouveau roi (***) était tellement corrompu par l'amour des femmes et du vin, que dans ses mo-

(*) 1,200,000 liv.

(**) Ptolémée Évergète I.

(***) Ptolémée Philopator.

mens même de sobriété et de raison, il passait son temps à célébrer des fêtes, à courir dans son palais pour rassembler ses gens au son du tambour, tandis qu'il abandonnait les affaires les plus importantes à sa maîtresse Agathoclée, à la mère de cette courtisane, et au ministre infâme de ses plaisirs, nommé Énanthès. Cependant, à son avénement au trône, il avait paru vouloir se servir de Cléomène; comme il craignait Magas son frère, à qui la faveur de sa mère donnait un grand crédit auprès des gens de guerre, il approcha Cléomène de sa personne et l'admit aux conseils secrets qu'il tenait pour chercher les moyens de faire périr Magas. Tous ses courtisans l'excitaient à s'en défaire; Cléomène seul fut d'un avis contraire, et ne craignit pas de dire qu'il faudrait, s'il était possible, donner au roi plusieurs frères pour la sûreté de sa personne, et pour partager avec lui l'administration des affaires. Sosibius, celui des amis de Ptolémée qui avait le plus de crédit, fit observer que tant que Magas serait en vie on ne pouvait compter sur les soldats mercenaires. « Soyez tranquille à cet égard, ré-« pliqua Cléomène, il y a dans ces troupes « étrangères plus de trois mille Péloponnésiens « qui me sont dévoués, et qui, au premier « signal que je leur donnerai, viendront en

« armes recevoir mes ordres. » Cette réponse donna d'abord une grande idée de la puissance de Cléomène, et de son attachement pour le roi ; mais dans la suite la faiblesse de Ptolémée ayant augmenté sa méfiance, et, comme il est ordinaire aux esprits faibles, le parti de tout craindre et de tout suspecter lui paraissant le plus sûr, cette même parole, en faisant connaître le crédit de Cléomène sur les soldats étrangers, le rendit redoutable aux courtisans : plusieurs même d'entre eux disaient que c'était un lion dans un troupeau de brebis. Il est vrai que ses manières lui en donnaient l'air au milieu de ces officiers du roi, qu'il regardait d'un visage ferme, observant avec soin tout ce qu'ils faisaient.

LXV. Il s'était enfin lassé de demander des vaisseaux et des troupes, lorsqu'il apprit qu'Antigonus était mort, que les Achéens avaient sur les bras la guerre des Étoliens, et que tout le Péloponnèse était dans le trouble et dans la discorde. Voyant alors que l'état des affaires exigeait sa présence et le rappelait en Grèce, il demanda qu'on le laissât partir seul avec ses amis ; mais il ne fut écouté de personne ; il ne put même obtenir une audience du roi, qui passait sa vie avec des femmes, dans les jeux et dans la débauche. Sosibius, qui gouvernait et dirigeait

seul toutes les affaires, sentait bien que retenir Cléomène malgré lui, ce serait le rendre dangereux et intraitable, et qu'en le renvoyant on avait tout à craindre de son audace, de son ambition et de la connaissance qu'il avait prise en Égypte des maladies du gouvernement. Tous les présens qu'on pouvait lui faire ne l'adoucissaient pas; et comme le bœuf Apis, malgré la pâture la plus abondante et la plus recherchée, conserve toujours le désir d'aller courir et bondir dans les prairies, d'y suivre ses inclinations naturelles, et montre le déplaisir qu'il a d'être toujours sous la main du prêtre à qui la garde en est confiée, ainsi Cléomène ne pouvait se plaire à la vie molle qu'il était obligé de mener, et, comme Achille, dans Homère,

Il languissait, toujours plongé dans la douleur ;
Cependant il brûlait d'exercer son courage
Et de porter partout la mort et le carnage.

LXVI. Telle était la situation de Cléomène en Égypte, lorsque Nicagoras de Messène vint à Alexandrie. Cet homme, qui haïssait Cléomène, conservait avec lui les dehors de l'amitié. Il lui avait vendu autrefois une maison de campagne fort belle, que le défaut d'argent ou de loisir, ou peut-être les embarras de la guerre, avaient empêché Cléomène de lui payer.

Ce prince, en se promenant sur le quai qui bordait le port, vit débarquer Nicagoras ; il alla le saluer avec amitié, et lui demanda quelles étaient les affaires qui l'amenaient en Égypte. Nicagoras lui ayant donné des témoignages d'affection, lui dit qu'il amenait au roi de très beaux chevaux de bataille. « J'aimerais mieux, lui ré-
« pondit Cléomène en riant, que tu lui eusses
« amené des chanteuses et des baladins : car voilà
« ce qui seul intéresse aujourd'hui le roi. » Nicagoras ne fit dans le moment que sourire à ce propos ; quelques jours après il le fit souvenir de la maison de campagne qu'il lui avait vendue, et le pria de lui en compter le prix tout de suite, l'assurant qu'il ne l'aurait pas importuné de cette demande, s'il n'avait fait une perte considérable sur sa cargaison. Cléomène lui ayant répondu qu'il ne lui restait rien sur la pension que le roi lui donnait, Nicagoras, mécontent de ce refus, alla rapporter à Sosibius la raillerie de Cléomène. Sosibius écouta ce rapport avec plaisir, et, pour avoir un sujet plus grave d'irriter le roi, il persuada à Nicagoras de laisser, en partant, une lettre dans laquelle il accuserait Cléomène d'avoir formé le dessein d'aller, avec les vaisseaux et les troupes que le roi lui donnerait, s'emparer de Cyrène. Nicagoras écrivit la lettre et s'embarqua. Quatre

jours après, Sosibius remit la lettre au roi comme s'il venait de la recevoir, et il irrita tellement ce jeune prince, qu'il donna sur-le-champ l'ordre d'enfermer Cléomène dans une maison spacieuse, où sa pension lui serait toujours payée, mais d'où on lui ôterait tout moyen de s'échapper.

LXVII. Un traitement si inattendu affligea Cléomène; mais l'aventure qu'il eut ensuite lui fit envisager un avenir plus affligeant encore. Ptolémée, fils de Chryserme, un des amis du roi, avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt pour Cléomène, et il s'était établi entre eux une familiarité et une franchise réciproques. Cléomène l'ayant fait prier de venir le voir, il y alla, lui parla avec douceur, tâcha de lui ôter les soupçons qu'il pouvait avoir, et de justifier la conduite du roi. En sortant d'auprès de lui, il ne s'aperçut pas que Cléomène l'avait suivi par derrière jusqu'à la porte; là il reprit fortement les sentinelles de ce qu'elles gardaient si négligemment une bête féroce qu'il serait si difficile de rattraper si elle venait à s'échapper. Cléomène, qui l'avait entendu, se retira promptement, avant que Ptolémée pût le voir, et raconta à ses amis ce que ce courtisan avait dit. Renonçant alors aux espérances qu'ils avaient conservées jusqu'alors, ils vou-

lurent, dans le premier transport de leur colère, venger l'injustice et l'outrage que leur faisait Ptolémée, et mourir en vrais Spartiates, sans attendre qu'on les immolât, après les avoir engraissés comme des victimes. Rien, disaient-ils, ne serait plus honteux pour Cléomène, après avoir refusé tout accommodement avec Antigonus, prince guerrier et plein d'activité, que d'attendre dans l'inaction qu'un roi bateleur trouvât le loisir de quitter son tambourin et d'interrompre ses danses, pour prononcer son arrêt de mort.

LXVIII. Ils s'arrêtèrent à ce parti; et Ptolémée étant allé par hasard à Canope (*), ils firent courir le bruit dans Alexandrie que le roi devait les mettre en liberté; ensuite, d'après l'usage où sont les rois d'Égypte, quand ils veulent élargir un prisonnier, de lui envoyer la veille un souper et des présens, les amis de Cléomène préparèrent en dehors un grand festin qu'ils lui envoyèrent, en trompant ses gardes, à qui ils firent croire que c'était de la part du roi. Cléomène offrit un sacrifice, distribua aux gardes une grande partie des viandes qu'on lui avait envoyées, et, se mettant à table, la

(*) Ville à l'embouchure la plus occidentale du Nil, qui portait son nom.

tête couronnée de fleurs, il fit bonne chère avec ses amis. Il fut obligé, dit-on, de prévenir l'heure convenue pour l'exécution du projet, parce qu'il sut qu'un domestique qui était du secret était sorti pour aller voir une femme qu'il aimait. Il craignit d'être découvert, et voyant, sur le midi, ses gardes plongés dans le vin et dans le sommeil, il se revêtit de sa cotte d'armes, dont il avait décousu la manche droite, et sortit, l'épée nue à la main, avec ses amis, tous équipés de même, au nombre de treize. Hippotas l'un d'eux, quoique boiteux, marcha d'abord assez vite; mais ensuite s'apercevant que ses compagnons ralentissaient leur pas pour l'attendre, il leur dit de le tuer, afin de ne pas manquer leur entreprise pour un homme que sa faiblesse leur rendait inutile. Par bonheur, ils virent passer à cheval, près de la maison, un homme de la ville; ils prirent le cheval; et, l'ayant donné à Hippotas, ils coururent dans les rues d'Alexandrie, appelant le peuple à la liberté. Mais toute la force des Alexandrins se borna à louer, à admirer l'audace de Cléomène, et pas un n'eut le courage de lui donner le moindre secours. Trois des amis de Cléomène ayant rencontré Ptolémée, fils de Chrysermе, qui sortait du palais, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Un autre Ptolémée qui était pré-

posé à la garde de la ville marchait contre eux, monté sur un char; ils vont droit à lui, écartent ses domestiques et ses gardes, et le précipitant à bas de son char; ils le tuent sur la place. Ils marchent de là vers la citadelle, dans le dessein de briser les portes de la prison et de prendre avec eux les prisonniers qui y étaient enfermés en grand nombre. Mais les geôliers les avaient prévenus, et les portes étaient si bien fermées, que Cléomène, forcé d'abandonner cette entreprise, erra de tous côtés dans la ville, sans que personne vînt se joindre à lui : tout le monde fuyait à sa rencontre, saisi de frayeur.

LXIX. Cléomène, perdant toute espérance, dit à ses amis : « Il ne faut pas s'étonner que « des femmes commandent à des hommes qui « fuient ainsi la liberté. » Il les exhorta tous à mourir avec un courage digne de leurs exploits. Hippotas obtint par ses prières qu'un des plus jeunes de la troupe le tuerait le premier; les autres se tuèrent eux-mêmes sans effort et sans crainte, à l'exception de Pantéas, celui qui était entré le premier dans Mégalopolis. C'était un jeune homme d'une grande beauté, et le plus heureusement né pour la discipline des Spartiates; le roi, qui avait eu pour lui l'amitié la plus tendre, lui avait dit que lorsqu'il le verrait tomber mort lui et tous les autres, il se

tuât le dernier. Quand Pantéas les vit tous étendus par terre, il les visita l'un après l'autre, et les sonda avec la pointe de son épée, pour s'assurer s'il n'y en avait pas quelqu'un qui fût encore en vie. Lorsqu'il piqua Cléomène au talon, il aperçut un mouvement de contraction sur son visage; alors il le baisa, s'assit auprès de lui, et, après l'avoir vu expirer, il l'embrassa et se tua sur son corps.

LXX. Ainsi périt Cléomène, après avoir occupé seize ans le trône de Sparte, et s'y être montré aussi grand que nous venons de le peindre. Lorsque la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, tout le courage, toute la fermeté de sa mère Cratésicléa ne purent la soutenir contre un si grand malheur; elle prit dans ses bras les enfans de Cléomène, et les arrosa de ses larmes en déplorant son infortune. L'aîné de ces enfans s'étant dégagé de ses bras, monta sur le toit, sans que personne s'en doutât, et se précipita la tête la première. Il fut tout meurtri de sa chûte, mais il n'en mourut pas; on l'emporta, malgré ses cris, furieux de ce qu'on l'empêchait de mourir. Ptolémée, ayant appris tout ce qui venait de se passer, ordonna qu'on mît en croix le corps de Cléomène, enfermé dans un sac de cuir; qu'on fît mourir ses enfans, sa mère et toutes les femmes qu'elle avait

auprès d'elle. De ce nombre était l'épouse de Pantéas, femme d'une beauté et d'une taille admirables. Il n'y avait pas long-temps qu'elle avait épousé Pantéas; et ils étaient dans les premiers feux de leur tendresse, lorsqu'ils eurent une destinée si funeste. Elle avait voulu s'embarquer avec son mari lorsqu'il partit de Lacédémone; ses parens s'y opposèrent, et ayant employé la violence pour l'enfermer, ils la gardaient avec soin. Mais, quelques jours après, elle parvint à se procurer un cheval avec un peu d'argent; et, s'échappant la nuit, elle courut à toute bride vers le port de Ténare, monta sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Égypte, et se rendit auprès de son mari, où elle supporta avec beaucoup de douceur et même de gaîté toutes les peines de l'exil dans une terre étrangère. Quand les soldats menèrent Cratésicléa au supplice, elle la soutint, et, l'aidant à porter sa robe, elle encourageait cette reine, qui d'ailleurs d'elle-même n'avait aucune frayeur de la mort, et demandait seulement qu'on la fît mourir avant ses petits-fils; mais lorsqu'elle fut arrivée au lieu de l'exécution, on égorgea d'abord ses enfans à ses yeux; on la fit mourir ensuite, sans que, dans un malheur si affreux, il lui échappât d'autre parole que celle-ci : « O « mes enfans, où étiez-vous venus ! »

LXXI. La femme de Pantéas, qui était grande et forte, s'étant ceinte de sa robe, prit soin, sans rien dire et sans donner aucun signe de trouble, d'envelopper, avec ce qu'elle avait de linge, le corps de chacune de ses femmes, à mesure qu'elles étaient exécutées. Enfin, elle ajusta elle-même sa robe, la baissa jusqu'à ses pieds, et ne souffrit pas qu'aucun autre que l'exécuteur l'approchât ou la vît. Elle mourut en héroïne, sans avoir besoin, après sa mort, que personne la couvrît ou l'enveloppât, tant elle sut conserver, jusque dans la mort même, la pudeur de son âme, et environner son corps de ce voile de décence qui l'avait défendu toute sa vie! Ainsi, dans cette tragédie sanglante, où les femmes, à leurs derniers momens, disputèrent de courage avec les hommes, Lacédémone fit voir, d'une manière éclatante, qu'il n'est pas au pouvoir de la fortune d'outrager la vertu.

LXXII. Peu de jours après l'exécution, ceux qui gardaient sur la croix le corps de Cléomène virent autour de sa tête un serpent énorme qui lui couvrait le visage, et empêchait qu'aucun oiseau de proie ne pût en approcher. Ce prodige frappa le roi d'une crainte superstitieuse, et fut, pour les femmes, une occasion de faire des sacrifices, afin d'expier la mort de Cléomène,

qu'elles regardèrent comme un prince chéri des dieux et supérieur à la nature humaine. Le peuple d'Alexandrie courut en foule sur le lieu, et invoqua Cléomène comme un héros issu du sang des dieux. Enfin, des gens plus instruits firent cesser la superstition, en leur apprenant que comme les corps des bœufs, quand ils sont en putréfaction, engendrent des abeilles, ceux des chevaux produisent des guêpes, et ceux des ânes, des escarbots; de même, du corps des hommes, quand la liqueur qui forme la moelle des os s'épaissit et se fige, il en naît des serpens (14); et c'est d'après l'expérience qu'en avaient faite les anciens que, de tous les animaux, ils ont approprié le serpent aux héros.

NOTES

SUR AGIS ET CLÉOMÈNE.

(1) Cette famille des Agides prit son nom d'Agis, successeur d'Eurysthène ; il est le seul de cette branche royale qui ait porté ce nom, tandis que celle des Eurytionides a eu au moins trois, et peut-être quatre Agis.

(2) Pallène, ville d'Arcadie, aux confins de la Laconie. Il y avait dans l'Achaïe une autre ville que la similitude de nom fait quelquefois confondre avec celle-ci, mais qui doit se nommer Pellène Taygète, montagne de la Laconie, qui fut entr'ouverte par ce terrible tremblement de terre dans lequel Sparte manqua d'être détruite. Malée n'est qu'un promontoire au sud de la Laconie. Sellasie, près de la rivière d'Enus, était à l'orient d'été, par rapport à Lacédémone.

(3) Ce nom, composé de deux mots grecs, signifie *qui parle à tout le monde.*

(4) Phylarque vivait du temps de Ptolémée Evergète, et de son successeur Philopator, et par conséquent du temps d'Agis et de Cléomène. Il avait écrit l'histoire de la Grèce en 28 livres, depuis l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse, jusqu'à la mort

de Ptolémée Evergète. Il fut auteur de plusieurs ouvrages de mythologie. On ignore sa patrie.

(5) Terpandre et Thalétas, ou Thalès (il ne faut pas confondre ce dernier avec le philosophe de ce nom), étaient deux poètes musiciens très celébres, dont l'un, bien antérieur à Lycurgue, fut l'auteur du premier établissement de musique à Sparte; l'autre, attiré dans cette ville par Lycurgue, y fit le second établissement de musique. Phérécyde de Syrie florissait vers la soixantième olympiade; il n'appartint à aucune école particulière, et eut la gloire d'instruire Pythagore. Il fut surnommé le Théologien, et enseigna le premier dans la Grèce, au rapport de Cicéron, le dogme de l'immortalité de l'âme. Il mourut, dit-on, de la maladie pédiculaire.

(6) Ce temple de Minerve était tout d'airain, comme son nom l'indique; il existait encore du temps de Pausanias.

(7) Baton avait écrit l'histoire de Perse. Il était de Sinope; on ne sait pas précisément en quel temps il a vécu.

(8) Ce philosophe, né dans le Bosphore, vivait du temps de Ptolémée Evergète, et de son successeur. Il fut disciple de Zénon le fondateur de la secte stoïque, et après lui de Cléanthe. Diogène-Laërce nous a conservé la liste nombreuse de ses ouvrages. Le Borysthène est aujourd'hui le Nièper, qui se jette dans la mer Noire.

(9) Cette ville de Leuctres ne doit pas être confondue avec celle que la victoire d'Epaminondas a rendue si célèbre; celle-ci était en Béotie, et l'autre dans la Laconie, sur le golfe Messénique.

(10) Les Étoliens sont assez connus. Les Illyriens étaient situés le long de la mer Adriatique, et venaient joindre la Macédoine; mais cette dénomination est assez vague chez les anciens, et comprend une plus ou moins grande étendue de pays. Aujourd'hui c'est à-peu-près la Sclavonie proprement dite, la Dalmatie, la Croatie et la Bosnie.

(11) La cotyle, moitié du setier, comprenait six cyathes, chacun du poids de dix drachmes, et pesait par conséquent 60 drachmes : ainsi les deux cotyles, qui faisaient un setier, étaient du poids de 15 onces.

(12) C'étaient des montagnes qui s'étendaient depuis les rochers Scironides, sur le chemin de l'Attique, jusqu'à la Béotie, et au mont Cithéron. Ce nom signifie la montagne des Anes.

(13) C'est le promontoire de Junon, surnommée Acréa. Sur ce promontoire il y avait un temple consacré à cette déesse, différent de celui de la même déesse, appelé aussi Hérée, et situé au-dessus d'Argos; il était commun à cette ville et à celle de Mycènes, comme Strabon nous l'apprend. Il a été question de ce dernier dans la Vie d'Agésilas.

(14) Toute l'antiquité a cru à cette faculté qu'avaient les corps en putréfaction de produire des êtres organisés et vivans. Virgile a inséré cette fable dans le quatrième livre de ses Géorgiques, et en a fait une peinture charmante. Ovide l'a rapportée aussi dans le quinzième livre de ses Métamorphoses, et ailleurs. Archélaüs avait adressé au roi Ptolémée un ouvrage en vers sur cette matière; et il est probable que ce roi d'Egypte est ce même Ptolémée Philopator qui avait fait crucifier Cléomène, et que ce poète avait peut-être voulu par là calmer les frayeurs de ce prince.

Aujourd'hui les progrès de la physique ont fait abandonner ces vieilles erreurs, et personne ne croit plus à ces générations merveilleuses. Quant à l'apparition du serpent sur la tête et le visage de Cléomène, elle est toute simple et n'a rien qui tienne du prodige : cet animal s'était attaché à ces parties du corps exposé en croix, parce qu'elles étaient les seules découvertes.

TIBÉRIUS ET CAÏUS GRACCHUS.

SOMMAIRE.

I. Du père et de la mère des Gracques. II. Éducation que leur donne leur mère. III. Différences de leurs caractères. IV. Leur ressemblance. Mariage de Tibérius. V. Campagnes de Tibérius sous Scipion Africain le jeune. Sa questure. VI. Il fait avec les Numantins un traité qui sauve l'armée. VII. Jugement du peuple sur Mancinus et Tibérius, à l'occasion de ce traité. VIII. Usage d'affermer aux pauvres citoyens les terres du domaine, aboli par les riches. IX. Tibérius entreprend de le rétablir. Sagesse de sa loi. X. Discours dont il l'appuie. XI. Le tribun Octavius s'oppose à la loi. Seconde loi de Tibérius. XII. Autre loi de Tibérius, qui suspend tout magistrat de ses fonctions, jusqu'à ce que sa loi soit approuvée. XIII. Il fait déposer Octavius du tribunat. XIV. La loi pour la réduction des terres est adoptée. XV. Il met sa femme et ses enfans sous la protection du peuple. XVI. Loi qui ordonne de partager aux citoyens pauvres l'argent qui proviendrait de la succession d'Attalus. XVII. Question embarrassante que lui fait Titus Annius. XVIII. Discours de Tibérius pour justifier la déposition d'Octavius. XIX. Autres lois proposées par Tibérius. XX. Présages funestes pour Tibérius. XXI. Blossius l'encourage. XXII. Fulvius Flaccus vient l'avertir qu'on a formé dans le sénat le dessein de l'assassiner. XXIII. Nasica sort du sénat pour aller assassiner Tibérius. XXIV. Mort de Tibérius. XXV. Son corps est jeté dans le Tibre. XXVI. Nasica est obligé de sortir de Rome. Il meurt à Perga-

me. XXVII. Ressentiment du peuple contre Scipion l'Africain. XXVIII. Vie retirée de Caïus après la mort de son frère. XXIX. Comment il est engagé à marcher sur les traces de Tibérius. XXX. Il engage les villes de Sardaigne à fournir des vêtemens aux soldats romains. XXXI. Il revient à Rome et se justifie de l'accusation que son retour lui avait fait intenter. XXXII. Il est nommé tribun. XXXIII. Premières lois proposées par Caïus. XXXIV. Plusieurs autres lois qu'il propose. XXXV. Propositions sages et utiles faites par Caïus au sénat. XXXVI. Comment il fait construire de grands chemins. XXXVII. Il est nommé tribun pour la seconde fois. XXXVIII. Le sénat suscite Livius Drusus pour détruire, par des concessions excessives faites au peuple, le crédit de Caïus. XXXIX. Réflexions sur cette conduite du sénat. XL. Caïus nommé commissaire pour le rétablissement de Carthage. Mort de Scipion. XLI. Présages funestes. Caïus retourne à Rome. XLII. Il échoue dans la demande d'un troisième tribunat. XLIII. Un licteur du consul Opimius est tué par des gens du parti de Caïus. XLIV. Indignation du peuple sur l'intérêt que le sénat prend à cette mort. XLV. Le peuple fait la garde pendant la nuit à la maison de Caïus. XLVI. La femme de Caïus le conjure de ne pas aller à la place publique. XLVII. Mort de Fulvius. XLVIII. Mort de Caïus. XLIX. Leurs corps sont jetés dans le Tibre. L. Opimius meurt, convaincu de s'être vendu à Jugurtha. LI. Honneurs rendus par le peuple à la mémoire des Gracques. Parallèle d'Agis et de Cléomène avec Tibérius et Caïus.

I. Après avoir achevé l'histoire des deux rois de Sparte, Agis et Cléomène, les Vies des deux Romains, Tibérius et Caïus Gracchus, que nous allons mettre en parallèle avec eux, ne nous offriront pas des événemens moins funestes à

raconter. Ils étaient fils de Tibérius Gracchus, qui, honoré de la censure, de deux consulats et d'autant de triomphes, tirait de sa propre vertu une gloire bien supérieure à celle que lui donnaient toutes ces dignités. Aussi, après la mort de Scipion le vainqueur d'Annibal, fut-il choisi pour époux de Cornélie, fille de cet illustre Romain, quoiqu'il n'eût jamais été l'ami du père, et qu'au contraire ils eussent toujours été en opposition l'un avec l'autre. On raconte qu'un jour il trouva deux serpens dans son lit; que les devins, après avoir attentivement examiné ce prodige, lui défendirent de les tuer ou de les lâcher tous les deux; que par rapport au choix de l'un ou de l'autre, ils lui déclarèrent que s'il tuait le mâle, il hâterait sa propre mort, et qu'en tuant la femelle, il avancerait celle de Cornélie. Tibérius, qui aimait tendrement sa femme, et qui pensait d'ailleurs qu'étant déjà assez âgé, et Cornélie encore jeune, c'était à lui à mourir le premier, tua le mâle et lâcha la femelle. Il mourut peu de temps après, laissant douze enfans qu'il avait eus de Cornélie.

II. La veuve se mit à la tête de sa maison, et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfans. Elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'âme et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement

fait de préférer sa propre mort à celle d'une femme de ce mérite. Le roi Ptolémée lui ayant offert de venir partager son diadème, avec le rang et le titre de reine, elle le refusa. Dans son veuvage, elle perdit le plus grand nombre de ses enfans, et ne conserva qu'une fille, qui fut mariée au jeune Scipion, et deux fils, Tibérius et Caïus Gracchus, dont nous écrivons la vie. Elle les éleva avec tant de soin, qu'étant, de l'aveu de tout le monde, les jeunes Romains les plus heureusement nés pour la vertu, leur excellente éducation parut encore avoir surpassé la nature. Les statues et les portraits de Castor et de Pollux, malgré la ressemblance de leurs traits, laissent voir cependant une différence sensible, qui fait reconnaître que l'un était plus propre à la lutte et l'autre à la course. De même la grande conformité qu'avaient entre eux les deux jeunes Gracchus, pour la force, la tempérance, la libéralité, l'éloquence et la grandeur d'âme, n'empêchait pas qu'il n'éclatât dans leurs actions et dans leur conduite politique des différences marquées, que je crois à propos d'exposer avant d'entrer dans le détail de leur vie.

III. Premièrement, Tibérius avait l'air du visage, le regard et les mouvemens plus doux, plus modérés que son frère; Caïus était plus

vif et plus véhément. Lorsqu'ils parlaient en public, l'un se tenait toujours à la même place, dans un maintien posé; l'autre fut le premier des Romains qui donna l'exemple de marcher dans la tribune, de rejeter sa robe de dessus ses épaules, comme on dit de Cléon l'Athénien, qu'il fut le premier orateur, qui, dans ses harangues, ouvrit son manteau et se frappa la cuisse. En second lieu, l'éloquence de Caïus, pleine de passion et de véhémence, imprimait une sorte de terreur; celle de Tibérius, naturellement plus douce, était propre à exciter la compassion. Sa diction était pure et châtiée; celle de son frère était persuasive et ornée avec une sorte de recherche. On voyait la même différence dans leur table et dans leur manière ordinaire de vivre. Tibérius menait une vie simple et frugale; Caïus, comparé aux autres Romains, paraissait tempérant et sobre; mais, en comparaison de son frère, il était recherché et donnait dans le superflu : aussi Drusus lui reprocha-t-il d'avoir acheté des tables de Delphes, d'argent massif, qui lui avaient coûté douze cent cinquante drachmes la livre pesant (*). La différence de leurs mœurs sui-

(*) Onze cent vingt-cinq livres.

vait celle de leur langage : Tibérius était doux et tranquille; Caïus avait de la rudesse et de l'emportement; souvent, dans ses discours, il s'abandonnait sans le vouloir à des mouvemens impétueux de colère; il haussait la voix, se laissait aller à des invectives, et tombait dans le plus grand désordre. Pour remédier à ces écarts, un esclave, nommé Licinius, qui ne manquait pas d'intelligence, se tenait derrière lui, avec un de ces instrumens de musique qui servent à régler la voix; et lorsqu'il sentait à l'éclat des sons que son maître s'emportait et se livrait à la colère, il lui soufflait un ton plus doux, qui, modérant aussitôt la véhémence de Caïus et lui faisant baisser la voix, adoucissait sa déclamation et le ramenait à une disposition plus tranquille. Telles étaient les différences qu'on remarquait entre eux.

IV. Mais la valeur contre les ennemis, la justice envers les inférieurs, l'exactitude dans les fonctions publiques, la tempérance dans l'usage des plaisirs, étaient égales dans l'un et dans l'autre. Tibérius avait neuf ans de plus que son frère; ce qui mit entre son administration et celle de Caïus un intervalle considérable, et rien ne contribua davantage à renverser toutes leurs entreprises. Comme ils ne fleurirent pas tous deux ensemble, ils ne purent réunir leur

puissance; ce qui l'aurait considérablement augmentée et peut-être rendue invincible. Je vais donc écrire séparément la Vie de chacun d'eux, et je commence par l'aîné. Tibérius, à peine sorti de l'enfance, se fit une réputation si rapide et si brillante, qu'il fut jugé digne d'être associé au collége des augures, moins encore pour sa naissance que pour sa vertu. Appius Claudius rendit à son mérite un témoignage bien flatteur, lorsque cet homme illustre, honoré du consulat et de la censure, que sa dignité personnelle avait fait nommer prince du sénat, et qui par sa grandeur d'âme surpassait tous les Romains de son temps, s'étant trouvé avec lui à un festin des augures, après l'avoir comblé de marques d'amitié, lui proposa sa fille en mariage. Tibérius accepta sans balancer une proposition si flatteuse. Les conventions ayant été faites sur-le-champ, Appius, en rentrant chez lui, appela sa femme dès le seuil de la porte : « Antistia, lui cria-t-il, je « viens de promettre en mariage notre fille « Claudia.—Pourquoi donc cet empressement? « lui répondit sa femme avec surprise, et qu'é- « tait-il besoin de précipiter ce mariage, à « moins que vous ne lui ayez trouvé pour mari « Tibérius Gracchus. » Je n'ignore pas que quelques historiens attribuent ce fait à Tibé-

rius, père des Gracques, et à Scipion l'Africain: mais le plus grand nombre suit l'opinion que j'ai adoptée, et Polybe lui-même assure qu'après la mort de Scipion l'Africain, tous ses parens assemblés donnèrent la préférence à Tibérius le père, pour lui faire épouser Cornélie, que son père n'avait pas mariée avant de mourir.

V. Le jeune Tibérius, servant en Afrique sous le second Scipion, qui avait épousé sa sœur, vivait dans la tente de son général, dont il reconnut bientôt l'excellent naturel, et ces qualités admirables si propres à exciter dans les autres l'amour de la vertu et le désir de l'imiter. Pour lui, il surpassa en peu de temps tous les jeunes gens de l'armée en valeur et en soumission à la discipline. Il monta le premier sur la muraille d'une ville ennemie, au rapport de Fannius (*), qui dit même y être monté avec lui, et avoir partagé la gloire de ce trait de courage. Après cette guerre, il fut nommé questeur, et le sort l'envoya servir contre les Numantins, sous le consul Mancinus, homme qui ne manquait pas de talens, mais qui fut le plus malheureux des généraux romains. Il est vrai que ses malheurs et les événemens funestes qu'il éprouva ne ser-

(*) Fannius, gendre de Lélius, avait composé une Histoire et des Annales dont Brutus fit un abrégé.

virent qu'à faire éclater non seulement la prudence et le courage de Tibérius, mais, ce qui est plus admirable encore, son respect et sa déférence pour son général, à qui le sentiment de ses infortunes avait fait presque oublier son rang et son autorité. Découragé par la perte de plusieurs batailles, il tenta de se retirer à la faveur de la nuit, et d'abandonner son camp. Les Numantins, avertis de sa retraite, commencèrent par s'emparer du camp; ensuite, se mettant à la poursuite des fuyards, ils massacrèrent les derniers, et enveloppant toute l'armée, ils la poussèrent dans des lieux difficiles, d'où il était impossible de la dégager. Mancinus, désespérant de forcer les passages, envoya un héraut aux ennemis, pour entrer avec eux en composition. Ils répondirent qu'ils ne se fieraient à personne qu'à Tibérius, et demandèrent qu'on le leur envoyât. Ils avaient conçu cette estime pour ce jeune homme et sur la réputation dont il jouissait dans l'armée, et par le souvenir qu'ils conservaient de son père Tibérius, qui, faisant la guerre en Espagne, après avoir soumis plusieurs peuples, avait accordé la paix aux Numantins, et avait fait ratifier le traité par le peuple romain, qui l'avait exécuté avec une religieuse exactitude.

VI. On leur envoya donc Tibérius, qui, s'é-

tant abouché avec les principaux officiers, en obtenant d'eux certaines conditions, en leur cédant sur d'autres, conclut un traité qui sauva évidemment vingt mille citoyens, outre les esclaves et ceux qui suivaient l'armée sans être enrôlés. Les Numantins restèrent maîtres de tout ce qui était dans le camp romain, et le pillèrent. Les registres de Tibérius se trouvèrent parmi le butin; ils contenaient ses comptes de recette et de dépense pendant sa questure; et comme il attachait un grand prix à les recouvrer, il quitta l'armée qui était déjà en marche, et s'en alla à Numance, accompagné seulement de trois ou quatre de ses amis. Il appela les commandans de la place, et les pria de lui faire rendre ses registres, afin qu'à Rome ses ennemis ne prissent pas sujet de le calomnier, lorsque cette perte le mettait hors d'état de rendre ses comptes. Les Numantins, ravis de l'occasion qui se présentait de l'obliger, l'invitèrent à entrer dans Numance; et, le voyant s'arrêter pour délibérer sur ce qu'il devait faire, ils sortirent de la ville, s'approchèrent de lui, et, le prenant par la main, le conjurèrent avec instance de ne plus les regarder comme des ennemis, et de prendre en eux toute confiance. Tibérius crut devoir le faire, soit par le désir de recouvrer ses registres, soit par la crainte

de les offenser s'il paraissait se défier d'eux. Dès qu'il fut entré, les magistrats lui firent servir à dîner, le pressèrent de s'asseoir et de manger avec eux. Ils lui rendirent ensuite ses registres, et l'invitèrent à prendre dans le butin tout ce qu'il voudrait. Il ne prit que l'encens dont il se servait pour les sacrifices publics ; et il les quitta, après les avoir remerciés et leur avoir donné des marques sensibles de confiance et d'amitié.

VII. Lorsqu'il fut de retour à Rome, la paix dont il avait été l'agent fut généralement blâmée, comme déshonorante pour la dignité de Rome ; mais les parens et les amis des soldats qui avaient servi dans cette guerre, et qui formaient une grande portion du peuple, s'assemblèrent autour de Tibérius, et, attribuant au général seul ce qu'il y avait de honteux dans le traité, ils disaient hautement que c'était à Tibérius qu'on devait la conservation de tant de milliers de citoyens. Ceux qui étaient mécontens de cette paix voulaient qu'on suivît l'exemple des anciens Romains, qui renvoyèrent aux Samnites des généraux qui s'étaient trouvés trop heureux d'échapper à ce peuple par un accord honteux, et leur livrèrent ainsi tous ceux qui avaient concouru ou consenti au traité, tels que les questeurs, les tribuns des

soldats, pour faire ainsi retomber sur leur tête le parjure et l'infraction de la paix (*). Le peuple fit paraître en cette occasion sa bienveillance et son affection pour Tibérius ; il ordonna que le consul Mancinus serait livré aux Numantins, nu et chargé de fers, et il fit grâce à tous les autres en faveur de Tibérius. On croit que la considération de Scipion, alors le plus grand des Romains, fut fort utile à Tibérius; mais on blâma Scipion de n'avoir pas empêché la condamnation de Mancinus, et fait confirmer la paix conclue avec les Numantins, dont Tibérius, son parent et son ami, était l'auteur.

VIII. Il paraît que ces plaintes contre Scipion venaient surtout de l'ambition de Tibérius et du zèle trop vif de ses amis et de quelques sophistes qui voulaient l'irriter contre Scipion; mais leur mésintelligence ne dégénéra point en une inimitié déclarée, et ne produisit rien de fâcheux. Il est même vraisemblable que Tibérius ne serait pas tombé dans les malheurs qu'il éprouva depuis, si, lorsqu'il publia ses nouvelles lois, Scipion eût été à Rome; mais il était déjà occupé à la guerre de Numance quand Tibérius entreprit de les faire passer à

(*) C'est le traité des fourches caudines, qui est connu de tout le monde.

l'occasion suivante. Les Romains avaient coutume de vendre une partie des terres qu'ils avaient conquises sur les peuples voisins, d'annexer les autres au domaine, et de les donner à ferme aux citoyens qui ne possédaient aucun fonds, à la charge d'une légère redevance au trésor public. Les riches ayant porté ces rentes à un plus haut prix, avaient évincé les pauvres de leurs possessions; on fit donc une loi qui défendait à tout citoyen d'avoir en fonds plus de cinq cents plèthres (*) de terre. Cette loi contint quelque temps la cupidité des riches, et vint au secours des pauvres, qui, par ce moyen, demeurèrent sur les terres qu'on leur avait affermées, et conservèrent chacun la portion qui lui était échue dès l'origine des partages. Dans la suite, les voisins riches se firent adjuger ces fermes sous des noms empruntés, et enfin ils les tinrent ouvertement en leur propre nom. Alors les pauvres, dépouillés de leurs possessions, ne montrèrent plus d'empressement pour faire le service militaire, et ne désirèrent plus d'élever des enfans. Ainsi l'Italie allait être bientôt dépeuplée d'habitans libres, et remplie d'esclaves barbares, que les riches

(*) Mesure de cent pieds qu'on a confondue à tort avec l'arpent.

employaient à la culture des terres pour remplacer les citoyens qu'ils en avaient chassés. Caïus Lélius, l'ami de Scipion, entreprit de remédier à cet abus; mais les Romains les plus puissans s'y étant opposés, il craignit une sédition et abandonna son projet. Cette modération lui mérita le surnom de sage ou de prudent: car le mot latin signifie, ce me semble, l'un et l'autre.

IX. Tibérius n'eut pas été plus tôt nommé tribun du peuple, qu'il reprit le projet de Scipion. Ce fut, suivant la plupart des historiens, à l'instigation du rhéteur Diophanes et du philosophe Blossius, dont l'un avait été banni de Mytilène, et l'autre, né à Cumes, en Italie, avait été fort lié à Rome avec Antipater de Tarse, qui l'avait honoré de la dédicace de quelques-uns de ses Traités philosophiques [1]. Quelques écrivains leur donnent pour complice sa mère Cornélie, qui ne cessait de reprocher à ses fils que les Romains l'appelaient la belle-mère de Scipion, et pas encore la mère des Gracques. D'autres prétendent que Spurius Posthumius en fut la cause indirecte. Tibérius, dont il était le compagnon et le rival en éloquence, voyant, à son retour de l'armée, que Spurius lui était bien supérieur en gloire et en puissance, et qu'il attirait l'admiration publique, voulut se

rendre supérieur à lui en exécutant ce projet hasardeux, et qui tenait la ville dans la plus grande attente. Caïus son frère, dans un Mémoire qu'il a laissé, rapporte que Tibérius, en traversant la Toscane pour aller de Rome à Numance, vit ce beau pays désert, et n'ayant pour laboureurs et pour pâtres que des étrangers et des barbares; et que ce tableau affligeant lui donna dès-lors la première pensée d'un projet qui fut pour eux la source de tant de malheurs. Mais ce fut réellement le peuple lui-même qui alluma le plus son ambition, et qui le détermina à cette entreprise, en couvrant les portiques, les murailles et les tombeaux, d'affiches par lesquelles on l'excitait à faire rendre aux pauvres les terres du domaine. Au reste, il ne rédigea pas seul la loi ; il prit conseil des citoyens de Rome les plus distingués par leur réputation et par leur vertu : entre autres, de Crassus, le grand pontife, de Mucius Scévola, célèbre jurisconsulte, alors consul, et de son beau-père même, Appius Claudius. C'était, d'ailleurs, la loi la plus douce et la plus modérée qu'on pût faire contre l'injustice et l'avarice les plus révoltantes. Ces hommes, qui méritaient d'être punis de leur désobéissance, et chassés, après avoir payé l'amende, des terres qu'ils possédaient contre

la disposition des lois, il leur ordonnait seulement de s'en dessaisir en recevant le prix des fonds qu'ils retenaient injustement, et de les céder aux citoyens qui en avaient besoin pour vivre.

X. Quelque douce que fût cette réforme, le peuple s'en contenta, et consentit à oublier le passé, pourvu qu'on ne lui fît plus d'injustice à l'avenir, mais les riches et les grands propriétaires, révoltés par avarice contre la loi, et contre le législateur par dépit et par opiniâtreté, voulurent détourner le peuple de la ratifier; ils lui peignirent Tibérius comme un séditieux, qui ne proposait un nouveau partage des terres que pour troubler le gouvernement et mettre la confusion dans toutes les affaires. Leurs efforts furent inutiles: Tibérius soutenait la cause la plus belle et la plus juste avec une éloquence qui aurait pu donner à la plus mauvaise des couleurs spécieuses. Il se montrait redoutable et invincible, lorsque, du haut de la tribune, que le peuple environnait en foule, il parlait en faveur des pauvres: « Les bêtes sau« vages, disait-il, qui sont répandues dans l'I« talie ont leurs tanières et leurs repaires où « elles peuvent se retirer, et ceux qui com« battent, qui versent leur sang pour la dé» fense de l'Italie, n'y ont d'autre propriété que

« la lumière et l'air qu'ils respirent : sans mai-
« son, sans établissement fixe, ils errent de
« tous côtés avec leurs femmes et leurs enfans.
« Les généraux les trompent, quand ils les ex-
« hortent à combattre pour leurs tombeaux et
« pour leurs temples : mais dans un si grand
« nombre de Romains, en est-il un seul qui
« ait un autel domestique et un tombeau où re-
« posent ses ancêtres ? Ils ne combattent et ne
« meurent que pour entretenir le luxe et l'opu-
« lence d'autrui ; on les appelle les maîtres de
« l'univers, et ils n'ont pas en propriété une
« motte de terre. »

XI. Ce discours, qu'il prononça avec un grand courage et beaucoup de pathétique, remplit le peuple d'un enthousiasme qu'il ne pouvait contenir, et ne fut contredit par aucun de ses adversaires. Laissant donc toute discussion, ils s'adressèrent au tribun Marcus Octavius, jeune homme grave et modéré dans ses mœurs, et d'ailleurs l'ami particulier de Tibérius. Aussi, par égard pour son collègue, Octavius refusa-t-il d'abord de mettre opposition à sa loi; mais, pressé vivement par les plus puissans d'entre les Romains, et comme forcé dans sa résistance, il se déclara contre Tibérius, et s'opposa à la ratification de sa loi. Parmi les tribuns, c'est toujours l'opposition qui l'em-

porte : l'accord de tous les autres est sans force, quand un seul refuse son consentement. Tibérius, irrité de cette opposition, retira cette première loi si douce pour les riches, et en proposa une seconde plus agréable au peuple, et plus rigoureuse pour leurs injustes oppresseurs : elle ordonnait à ceux-ci de quitter sur-le-champ les terres qu'ils occupaient, au mépris des anciennes lois. Cette nouvelle ordondonnance fit naître entre Octavius et lui des combats continuels dans la tribune ; et quoiqu'ils y parlassent l'un et l'autre avec autant de véhémence que d'obstination, il ne leur échappa jamais une parole injurieuse, ni un seul mot que la colère eût dicté : tant il est vrai que, non seulement dans l'ivresse des plaisirs, mais encore dans les emportemens de la colère, un bon naturel, une sage éducation, modèrent l'esprit, et le retiennent dans les bornes de l'honnêteté.

XII. Tibérius, voyant que sa loi intéressait personnellement Octavius, qui possédait beaucoup de terres du domaine, lui offrit, pour faire cesser son opposition, de lui rendre de son propre bien, qui n'était pas fort considérable, le prix de ses terres. Octavius ayant rejeté cette offre, Tibérius rendit une ordonnance qui suspendait l'exercice des fonctions de

toutes les magistratures, jusqu'à ce que sa loi eût été soumise aux suffrages du peuple. Il ferma et scella de son propre sceau les portes du temple de Saturne, afin que les questeurs ne pussent y rien prendre, ni rien y porter; il prononça de fortes amendes contre ceux des préteurs qui désobéiraient à son ordonnance, et la crainte de les encourir força tous les magistrats de suspendre l'exercice de leurs charges. A l'instant les possesseurs des terres prirent des habits de deuil, et se présentèrent sur la place dans l'état le plus triste et le plus abattu. Ils tendirent secrètement des embûches à Tibérius, et apostèrent des meurtriers pour l'assassiner; et comme il en fut averti, il porta sous sa robe, au vu de tout le monde, un de ces poignards dont se servent les brigands, et que les Romains appellent dolons (2). Le jour de l'assemblée. Tibérius appelait le peuple pour donner les suffrages, lorsque les riches enlevèrent les urnes et causèrent par là une grande confusion. Mais comme les partisans de Tibérius, beaucoup plus nombreux que leurs adversaires, l'auraient emporté de force, que déjà même ils se rassemblaient en foule autour de lui, Manlius et Fulvius, deux personnages consulaires, tombant aux genoux de Tibérius, et lui serrant les mains, le conjurèrent, les lar-

mes aux yeux, de renoncer à son entreprise. Tibérius, qui sentit de quel danger la ville était menacée, qui respectait d'ailleurs Manlius et Fulvius, leur demanda ce qu'ils voulaient qu'il fît. Ils lui répondirent qu'ils ne se croyaient pas capables de lui donner conseil dans une affaire si importante, et ils le conjurèrent d'en référer au sénat ; ce qu'il leur accorda sur-le-champ.

XIII. Le sénat, qui déjà s'était assemblé, n'ayant pu rien terminer à cause du grand crédit que les riches avaient dans ce corps, Tibérius eut recours à un moyen injuste en soi et contraire aux lois, mais auquel il se détermina par le désespoir de faire passer autrement sa loi ; ce fut de déposer Octavius du tribunat. Il lui parla d'abord en public, et le conjura, avec les paroles et les manières les plus insinuantes, de lever son opposition, d'accorder cette grâce au peuple, qui ne demandait rien que de juste, et qui n'obtiendrait même qu'une faible récompense de tous ses travaux et de tous les dangers auxquels il était chaque jour exposé. Octavius ne se laissant point fléchir à ses prières : « Je vois, lui dit Tibérius, qu'ayant tous « deux, comme tribuns du peuple, un pou- « voir égal, le différent que nous avons en- « semble ne pourrait se terminer que par les

« armes : je n'y connais qu'un seul remède, « c'est que l'un de nous soit déposé de sa char- « ge. » En même temps il ordonne à Octavius de demander d'abord les suffrages du peuple sur son collègue, ajoutant qu'il descendrait sur-le-champ de la tribune, et rentrerait dans la classe des simples citoyens, si c'était la volonté du peuple. Octavius n'ayant pas voulu se prêter à cet arrangement : « Je demanderai, lui « dit Tibérius, que le peuple donne sur vous « ses suffrages, à moins qu'après avoir eu le « temps de la réflexion vous n'ayez changé « d'avis ; » et il congédia l'assemblée. Le lendemain, le peuple s'étant rassemblé, Tibérius monte à la tribune et tente un dernier effort pour gagner Octavius ; mais le trouvant toujours inflexible, il rend une ordonnance qui le destitue du tribunat, et appelle aussitôt le peuple aux suffrages pour une nouvelle élection. Le nombre des tribus était de trente-cinq : dix-sept avaient déjà donné leurs voix contre Octavius, et il n'en fallait plus qu'une pour qu'il fût réduit à l'état de simple particulier. Tibérius fit arrêter les suffrages ; et s'adressant de nouveau à Octavius, il le conjura, en le tenant étroitement serré dans ses bras, à la vue de tout le peuple, de ne pas s'exposer à l'affront d'une destitution publique, et de ne pas le charger

lui-même de l'odieux d'une ordonnance si dure et si sévère. Octavius, dit-on, fut ému et attendri de ces prières; ses yeux se remplirent de larmes, et il garda long-temps le silence; mais enfin ses regards s'étant portés sur les riches et les possesseurs des terres, qui étaient en fort grand nombre, la honte et la crainte des reproches qu'ils pourraient lui faire le retinrent; et s'exposant avec courage à ce qui pouvait lui arriver de plus terrible, il dit à Tibérius qu'il n'avait qu'à faire ce qu'il voudrait. Sa déposition ayant été prononcée par le peuple, Tibérius commanda à un de ses affranchis (car c'étaient ses affranchis qui lui servaient de licteurs) de le faire sortir de la tribune; cette circonstance ajouta encore à la compassion qu'excitait Octavius, qu'on voyait si ignominieusement arraché de son siége. Le peuple voulut même se jeter sur lui; mais les riches, accourus pour le défendre, repoussèrent les efforts de la multitude. Octavius ne se sauva qu'avec peine de la fureur du peuple; un esclave fidèle, qui s'était toujours tenu devant lui pour parer les coups, eut les yeux arrachés. Ce fut contre l'intention de Tibérius, qui ne fut pas plus tôt informé de ce désordre, qu'il courut précipitamment pour en prévenir les suites.

XIV. La loi sur le partage des terres passa

donc sans résistance ; on nomma trois commissaires pour en faire la recherche et la distribution ; ce fut Tibérius lui-même avec Appius Claudius, son beau-père, et son frère Caïus Gracchus, qui n'était pas alors à Rome : il servait au siége de Numance, sous Scipion l'Africain. Tibérius, ayant terminé cette affaire paisiblement et sans trouver d'opposition, fit nommer un tribun à la place d'Octavius ; mais au lieu de le choisir dans la classe des citoyens les plus distingués, il prit un de ses cliens, nommé Mucius. Les nobles, indignés de ce choix, et craignant tout de l'accroissement de sa puissance, ne cessaient de lui attirer des mortifications dans le sénat. Il avait demandé qu'on lui fournît, suivant l'usage, aux dépens du public, une tente pour aller faire le partage des terres ; ils la lui refusèrent, quoiqu'elle eût été toujours accordée pour des commissions bien moins importantes. Sa dépense fut taxée à neuf oboles par jour (*), sur le rapport de Scipion Nasica, qui, dans cette occasion, se déclara, sans aucun ménagement, l'ennemi de Tibérius, parce qu'il possédait une grande étendue de ces terres domaniales, et qu'il lui en coûtait beaucoup d'être forcé de s'en dessaisir.

(*) Environ 1 liv. 7 s., à trois sous chaque obole.

XV. La haine des riches contre le tribun ne faisait qu'enflammer davantage le peuple. Un des amis de Tibérius étant mort subitement, il parut sur son corps des taches suspectes. La multitude, ne doutant pas qu'il n'eût été empoisonné, courut à son convoi en poussant de grands cris, et, s'étant chargée de son lit funèbre, se répandit autour du bûcher. Le soupçon de son empoisonnement se confirma lorsqu'on vit son cadavre crever et rendre une si grande quantité d'humeurs corrompues, que le feu en fut éteint (*). On voulut inutilement le rallumer; le bûcher ne s'enflamma qu'après qu'on l'eut transporté dans un autre endroit; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à lui faire prendre feu. Tibérius, pour irriter davantage le peuple, prit un habit de deuil; et ayant conduit ses enfans sur la place publique, il supplia le peuple de les prendre sous sa protection, eux et leur mère, parce qu'il désespérait lui-même de son salut.

XVI. Cependant Attalus Philopator, roi de Pergame, étant mort, et Eudème le Pergaménien ayant apporté à Rome le testament de ce prince qui instituait le peuple Romain son héritier, Tibérius, qui cherchait toujours à flat-

(*) L'extinction du feu n'était pas une preuve de poison.

ter la multitude, proposa sur-le-champ, par une nouvelle loi, que l'argent de la succession d'Attalus, qu'on avait apporté à Rome, fût partagé entre les citoyens à qui il était échu des terres par le sort, afin qu'ils pussent se fournir d'instrumens aratoires, et faire les premières avances de la culture. Il ajoutait que la destination des villes qui avaient appartenu à ce prince n'était pas de la compétence du sénat, et qu'il en ferait lui-même le rapport à l'assemblée du peuple. Cette loi blessa singulièrement ce premier corps de l'état. Un sénateur nommé Pompéïus dit qu'étant voisin de Tibérius, il savait très certainement qu'Eudème de Pergame lui avait apporté la robe de pourpre et le diadème du roi, comme devant un jour régner à Rome. Quintus Métellus lui reprocha qu'il tenait une conduite bien différente de celle de son père : lorsque celui-ci était censeur, et qu'il revenait de souper en ville, tous les citoyens éteignaient leurs lumières, de peur qu'il ne les soupçonnât d'avoir trop prolongé leurs repas et leurs amusemens; et lui, il se faisait éclairer la nuit par les hommes les plus misérables et les plus séditieux.

XVII. Titus Annius, homme peu honnête et peu sage, mais qui, dans la dispute, embarrassait tout le monde par ses questions et par ses

reparties, proposa un compromis à Tibérius, dans le cas où il lui prouverait qu'il avait imprimé une note d'infamie à son collègue, dont les lois rendaient la personne sacrée et inviolable. Cette provocation ayant causé quelque mouvement, Tibérius s'avance, assemble le peuple, et ordonne qu'on amène Annius pour lui faire son procès. Celui-ci, qui se sentait trop inférieur à Tibérius en dignité et en éloquence, a recours à ses subtilités ordinaires, et demande à Tibérius qu'avant que l'accusation commence il veuille bien répondre à une question fort simple. Tibérius lui ayant permis de l'interroger, il se fait un profond silence; et Annius prenant la parole : « Si vous vouliez, lui dit-il, « me déshonorer et me couvrir d'infamie, et « que j'appelasse à mon secours un de vos col« lègues, que ce collègue se levât pour prendre « ma défense, irrité de cette démarche, le fe« riez-vous déposer de sa charge? » Cette question déconcerta tellement Tibérius, que, quoiqu'il fût d'ailleurs l'homme du monde le plus prompt et le plus hardi à parler, il n'eut rien à répondre, et congédia l'assemblée.

XVIII. Mais comme il ne pouvait se dissimuler que de tous les actes de son tribunat c'était la destitution d'Octavius qui avait le plus offensé, non seulement les nobles, mais le peuple

même, qui regardait cette entreprise comme l'avilissement et la ruine de la dignité tribunitienne, qui s'était maintenue jusqu'alors dans tout son éclat, il prononça devant le peuple un long discours, dont je crois à propos d'extraire ici quelques raisonnemens, pour faire connaître la force de son éloquence et son talent pour la persuasion. « Un tribun, disait-il, « est sans doute une personne sacrée et inviola- « ble, parce qu'il est, en quelque sorte, con- « sacré au peuple, et chargé de veiller à ses « intérêts; mais si, oubliant cette destination, « il se rend injuste envers le peuple, s'il énerve « sa puissance, s'il l'empêche de donner ses suf- « frages, alors, infidèle au but de son institu- « tion, il se prive lui-même des priviléges atta- « chés à sa charge. Il faudrait donc souffrir « qu'un tribun abattît le Capitole, qu'il bru- « lât nos arsenaux : en commettant ces excès, « ce serait sans doute un mauvais tribun, mais « enfin il le serait. Mais quand il veut détruire « la puissance même du peuple, il cesse d'être « tribun. Quelle inconséquence étrange qu'un « tribun pût à son gré faire traîner un consul « en prison, et que le peuple n'eût pas le droit « d'ôter au tribun une autorité dont il abuse « contre celui de qui il l'a reçue! Le peuple « nomme également et le consul et le tribun. La

« dignité royale, qui renferme en elle la puis-
« sance de toutes les magistratures, est de plus
« consacrée par des cérémonies augustes qui lui
« impriment un caractère divin. Cependant
« Rome chassa Tarquin, qui usait injustement
« de son autorité, et le crime d'un seul fit
« détruire cette puissance qui était la plus an-
« cienne parmi nous, et à laquelle Rome même
« devait son origine. Qu'avons-nous de plus
« saint et de plus vénérable dans notre ville
« que ces vierges consacrées à la garde et à
« l'entretien du feu immortel? Si pourtant
« quelqu'une d'elles viole son vœu de virginité,
« elle est enterrée toute vive. Leur négligence
« dans le service des dieux leur fait perdre cette
« inviolabilité qu'elles n'ont que pour servir les
« dieux. Il n'est donc pas juste qu'un tribun
« qui offense le peuple conserve une franchise
« qu'il ne reçoit que pour l'intérêt du peuple,
« puisqu'il détruit lui-même l'autorité dont il
« tire toute la sienne. Si le choix du plus grand
« nombre des tribus lui a justement conféré le
« tribunat, n'est-il pas plus juste qu'il en soit
« dépouillé, lorsque toutes les tribus ont donné
« leur suffrage pour sa déposition? Est-il rien
« de si sacré et de si inviolable que les offran-
« des faites aux dieux? Mais a-t-on jamais em-
« pêché le peuple de s'en servir, de les chan-

« ger, de les transporter à son gré d'un lieu à « un autre ? Pourquoi donc ne pourrait-il pas « faire du tribunat comme d'une de ces offran- « des, et le transférer d'une personne à une au- « tre ? Une preuve certaine que cette magis- « trature n'est ni inviolable, ni inamovible, « c'est que souvent ceux qui en vaient été lé- « gitimement investis ont demandé eux-mê- « mes à en être déchargés. » Telles furent les principaux raisonnemens sur lesquels Tibérius motiva sa justification.

XIX. Ses amis voyant la ligue des nobles contre lui et les menaces qu'ils ne cessaient de lui faire, crurent qu'il importait à sa sûreté de demander un second tribunat. Il recommença donc à flatter le peuple par des lois qui abrégeaient les années du service militaire ; qui permettaient d'appeler au peuple des sentences de tous les tribunaux ; qui joignaient aux sénateurs, chargés seuls alors de tous les jugemens, un pareil nombre de chevaliers ; qui affaiblissaient de toutes manières la puissance du sénat ; et en cela il cherchait moins à procurer les véritables intérêts du peuple qu'à satisfaire son ressentiment et son obstination. Quand il recueillit les suffrages sur les nouvelles lois, il s'aperçut que l'absence d'une partie du peuple donnait la supériorité à ses adversaires. Alors

ses partisans commencèrent à dire des injures aux autres tribuns, afin de gagner du temps; enfin, Tibérius congédia l'assemblée et la remit au lendemain. Il se rendit sur la place publique dans une contenance triste et abattue, et il supplia le peuple, les larmes aux yeux, de veiller à sa sûreté, parce qu'il craignait que, dans la nuit suivante, ses ennemis ne vinssent forcer sa maison et le massacrer. Ses alarmes échauffèrent tellement le peuple, qu'un grand nombre de citoyens allèrent lui servir de gardes, et passèrent la nuit autour de sa maison.

XX. Le lendemain, à la pointe du jour, celui qui avait la garde des poulets sacrés, dont les Romains se servent pour la divination, les apporta sur la place et leur jeta la nourriture ordinaire; mais il n'en sortit qu'un seul de la cage, après que l'officier l'eut long-temps secouée; encore ne voulut-il pas manger; il leva seulement l'aile gauche, étendit la cuisse et rentra dans la cage. Ce présage sinistre en rappela à Tibérius un autre qu'il avait eu précédemment. Il avait un casque magnifiquement orné, et d'une beauté remarquable, dont il se servait dans les combats; des serpens s'y étant glissés sans être aperçus, y déposèrent leurs œufs et les y firent éclore. Ce souvenir lui fit redouter davantage le présage des poulets; il sortit cependant pour

monter au Capitole, lorsqu'il sut que le peuple s'y était assemblé. En passant le seuil de sa porte, il se heurta si rudement, que l'ongle du gros doigt du pied se fendit, et que le sang coula à travers le soulier. Il n'eut pas fait quelques pas dans la rue, qu'il vit à sa gauche, sur un toit, des corbeaux qui se battaient; et quoiqu'il fût accompagné d'une foule nombreuse, une pierre poussée par un de ces oiseaux vint tomber à ses pieds. Cet accident arrêta les plus hardis de ses partisans.

XXI. Mais Blossius de Cumes, qui se trouvait dans cette foule, lui représenta que ce serait une faiblesse honteuse que Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain, et magistrat du peuple romain, refusât, par la crainte d'un corbeau, de se rendre à l'invitation de ses concitoyens; que ses ennemis ne le railleraient pas de cette faiblesse honteuse, mais qu'ils le diffameraient auprès du peuple, comme un tyran qui insultait à la dignité publique. Dans le même temps il reçut du Capitole plusieurs messages de ses amis, qui le pressaient de s'y rendre, en l'assurant que tout allait bien pour lui. On lui fit en effet l'accueil le plus flatteur : dès qu'il parut, il fut reçu avec les acclamations les plus affectueuses; et quand il monta au Capitole, on lui prodigua les témoignages du plus

grand zèle, et l'on veilla à ce que personne ne l'approchât qui ne fût bien connu. Mucius ayant commencé à prendre les suffrages, on ne put rien faire de ce qui était d'usage dans ces occasions : tant les derniers excitaient de tumulte, en se poussant tour à tour et se mêlant confusément les uns avec les autres, dans les efforts qu'ils faisaient pour pénétrer!

XXII. Dans ce moment le sénateur Flavius (*) Flaccus, étant monté sur un lieu d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, comme il lui était impossible de se faire entendre, fit signe de la main qu'il avait quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Celui-ci ordonna au peuple de lui ouvrir le passage, et Flavius, qui eut bien de la peine à l'approcher, lui déclara que dans l'assemblée du sénat les riches, n'ayant pu attirer le consul (**) à leur parti, avaient formé le dessein de le tuer eux-mêmes, et qu'ils avaient auprès d'eux, pour cet effet, un grand nombre de leurs amis et de leurs esclaves tous armés. Tibérius ayant fait part de cet avis à ceux qui l'environnaient, ils ceignirent aussitôt leurs ro-

(*) Il faut lire Fulvius, qui était le surnom de la famille des Flaccus. Celui-ci fut consul l'an de Rome 629. Il en sera question dans la Vie de Caïus.

(**) Mucius Scévola. Calpurnius Pison, son collègue, était en Sicile.

bes, brisèrent les demi-piques avec lesquelles les licteurs écartaient la foule, et en prirent les tronçons, pour se défendre contre ceux qui viendraient les assaillir. Ceux à qui leur éloignement n'avait pas permis d'entendre Tibérius, surpris de tout ce qu'ils voyaient, en demandaient la cause. Alors Tibérius porta la main à sa tête, pour faire connaître par ce geste à ceux qui ne pouvaient pas l'entendre le danger qui le menaçait.

XXIII. Ses ennemis n'eurent pas plus tôt vu ce geste, que, courant au sénat, ils annoncèrent que Tibérius demandait le diadème, et ils en donnèrent pour preuve le mouvement qu'il avait fait de porter la main à sa tête. Cette nouvelle causa l'émotion la plus vive dans le sénat. Scipion Nasica requit le consul d'aller aux secours de Rome et d'abattre le tyran. Le consul lui répondit avec douceur qu'il ne donnerait pas l'exemple d'employer la violence, et qu'il ne ferait périr aucun citoyen qui n'aurait pas été jugé dans les formes : « Si le peuple, ajouta-« t-il, ou gagné, ou forcé par Tibérius, rend « quelque ordonnance qui soit contraire aux « lois, je ne la ratifierai pas. » Alors Nasica s'élançant de sa place : « Puisque le premier « magistrat, s'écria-t-il, trahit la république, « que ceux qui veulent aller au secours des

« lois, me suivent ! » En disant ces mots, il se couvre la tête d'un pan de sa robe, et marche au Capitole. Tous ceux dont il est suivi, s'enveloppant le bras de leur robe, poussent tous ceux qui se trouvent devant eux, sans que personne leur oppose la moindre résistance; frappés de la dignité de ces personnages, ils prennent la fuite et se renversent les uns sur les autres. Les gens de la suite de ces sénateurs étaient armés de massues et de gros bâtons qu'ils avaient pris dans leurs maisons; et leurs maîtres, saisissant les débris et les pieds des bancs que la foule avait rompus dans sa fuite, montaient vers Tibérius, en frappant tous ceux qui lui faisaient un rempart de leur corps; il y en eut plusieurs de tués, et tous les autres prirent la fuite.

XXIV. Tibérius, ayant pris lui-même le parti de s'enfuir, fut saisi par sa robe; il la laissa entre les mains de celui qui le retenait; et comme il fuyait en simple tunique, il fit un faux pas, et tomba sur ceux qui étaient renversés devant lui. Dans le moment où il se relevait, un de ses collègues, Publius Saturéius, le frappa le premier sur la tête, au vu de tout le monde, avec le pied d'un banc; le second coup lui fut porté par Lucius Rufus, qui s'en vanta depuis comme d'une belle action. Parmi les autres partisans de Tibérius, il y en eut plus de trois cents qui

furent assommés à coups de bâtons et de pierres. Les historiens assurent que ce fut la première sédition à Rome, depuis l'expulsion des rois, qui eût fini par le meurtre et le sang des citoyens : toutes les autres, quoique graves dans leurs motifs et dans leurs effets, s'étaient apaisées par l'abandon que les deux partis faisaient réciproquement de leurs prétentions : les nobles, parce qu'ils craignaient le peuple, et le peuple, parce qu'il respectait le sénat. Dans celle-ci même, il paraît que si l'on eût employé la douceur avec Tibérius, il n'aurait pas eu de peine à céder; il l'aurait fait même plus facilement, si l'on ne fût pas venu l'attaquer à force ouverte, et les armes à la main : car il n'avait pas autour de lui plus de trois mille hommes.

XXV. Mais il paraît que cette conspiration contre Tibérius fut moins l'effet des prétextes qu'on allégua que du ressentiment et de la haine des riches. Rien ne le prouve plus que les outrages et les cruautés qu'on exerça sur son corps. On ne voulut jamais accorder aux prières de son frère la permission de l'enlever pour l'enterrer la nuit, et il fut jeté dans le Tibre avec les autres morts. Ils ne bornèrent pas même là leur vengeance : de ses amis, les uns furent condamnés au bannissement, sans au-

cune forme de procès, et on mit à mort tous ceux qu'on put arrêter. De ce nombre fut le rhéteur Diophanes. Un certain Caïus Billius périt enfermé dans un tonneau avec des serpens et des vipères. Blossius de Cumes, mené devant les consuls, qui l'interrogèrent sur ce qui s'était passé, avoua qu'il avait exactement suivi tous les ordres de Tibérius. « Mais, lui dit « Nasica, s'il vous eût ordonné d'incendier le « Capitole?—Jamais, répondit Blossius, Tibé« rius ne m'eût donné un pareil ordre. » D'autres sénateurs lui ayant fait plusieurs fois la même question : « Si Tibérius me l'eût or« donné, j'aurais cru devoir le faire, parce qu'il « ne m'aurait pas donné cet ordre, s'il n'eût été « utile au peuple. » Il échappa à ce danger, et se retira, quelque temps après, à la cour d'Aristonicus; mais lorsqu'il vit les affaires de ce prince perdues sans ressource, il se donna lui-même la mort.

XXVI. Le sénat, pour apaiser le mécontentement du peuple, ne s'opposa plus au partage des terres, et lui permit de nommer un autre commissaire à la place de Tibérius; les suffrages tombèrent sur Publius Crassus, allié des Gracques, dont la fille Licinia avait épousé Caïus. Il est vrai que, suivant Cornélius Népos, Caïus Gracchus était marié, non à la fille

de Crassus, mais à celle de Brutus, celui qui avait triomphé des Lusitaniens (*); mais le sentiment que j'ai adopté a été suivi par le plus grand nombre des historiens. Cependant le peuple, toujours aigri de la mort de Tibérius, paraissait n'attendre que le moment de le venger; déjà même il menaçait Nasica de le traduire en jugement; et le sénat, qui craignit pour sa vie, lui donna, sans aucune nécessité, une commission en Asie : car le peuple ne laissait passer aucune occasion de faire éclater contre lui son ressentiment; partout où il le rencontrait, il le poursuivait à grands cris; il le traitait de maudit, de tyran, qui avait souillé du sang d'un personnage sacré et inviolable le temple le plus saint et le plus respecté de la ville. Nasica fut donc obligé de quitter l'Italie, quoique par sa qualité de grand pontife il fût chargé des principaux sacrifices. Il erra de côté et d'autre, dévoré de chagrin, et mourut peu de temps après à Pergame.

XXVII. Au reste, il ne faut pas s'étonner de cette haine implacable que les Romains avaient pour lui, puisque Scipion l'Africain, lui que les Romains avaient aimé plus que personne,

(*) Des anciens Portugais, en qualité de proconsul, l'an de Rome 628.

et par les motifs les plus justes, fut sur le point de perdre leur bienveillance, parce qu'en apprenant devant Numance la mort de Tibérius, il dit à haute voix ce vers d'Homère :

Puisse périr ainsi qui voudra l'imiter !

Depuis, Caïus et Fulvius lui ayant demandé, dans l'assemblée du peuple, ce qu'il pensait de la mort de Tibérius, il fit connaître par sa réponse qu'il n'approuvait pas les lois de ce tribun. Aussi depuis ce temps-là fut-il souvent interrompu par la multitude lorsqu'il parlait en public, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant; et lui-même il se laissa aller à maltraiter le peuple de paroles. Mais j'ai rapporté ces faits en détail dans la vie de Scipion (*).

(*) Elle est perdue.

FIN DU TOME TREIZIÈME.

TABLE

DU TOME TREIZIÈME.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE.

On souscrit, sans rien payer d'avance:

A PARIS,

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, n° 160;

GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, n° 21;

à Versailles, chez LARCHER, libraire, rue des Réservoirs, n° 16;

à Nantes, chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale.

à Sens, chez Thomas MALVIN, libraire;

à Vendôme, chez HENRION, libraire, rue du Change;

à Angoulême, chez PERREZ-LECLERC, libraire, place du Marché, n° 15;

à Lille, chez VANACKER, imp.-lib. de Mgr. le dauphin;

à Reims, chez CORDIER, libraire;

à Clermont-Ferrand, PÉLISSON, rue St.-Genès, n° 44.

à Turin, chez JOSEPH PUMBA, imp.-lib.

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 3.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

D. RICARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XIV.

Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,

rue Saint-Jacques, nº 156.

—

1829.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

CAÏUS GRACCHUS.

(SUITE.)

XXVIII. Caïus Gracchus, dans les temps qui suivirent la mort de son frère, soit par crainte de ses ennemis, soit par désir d'attirer sur eux la haine du peuple, ne parut plus sur la place publique, et vécut retiré dans son intérieur, comme s'il eût pris la résolution de passer le reste de sa vie dans l'état d'abaissement où il se trouvait. Il fit croire par là à quelques personnes qu'il blâmait, qu'il avait même en hor-

reur la conduite de son frère. Il était encore dans sa grande jeunesse: car il avait neuf ans de moins que Tibérius, qui, à sa mort, n'avait pas atteint l'âge de trente ans. Mais dans la suite il fit peu à peu connaître son caractère et ses mœurs, et il parut très éloigné de l'oisiveté, de la mollesse, de la débauche et de l'amour des richesses; on vit qu'il exerçait les dispositions qu'il avait à l'éloquence comme des ailes pour s'élever au gouvernement, et l'on jugea qu'il ne se livrerait pas à une vie oisive et inutile.

XXIX. Il défendit dans les tribunaux un de ses amis nommé Vettius; et le peuple fut si ravi de l'entendre, que les transports de sa joie tenaient de l'enthousiasme et de la fureur. Il est vrai que, dans cette occasion, les autres orateurs ne parurent que des enfans auprès de Caïus. Ce début inspira de la crainte aux riches, qui se concertèrent entre eux pour l'empêcher de parvenir au tribunat. Il arriva qu'il fut nommé par le sort pour aller en Sardaigne en qualité de questeur avec le consul Oreste (3). Cette commission fit plaisir à ses ennemis et ne déplut pas à Caïus. Né avec des talens pour la guerre, également exercé au métier des armes et à l'éloquence, n'envisageant d'ailleurs qu'avec horreur l'administration des affaires et la

tribune, il fut charmé d'avoir dans ce voyage un moyen de résister au désir du peuple et de ses amis, qui l'appelaient au gouvernement. C'est une opinion presque générale qu'il était plus ardent démagogue que son frère, et qu'il recherchait avec plus d'ambition que lui la faveur populaire; mais cette opinion n'est pas fondée, et il paraît que ce fut par nécessité, plutôt que par choix, qu'il se jeta dans l'administration. Cicéron lui-même raconte que pendant qu'il fuyait toute espèce de charges, et qu'il avait pris la résolution de vivre tranquille loin des affaires, son frère lui apparut en songe et lui dit : « Pourquoi, Caïus, différer si long« temps ? tu ne saurais éviter ton sort. Les des« tins nous ont marqué à tous deux une même « vie et une même mort; elles doivent être con« sacrées à l'utilité du peuple. »

XXX. Caïus arrivé en Sardaigne y donna les plus grandes marques de valeur, et se montra supérieur à tous les autres junes gens par son courage contre les ennemis, par sa justice envers les inférieurs, par son affection et son respect pour son général; il surpassa même ceux qui étaient plus âgés que lui par sa tempérance, sa simplicité et son amour pour le travail. L'hiver rigoureux et malsain qu'on éprouva cette année en Sardaigne, ayant obligé le consul

Oreste de demander aux villes de son gouvernement des vêtemens pour ses soldats, elles députèrent à Rome pour solliciter la décharge de cette contribution ; leur demande fut accueillie du sénat, qui enjoignit au consul de se pourvoir ailleurs d'habillemens pour ses troupes. Le général ne sachant où en prendre, et les soldats souffrant beaucoup de la rigueur du froid, Caïus alla de ville en ville, et détermina les habitans à venir au secours des soldats et à leur envoyer des habits. La nouvelle de ce succès, apportée à Rome, parut comme l'essai et le prélude de Caïus pour gagner la faveur populaire, et le sénat en fut alarmé.

XXXI. Dans le même temps, il arriva d'Afrique des ambassadeurs du roi Micipsa, qui venaient faire part au sénat d'un envoi de blé que ce prince avait fait en Sardaigne au général romain, par considération pour Caïus Gracchus. Les sénateurs, de dépit, chassèrent les ambassadeurs, et ordonnèrent que les troupes qui servaient en Sardaigne seraient relevées, mais que le consul Oreste serait continué dans le commandement, car ils ne doutaient pas que Caïus n'y restât aussi pour exercer la questure. Mais, à la première nouvelle de ce décret, n'écoutant que sa colère, il s'embarqua, et parut à Rome contre l'attente

de tout le monde. Ses ennemis lui en firent un crime, et le peuple lui-même trouva fort extraordinaire qu'un questeur eût quitté l'armée avant son général. Cité devant les censeurs, il demanda à se défendre, et changea tellement les dispositions de ceux qui l'écoutaient, qu'il fut absous, et qu'il n'y eut personne qui ne sortît de l'audience persuadé qu'on lui avait fait la plus grande injustice. Il dit aux censeurs, qu'obligé seulement par les lois à dix campagnes, il en avait fait douze; qu'il était resté trois ans questeur auprès de son général, tandis que la loi lui permettait de se retirer après un an de service. « Je suis le seul de toute « cette armée, ajouta-t-il, qui étant parti de « Rome ma bourse pleine, l'ai rapportée vide; « et tous les autres, après avoir vidé leurs « amphores, les ont rapportées pleines d'or et « d'argent. »

XXXII. On lui suscita depuis plusieurs autres procès; on l'accusa d'avoir fait révolter les alliés, d'avoir trempé dans la conspiration découverte à Fregelles (*); mais il se justifia de ces accusations jusqu'à détruire tout soupçon; et plein de confiance en la pureté de sa

(*) Ville du Latium qui s'était révoltée. Le préteur Opimius la prit et la rasa l'an de Rome 630.

conduite, il se mit sur les rangs pour le tribunat, sans être arrêté par l'opposition que tous les nobles firent éclater contre lui. Mais il vint de toute l'Italie une multitude de citoyens pour prendre part à son élection ; et l'affluence fut telle dans Rome, qu'un très grand nombre n'y put trouver de logement. Le Champ-de-Mars même ne pouvant contenir cette foule immense, plusieurs donnèrent leur voix de dessus les toits des maisons. Tout ce que les nobles par leurs intrigues purent arracher au peuple et rabattre des espérances de Caïus, c'est qu'au lieu d'être déclaré premier tribun, comme il s'y attendait, il ne fut nommé que le quatrième. Mais il n'eut pas plus tôt pris possession de sa charge (*), qu'il fut réellement le premier, et par la force de son éloquence qui effaçait celle de tous ses collègues, et par la confiance que lui donnait l'accident funeste de son frère, dont il déplorait la mort devant le peuple. Il l'y ramenait en toute occasion ; il le faisait ressouvenir de tout ce qui s'était passé, et opposait à la conduite du sénat celle de leurs ancêtres : « Vos pères, disait-il, déclarèrent la « guerre aux Falisques pour avoir insulté le tri- « bun du peuple Génucius ; ils condamnèrent

(*) L'an de Rome 632.

« à mort Caïus Véturius parce qu'un tribun « traversant la place publique, il avait refusé « seul de se ranger devant lui; et ces hommes « ont, sous vos yeux mêmes, assommé Tibé-« rius à coups de batons; son corps a été traîné « du Capitole dans les rues de la ville, et jeté « dans le Tibre. Tous ceux de ses amis qu'on « a pu arrêter ont été mis à mort sans aucune « formalité de justice. Cependant c'est une des « plus anciennes lois de Rome que lorsqu'un « citoyen accusé d'un crime capital ne se pré-« sente pas au jugement, un officier public aille « dès le matin, à la porte de sa maison, le som-« mer à son de trompe de comparaître, et les « juges ne vont jamais aux opinions que cette « formalité n'ait été remplie : tant nos ancêtres « portaient loin les précautions et les formes « conservatrices de la vie des citoyens! »

XXXIII. Caïus, dont la voix forte et étendue se faisait aisément entendre de toute la multitude, ayant ému le peuple par ces discours, proposa deux lois, dont l'une portait que tout magistrat déposé par le peuple ne pourrait plus exercer d'autre charge; la seconde, qu'un magistrat qui aurait banni un citoyen sans observer les formalités ordinaires de la justice serait traduit en jugement devant le peuple. La première de ces deux lois dégradait ouvertement

Marcus Octavius, que Tibérius avait fait déposer du tribunat, et la seconde frappait directement sur Popilius, qui, dans sa préture, avait banni les amis de Tibérius : aussi, sans attendre l'issue du jugement, Popilius s'exila de l'Italie. Pour l'autre loi, Caïus lui-même la révoqua, et en donna pour motif sa condescendance aux prières de sa mère Cornélie, qui lui avait demandé la grâce d'Octavius. Le peuple approuva avec joie cette révocation par égard pour Cornélie, qu'il n'honorait pas moins par rapport à ses enfans qu'à cause de Scipion son père; et lorsque dans la suite il lui éleva une statue de bronze, il y mit cette inscription : CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES. On cite plusieurs mots remarquables que Caïus dit publiquement et avec emphase d'un de ses ennemis au sujet de sa mère : « Oses-tu bien médire de « Cornélie, de la mère de Tibérius ? » Et comme ce calomniateur était décrié pour un vice infame : « Sur quel fondement, lui dit-il, as-tu « l'audace de te comparer à Cornélie? as-tu « enfanté comme elle? Cependant tous les Ro- « mains savent qu'elle a été plus long-temps « sans mari que toi, tout homme que tu es. » Tel était le sel piquant de ses discours, et je pourrais en extraire de ses écrits plusieurs du même genre.

XXXIV. Des lois qu'il proposa ensuite pour augmenter le pouvoir du peuple et affaiblir celui du sénat, l'une avait pour objet l'établissement de colonies et la distribution, aux pauvres citoyens qu'on y enverrait des terres domaniales. La seconde était en faveur des soldats ; elle ordonnait qu'ils fussent habillés aux frais du trésor public, sans que pour cela leur solde fût diminuée ; elle ajoutait qu'aucun citoyen ne serait enrôlé avant qu'il eût dix-sept ans accomplis. La troisième regardait les alliés, et donnait à tous les peuples de l'Italie le même droit de suffrage qu'aux citoyens de Rome. La quatrième fixait à un bas prix le blé qu'on distribuerait aux citoyens pauvres. La cinquième enfin, relative aux tribunaux, diminuait beaucoup en cette partie l'autorité des sénateurs. Chargés seuls du jugement de toutes les affaires, ils se faisaient redouter du peuple et des chevaliers. La loi de Caïus ajoutait aux trois cents sénateurs qui occupaient alors tous les tribunaux autant de chevaliers romains, et attribuait indistinctement à ces six cents juges la connaissance de tous les procès. En proposant cette loi, il eut soin d'observer toutes les formalités nécessaires ; mais au lieu que les orateurs, avant lui, lorsqu'ils parlaient devant le peuple, se tournaient vers le sénat et vers le

lieu des comices, lui, au contraire, commença à se tourner vers la place publique, qui était du côté opposé, et conserva depuis cet usage. Ainsi, par un léger changement de situation et de direction de ses regards, il produisit un très grand effet, et d'aristocratique qu'était le gouvernement il le rendit en quelque sorte démocratique, en faisant voir aux orateurs que c'était au peuple, et non au sénat, qu'ils devaient adresser la parole.

XXXV. Le peuple, non content de donner la sanction à cette dernière loi, lui conféra le droit de choisir lui seul les chevaliers romains qui seraient admis au nombre des juges, droit qui l'investit d'une autorité presque monarchique : aussi le sénat l'admit à ses délibérations, et lui demanda souvent son avis. Il est vrai qu'il ne lui donnait jamais que des conseils convenables à la dignité de cet ordre. Tel fut le décret, aussi honorable que juste, qu'il proposa au sujet du blé que le propréteur Fabius avait envoyé d'Espagne ; il détermina le sénat à faire vendre ce blé, à en renvoyer le prix aux villes de cette province, et à réprimander Fabius de ce qu'il rendait par ces exactions la puissance romaine odieuse et insupportable aux pays qu'il gouvernait. Ce décret lui mérita les applaudissemens et la bienveillance des provinces. Il fit aussi des lois pour

le rétablissement de plusieurs colonies, pour la construction de grands chemins et de greniers publics. Il se chargea de diriger en chef toutes ces entreprises; et loin de succomber à tant et de si grands travaux, il les fit exécuter avec une incroyable célérité, et mit à chacun autant de soin que si c'eût été le seul dont il eût la conduite. Ceux même qui le haïssaient ou qui le craignaient le plus étaient étonnés de son intelligence et de son activité.

XXXVI. Le peuple ne pouvait se lasser de l'admirer en le voyant sans cesse entouré d'entrepreneurs, d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de soldats, de gens de lettres, leur parler avec douceur, sans rien perdre de sa dignité dans ses conversations familières, où il savait si bien s'accommoder au caractère de chacun d'eux, que ceux qui l'accusaient d'être violent, emporté, insupportable dans ses manières, étaient convaincus de la plus insigne calomnie : tant sa popularité éclatait dans le commerce ordinaire et dans les actions communes de la vie bien plus encore que dans les discours qu'il prononçait du haut de la tribune. L'entreprise qu'il suivit avec le plus d'ardeur ce fut la construction des grands chemins : il y réunit à la commodité, la beauté et la grâce. Il les faisait tirer en ligne droite à travers les terres, et paver de

grandes pierres de taille qu'on liait avec des tas de sable battu comme du ciment. Quand il se rencontrait des fondrières et des ravins formés par des torrens ou des eaux stagnantes, il les faisait combler ou couvrir de ponts ; ce qui mettait les deux côtés du chemin à une hauteur égale et parallèle, et rendait tout l'ouvrage parfaitement uni et agréable à la vue. Il fit aussi mesurer tous les chemins par des intervalles égaux, que les Latins appellent milles ; et chaque mille, qui fait un peu moins de huit stades (*), était marqué par une colonne de pierre qui en indiquait le nombre. Il plaça de chaque côté du chemin, et à des distances plus rapprochées, d'autres pierres qui donnaient aux voyageurs la facilité de monter à cheval sans le secours de personne.

XXXVII. Comme il vit que le peuple le comblait de louanges pour tous ces travaux, et paraissait disposé à lui donner toutes les preuves de bienveillance qu'il pourrait désirer, il dit un jour, dans une de ses harangues publiques, qu'il avait à demander au peuple une seule grâce dont l'obtention lui tiendrait lieu de tout, et dont le refus n'exciterait de sa part aucune

(*) Trois milles faisaient à peu près vingt stades ou une lieue.

plainte. Tout le monde crut qu'il allait demander le consulat; on imagina même qu'il voulait le réunir avec la charge de tribun; mais, le jour des comices consulaires, au milieu de l'attente générale, il parut au Champ-de-Mars, menant Fannius par la main, et, secondé de tous ses amis, il sollicita pour lui le consulat. Cette brigue emporta la grande pluralité des suffrages; Fannius fut élu consul, et Caïus nommé tribun du peuple pour la seconde fois, sans l'avoir ni sollicité ni demandé, et par le seul effet de l'affection du peuple. Mais voyant que le sénat ne dissimulait plus sa haine contre lui, que le consul Fannius lui-même se refroidissait à son égard, il rechercha de nouveau, par d'autres lois, la faveur du peuple: il proposa d'envoyer des colonies à Tarente et à Capoue, et d'étendre à tous les peuples latins le droit de bourgeoisie.

XXXVIII. Le sénat, craignant qu'il n'acquît enfin un pouvoir qui le rendrait invincible, essaya un moyen nouveau, et jusqu'alors sans exemple, de détourner la faveur du peuple; ce fut de flatter à son tour la multitude, et de chercher à lui complaire dans les choses même les moins justes. Parmi les collègues de Caïus était Livius Drusus, qui, par la bonté de son naturel et l'excellente éducation qu'il avait re-

que, n'était inférieur à aucun des Romains, et qui par son éloquence et par ses richesses pouvait le disputer aux plus puissans et aux plus estimés d'entre eux. Les principaux de Rome s'adressant à lui, le conjurent de s'opposer à Caïus, et de s'unir avec eux contre lui, non en cherchant à forcer l'inclination du peuple ou en résistant à ses volontés, mais en employant toute l'autorité de sa charge à lui complaire, à lui accorder des choses dont le refus aurait pu attirer la haine à celui qui l'aurait fait, mais eût été bien plus honorable pour lui. Livius, abandonnant donc au sénat l'exercice de son tribunat, fit des lois qui, sans offrir aucun motif d'honnêteté et d'utilité, n'avaient d'autre but que de surpasser Caïus en complaisance et en flatterie pour le peuple, comme dans les comédies les poètes rivalisent entre eux à qui divertira le mieux les spectateurs.

XXXIX. Cette conduite fit voir évidemment que le sénat était irrité, non contre les lois de Caïus, mais contre sa personne, et qu'il voulait, ou le faire périr, ou le réduire à un état de faiblesse dont ils n'eussent rien à craindre. Caïus avait proposé l'établissement de deux colonies, qu'il composait des citoyens les plus honnêtes, et les sénateurs l'avaient accusé de vouloir corrompre le peuple; Livius ordonna

d'en établir douze, chacune de trois mille citoyens indigens, et les sénateurs appuyèrent sa loi. Caïus avait assujetti à une rente annuelle pour le trésor public les terres distribuées aux citoyens pauvres, et le sénat en avait pris sujet de le haïr, comme corrupteur de la multitude. Livius déchargea les terres de cette imposition, et le sénat lui en sut gré. Caïus avait accordé le droit de citoyen à tous les peuples du nom latin, et cette concession avait déplu au sénat; Livius défendit qu'on frappât de verges tout soldat latin, et sa loi fut vivement soutenue par le sénat. Aussi Livius, toutes les fois qu'il haranguait le peuple, avant de proposer ses lois, disait-il qu'elles avaient l'approbation du sénat, qui n'avait rien tant à cœur que l'intérêt du peuple. Le seul avantage qui en résulta, c'est que le peuple devint plus doux envers le sénat; qu'à cette haine ancienne qui rendait tous les nobles suspects à la multitude Livius fit succéder des sentimens de modération, qu'il éteignit toute son animosité, et lui persuada que c'était par les conseils du sénat qu'il proposait toutes ces lois, dont le seul but était de complaire au peuple et de le satisfaire. Ce qui donnait surtout à la multitude la plus grande confiance dans l'affection et dans la probité de Drusus, c'est qu'il n'était jamais pour

rien dans ses lois, et qu'il n'en retirait aucun avantage. Il nommait toujours d'autres commissaires que lui pour l'établissement des colonies, et il ne voulut jamais se charger de l'emploi des deniers publics ; au lieu que Caïus s'attribuait la plupart et les plus importantes de ces commissions.

XL. Rubrius, un des tribuns du peuple, ayant proposé par une loi le rétablissement de Carthage ruinée par Scipion, et cette commission étant échue par le sort à Caïus, il s'embarqua pour conduire cette nouvelle colonie en Afrique. Drusus, profitant de son absence, s'éleva plus ouvertement contre lui, et s'attacha davantage à gagner le peuple, surtout par ses déclamations contre Fulvius, ami intime de Caïus, et nommé commissaire avec lui pour le partage des terres. C'était un esprit inquiet, mortellement haï du sénat, et suspect même au parti contraire, parce qu'il passait pour pratiquer les alliés du peuple romain, et exciter secrètement à la révolte les peuples de l'Italie. Ces soupçons n'étaient fondés sur aucune preuve certaine, ni même sur aucun indice; mais ils acquéraient de la vraisemblance par la conduite de Fulvius, qui ne prenait jamais de parti raisonnable, et qui se montrait toujours l'ennemi de la paix. Ce fut la principale cause de la perte

de Caïus : il partagea la haine qu'on portait à Fulvius; et lorsque Scipion l'Africain fut trouvé mort dans son lit, sans aucune cause apparente d'une fin si subite, les traces de coups qu'on aperçut sur son corps, suite de la violence qu'on avait exercée sur lui, comme je l'ai dit dans sa Vie, en firent accuser Fulvius, qui s'était déclaré l'ennemi de Scipion, et qui, ce jour-là même, l'avait insulté dans la tribune. Caïus lui-même ne fut pas à l'abri de tout soupçon. Un attentat si horrible, commis sur le premier et le plus grand des Romains, ne fut point vengé, et l'on ne fit aucune recherche pour en découvrir les auteurs. Le peuple s'y opposa, et arrêta toute poursuite, de peur que les informations ne donnassent des preuves contre Caïus; mais cette mort était arrivée quelque temps auparavant.

XLI. Caïus était encore en Afrique, occupé du rétablissement de Carthage, qu'il avait nommée Junonia, lorsque les dieux lui envoyèrent plusieurs signes funestes pour le détourner de cette entreprise. La pique de la première enseigne fut brisée par l'effort d'un vent impétueux, et par la résistance même que fit l'officier pour la retenir. Cet ouragan dispersa les entrailles des victimes qu'on avait déjà posées sur l'autel, et les transporta hors des palissades

qui formaient l'enceinte de la nouvelle ville. Des loups vinrent arracher ces palissades et les emportèrent fort loin. Malgré ces présages, Caïus eut ordonné et réglé en soixante-dix jours tout ce qui concernait l'établissement de cette colonie; après quoi il s'embarqua pour Rome, où il avait appris que Fulvius était vivement pressé par Drusus, et que les affaires exigeaient sa présence. Lucius Opimius, homme très attaché à l'oligarchie, et puissant dans le sénat, qui l'année précédente avait été écarté du consulat par la brigue que Caïus avait faite pour Fannius; Opimius, dis-je, soutenu cette année par une faction nombreuse, ne pouvait manquer de l'obtenir, et l'on ne doutait pas qu'une fois consul il ne renversât Caïus, dont la puissance commençait à s'affaiblir, parce que le peuple, environné de gens qui ne s'étudiaient qu'à lui plaire, et dont le sénat approuvait toujours les propositions, le peuple, dis-je, était rassasié de ces lois populaires.

XLII. Caïus, à peine rentré dans Rome, quitta la maison qu'il avait sur le mont Palatin, pour aller prendre au-dessous de la place un logement qui annonçait plus de popularité, parce qu'il était dans un quartier habité par des citoyens pauvres et obscurs. Il proposa ensuite le reste de ses lois, résolu de les faire ra-

tifier par les suffrages du peuple. Comme il se rassemblait autour de lui une foule nombreuse, le sénat engagea le consul à renvoyer tous ceux qui n'étaient pas naturels Romains. Cet ordre, aussi étrange qu'inusité, par lequel il était défendu à tous les alliés et amis du peuple romain de se trouver dans la ville pendant un certain nombre de jours, ayant été publié à son de trompe, Caïus fit afficher une protestation contre la défense du consul, dans laquelle il promettait aux alliés protection et secours, s'ils voulaient rester dans Rome; mais il ne fit rien pour eux : car, ayant vu un de ses amis et de ses hôtes traîné en prison par les licteurs du consul, il ne prit point sa défense, et passa outre, soit qu'il craignît de faire connaître, par une tentative inutile, l'affaiblissement de son pouvoir, soit, comme il le disait lui-même, qu'il ne voulût pas donner à ses ennemis le prétexte qu'ils cherchaient de prendre les armes, et d'en venir à des voies de fait. Il eut cependant, à l'occasion suivante, une dispute avec ses collègues. On devait donner au peuple un combat de gladiateurs sur la place publique; et la plupart des magistrats avaient fait dresser, autour de la place, des échafauds qu'ils voulaient louer. Caïus leur ordonna de les ôter, afin que les citoyens eussent les places libres

pour voir le spectacle sans payer. Aucun des magistrats n'ayant obéi à cet ordre, Caïus attendit à la veille des jeux; et pendant la nuit, ayant pris avec lui tous les ouvriers dont il pouvait disposer, il fit enlever ces échafauds, et le lendemain il montra au peuple la place vide, d'où il pourrait voir les jeux à son aise. Cette action lui donna, dans le peuple, la réputation d'un homme de courage; mais ses collègues en furent offensés, et le regardèrent comme un esprit audacieux et emporté. On croit même qu'elle lui fit manquer un troisième tribunat: non qu'il n'eût obtenu la pluralité des suffrages, mais on prétend que les autres tribuns en firent un rapport infidèle et faux; cependant le fait ne fut pas avéré dans le temps.

XLIII. Caïus ne sut pas supporter ce refus avec modération: et voyant ses ennemis rire ouvertement de l'affront qu'il recevait, il leur dit, avec une arrogance déplacée, que c'était de leur part un ris sardonien, faute de sentir de quelles ténèbres ses lois les couvraient. Opimius, nommé consul, commença l'exercice de sa charge par abroger plusieurs des lois de Caïus, et par faire des recherches sur l'établissement de la colonie de Carthage. On cherchait à l'irriter, afin que, par ses emportemens, il donnât lieu à quelqu'un de le tuer. Il montra d'abord assez de patience;

mais enfin ses amis, et surtout Fulvius, l'aigrirent tellement, qu'il rassembla de nouveau assez de monde pour tenir tête au consul. Sa mère, dit-on, entra dans ce projet séditieux, et soudoya secrètement un certain nombre d'étrangers, qu'elle envoya à Rome, déguisés en moissonneurs ; on trouve ce fait obscurément énoncé dans les lettres qu'elle écrivait à son fils. D'autres, au contraire, assurent que ce fut contre le gré de sa mère qu'il se rengagea dans cette lutte politique. Le jour qu'Opimius devait casser les lois de Caïus, les deux partis occupèrent le Capitole dès le matin ; après que le consul eut fait son sacrifice, un de ses licteurs, qui portait les entrailles des victimes, nommé Quintus Antyllius, dit à Fulvius et à ses partisans : « Faites « place aux honnêtes gens, méchans citoyens « que vous êtes. » Quelques historiens prétendent qu'en disant ces mots il leur montra son bras nu, avec un geste malhonnête et insultant. A l'instant même Antyllius fut tué sur la place à coups de poinçons qu'on avait faits exprès pour cet usage. Ce meurtre jeta le trouble parmi le peuple ; mais les chefs des deux partis en furent différemment affectés. Caïus en eut un véritable chagrin, et reprocha avec aigreur à ceux qui l'environnaient d'avoir donné à leurs ennemis, contre eux-mêmes, un prétexte qu'ils cher-

chaient depuis long-temps. Opimius saisit avec complaisance l'occasion qui se présentait; il en prit plus de confiance, et excita le peuple à la vengeance; mais il survint une pluie qui les sépara.

XLIV. Le lendemain, à la pointe du jour, le consul assembla le sénat: et pendant qu'on délibérait dans la salle, des gens disposés pour cela mirent sur un lit funèbre le corps d'Antyllius, et le portèrent à travers la place jusqu'au sénat, en poussant de grands cris et des gémissemens affectés. Opimius était instruit de tout; mais il feignait de l'ignorer, et en témoignait de l'étonnement. Les sénateurs étant sortis pour prendre connaissance du fait, et voyant ce lit posé au milieu de la place, quelques-uns d'entre eux en parurent vivement touchés, comme d'un malheur qu'on ne pouvait trop déplorer. Mais cette vue ralluma la haine du peuple contre les nobles, qui, après avoir tué de leurs propres mains, dans le Capitole, Tibérius Gracchus, avaient fait jeter son corps dans le Tibre; et lorsqu'Antyllius, un misérable licteur, qui pouvait bien ne pas mériter la mort, mais qui du moins n'y avait que trop donné lieu par son imprudence, était exposé sur la place, le sénat du peuple romain environnait son lit funèbre, l'arrosait de ses larmes, honorait de sa présence le convoi

d'un simple mercenaire, et cela pour se ménager une occasion de faire périr le seul des protecteurs du peuple qui restât encore.

XLV. Le sénat étant rentré, chargea par un décret le consul Opimius d'employer tout ce qu'il avait de pouvoir à maintenir la sûreté publique, et à exterminer les tyrans. D'après ce décret, le consul ordonna aux sénateurs d'aller prendre leurs armes, et aux chevaliers, d'amener, le lendemain matin, chacun deux domestiques armés. Fulvius, de son côté, se prépara à la défense, et rassemba autour de lui une foule nombreuse. Caïus, en se retirant de la place, s'arrêta devant la statue de son père ; et, après l'avoir long-temps considérée sans proférer une seule parole, il s'en alla en versant des larmes et poussant de profonds soupirs. Le peuple, témoin de sa douleur, en fut vivement touché; et se reprochant les uns aux autres leur lâcheté, d'abandonner, de trahir un homme si dévoué à leur intérêt, ils le suivirent, et passèrent la nuit devant sa maison, qu'ils gardèrent avec bien plus de soin que ceux qui veillaient auprès de Fulvius. Ceux-ci ne firent que boire, que pousser des cris de joie, et tenir, dans la débauche, les propos les plus audacieux; Fulvius lui-même, qui le premier s'était plongé dans l'ivresse, se permit des discours et des actions indignes de

son âge et de son rang. Au contraire ceux de Caïus gardaient un profond silence, comme dans une calamité publique; ils songeaient aux suites que pouvaient avoir ces premières démarches, et se relevaient tour à tour pour prendre quelque repos.

XLVI. Le lendemain, à la pointe du jour, on eut bien de la peine à réveiller Fulvius, que l'ivresse avait plongé dans un sommeil profond; toute sa suite s'arma des dépouilles qu'il avait dans sa maison, et qui venaient de la victoire qu'il avait remportée sur les Gaulois l'année de son consulat; elle se mit en marche en poussant de grands cris et faisant beaucoup de menaces, afin d'aller s'emparer du mont Aventin. Caïus ne voulut point s'armer; il sortit avec sa toge, comme il allait ordinairement sur la place, sans autre précaution que de porter un petit poignard. Il était sur le seuil de sa porte, lorsque se femme l'arrêta, et se jeta à ses genoux, en le prenant d'une main et tenant de l'autre son fils, encore enfant: « Mon cher Caïus, lui dit-elle, « je ne te vois point partir aujourd'hui, pour « aller à la tribune des harangues et y proposer « des décrets, comme tribun et comme législateur. Tu ne vas pas à une guerre glorieuse, « qui pourrait, il est vrai, me priver de mon

« époux, mais qui me laisserait du moins un « deuil honorable. C'est aux meurtriers de Ti- « bérius que tu vas te livrer; et tu y vas sans « armes, dans la disposition vertueuse de tout « souffrir plutôt que de te porter à aucun acte « de violence. Tu périras, et ta mort ne sera « d'aucune utilité pour ta patrie. Déjà le parti « des méchans triomphe : déjà c'est la violence « et le fer qui décident de tout dans les tribunaux. « Si ton frère fût mort devant Numance, on eût, « par une trêve, obtenu son corps pour lui ren- « dre les honneurs de la sépulture. Et moi, peut- « être, je serai réduite à aller sur les bords d'un « fleuve ou d'une mer, leur redemander ton « corps que leurs eaux auront long-temps cou- « vert : car, après le massacre de Tibérius, quelle « confiance peut-on avoir dans les lois et dans « les dieux mêmes ! »

XLVII. Pendant que Licinia exprimait ainsi ses tristes plaintes, Caïus se tira doucement d'entre ses mains et sortit en silence avec ses amis. Sa femme, en voulant le retenir par sa robe, tomba sur le seuil de sa porte, et y resta long-temps étendue sans mouvement et sans voix. Ses esclaves vinrent enfin l'enlever; et la voyant privée de connaissance, ils la portèrent chez son frère Crassus. Quand Fulvius

eut rassemblé tous ceux de son parti, il envoya sur la place, par le conseil de Caïus, le plus jeune de ses fils, avec un caducée à la main. Ce jeune homme était d'une beauté ravissante, plus intéressant alors par sa contenance modeste, par la rougeur qui couvrait son front, et par les pleurs dont son visage était baigné; il fit au sénat et au consul des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs n'étaient pas éloignés de les accepter; mais Opimius leur représenta que ce n'était point par des hérauts que des citoyens coupables devaient traiter avec le sénat : « Il faut, ajouta-t-il, qu'ils descen-« dent de leur montagne et viennent en per-« sonne subir leur jugement, et en se livrant « à la discrétion du sénat, désarmer sa juste « colère ». Il défendit au jeune Fulvius de revenir, à moins que ce ne fût pour accepter ces conditions. Caïus, dit-on, voulait aller au sénat, pour l'amener à des sentimens de paix; mais personne n'y ayant consenti, Fulvius envoya une seconde fois son fils aux sénateurs, pour leur faire les mêmes propositions. Opimius, qui ne demandait qu'à combattre, fit sur-le-champ arrêter le jeune homme; et l'ayant remis à des gardes, il marcha contre Fulvius avec une infanterie nombreuse, et un corps

d'archers crétois qui tirèrent sur les factieux, et, après en avoir blessé plusieurs, mirent les autres en désordre, et les obligèrent de prendre la fuite. Fulvius se jeta dans un bain public qui était abandonné, où il fut découvert peu de temps après, et massacré avec l'aîné de ses enfans.

XLVIII. Caïus ne fut vu par personne les armes à la main : vivement affligé de tout ce désordre, il s'était retiré dans le temple de Diane, résolu de s'y donner la mort ; mais il en fut empêché par ses deux amis les plus fidèles, Pomponius et Licinius, qui lui arrachèrent le poignard des mains, et lui conseillèrent de prendre la fuite. Alors s'étant mis, dit-on, à genoux, il tendit les mains vers la déesse, et la pria de punir par une servitude perpétuelle cette ingratitude et cette trahison des Romains, qui l'avaient presque tous abandonné dès l'instant que l'amnistie avait été publiée. Caïus avait pris la fuite ; mais il fut atteint près du pont de bois par quelques-uns de ses ennemis. Ses deux amis le forcèrent de prendre les devants ; et s'étant tournés contre ceux qui le poursuivaient, ils tinrent ferme à la tête du pont, et combattirent avec tant de courage, que personne ne put passer jusqu'au moment

où ils tombèrent morts sur la place. Caïus avait pour compagnon de sa fuite un esclave, nommé Philocrate : tous les autres l'encourageaient, comme s'il eût été question de disputer le prix des jeux ; mais personne ne lui donnait du secours, et ne lui présentait un cheval, quoiqu'il le demandât avec instance : car les ennemis les suivaient de très près. Il les devança néanmoins un peu, et il eut le temps de se jeter dans un bois consacré aux Furies, où il reçut la mort de la main de son esclave Philocrate, qui se la donna ensuite lui-même. Quelques historiens racontent qu'ils furent arrêtés tous deux en vie, et que l'esclave serra si étroitement son maître dans ses bras, qu'on ne put porter aucun coup à Caïus, avant que son esclave eût péri des blessures qu'il avait reçues.

XLIX. On dit qu'un homme, qu'on ne nomme pas, coupa la tête de Caïus, et qu'il la portait au consul, lorsqu'elle lui fut enlevée par un ami d'Opimius, nommé Septimuléius, parce qu'avant le combat le consul avait fait une proclamation dans laquelle il promettait à quiconque apporterait les têtes de Caïus et de Fulvius leur pesant d'or. Septimuléius apporta au consul celle de Caïus au bout d'une pique ; on prit des balances, et elle se trouva peser

dix-sept livres huit onces. Septimuléius, non content de s'être souillé d'un crime, avait encore commis la fraude d'en ôter la cervelle, et de faire couler dans le crâne du plomb fondu. Ceux qui avaient apporté la tête de Fulvius n'eurent aucune récompense, parce que c'étaient des gens d'une condition obscure. Les corps de Fulvius et de Caïus, et ceux de tous leurs partisans, qui avaient été tués au nombre de trois mille, furent jetés dans le Tibre, et leurs biens confisqués au trésor public ; on défendit à leurs femmes d'en porter le deuil, et Licinia fut en outre privée de sa dot. Les ennemis de Caïus, par la plus cruelle inhumanité, firent périr le plus jeune des fils de Fulvius, qu'ils avaient arrêté avant le combat, qui n'avait point pris les armes, ne s'était point mêlé parmi les combattans, et n'avait été envoyé vers le consul que pour offrir un accommodement.

L. Mais ce qui offensa, ce qui affligea bien plus le peuple que tous ces actes de cruauté, c'est qu'Opimius eût élevé un temple à la Concorde. C'était s'enorgueillir et tirer vanité de ce qu'il venait de faire, et regarder, en quelque sorte, comme un sujet de triomphe le meurtre de tant de citoyens. Aussi la nuit

qui suivit la dédicace de ce temple on écrivit ce vers au-dessous de l'inscription :

La fureur éleva ce temple à la Concorde.

Opimius fut le premier Romain qui porta dans le consulat toute l'autorité de la dictature, en faisant mourir sans aucune des formalités de la justice trois mille citoyens, et avec eux Caïus Gracchus et Fulvius : l'un, personnage consulaire, honoré du triomphe ; l'autre, jeune encore, et supérieur à tous ceux de son âge par sa gloire et par sa vertu. Mais Opimius finit lui-même par prévariquer : envoyé en ambassade vers Jugurtha, il se laissa corrompre à prix d'argent ; et, condamné pour ce crime par la sentence la plus flétrissante, il vieillit dans l'ignominie, objet de la haine et du mépris du peuple, que la cruauté de ce consul avait jeté dans l'abattement et dans la consternation.

LI. Mais le peuple ne tarda pas à faire connaître tout le regret que lui causait la mort des Gracques ; il leur fit faire des statues qui furent exposées publiquement ; il consacra les lieux où ils avaient péri, et il allait y porter les prémices des fruits de chaque saison. Un grand nombre même d'entre eux y offraient chaque jour des sacrifices, et s'y acquittaient des mêmes

devoirs religieux que dans les temples. Leur mère, Cornélie, supporta son malheur avec beaucoup de courage et de grandeur d'âme ; elle dit, en parlant des édifices sacrés qu'on avait construits sur les lieux mêmes où ils avaient été tués : « Ils ont les tombeaux qu'ils méritent. » Elle vécut le reste de ses jours dans une maison de campagne qu'elle avait près du mont Misène, sans rien changer à sa manière ordinaire de vivre. Comme elle avait un grand nombre d'amis, et que sa table était ouverte aux étrangers, elle avait toujours auprès d'elle beaucoup de Grecs et de gens de lettres ; les rois mêmes lui envoyaient et recevaient d'elle des présens. Ceux qu'elle admettait dans sa maison étaient charmés de l'entendre raconter la vie et les actions de Scipion l'Africain son père ; mais ils étaient ravis d'admiration, lorsque, sans témoigner aucun regret, sans verser une larme, elle rappelait tout ce que ses deux fils avaient fait, tout ce qu'ils avaient souffert, comme si elle parlait de quelques personnages anciens qui lui auraient été étrangers. Plusieurs de ceux qui l'entendaient croyaient que la vieillesse lui avait affaibli l'esprit, ou que la grandeur de ses maux lui en avait ôté le sentiment ; mais ils manquaient plutôt eux-mêmes de sens, de ne pas savoir combien un

heureux naturel et une bonne éducation donnent de ressources à l'homme pour surmonter les chagrins, et d'ignorer que si la vertu heureuse est souvent vaincue par la fortune, elle ne perd pas dans l'adversité le courage de supporter ses malheurs.

PARALLÈLE

D'AGIS ET CLÉOMÈNE

AVEC

TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

I. Après avoir terminé le récit des actions de ces quatre personnages, il ne nous reste qu'à considérer leurs Vies d'une vue générale pour en faire le parallèle. Les plus grands ennemis des Gracques, ceux qui en ont dit le plus de mal, n'ont jamais osé nier qu'ils ne fussent, de tous les Romains, les plus heureusement nés pour la vertu, et qu'une excellente éducation n'eût encore ajouté à ces dispositions naturelles. Agis et Cléomène paraissent avoir eu une nature plus forte que les Gracques : car, privés d'une éducation vertueuse, et élevés dans une discipline et dans un genre de vie qui avaient corrompu leurs prédécesseurs, ils n'eurent point d'autres guides et d'autres maîtres qu'eux-mêmes dans la pratique de la sagesse

et de la frugalité. D'ailleurs les Gracques vécurent dans un temps où la grandeur et la dignité de Rome étaient dans leur plus grand éclat, où une noble émulation pour le bien enflammant tous les esprits, ils auraient rougi d'abandonner cette succession paternelle, qui leur était transmise par une longue suite d'ancêtres. Agis et Cléomène, dont les pères avaient suivi des principes tout différens, qui trouvèrent leur patrie malade et corrompue, n'en furent pas moins ardens à embrasser la vertu. Le plus grand bien qu'on puisse dire du désintéressement des Gracques, et de leur mépris pour les richesses, c'est que, dans l'exercice de leurs charges et dans leur administration politique, ils conservèrent toujours leurs mains pures, et ne se souillèrent par aucun gain injuste; mais Agis aurait repoussé avec indignation les éloges qu'on lui aurait donnés pour n'avoir rien pris du bien d'autrui, lui qui fit don de tout le sien à ses concitoyens; qui, outre des possessions considérables qu'il leur abandonna, mit en commun une somme d'argent de six cents talens. Quel crime n'aurait donc pas vu dans tout gain illicite celui qui regardait comme une ava-

(*) Trois millions de notre monnaie.

rice de posséder, même légitimement, plus de bien que les autres ?

II. Il y eut entre les deux Grecs et les deux Romains une grande différence de grandeur et d'audace dans les innovations qu'ils entreprirent. Les Gracques se bornèrent presque à faire construire de grands chemins, et à rétablir des villes : le trait le plus hardi de Tibérius fut le partage des terres, et celui de Caïus, le mélange des chevaliers avec les sénateurs dans les tribunaux. Agis et Cléomène, persuadés que d'entreprendre en détail de petites réformes c'était, suivant la pensée de Platon, vouloir couper la tête de l'hydre, firent un changement qui pouvait remédier à tous les maux publics ; ou, pour parler plus vrai, ils proscrivirent les innovations que leurs prédécesseurs avaient faites, et qui étaient devenues la source de tous les maux, et rétablirent dans Sparte l'ancienne forme de gouvernement, la seule qui lui convînt.

III. On peut encore ajouter que l'administration des Gracques fut combattue par les principaux d'entre les Romains ; mais la réforme commencée par Agis et consommée par Cléomène avait la base la plus honnête et la plus respectable : ils s'étaient proposé pour modèle les anciennes lois de leurs pères sur la tempérance

et l'égalité, dont les unes avaient été établies par Lycurgue, et les autres données par Apollon lui-même. Une différence plus grande encore, c'est que les changemens introduits par les Gracques n'ajoutèrent rien à la puissance de Rome : mais ceux que Cléomène exécuta, firent voir à la Grèce Sparte, devenue en peu de temps maîtresse du Péloponnèse, combattre contre les peuples les plus puissans, pour l'empire de la Grèce ; combat dont le but principal était de délivrer les Grecs des Illyriens et des Gaulois, pour les remettre sous le gouvernement sage des descendans d'Hercule.

IV. Il me semble aussi que la différence de leur mort prouve qu'il y en avait dans leur vertu. Les Gracques, après avoir combattu contre leurs concitoyens, prirent la fuite et périrent misérablement. Des deux Spartiates, Agis, pour ne faire mourir aucun de ses concitoyens, se sacrifia par une mort qu'on peut regarder comme volontaire ; Cléomène, poussé à bout par les injustices et les outrages qu'il essuyait, voulut enfin s'en venger; mais les circonstances n'ayant pas secondé son courage, il termina sa vie par une mort généreuse. Si on les considère les uns et les autres sous un nouveau rapport, on pourra dire qu'Agis, prévenu par la mort, n'eut aucune occasion de signaler son courage; et qu'aux

victoires aussi nombreuses que brillantes de Cléomène on peut opposer l'action glorieuse de Tibérius, lorsqu'au siége de Carthage il monta le premier sur la brèche, et son traité de Numance, qui sauva la vie à vingt mille Romains privés de tout espoir de salut. Caïus, de son côté, donna, soit dans cette guerre de Numance, soit en Sardaigne, de grandes preuves de valeur; et si ces deux frères n'eussent pas péri si jeunes, ils auraient égalé les plus grands généraux romains.

V. Si nous passons à leur conduite politique, nous verrons Agis montrer trop de mollesse, et, se laissant duper par Agésilas, frustrer ses concitoyens du partage des terres qu'il leur avait promis; en général, sa timidité, suite ordinaire de la jeunesse, l'empêcha de conduire à leur terme les changemens dont il avait donné l'espérance. Cléomène, au contraire, mit dans l'exécution de son projet trop de violence et d'audace; il fit égorger, contre toute justice, les éphores, que la force dont il disposait le mettait en état de gagner, ou qu'il pouvait chasser de la ville comme on en avait déjà banni un grand nombre de citoyens. Il n'est ni d'un habile médecin, ni d'un sage politique, d'employer le fer sans une extrême nécessité: c'est dans l'un et dans l'autre une preuve d'ignorance;

et dans l'homme d'état, la cruauté est toujours jointe à l'injustice. Aucun des Gracques ne fut le premier à verser le sang des citoyens : Caïus même, dit-on, quoique assailli d'une grêle de traits, ne songea pas à se défendre; et cet homme, d'une valeur si bouillante dans les combats, se montra froid et tranquille dans la sédition. Il sortit de chez lui sans armes ; il se mit à l'écart lorsqu'il vit le combat s'engager, et il s'abstint beaucoup plus de faire du mal qu'il ne craignit d'en souffrir. Ainsi la fuite des Gracques ne fut pas l'effet de la lâcheté, mais de la précaution : car il fallait nécessairement, ou céder par la fuite, ou, en attendant ceux qui les poursuivaient, combattre pour leur propre défense, et repousser leurs attaques.

VI. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à Tibérius, c'est d'avoir déposé du tribunat un de ses collègues, et d'en avoir brigué pour lui-même un second; mais c'est une imputation aussi fausse qu'injuste de charger Caïus de la mort d'Antyllius qui fut tué malgré lui, et dont la mort l'affecta vivement. Cléomène, sans parler du meurtre des éphores, donna la liberté à tous les esclaves, et régna réellement tout seul en se donnant, pour la forme, un collègue dans son frère Euclidas qui était de la même maison. Il fit revenir de Messène Archidamus, à qui

le trône appartenait, comme étant de l'autre maison royale, et qui fut tué en arrivant à Lacédémone. L'indifférence de Cléomène à venger sa mort confirma le soupçon qu'on eut qu'il en était l'auteur : bien différent en cela de Lycurgue, qu'il paraissait vouloir imiter, et qui rendit volontairement à Charilaüs, le fils de son frère, la couronne dont il était le dépositaire ; et dans la crainte que si cet enfant venait à mourir naturellement, on n'en fît retomber sur lui le soupçon, il s'exila pour long-temps de sa patrie, et n'y revint que lorsque Charilaüs eut un fils qui pût lui succéder. Mais aussi, quel autre homme trouverait-on dans toute la Grèce qu'on pût comparer à Lycurgue? Nous avons déjà fait voir dans la conduite politique de Cléomène de grandes innovations et des transgressions formelles des lois.

VII. Ceux qui blâment les caractères des uns et des autres disent que Cléomène montra dès le commencement un esprit tyrannique et qui ne respirait que la guerre ; mais les envieux de la gloire des Gracques ne leur reprochent qu'une ambition démesurée : ils avouent qu'emportés hors de leur naturel par la chaleur des disputes et par la colère que leur inspira la résistance de leurs adversaires, comme par des vents qui les maîtrisaient, ils s'étaient livrés, dans leur

administration, aux plus grands excès. Quoi de plus beau, quoi de plus juste que le premier plan, si les riches, en mettant tout ce qu'ils avaient de force et de puissance à faire rejeter la loi, ne les eussent forcés à combattre, Tibérius pour défendre sa vie, et Caïus pour venger la mort d'un frère qu'on avait fait périr sans suivre aucune forme de jugement, sans rendre seulement un décret ! Vous voyez donc, par ce qui vient d'être dit, les différences qui se trouvent entre ces quatre personnages ; que s'il faut les caractériser chacun en particulier, je puis dire que Tibérius l'emporte sur les trois autres par sa vertu ; qu'Agis est, malgré sa jeunesse, celui qui a fait le moins de fautes ; et que Caïus est bien inférieur à Cléomène en audace et en activité.

NOTES

SUR

TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

---

(1) Cicéron, en parlant de ce Diogène, dit que c'était un des plus diserts des orateurs grecs de ce temps-là ; Mitylène sa patrie était dans l'île de Lesbos.

(2) Le dolon était un bâton creux dans lequel était cachée une lame de poignard ; son nom venait du mot *dolus*, tromperie, parce qu'il trompait en ne paraissant qu'un simple bâton, tandis que c'était une arme dangereuse.

(3) Lucius Aurélius Oreste fut consul avec Emilius Lépidus, l'an de Rome 628, six ans après la mort de Tibérius Gracchus, étant alors âgé de 28 ans.

DÉMÉTRIUS.

SOMMAIRE.

I. Erreur de ceux qui ont cru les arts semblables aux sens naturels. II. L'exemple du mal est utile comme celui du bien. III. Naissance et caractère de Démétrius. IV. Sa tendresse pour son père. V. Moyen adroit dont il se sert pour sauver un de ses amis. VI. Démétrius est battu par Ptolémée, roi d'Égypte. VII. Il prend sa revanche et subjugue des peuples d'Arabie. VIII. Il reprend Babylone. Il forme le projet de rendre la liberté à la Grèce. IX. Il arrive devant Athènes, et les Athéniens lui envoient une ambassade. X. Il met Athènes en liberté, et va assiéger Mégare. XI. Il se rend maître de Mégare. XII. Il rétablit à Athènes le gouvernement démocratique. XIII. Flatteries outrées des Athéniens envers lui. XIV. Signes de la colère céleste contre les honneurs impies qu'on lui rend. XV. Décret plus impie encore de Dromoclide; Démétrius épouse Eurydice. XVI. Son père l'envoie à la conquête de Cypre. XVII. Bataille de Salamine en Cypre gagnée par Démétrius. XVIII. Sa modération dans la victoire. Flatterie d'Aristodème. XIX. Antigonus et Démétrius reçoivent le titre de rois. XX. Expédition malheureuse d'Antigonus et de Démétrius contre Ptolémée. XXI. Contrastes singuliers dans les mœurs de Démétrius. XXII. Sa grandeur et sa magnificence dans les arts. XXIII. Machine extraordinaire dont il se sert pour le siége de Rhodes. XXIV. Il se rend maître de cette

ville, et en traite bien les habitans. XXV. Il chasse Cassandre de la Grèce. XXVI. Débauches infâmes de Démétrius. Courage héroïque de Démoclès. XXVII. Nouvelles flatteries des Athéniens pour Démétrius. Ses succès dans le Péloponnèse. XXVIII. Orgueil de Démétrius. Son mépris pour les autres rois. XXIX. Il se fait initier aux mystères de Cérès. XXX. Dépenses énormes de Lamia, une de ses concubines. XXXI. Durée de sa passion pour cette courtisane. XXXII. Ligue des autres rois contre Antigonus. XXXIII. Présages qui troublent et découragent Antigonus et Demetrius. XXXIV. Ils sont défaits par les rois ligués contre eux. Antigonus est tué. XXXV. Les Athéniens refusent de recevoir Demétrius dans leur ville. XXXVI. Colère de Démétrius. Il marie sa fille à Séleucus. XXXVII. Mauvais procédé de Seleucus à son égard. XXXVIII. Démetrius met le siége devant Athènes. XXXIX. Il s'en rend maître. XL. Succès et revers de Demetrius. XLI. Il est appelé en Macedoine par Alexandre, dont les soupçons l'obligent de se retirer. XLII. Il fait assassiner Alexandre, et est proclamé roi de Macedoine. XLIII. Passion du jeune Antiochus pour Stratonice, découverte par Erasistrate son médecin. XLIV. Comment il engage Seleucus à la lui donner pour femme. XLV. Il assiege la ville de Thèbes. XLVI. Il s'en rend maître et la traite avec douceur. XLVII. Il fait le degât dans l'Epire. XLVIII. Son luxe et son orgueil le rendent odieux à ses sujets. XLIX. Sa fierté indispose de plus en plus les Macédoniens. L. Il fait un traité avec Pyrrhus. Ses vastes projets. LI. Ligue des autres rois contre Démetrius. LII. Ses soldats passent dans le camp de Pyrrhus. Démétrius prend la fuite. LIII. Mort de Phila sa femme. Il rassemble quelques troupes. LIV. Il met le siége devant Athènes, et le lève. Il va faire la guerre a Lysimachus. LV. Situation fâcheuse où il est réduit par Agathocle. LVI. Séleucus refuse de le secourir. LVII. Il prend courage et manque de surprendre Séleucus dans son camp. LVIII. Il est obligé de se remettre a la discrétion de Seleucus. LIX. Les courtisans de Se-

leucus rendent inutiles ses dispositions favorables pour Démétrius. LX. Séleucus le relègue dans la Chersonèse de Syrie. LXI. Il s'y abandonne à une vie crapuleuse, et meurt au bout de trois ans. LXII. Funérailles de Démétrius.

I. Ceux qui les premiers ont assimilé les arts à nos sens naturels me paraissent avoir très bien compris la faculté qui dirige les uns et les autres dans leurs jugemens, et qui nous fera discerner dans chaque genre les qualités contraires. Cette faculté est commune aux sens et aux arts; mais la fin à laquelle ils rapportent les choses dont ils jugent est différente. La fonction naturelle des sens est de distinguer le blanc et le noir, le doux et l'amer, le dur et le mou, ce qui cède et ce qui résiste; mais ils en ont une autre qui fait leur destination principale; c'est d'être mus par tous les objets qui s'offrent à eux, et de transmettre ensuite à l'intelligence les impressions qu'ils ont reçues. Les arts, qui, aidés du secours de la raison, ont pour but de choisir, de s'approprier ce qui leur convient, et de rejeter ce qui leur est contraire, considèrent principalement et par eux-mêmes ce qui leur est propre; pour ce qui leur est étranger, ils ne s'en occupent qu'accidentellement et pour l'éviter. Ainsi la médecine ne s'occupe de la

maladie et la musique des discordances, que par accident et pour produire leurs contraires. Les plus parfaits de tous les arts, tels que la tempérance, la justice, la prudence, qui jugent non seulement de ce qui est honnête, juste et utile, mais encore de ce qui est nuisible, honteux et injuste, n'estiment pas cette simplicité qui se fait un mérite de ne pas connaître le mal; ils la regardent, au contraire, comme une sotte ignorance de ce que doit le mieux savoir tout homme qui veut vivre d'après les règles de l'honnêteté.

II. Les anciens Spartiates, dans les jours de fêtes, après avoir forcé les Ilotes à boire avec excès, les faisaient entrer dans les salles des repas publics, afin d'inspirer à leurs jeunes gens l'horreur de l'ivresse. Pour nous, en regardant cette manière de corrompre les uns pour corriger les autres, comme contraire aux principes de l'humanité et de la politique, nous ne croyons pas inutile de faire entrer dans le recueil de ces Vies un ou deux parallèles de ces hommes célèbres qui se sont abandonnés à la licence, qui, dans les grandes dignités dont ils ont été revêtus, dans les affaires importantes qu'ils ont traitées, n'ont fait servir leur grandeur qu'à rendre leurs vices plus éclatans : non, à Dieu ne plaise qu'en cela nous cherchions à flatter nos

lecteurs, à les divertir par la variété de nos peintures; mais nous voulons imiter le joueur de flûte Isménias, de Thèbes, qui faisait entendre à ses disciples un homme qui jouait bien de cet instrument et un autre qui en jouait mal, et qui leur disait du premier : « Voilà « comme il faut jouer : » et du second : « Voilà « comme il ne faut pas jouer. » Antigénidas disait aussi que les jeunes gens entendraient avec plus de plaisir de bons joueurs de flûte, après qu'ils en auraient entendu de mauvais. Il me semble aussi que nous deviendrons des spectateurs plus zélés et des imitateurs plus ardens des vies les plus vertueuses, lorsque celles qui sont mauvaises, et qu'on blâme généralement, ne nous seront pas tout-à-fait inconnues. Ce volume (*) contiendra donc la Vie de Démétrius, surnommé Poliorcète (**), et d'Antoine le Triumvir, deux hommes qui ont également vérifié cette maxime de Platon, que les natures fortes produisent les grands vices comme les grandes vertus. Livrés l'un et l'autre à l'amour des femmes et du vin, grands guerriers, magnifiques dans leurs dons, prodigues et insolens, ils eurent, dans leur fortune, de grands

(*) Il appelle un volume deux Vies parallèles.

(**) Preneur de villes.

traits de ressemblance. Non seulement ils ont eu dans le cours de leur vie de grands succès et de grands revers, ils ont fait de grandes conquêtes et des pertes plus funestes, ils sont tombés inopinément dans des malheurs extrêmes et s'en sont relevés contre toute espérance; mais encore leur fin a été presque la même: l'un a été pris par ses ennemis, et l'autre a été sur le point de l'être.

III. Antigonus (*) eut deux fils de Stratonice, fille de Corréus; il appela l'aîné Démétrius, du nom de son frère, et le second Philippe, du nom de son père. C'est du moins le sentiment de la plupart des historiens. Quelques-uns disent que Démétrius était neveu et non pas fils d'Antigonus; qu'ayant perdu son père en bas âge, il passa pour fils d'Antigonus, qui avait épousé sa mère. Philippe, qui n'était que de peu d'années plus jeune que Démétrius, mourut bientôt. Démétrius, quoique d'une belle taille, était moins grand que son père; mais il avait une beauté si parfaite, un air si noble et si majestueux, que les peintres et les sculpteurs ne purent jamais bien rendre les traits de

(*) Antigonus était fils d'un Macédonien nommé Philippe, qui avait eu de grands emplois sous les rois Philippe et Alexandre.

son visage; on y voyait empreints tout à la fois la douceur et la gravité, l'agrément et la terreur; à la fierté, à la vivacité de la jeunesse, étaient jointes une mine héroïque, une majesté vraiment royale, qu'il était presque impossible d'imiter. Ses mœurs offraient le même contraste : elles avaient de quoi effrayer et de quoi plaire. Dans ses momens de loisir, à table, et au sein du luxe et des délices, c'était le plus voluptueux et le plus aimable des rois. Mais, fallait-il agir, personne n'était ni plus actif, ni plus ardent, ni plus terrible. Il se proposait en cela d'imiter, entre tous les autres dieux, Bacchus, qui, guerrier redoutable, avait aussi le talent de faire succéder la paix à la guerre, de jouir des douceurs de la joie et du charme des plaisirs.

IV. Il aimait son père de l'amour le plus tendre; et dans les marques d'affection qu'il donnait à sa mère on reconnaissait sa tendresse respectueuse pour son père : ce sentiment était une véritable piété filiale, et non un hommage intéressé qu'il rendît à la puissance. Antigonus donnait un jour audience à des ambassadeurs, lorsque Démétrius, en revenant de la chasse, entra chez son père, le salua, et, après l'avoir embrassé, s'assit auprès de lui, tenant toujours ses dards à la main. Comme les ambassadeurs

se retiraient, après avoir reçu la réponse du roi, ce prince les rappelant, leur dit à haute voix : « Rapportez aussi à vos maîtres comment « nous sommes ensemble, mon fils et moi. » Il voulait leur faire entendre que la confiance et l'harmonie qui régnaient entre son fils et lui faisaient la principale force de ses états et la plus sûre preuve de sa puissance, tant il est vrai que l'autorité suprême se partage difficilement; qu'elle est toujours si pleine de défiance et de soupçons, que le plus grand et le plus vieux des successeurs d'Alexandre se glorifiait de ne pas craindre son fils, et de le laisser approcher de sa personne avec des armes. Aussi la maison royale d'Antigonus fut-elle presque la seule qui, dans une assez longue suite de successions, se conserva pure des haines et des divisions qui désolèrent les autres; et même de tous les successeurs de ce prince, Philippe est le seul qui ait fait périr son fils (1). Les autres maisons royales sont presque toutes souillées par des meurtres de fils, de mères et de femmes. Pour ceux des frères, comme les géomètres demandent qu'on leur passe certaines propositions qui servent de base à leurs démonstrations, de même il était reçu parmi ces rois d'exiger comme une chose ordinaire

et d'où dépendait leur sûreté qu'on leur sacrifiât la vie de leurs frères.

V. Le fait suivant est une preuve sensible que Démétrius, dans sa jeunesse, fut très humain et eut beaucoup d'attachement pour ses amis. Mithridate, fils d'Ariobarzane, qui avait à peu près le même âge que Démétrius, était son camarade et son ami; il faisait sa cour à Antigonus, et n'était ni ne passait pour être un méchant homme; mais ce prince eut un songe qui lui donna des soupçons contre lui. Il croyait être dans un vaste champ, où il semait de la limaille d'or, qui produisait ensuite une moisson du même métal. Quelque temps après, étant revenu dans le champ, il n'avait plus trouvé que le chaume, dont les épis avaient été coupés. Il s'affligeait vivement de cette perte, lorsqu'il entendit quelques personnes dire que Mithridate avait coupé cette moisson d'or, et s'était retiré dans le Pont-Euxin. Troublé de ce songe, il fit venir son fils, et après avoir exigé de lui, avec serment, la promesse du secret, il lui raconta le songe qu'il avait eu, et lui déclara qu'il allait se défaire de ce jeune prince. Démétrius en eut un grand chagrin; et Mithridate étant venu le voir, à son ordinaire, pour s'amuser avec lui, il n'osa pas, par respect

pour son serment, lui dire de bouche le sort qui le menaçait; mais l'ayant écarté peu à peu de ses amis, quand ils furent absolument seuls, il écrivit sur le sable avec le fer de sa pique : « Fuis, Mithridate. » Son ami, instruit par là du danger qu'il courait, s'enfuit la nuit même en Cappadoce; et bientôt les destins accomplirent le songe d'Antigonus : car Mithridate s'empara d'une vaste et riche contrée, et fonda cette maison des rois de Pont, qui ne fut détruite par les Romains qu'à la huitième génération (2).

VI. Un trait de cette nature atteste la douceur et la justice de Démétrius. Mais comme, dans les élémens d'Empédocle, la discorde et l'amitié produisent entre eux, et surtout entre ceux qui sont les plus voisins ou qui se touchent, une guerre continuelle, de même les successeurs d'Alexandre se firent sans cesse une guerre opiniâtre; et elle fut encore plus ouverte et plus enflammée entre ceux qui, par le voisinage de leurs états respectifs, avaient souvent des affaires à démêler ensemble : tels étaient Antigonus et Ptolémée (*). Le premier de ces princes, qui se tenait ordinairement en Phry-

(*) Ptolémée, fils de Lagus, fondateur du royaume d'Égypte.

gie, ayant appris que Ptolémée, parti de Cypre, ravageait la Syrie, attirait les villes à son parti ou les soumettait par la force, fit marcher contre lui son fils Démétrius, qui n'avait encore que vingt-deux ans, et qui faisait, dans une occasion si importante, l'essai du commandement en chef. Jeune encore et sans expérience, il avait à lutter contre un athlète sorti du gymnase d'Alexandre, sous lequel il avait souvent combattu dans de grandes batailles : aussi fut-il battu près de Gaza, où il eut cinq mille hommes de tués et huit mille prisonniers; il y perdit aussi ses tentes, son argent et tous ses équipages; mais Ptolémée les lui renvoya, avec ceux de ses amis qui avaient été fait prisonniers; à cet acte de générosité il ajouta une parole qui marquait sa douceur et sa bonté : « La gloire et l'empire, et non pas tous les autres biens, doivent être, entre nous, le seul objet de la guerre. » Démétrius, en recevant ce bienfait de Ptolémée, pria les dieux de ne pas le laisser long-temps chargé d'une si grande dette, et de lui fournir bientôt l'occasion de rendre la pareille à ce prince. Loin de se laisser abattre, en jeune homme, de l'échec si considérable qu'il venait de recevoir à son début, il le soutint comme un général consommé, accoutumé aux caprices de la fortune; ayant

donc levé de nouvelles troupes et fait tous les préparatifs nécessaires, il contint les villes sous son obéissance, et exerça les milices qu'il avait mises sur pied.

VII. Antigonus, en apprenant la perte de la bataille, se contenta de dire que Ptolémée venait de vaincre des adolescens, et que bientôt il aurait à combattre des hommes. Mais ne voulant ni abattre ni retenir le courage de son fils, il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit de se mesurer de nouveau avec Ptolémée. Peu de temps après arriva Cillès, lieutenant de Ptolémée, à la tête d'une armée nombreuse, persuadé qu'il chasserait aisément de toute la Syrie un général dont la défaite récente ne lui inspirait que du mépris. Mais Démétrius, tombant sur Cillès au moment où il était le moins attendu, jeta l'épouvante parmi ses troupes, les mit en fuite, se rendit maître du camp et de la personne du général, fit sept mille prisonniers, et emporta un butin immense. Il fut ravi de cette victoire, moins pour les grandes richesses qu'elle lui avait procurées, que parce qu'elle lui donnait les moyens de s'acquitter : se montrant moins sensible à la gloire et au butin qui en étaient le fruit, qu'au plaisir de payer le bienfait qu'il avait reçu et de satisfaire sa reconnaissance. Il ne voulut cependant pas le faire

de sa seule autorité, et il en écrivit à son père, qui lui laissa toute la liberté d'en agir comme il voudrait. Il renvoya donc à Ptolémée Cillès et tous ses autres amis, comblés de présens. Ce revers chassa Ptolémée de la Syrie, et fit sortir de Célène (*) Antigonus, à qui la joie de cette victoire donnait un plus grand désir de voir son fils. Il ne tarda pas à l'envoyer en Arabie pour y soumettre les Nabatéens (**) : là, il se trouva engagé dans des lieux arides et sans eaux, où il courut le plus grand danger ; mais sa fermeté et son sang-froid imposèrent tellement aux barbares, qu'ils lui laissèrent emporter, en se retirant, un très grand butin avec sept cents chameaux.

VIII. Cependant Séleucus (***), qu'Antigonus avait chassé de la Babylonie, ayant reconquis cette province par ses seules forces, entreprit d'aller avec son armée soumettre les nations limitrophes des Indes, et d'ajouter à ses états les contrées voisines du Caucase. Démétrius, espérant que son absence aurait laissé la Mésopotamie sans défenseurs, passa subitement l'Euphrate, et se jetant dans la Babylonie avant

(*) Ville de la haute Phrygie.

(**) Peuples de la partie orientale de l'Arabie Pétrée.

(***) Séleucus Nicanor, qui fonda le royaume de Syrie.

que Séleucus pût être instruit de son invasion, il força l'un des deux châteaux que Séleucus occupait, en chassa la garnison et y mit sept mille des siens pour le garder. Il ordonna au reste de ses troupes d'emporter du pays le plus de butin qu'elles pourraient, et reprit le chemin de la mer. Sa retraite affermissait à Séleucus la possession de cette province : car la quitter après l'avoir ravagée c'était reconnaître qu'elle ne lui appartenait plus. Il apprit, en arrivant, que Ptolémée assiégeait Halicarnasse; et marchant aussitôt au secours de cette place, il le força de lever le siége. Cette ambition de secourir les opprimés ayant couvert de gloire Antigonus et son fils, ils conçurent le plus ardent désir d'affranchir la Grèce du joug de Cassandre et de Ptolémée. Jamais roi n'avait entrepris une guerre plus honorable et plus juste : toutes les richesses qu'ils avaient amassées, en pillant, en affaiblissant les barbares, ils les sacrifiaient, par un motif d'honneur et de gloire, pour mettre les Grecs en liberté. Quand ils eurent pris la résolution de s'embarquer pour aller assiéger Athènes, un des amis d'Antigonus dit à ce prince que s'ils se rendaient maîtres de cette ville, ils devaient la garder comme un pont pour pénétrer dans la Grèce. Antigonus n'écouta point ce conseil : « Le pont le meil-

« leur et le plus solide, répondit-il, c'est l'af-« fection des peuples ; Athènes, qui est comme « le fanal de l'univers, fera briller partout la « gloire de nos actions. »

IX. Démétrius fit voile pour Athènes, avec un fonds de cinq mille talens (*) et une flotte de deux cent cinquante vaisseaux. Démétrius commandait dans la ville pour Cassandre, et le fort de Munychium était défendu par une garnison de ce prince. La fortune ayant secondé la prévoyance de Démétrius, il parut devant le Pyrée le vingt-six du mois de Thargelion (**), avant que personne eût eu le moindre soupçon de sa marche. Quand les Athéniens virent approcher la flotte, ils se préparèrent à la recevoir, ne doutant pas que ce ne fût celle de Ptolémée ; mais les généraux ayant un peu tard reconnu l'erreur, se mirent en défense. Toute la ville était dans le plus grand trouble ; et cela devait être, quand on avait à repousser un ennemi qu'on n'attendait pas, et qui déjà faisait sa descente. Démétrius ayant trouvé les barrières du port ouvertes, y était entré sans obstacle ; on le voyait distinctement sur le tillac de son vaisseau, d'où

(*) Vingt-cinq millions.

(**) Il répondait pour cette année, la deuxième de la cent dix-huitième olympiade, au 11 de mai.

il faisait signe qu'on se tînt tranquille et qu'on écoutât. Lorsqu'il eut obtenu du silence, il fit publier, par un héraut qu'il avait placé à côté de lui, qu'Antigonus son père l'avait envoyé sous les auspices les plus favorables, pour mettre les Athéniens en liberté, pour chasser de leur ville la garnison macédonienne, pour leur rendre leurs lois et l'ancienne forme de leur gouvernement.

X. Les Athéniens n'eurent pas plus tôt entendu cette proclamation, que, posant leurs boucliers à terre, et battant des mains, ils pressèrent tous à grands cris Démétrius de débarquer, en lui donnant les titres de bienfaiteur et de sauveur. Mais ceux qui se trouvaient auprès de Démétrius de Phalère, en convenant qu'on ne pouvait pas refuser l'entrée de la ville à un prince qui en était déjà le maître, quand même il ne tiendrait rien de ce qu'il promettait, jugèrent néanmoins à propos de lui envoyer des ambassadeurs. Démétrius leur fit l'accueil le plus favorable ; et pour leur inspirer plus de confiance, quand ils s'en retournèrent, il les fit accompagner par Aristodème de Milet, un des amis de son père. Il ne négligea pas non plus de pourvoir à la sûreté de Démétrius de Phalère, à qui ce changement subit dans la république faisait encore plus craindre ses concitoyens que

les ennemis mêmes ; plein d'estime pour la réputation et la vertu de ce personnage, il le renvoya bien escorté à Thèbes, comme il l'avait demandé. Ensuite il déclara aux Athéniens qu'il n'entrerait pas dans leur ville, quelque désir qu'il eût de la voir, qu'il ne l'eût entièrement affranchie, en la délivrant de la garnison macédonienne. Aussitôt il fit ouvrir un grand fossé, et, après avoir élevé de bons retranchemens devant le fort de Munychium, il s'embarqua pour Mégare, où Cassandre avait mis une garnison.

XI. Là, ayant su que Cratésipolis, femme d'Alexandre fils de Polyperchon, célèbre par sa beauté, était à Patras (*), et qu'elle désirait de le voir, il laisse son armée dans la Mégaride, et prend le chemin de Patras avec un détachement des soldats les plus habiles. Lorsqu'il fut près de la ville, il s'éloigna de sa troupe, et fit dresser sa tente à l'écart, afin que Cratésipolis pût venir le trouver sans être aperçue. Quelques-uns des ennemis en ayant été informés, coururent sur lui lorsqu'il s'y attendait le moins. Démétrius, effrayé, n'eut que le temps de prendre un méchant manteau, et de se sau-

(*) Ville de l'Achaïe, à l'embouchure du golfe de Lépante.

ver par la fuite : peu s'en fallut que, victime de son incontinence, il ne fût pris de la manière la plus honteuse. Les ennemis emportèrent sa tente et toutes les richesses qu'ils y trouvèrent. Quand il eut pris Mégare, ses troupes en demandèrent le pillage; mais les Athéniens sollicitèrent si vivement en faveur des Mégariens, qu'ils sauvèrent la ville. Démétrius en chassa la garnison et rendit la liberté à Mégare. Quelque occupé qu'il fût dans ce moment, il n'oublia pas le philosophe Stilpon, qui jouissait d'une grande réputation, et qui avait choisi un genre de vie doux et tranquille. Démétrius l'envoya chercher, et lui demanda si l'on n'avait rien pris qui fût à lui : « Non, lui répon« dit le philosophe, je n'ai vu personne qui « m'enlevât ma science. » Dans la prise de Mégare, tous les esclaves avaient été faits prisonniers. Démétrius s'entretenait un jour avec Stilpon; et après lui avoir donné de grands témoignages d'amitié, il lui dit en le quittant : « Stilpon, je vous laisse votre ville entièrement « libre. — Cela est vrai, repartit le philosophe; « car vous ne nous avez pas laissé un seul es« clave. »

XII. Démétrius étant retourné à Athènes, établit son camp devant le fort de Munichium, et s'en étant rendu maître, il chassa la garni-

son et rasa le fort. Alors, sur les vives instances que lui firent les Athéniens, il entra dans la ville; et ayant assemblé le peuple, il lui rendit l'ancienne forme de son gouvernement, et promit que son père lui enverrait cent cinquante mille médimnes (*) de blé, et le bois nécessaire pour la construction de cent galères à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrèrent le gouvernement démocratique, quinze ans après en avoir été dépouillés; le temps qui s'était écoulé depuis la guerre Lamiaque et la bataille de Cranon, ils l'avaient passé sous une autorité qu'on appelait oligarchique, et dont la grande puissance de Démétrius de Phalère avait fait une véritable monarchie; mais lorsque Démétrius s'était montré si grand, si illustre par ses bienfaits, ils le rendirent odieux et insupportable par les honneurs immodérés qu'ils lui décernèrent. Ils donnèrent d'abord à ce prince, et à son père Antigonus, le nom de rois, titre que ces princes n'avaient jamais osé prendre, et qui, réservé jusqu'alors aux seuls descendans de Philippe et d'Alexandre, n'avait encore été conféré à aucun autre de leurs successeurs. Les Athéniens furent aussi

(*) La médimne tenait plus de quatre boisseaux de Paris, dont chacun pèse 21 ou 22 liv.

les seuls qui les honorèrent du titre de dieux sauveurs. Ils abolirent l'ancienne dignité de leur archonte éponyme (*), et créèrent à la place un prêtre des dieux sauveurs, qui devait être nommé tous les ans, et dont le nom serait mis à la tète de tous les décrets et de tous les actes publics. Ils décrétèrent encore que les portraits des deux rois seraient brodés, parmi ceux des autres dieux, sur le voile de Minerve (3). Le lieu où Démétrius était descendu de son char fut consacré; on y éleva un autel à Démétrius descendant du char. Ils ajoutèrent deux nouvelles tribus aux anciennes, la tribu Démétriade et la tribu Antigonide. Le sénat des cinq cents fut porté à six cents, parce qu'il devait y avoir cinquante sénateurs de chaque tribu (4).

XIII. Mais un trait de la flatterie la plus recherchée, ce fut celui que Stratoclès imagina; il était déjà l'inventeur de toutes ces nouveautés si belles et si sages. Il fit ordonner que les Athéniens qui seraient envoyés par un décret du peuple vers Antigonus ou Démétrius, au lieu du titre ordinaire d'ambassadeurs, auraient celui de théores, nom que les villes de Grèce donnent aux députés qu'elles envoient, les

(*) Ainsi nommé parce qu'il donnait son nom à l'année.

jours de fêtes solennelles, conduire à Pytho (*) ou à Olympie leurs sacrifices d'usage. Ce Stratoclès était d'ailleurs l'homme le plus audacieux, dont la vie avait été la plus licencieuse, et qui par son insolence et ses bouffonneries affectait d'imiter l'effronterie avec laquelle l'ancien Cléon traitait le peuple. Il avait chez lui une courtisane nommée Phylacium, qui lui acheta un jour au marché des cervelles et des collets de mouton : « Oh, oh, lui dit-il, tu as « acheté de ces choses dont nous servons en « guise de balles, nous qui gouvernons la ré« publique ! » Lorsque la flotte athénienne eut été battue près d'Amorgos (**), Stratoclès, prévenant les courriers qui en apportaient la nouvelle, et traversant le Céramique avec une couronne sur la tête, annonça que les Athéniens avaient remporté la victoire, et ordonna que pour remercier les dieux de cet heureux succès on leur ferait des sacrifices, et qu'on distribuerait des viandes dans chaque tribu. Peu de temps après, ceux qui revenaient de cette bataille apportèrent la nouvelle de la défaite;

(*) Pytho était l'ancien nom de la ville de Delphes.

(**) Amorgos est une des îles Sporades, près de Naxos. Clitus, amiral de la flotte de Macédoine sous Antipater, y remporta une grande victoire sur les Athéniens, commandés par Éétion. *Diodore de Sicile,* L. XVIII, C. 15.

et le peuple, irrité contre Stratoclès, l'ayant cité devant lui, il se présenta hardiment, et ayant arrêté le tumulte : « Quel si grand mal « vous ai-je fait, leur dit-il, en vous donnant « de la joie pendant deux jours ? » Il fit un autre trait d'effronterie, *plus chaud que braise*, pour me servir de l'expression d'Aristophane. Un autre flatteur voulant enchérir sur la bassesse de Stratoclès, ordonna que Démétrius, toutes les fois qu'il viendrait à Athènes, y serait reçu avec les mêmes offrandes qu'on faisait à Cérès et à Bacchus, et que celui des Athéniens qui aurait surpassé tous les autres par l'éclat et la magnificence de ses dons recevrait du trésor public une somme d'argent dont il ferait une offrande aux dieux. Enfin on changea le nom du mois de Munychion (*) en celui de Démétrion; le dernier jour de ce mois, qu'on appelle la vieille et la nouvelle lune, fut nommé Démétriade, et la fête des Dionysiaques prit le nom de Démétriaques.

XIV. Les dieux firent connaître, par plusieurs signes, combien ils étaient irrités de ces honneurs sacriléges : le voile sacré sur lequel les Athéniens avaient, par un décret public, fait broder les portraits d'Antigonus et de Dé-

(*) Le mois d'avril.

métrius, avec ceux de Jupiter et de Minerve, fut déchiré en deux par un ouragan, pendant qu'on le portait en pompe le long du Céramique; il poussa tout à coup autour des autels consacrés à ces princes, une grande quantité de ciguë, plante assez rare dans ce terroir. Le jour qu'on devait célébrer la fête des Dionysiaques, on fut obligé de remettre la cérémonie, parce qu'il survint, hors de la saison, une glace et un verglas si forts, que la gelée brûla les vignes et les figuiers, et détruisit la plus grande partie du blé qui n'était qu'en herbe. Le poète Philippide (*), ennemi de Stratoclès, fit contre lui, à cette occasion, les vers suivans dans une de ses comédies :

C'est lui qui sur la vigne attira la gelée,
Et qui fit déchirer la bannière sacrée ;
Qui rendant aux humains les honneurs dus aux dieux,
Au peuple fait sentir la colère des cieux.
Nous sommes tous punis de son audace impie,
Et ces maux ne sont pas dus à la comédie.

Philippide était fort aimé de Lysimachus, qui, à sa considération, avait accordé beaucoup de grâces aux Athéniens. Lorsque ce prince était

(*) Poète distingué de la nouvelle comédie; il avait fait cinquante-quatre pièces, dont nous n'avons que des fragmens.

sur le point d'entreprendre quelque affaire ou quelque expédition importante, et que ce poète se présentait devant lui, il regardait cette rencontre comme un présage heureux. Il estimait d'ailleurs Philippide à cause de son caractère honnête, qui n'avait rien de l'empressement et de l'importunité des courtisans. Un jour, après l'avoir comblé de marques d'affection : « Mon cher Philippide, lui dit-il, que partagerai-je avec toi de ce qui m'appartient ? « — Prince, lui répondit Philippide, tout ce « qu'il vous plaira, excepté vos secrets. » J'ai opposé exprès Philippide à Stratoclès, pour faire voir la différence qu'il y avait entre un démagogue et un poète comique.

XV. Mais ce qu'il y eut de plus étrange et de plus outré dans tous les honneurs qu'on rendit à ces princes, ce fut le décret de Dromoclide, du bourg de Sphettie, qui proposa que, pour la consécration des boucliers dans le temple d'Apollon à Delphes, on reçût l'oracle de la bouche de Démétrius. Je crois devoir transcrire ce décret en propres termes : « Pour le « bonheur public, le peuple ordonnera qu'il « soit nommé un Athénien pour se transporter « auprès du dieu sauveur, et, après avoir fait « des sacrifices, demander à Démétrius sauveur « quel sera le moyen le plus religieux, le plus

« magnifique et le plus prompt, de consacrer les « offrandes : que le peuple se conforme à la ré« ponse de l'oracle. » En se moquant anisi de Démétrius, ils achevèrent de corrompre un prince dont l'esprit n'était pas trop sain. Pendant ces jours d'oisiveté qu'il passait à Athènes, il épousa Eurydice, qui descendait de l'ancien Miltiade, et qui, après avoir perdu son mari Opheltas, roi de Cyrène, était revenue vivre à Athènes. Les Athéninens regardèrent ce mariage comme un honneur et une grâce que Démétrius faisait à leur ville, quoique d'ailleurs ce prince aimât à célébrer des noces, et qu'il eût déjà plusieurs femmes. Phila était celle qu'il honorait le plus et qu'il traitait avec les plus grands égards, et comme fille d'Antipater, et comme veuve de Cratère, celui des successeurs d'Alexandre que les Macédoniens avaient le plus aimé, et qu'ils regrettaient davantage. Démétrius était fort jeune lorsque son père la lui fit épouser, malgré la grande disproportion de l'âge; et comme il témoignait peu de goût pour ce mariage, Antigonus lui dit à l'oreille :

Il faut, contre son goût, épouser pour l'argent.

Parodiant ainsi assez heureusement ce vers d'Euripide :

Il faut, contre son goû., s'asservir pour l'argent.

Mais l'honneur que Démétrius témoignait à Phila et à ses autres femmes ne l'empêchait pas de vivre avec des courtisanes, d'avoir commerce avec des femmes libres, et d'être par ses débauches le plus décrié de tous les rois.

XVI. Cependant, rappelé par son père pour aller enlever à Ptolémée l'île de Cypre, il fut obligé d'obéir ; mais regrettant d'abandonner la guerre plus honorable et plus brillante qu'il faisait en Grèce, il députa vers Cléonidas, lieutenant de Ptolémée, qui tenait pour ce prince les villes de Sicyone et de Corinthe, et lui fit offrir des sommes considérables, s'il voulait en retirer les garnisons. Cléonidas ayant rejeté cette proposition, Démétrius s'embarqua sur-le-champ avec ses troupes, et fit voile vers Cypre. Il fut à peine arrivé, qu'il attaqua et battit Ménélas, frère de Ptolémée ; et bientôt après, Ptolémée ayant paru en personne avec des forces considérables de terre et de mère, il y eut d'abord de part et d'autre des pourparlers qui se passèrent en menaces et en bravades réciproques. Ptolémée signifiait à Démétrius l'ordre de se retirer, avant que toutes ses forces réunies vinssent l'écraser ; Démétrius consentait à laisser à Ptolémée la liberté de se retirer, s'il voulait de son côté, délivrer Sicyone et Corinthe des garnisons qui les tenaient en servitude. La bataille qui se prépa-

rait tenait non seulement les deux rois ennemis, mais encore tous les autres princes, dans l'attente des grands événemens qui en devaient être la suite, et qui étaient encore fort incertains; on voyait seulement que le succès ne se bornerait pas à rendre le vainqueur maître de Cypre et de la Syrie, et qu'il deviendrait le plus puissant de tous les rois.

XVII. Ptolémée, cinglant à pleines voiles, vint contre Démétrius avec cent cinquante vaisseaux, et fit dire à Ménélas que lorsqu'on serait au plus fort du combat il sortît de Salamine (*) avec ses soixante vaisseaux, pour aller charger l'arrière-garde de Démétrius, et rompre son ordre de bataille. Mais Démétrius laissa dix de ses vaisseaux pour faire tête aux soixante de Ménélas : ce nombre suffisait pour garder l'issue du port qui était fort étroite, et pour arrêter Ménélas. Pour lui, après avoir distribué et rangé son armée de terre sur les pointes qui s'avançaient dans la mer, il prit le large avec cent quatre-vingts galères, et chargea avec tant d'impétuosité et de violence la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit, et que ce prince, se voyant vaincu, prit précipitamment la fuite

(*) Ce n'est pas l'île de Salamine, mais un port de ce nom dans l'île de Cypre.

avec huit vaisseaux : ce furent les seuls de toute sa flotte qu'il put sauver ; la plupart des autres furent brisés dans le combat, et soixante-dix tombèrent au pouvoir de l'ennemi avec leur équipage. La multitude qui était à l'ancre dans des vaisseaux de transport, ses domestiques, ses amis et ses femmes, ses provisions d'armes, son argent, ses machines de guerre, tout fut pris par Démétrius, et conduit dans son camp. On trouva parmi les femmes captives la célèbre Lamia, qui, recherchée d'abord pour le talent qu'elle avait de jouer de la flûte, eut encore plus de réputation par le commerce qu'elle fit de ses charmes. Quoiqu'ils eussent perdu de leur éclat, et que Démétrius fût plus jeune qu'elle, il se laissa tellement séduire et captiver par ses attraits, qu'aimé des autres femmes, il n'aima qu'elle seule. Après la perte de la bataille, Ménélas ne fit plus de difficulté de remettre Salamine entre les mains de Démétrius, avec tous ses vaisseaux et ses troupes de terre, qui montaient à douze cents chevaux et douze mille hommes de pied.

XVIII. Cette victoire, déjà si belle, si glorieuse, reçut encore un nouvel éclat de la douceur et de l'humanité avec laquelle Démétrius en usa ; il fit des obsèques magnifiques aux ennemis restés sur le champ de bataille, renvoya

libres tous les prisonniers, et prit sur les dépouilles douze cents armures complètes, dont il fit présent aux Athéniens. Il choisit Aristodème de Milet pour aller porter au roi son père la nouvelle de cette victoire. De tous les courtisans d'Antigonus, c'était le plus savant dans l'art de flatter, et il avait préparé pour relever cet exploit la plus outrée de toutes les flatteries. En arrivant de Cypre en Syrie, il ne fit pas aborder son vaisseau, et le tint à l'ancre à quelque distance du rivage; il ordonna à toute sa suite d'y rester sans faire aucun bruit; lui-même, étant monté dans un esquif, descendit seul à terre, et s'achemina vers Antigonus, qui attendait des nouvelles de la bataille avec cette inquiétude d'esprit naturelle à ceux qu'occupent de si grands intérêts. Lorsqu'on lui apprit l'arrivée d'Aristodème, son trouble augmenta, et il eut bien de la peine à se tenir dans son palais; il envoya coup sur coup plusieurs de ses officiers et de ses amis, pour demander à Aristodème ce qui s'était passé; mais Aristodème ne répondit à personne, et continua son chemin d'un pas lent, avec un visage composé et dans un profond silence. Antigonus, plus étonné encore, et n'étant plus maître de son impatience, courut au devant de lui jusqu'aux portes du palais. Aristodème était en-

vironné d'une foule immense qui courait vers le palais. Quand il fut près du roi, il lui tendit la main, et lui dit d'une voix très haute: « Soyez « heureux, ô roi Antigonus! nous avons vaincu « le roi Ptolémée dans un combat naval; nous « sommes en possession de l'île de Cypre, et « nous avons fait seize mille six cents prison- « niers. Je te souhaite aussi beaucoup de bon- « heur, lui dit Antigonus, mais tu seras puni « de nous avoir tenus si long-temps à la torture; « et tu ne recevras pas de sitôt la récompense « que je te dois pour cette bonne nouvelle. »

XIX. A l'instant tout le peuple proclame rois Antigonus et Démétrius, les amis d'Antigonus lui ceignent le diadème; et ce prince en envoie un à son fils, en lui donnant dans sa lettre le titre de roi. La nouvelle de cette proclamation ayant été portée en Égypte, les Égyptiens, qui ne voulaient pas paraître abattus par leur défaite, proclamèrent roi Ptolémée. Cette ambition, comme par un sentiment de jalousie, gagna tous les successeurs d'Alexandre: Lysimachus prit sur-le-champ le diadème; et Séleucus, en donnant audience aux Grecs, agit avec eux en roi, comme il avait déjà fait avec les barbares. Cassandre fut le seul qui, appelé roi par les autres, et de vive voix et dans leurs lettres, continua d'écrire les siennes comme il avait fait

jusqu'alors. Cette appellation de roi ne fut pas pour ces princes un simple titre ajouté à leur nom, et ne se borna pas au seul changement de leur costume; elle accrut leur fierté, enfla leur courage, mit dans leur commerce et dans leur manière de vivre plus de faste et plus de gravité : semblables aux acteurs tragiques, qui, en prenant les habits de leurs rôles, changent en même temps leur démarche, leur voix, leur manière de s'asseoir, et d'accueillir les personnes qui viennent leur parler. Ils devinrent même plus rigoureux dans leurs jugemens, et bannirent de leur commerce cette espèce de familiarité qui, en dissimulant leur puissance, les rendait plus doux et plus faciles : tant eut de pouvoir une seule parole d'un vil flatteur! tant elle produisit de changement dans toute la terre!

XX. Antigonus, enflé des grands succès que Démétrius avait eus en Cypre, marcha sans différer contre Ptolémée, et se mit à la tête de son armée de terre, pendant que Démétrius, avec une flotte nombreuse, accompagnait sa marche. L'issue de cette expédition fut pressentie dans un songe qu'eut Médius, un des amis d'Antigonus. Il crut voir ce prince courir avec toutes ses troupes dans la lice du double stade, fournir d'abord avec beaucoup de vigueur la première course, se ralentir ensuite peu à peu,

et enfin, après avoir doublé la borne, se trouver si faible et tellement hors d'haleine, qu'il avait eu bien de la peine à se remettre. Antigonus en effet éprouva sur terre les plus grandes difficultés; et Démétrius, accueilli d'une violente tempête, fut en danger d'être jeté sur des côtes d'un abord difficile et sans abri, perdit une grande partie de ses vaisseaux, et fut obligé de s'en retourner sans avoir pu rien entreprendre. Antigonus avait alors près de quatre-vingts ans, et, devenu, moins encore par son âge que par la grosseur et le poids de son corps, inhabile aux expéditions militaires, il se servait de son fils, que son bonheur et son expérience rendaient propre aux plus grandes affaires, et n'était offensé ni de son luxe, ni de sa prodigalité, ni de ses débauches. Pendant la paix, Démétrius se livrait d'une manière effrénée à tous ses vices, et profitait de son loisir pour se plonger jusqu'à la satiété dans toutes sortes de voluptés; mais dans la guerre il était aussi sage que ceux qui le sont naturellement.

XXI. Lamia, sa maîtresse, le gouvernait absolument. Un jour qu'il revenait de quelque voyage, il alla saluer son père et l'embrassa. « Mon fils, lui dit Antigonus en souriant, tu « crois embrasser Lamia. » Après une débau-

che de plusieurs jours, pendant lesquels il n'avait point paru, il dit à son père qu'il avait été tourmenté d'une fluxion. « Je le savais, lui dit « Antigonus; mais était-ce une fluxion de Thasos ou de Chio (*)? » Ayant appris un jour qu'il était malade, il alla le voir; et en entrant chez lui, il rencontra un beau jeune homme à la porte de son appartement. Il s'assit près de son lit et lui tâta le pouls. Démétrius lui dit que la fièvre venait de le quitter. « Je le sais, mon fils, lui répondit An- « tigonus : je l'ai trouvée à la porte qui sortait. » C'est ainsi qu'Antigonus, par égard pour les exploits de son fils, supportait avec douceur tous ses vices. Quand les Scythes ont bu avec excès, ils font résonner la corde de leur arc, afin de réveiller leur courage assoupi par les plaisirs de la table; mais Démétrius s'abandonnait sans réserve tantôt aux voluptés, tantôt aux affaires, et ne se partageait jamais entre ces deux états; il se livrait tout entier à l'un ou à l'autre, sans faire pour cela avec moins d'exactitude et de soin tous les préparatifs de la guerre; mais il montrait plus d'habileté à rassembler, à équiper une armée, qu'à la conduire dans l'action. Il voulait avoir jusqu'au superflu toutes les provisions nécessaires; il ne pouvait jamais satisfaire sa magnificence dans la construction des

(*) Thasos et Chio étaient renommés pour leurs bons vins.

vaisseaux et des machines de guerre; un plaisir dont il était insatiable, c'était de les examiner avec un œil critique, et de juger de leur exécution. Né avec un esprit inventif, il n'employait pas son goût pour les arts à des bagatelles, à des amusemens inutiles, comme les autres rois, qui employaient leur loisir à jouer de la flûte, à peindre ou à tourner.

XXII. Éropus, roi de Macédoine, s'amusait à faire de petites tables et de petites lampes. Attalus Philométor (*) cultivait les plantes vénéneuses, et non seulement la jusquiame et l'ellébore, mais même la ciguë, l'aconit et le dorycinium (5); il les plantait ou les semait lui-même dans ses jardins, et mettait beaucoup de soin à connaître les propriétés de leurs fruits, de leurs sucs, et à les cueillir lui-même dans leur saison. Les rois des Parthes faisaient gloire de forger et d'aiguiser eux-mêmes les pointes de leurs flèches. Mais Démétrius portait jusque dans les arts mécaniques la dignité d'un roi; tous ses travaux portaient un caractère de grandeur; la finesse et la recherche de ses ouvrages annonçaient l'élévation d'esprit et de courage de celui qui les avait imaginés; leur conception, leur magnificence, et même leur seule

(*) Attalus III, roi de Pergame, fils d'Eumène II et de Stratonice.

exécution, paraissaient dignes de la main d'un roi. Leur grandeur étonnait ses amis, et leur beauté charmait ses ennemis mêmes. Cet éloge n'est point dicté par la flatterie; il est l'expression simple de la vérité. Ses ennemis voyaient avec admiration ses galères à quinze et à seize rangs de rames voguer le long de leurs côtes; ses machines nommées hélépoles (*) étaient un spectacle curieux pour les villes mêmes qu'elles assiégeaient, et c'est ce que les faits prouvent. Lysimachus, celui de tous les rois qui haïssait le plus Démétrius, et qui était venu avec ses troupes pour lui faire lever le siége de Soli en Cilicie, le fit prier de lui laisser voir ses machines, et de faire voguer devant lui ses galères. Démétrius les lui ayant montrées, Lysimachus en fut dans un tel étonnement, qu'il s'en retourna avec son armée.

XXIII. Les Rhodiens qu'il avait tenus longtemps assiégés ayant fait la paix avec ce prince, lui demandèrent quelques-unes de ses machines pour être dans leur ville un monument de sa puissance et de leur valeur. Il leur avait déclaré la guerre, parce qu'ils étaient alliés de Ptolémée, et pendant le siége il fit approcher de leurs murailles la plus grande de ses hélé-

(*) Qui prennent les villes.

poles ; c'était une base carrée dont chaque côté avait quarante-huit coudées de long et soixante-six de haut ; ses côtés allaient toujours en se rapprochant dans leur élévation, et l'intérieur était partagé en plusieurs étages qui avaient chacun plusieurs chambres. Le devant de la machine qui regardait l'ennemi était ouvert, et chaque étage avait une fenêtre, d'où partaient des traits de toute espèce, lancés par des hommes valeureux dont ces étages étaient garnis, et qui savaient faire usage de toutes sortes d'armes. Quand on la mettait en mouvement, elle ne branlait ni ne penchait d'aucun côté ; toujours droite sur sa base, toujours en équilibre dans sa marche, elle s'avançait avec beaucoup de roideur et un mugissement horrible ; et en même temps qu'elle offrait aux yeux un spectacle attachant, elle imprimait une vive frayeur dans l'âme. On lui apporta aussi de Cypre, pour cette guerre, deux cuirasses de fer, chacune du poids de quarante livres. Zoïle, l'artiste qui les avait faites, pour faire connaître leur force et la bonté de leur trempe, demanda qu'on lançât contre une d'entre elles, à la distance de vingt-six pas, un trait de batterie ; il ne fit sur le fer aucune impression sensible : on n'y aperçut qu'une rayure très légère, comme un stylet aurait pu la faire. Démétrius prit celle

qui avait servi à cet essai, et donna l'autre à Alcimus d'Épire, l'homme le plus fort et le plus belliqueux de toute son armée. Il portait une armure qui pesait cent vingt-six livres, tandis que celle des autres n'était que de soixante. Il fut tué dans Rhodes, en combattant près du théâtre.

XXXIV. Les Rhodiens se défendaient si courageusement, que le siége n'avançait pas; mais Démétrius s'opiniâtrait à le continuer, par le ressentiment qu'il avait contre eux, de ce qu'ayant pris le vaisseau qui portait des lettres, des tapisseries et des vêtemens que sa femme Phila lui faisait passer, ils l'avaient envoyé à Ptolémée avec toute sa charge; bien éloignés en cela de l'honnêteté des Athéniens, qui, ayant arrêté les courriers de Philippe, avec qui ils étaient en guerre, ouvrirent les autres lettres, mais respectèrent celles qu'Olympias lui écrivait, et les lui renvoyèrent sans les avoir décachetées. Cependant Démétrius, quoique très irrité contre eux, ne saisit pas, pour se venger, une occasion qu'ils lui fournirent bientôt eux-mêmes. Protogène de Caune, ce peintre si célèbre, était alors dans un faubourg de Rhodes, occupé à peindre un trait de l'histoire de Jalysus; et l'ouvrage était presque fini, lorsque Démétrius se rendit maître de ce faubourg et emporta le tableau. Les Rho-

diens lui ayant envoyé sur-le-champ un héraut, pour le prier d'épargner ce bel ouvrage et de ne pas le laisser gâter, il répondit qu'il brûlerait tous les portraits de son père plutôt que de détruire ce chef-d'œuvre de l'art. Protogène avait, dit-on, employé sept ans à le faire; et Apelle, la première fois qu'il vit ce tableau, en fut tellement frappé, qu'il fut long-temps sans dire une parole, et que revenu enfin de son étonnement, il s'écria : « Le beau travail! l'ad-« mirable ouvrage! il y manque cependant cette « grâce qui seule pourrait élever ses tableaux « jusqu'aux cieux. » Ce tableau, porté depuis à Rome avec beaucoup d'autres, périt dans un incendie.

XXV. Cependant les Rhodiens soutenaient toujours la guerre avec vigueur, et Démétrius ne cherchait qu'un prétexte pour la terminer, lorsque les Athéniens, arrivant à propos, firent conclure un traité, par lequel les Rhodiens s'engagèrent à former avec Antigonus et Démétrius une ligue offensive et défensive, dont Ptolémée fut excepté. Les Athéniens étaient venus implorer le secours de Démétrius contre Cassandre qui tenait leur ville assiégée. Ce prince, ayant mis à la voile avec trois cent trente vaisseaux et une nombreuse infanterie, non seulement chassa Cassandre de l'Attique, mais le poursuivit

jusqu'aux Thermopyles, où il le défit, près la ville d'Héraclée qui lui ouvrit ses portes, et reçut six mille Macédoniens qui passèrent dans son camp. En retournant de cette expédition, il donna la liberté à tous les Grecs situés en-deçà des Thermopyles, fit alliance avec les Béotiens, s'empara des forts de Phyle et de Panacte, deux boulevarts de l'Attique, et après en avoir chassé les garnisons de Cassandre, il rendit les forts aux Athéniens. Ce peuple, qui semblait s'être épuisé dans les honneurs qu'il avait décernés à Démétrius, trouva le moyen d'inventer encore de nouvelles flatteries. Ils lui donnèrent pour son habitation le derrière du Parthénon (*), où Démétrius se logea; et l'on disait que la déesse elle-même le recevait dans son temple, quoique ce fût un hôte bien peu digne d'elle, et dont la conduite ne répondait pas au voisinage d'une vierge.

XXVI. On raconte qu'un jour Philippe, son frère, se trouvant logé dans une maison où il y avait trois jeunes femmes, son père, qui le sut, n'en dit rien à Philippe; mais ayant fait venir le fourrier, il lui dit en sa présence : « Ne « donneras-tu pas à mon fils un logement moins « étroit que celui-là? » Démétrius, qui devait respecter en Minerve sinon une déesse, au

(*) Le temple de la Vierge ou de Minerve.

moins une sœur aînée, car c'est ainsi qu'il voulait qu'on l'appelât, se permit tant de débauches avec de jeunes garçons et de jeunes femmes de condition libre, il souilla de tant d'infamies la citadelle où était le temple de la déesse, qu'au prix de toutes ces dissolutions ce lieu pouvait paraître pur, lorsqu'il y menait une vie licencieuse avec ses courtisanes Chrysis, Lamia, Démo et Anticyre. Il ne convient pas, pour l'honneur de la ville, de divulguer tous les désordres de Démétrius; mais je ne dois pas passer sous silence la sagesse et la vertu de Démoclès. C'était un jeune garçon qui n'était pas encore dans l'adolescence. Sa grande beauté, qu'annonçait le surnom de beau qu'on lui avait donné, ne fut pas long-temps ignorée de Démétrius. Ce prince le fit tenter, solliciter, effrayer même par plusieurs émissaires; mais rien ne put le vaincre: il prit enfin le parti d'abandonner le gymnase et tous les autres lieux d'exercice, pour aller prendre le bain dans une étuve particulière. Démétrius ayant épié le moment où Démoclès était seul dans cette étuve, y entra. Ce jeune garçon, voyant le danger extrême où le mettait sa solitude, découvre la chaudière où l'on faisait chauffer l'eau du bain, et se jette dans l'eau bouillante, où il

fut étouffé ; mort bien affreuse sans doute, mais qui montre une vertu digne de sa patrie et de sa beauté ! Bien différent en cela de Cléénétus, fils de Cléomédon, qui, pour obtenir la décharge d'une amende de cinquante talens (*), à laquelle son père avait été condamné, porta aux Athéniens, de la part de Démétrius, des lettres de recommandation qui non seulement attestèrent son déshonneur, mais portèrent le trouble dans la ville, parce que le peuple, en remettant l'amende à Cléomédon, fit un décret qui défendait à tout citoyen de porter à l'avenir de pareilles lettres de la part de Démétrius.

XXVII. Ce prince ne fut pas plus tôt informé de ce décret, qu'il en fit éclater son ressentiment. Les Athéniens, effrayés, non contens de l'avoir annulé sur-le-champ, firent mourir ou condamnèrent au bannissement tous ceux qui l'avaient proposé ou conseillé : ils décrétèrent même que toutes les volontés de Démétrius seraient désormais regardées comme saintes envers les dieux et justes à l'égard des hommes. Quelqu'un des premiers citoyens ayant dit à cette occasion que Stratoclès était fou de faire de pareils décrets, « Il serait vraiment fou, s'il « ne faisait pas de ces folies, répondit Démé-

(*) 250,000 liv.

charès du bourg de Leuconie. » C'est que Stratoclès gagnait beaucoup à ces flatteries; et Démocharès, dénoncé pour le mot qu'il avait dit, fut puni du bannissement. Voilà ce que faisaient les Athéniens, lorsqu'ils se croyaient délivrés de leur garnison et remis en liberté. Démétrius étant entré dans le Péloponnèse, où tous ses ennemis, loin de lui opposer la moindre résistance, fuyaient devant lui et abandonnaient leurs villes, attira dans son parti la contrée qu'on appelait Acté (*) et toute l'Arcadie, excepté Argos et Mantinée. Il délivra Sicyone et Corinthe de leurs garnisons, en donnant cent talens (**) aux soldats qui les composaient. On célébrait alors à Argos la fête de Junon; et pour concourir à cette solennité, il donna des jeux auxquels il présida lui-même avec les Grecs. Il épousa, pendant la fête, Déidamie, fille d'Eacidas, roi des Molosses, et sœur de Pyrrhus. Il engagea les Sicyoniens à quitter leur ville pour en bâtir une autre dans le lieu qu'ils habitent maintenant; en changeant la situation de la ville, il en changea aussi le nom, et l'appela Démétriade.

XXVIII. Les états de la Grèce assemblés dans

(*) Ce nom, commun à plusieurs contrées maritimes, désigne ici la partie orientale de la côte du Péloponnèse.

(**) 500,000 liv.

le Péloponnèse, avec un concours extraordinaire de tous les peuples, proclamèrent Démétrius chef de tous les Grecs, comme ils l'avaient déjà fait pour Philippe et pour Alexandre, à qui d'ailleurs ce prince, enflé de sa fortune et de sa puissance, se croyait bien supérieur. Alexandre n'avait dépouillé personne du titre de roi; il ne s'était pas attribué celui de roi des rois, quoiqu'il eût souvent donné à d'autres le titre et l'état de roi : mais Démétrius se moquait ouvertement de ceux qui donnaient à tout autre qu'à son père ou à lui le nom de roi; et il aimait à voir ses flatteurs faire, à sa table, des libations à Démétrius, roi; à Séleucus, capitaine des éléphans; à Ptolémée, amiral; à Lysimachus, garde du trésor; à Agathocle le Sicilien, gouverneur des îles. Les autres rois s'amusèrent de ces plaisanteries; Lysimachus seul trouva mauvais que Démétrius le mît au rang des eunuques : car ce n'était guère qu'à eux que les rois confiaient la garde de leurs trésors. Aussi haïssait-il mortellement Démétrius; et en le raillant sur sa passion pour Lamia, il disait que c'était la première fois qu'il voyait une courtisane jouer la tragédie (*). « Cette courtisane,

(*) Chez les anciens les femmes ne montaient point sur le théâtre; leurs rôles étaient joués par des hommes en masque et en habit de femme.

« répondit Démétrius, est plus sage que la Pé-
« nélope de Lysimachus. »

XXIX. En quittant le Péloponnèse pour retourner à Athènes, il écrivit aux Athéniens qu'il voulait, à son arrivée, être initié à la fois aux grands et aux petits mystères, et passer sans aucun intervalle de la première initiation à l'époptée (6). Une transgression si formelle de la loi était encore sans exemple : car les petits mystères se célébraient au mois d'Anthestérion (*), et les grands dans celui de Boédromion (**) ; et il fallait au moins un an d'intervalle d'une initiation à l'autre. Les lettres de Démétrius ayant été lues dans l'assemblée du peuple, Pythodore, le porte-flambeau (***), osa seul s'opposer à sa demande ; mais ce fut inutilement : on ordonna, sur la proposition de Stratoclès, que le mois de Munychion (****), où l'on était alors, serait nommé et réputé le mois d'Anthestérion. La première initiation de Démétrius se fit donc à Agra ; ensuite, ce même mois de Munychion, d'abord transformé en celui d'Anthestérion, devint, par un second changement, celui de Boédromion. Démétrius ayant ainsi subi de suite toutes les

(*) Février.
(**) Septembre.
(***) C'était un des ministres de l'initiation.
(****) Avril.

cérémonies de l'initiation, passa enfin à l'époptée. C'est sur cela que le poète Philippide fait à Stratoclès, dans une de ses pièces, le reproche

D'avoir en un seul mois renfermé l'an entier.

Il lui en avait déjà fait un autre au sujet de l'habitation de Démétrius dans le Parthénon.

En un vil cabaret changeant la citadelle,
Du temple révéré d'une vierge fidelle,
De la femme publique il a fait le séjour.

XXX. De tous les abus, de toutes les violations des lois qui eurent lieu alors à Athènes, aucun n'affligea plus les Athéniens que l'ordre donné par Démétrius de fournir, sans délai, la somme de deux cent cinquante talens (*); la levée de cette contribution se fit sur-le-champ sans aucune remise; et quand tout cet argent fut ramassé, il le fit porter à Lamia et à ses autres courtisanes, afin qu'elles en achetassent des poudres pour leur toilette. Les Athéniens furent plus sensibles à la honte d'un pareil emploi qu'à la perte de leur argent; et le mot les offensa beaucoup plus que la chose. Quelques auteurs prétendent que ce fut aux Thessaliens, et non aux Athéniens, que Démétrius fit cet affront. Après

(*) 1,250,000 liv.

une telle prodigalité, Lamia, voulant en particulier donner un festin à Démétrius, mit à contribution un grand nombre de personnes ; et ce repas fut si renommé par son extrême magnificence, que Lyncée de Samos (*) en a donné une description détaillée. Aussi un poète comique de ce temps-là dit-il, avec autant de finesse que de vérité, que Lamia était un hélépole (**). Démocharès de Soli donnait à Démétrius le nom de Mythos (7), parce qu'il avait toujours avec lui sa Lamia. Le crédit de cette femme, et la passion de Démétrius pour elle, excitaient la jalousie et la haine, non seulement de ses femmes légitimes, mais encore des amis de ce prince. Il avait envoyé des ambassadeurs à Lysimachus, qui, conversant avec eux dans un moment de loisir, leur montra sur ses cuisses et sur ses bras les cicatrices profondes des griffes d'un lion, et leur raconta qu'Alexandre l'avait forcé de combattre contre cet animal, enfermé avec lui dans la même arène. Les ambassadeurs lui dirent en riant que leur roi portait au cou les cicatrices d'une bête plus furieuse encore, d'une Lamia.

(*) Grammairien, disciple de Théophraste, et contemporain de Ménandre.

(**) Nom de la machine dont Démétrius se servait pour prendre les villes comme on l'a vu plus haut.

XXXI. Il est bien étonnant que Démétrius, qui avait montré tant d'opposition à son mariage avec Phila, à cause de la disproportion de l'âge, ait conservé si long-temps la plus forte passion pour cette Lamia, qui était déjà fanée. Aussi la courtisane Démo, surnommée Mania (*), à qui Démétrius demandait dans un souper où Lamia venait de jouer de la flûte ce qu'elle en pensait, lui repondit : « Elle est « vieille. » Dans un autre souper, où l'on avait servi un très beau dessert : « Vois-tu, dit Dé-« métrius à Démo, tous les fruits que Lamia « m'envoie ? — Prince, lui répondit la courtisa-« ne, si vous vouliez passer les nuits avec ma mère « elle vous en enverrait bien davantage. » On cite aussi le sentiment de Lamia sur le jugement si connu de Bocchoris. La courtisane Thonis était aimée d'un Égyptien à qui elle demandait une somme considérable. Cet homme crut en songe avoir commerce avec elle, et ce songe éteignit tous ses désirs. Thonis le fit appeler en justice, pour être payée de la somme qu'elle lui avait demandée. Bocchoris, informé de ce procès, ordonna que cet homme portât au tribunal toute la somme dans un bassin ; que là il le fît passer et repasser devant la courti-

(*) C'est-à-dire, *la folle*.

sane, afin qu'elle jouît de l'ombre de l'argent, parce que, disait ce prince, l'opinion est l'ombre de la vérité. Lamia ne trouvait pas cette sentence juste. « L'ombre de l'argent, disait-« elle, n'éteignit pas le désir de Thonis, au lieu « que le songe avait amorti le désir de l'Égyp-« tien. » Mais c'est assez parler de Lamia.

XXXII. Maintenant le prince dont nous écrivons la Vie va éprouver dans sa fortune une suite de revers qui rendront la scène tragique, de comique qu'elle a été jusqu'à présent. Les autres rois s'étant ligués contre Antigonus, réunirent toutes leurs forces. A la première nouvelle qu'en eut Démétrius, il quitta la Grèce pour aller joindre son père, en qui il trouva pour cette guerre une ardeur bien au-dessus de son âge, et qui donna un nouvel essor à la sienne. Il paraît cependant que si Antigonus avait voulu se relâcher un peu de ses prétentions, et ne pas affecter une sorte de supériorité sur les autres princes, il aurait conservé pour lui-même pendant sa vie, et laissé à son fils après sa mort, le premier rang parmi les rois; mais, naturellement fier et dédaigneux, aussi dur dans ses paroles que dans sa conduite, il aigrit, il irrita ces jeunes rois, dont le nombre et la puissance n'étaient pas à mépriser; il ne craignit pas de dire qu'il dissiperait la ligue et l'association de

ces rois avec autant de facilité qu'une pierre ou le moindre bruit fait prendre la volée à une troupe d'oiseaux qui se sont abattus dans un champ pour y prendre leur pâture. Il avait sous ses ordres soixante mille hommes de pied, six mille chevaux et soixante-quinze éléphans. L'armée des rois alliés était de soixante-quatre mille hommes d'infanterie, de dix mille cinq cents chevaux, de quatre cents éléphans et de cent vingt chars.

XXXIII. Quand les armées furent en présence, on aperçut dans Antigonus un changement qui semblait porter sur ses espérances plutôt que sur ses résolutions. Accoutumé à montrer de la confiance et de l'audace dans les combats, à parler d'une voix haute, à tenir des propos arrogans, souvent même à dire au fort de la mêlée des mots plaisans et railleurs, qui faisaient voir sa présomption et son mépris pour l'ennemi, ce jour-là on le vit pensif et taciturne; il présentait son fils aux troupes, et le leur recommandait comme son successeur. Mais ce qui les étonna le plus, ce fut de voir qu'il s'entretenait seul avec lui dans sa tente : il n'avait pas l'habitude de faire part de ses secrets même à son fils; après avoir pris seul ses résolutions, il donnait publiquement ses ordres, et faisait exécuter ce qu'il avait arrêté dans sa pensée. On

dit à ce sujet que Démétrius, étant encore fort jeune, lui avait demandé un jour quand est-ce qu'on décamperait. « Crains-tu, lui répondit « Antigonus d'un ton de colère, d'être le seul « qui n'entende pas la trompette ? » Il est vrai que, dans cette occasion, il arriva plusieurs signes funestes qui abattirent tout leur courage. Démétrius crut voir en songe Alexandre, couvert d'armes brillantes, lui demander quel mot il donnerait pour la bataille, et qu'il lui avait répondu : « Jupiter et la Victoire. Je vais donc, « repartit Alexandre, du côté des ennemis : car « ce sont eux qui me recevront. » Antigonus, après que son armée fut rangée en bataille, sortit de sa tente, et ayant fait un faux pas, il tomba sur le visage et se fit une blessure considérable. En se relevant il tendit les mains vers le ciel, et demanda aux dieux la victoire ou une mort prompte, avant d'être témoin de sa défaite.

XXXIV. Dès que le combat fut engagé, Démétrius, à la tête de sa cavalerie d'élite, fondit sur Antiochus, fils de Séleucus, et combattit avec tant de vigueur, qu'il mit les ennemis en fuite ; mais son acharnement à les poursuivre lui fit perdre, par une vaine ambition, tout le fruit de sa victoire. Lorsqu'il revint de la poursuite, il ne lui fut plus possible de se réunir à son infanterie, dont les éléphans des ennemis

avaient pris la place. Séleucus, voyant le corps de bataille d'Antigonus dégarni de sa cavalerie, ne voulut pas le charger ; mais, paraissant toujours prêt à l'attaquer, il le tournait continuellement, afin de l'effrayer et de donner le temps aux soldats de passer dans son armée ; c'est en effet ce qui arriva : la plus grande partie de cette infanterie, s'étant détachée du corps de bataille, alla volontairement se rendre à Séleucus ; le reste prit la fuite. Dans ce même instant, un gros de fantassins fondit sur Antigonus ; et quelques-uns de ceux qui l'entouraient lui ayant dit de se tenir sur ses gardes, que ces gens-là venaient sur lui : « Je vois bien, leur répondit-il, « que c'est à moi qu'ils en veulent; mais Dé-« métrius va venir à mon secours. » Il conserva jusqu'à la fin cette espérance, et cherchait des yeux son fils, lorsqu'il fut accablé d'une grêle de traits, et renversé par terre. Tous ses officiers et tous ses amis l'abandonnèrent ; Thorax de Larisse resta seul auprès de son corps. La bataille ainsi terminée, les rois vainqueurs partagèrent comme un vaste corps tout l'empire d'Antigonus et de Démétrius ; ils en prirent chacun une portion, et firent un nouveau partage de leurs anciens états.

XXXV. Démétrius, qui prit la fuite avec cinq mille hommes de pied et quatre mille chevaux,

alla tout d'une traite jusqu'à Éphèse, où l'on s'attendait que dans le besoin d'argent qu'il avait il ne respecterait pas les trésors du temple; mais au contraire, la crainte qu'il eut que ses soldats ne se portassent à ce sacrilége l'en fit repartir sur-le-champ, et il s'embarqua pour passer en Grèce. C'était dans les Athéniens qu'il avait mis ses plus grandes espérances; il avait laissé dans leur ville ses vaisseaux, son argent, avec sa femme Déidamie, et il ne croyait pas avoir de ressource plus sûre que l'affection de ce peuple. Mais comme il cinglait à pleines voiles vers Athènes, il trouva, à la hauteur des Cyclades, des ambassadeurs athéniens qui venaient le prier de s'éloigner de leur ville, parce que le peuple avait décrété qu'il ne recevrait aucun des rois dans ses murailles; ils lui apprenaient en même temps qu'ils avaient envoyé à Mégare sa femme Déidamie, avec le cortége et les honneurs dus à son rang. Cette nouvelle le mit dans une telle colère, qu'il n'était plus maître de lui-même. Il avait supporté avec beaucoup de courage tous ses autres malheurs, et n'avait montré dans un si grand revers ni découragement ni faiblesse; mais de voir les Athéniens tromper ses espérances, et le convaincre que l'affection qu'ils lui avaient témoignée n'avait eu rien que de faux et de simulé,

c'était pour lui le sujet d'une douleur amère. Cela prouve qu'il n'est pas de marque moins sûre de l'attachement des peuples pour les rois et pour les princes que les honneurs excessifs qu'ils leur décernent : ces distinctions n'ont de prix que dans la volonté de ceux qui les offrent, et la crainte rend ces hommages suspects. La crainte et l'amour inspirent également ces décrets si flatteurs. Aussi les princes qui ont du sens ne s'arrêtent ni aux statues, ni aux portraits, ni aux apothéoses dont on les honore ; ils regardent seulement à leurs propres actions, et c'est d'après le témoignage qu'elles leur rendent qu'ils peuvent juger si ces honneurs sont dictés par une affection sincère ou arrachés par la contrainte : car les rois à qui l'on défère ces honneurs démesurés, et qui savent bien qu'ils ne les doivent qu'à la force, sont souvent ceux que les peuples haïssent le plus.

XXXVI. Démétrius, indigné de la conduite des Athéniens, mais trop faible pour s'en venger, leur envoya faire des plaintes modérées, et leur fit redemander ses vaisseaux, parmi lesquels était cette galère fameuse à treize rangs de rames. Quand il les eut reçus, il fit voile vers l'isthme, où il trouva ses affaires dans la plus mauvaise situation. De toutes parts ses

garnisons avaient été chassées des villes qu'elles occupaient, ou elles avaient passé dans le parti de ses ennemis. Il laissa donc Pyrrhus en Grèce, et alla faire une descente dans la Chersonèse, où il ravagea les états de Lysimachus ; et le butin ayant enrichi ses troupes, il les fixa par ce moyen auprès de lui, et conserva une armée capable de le faire respecter et craindre. Lysimachus ne reçut aucun secours des autres rois, qui le trouvaient moins juste encore que Démétrius, et que sa puissance rendait plus redoutable. Peu de temps après, Séleucus députa vers Démétrius, pour lui demander en mariage sa fille Stratonice, qu'il avait eue de Phila, sa femme. Séleucus avait déjà un fils appelé Antiochus, dont la mère était une femme de Perse, nommée Apama ; mais il voyait que ses états pouvaient suffire à plusieurs héritiers, et il croyait d'ailleurs avoir besoin de cette alliance, parce que Lysimachus demandait à Ptolémée ses deux filles, l'une pour lui et l'autre pour son fils Agathocle. Démétrius, pour qui c'était un bonheur inespéré que d'avoir Séleucus pour gendre, prend avec lui sa fille, et fait voile vers la Syrie avec toute sa flotte. Il fut souvent obligé dans sa route de prendre terre, et en particulier dans la Cilicie, où régnait Plistarchus, à qui les rois l'avaient donnée pour son

partage, après la défaite d'Antigonus. Plistarchus était frère de Cassandre, et croyant que son pays avait beaucoup souffert de la descente de Démétrius, il alla trouver son frère pour se plaindre de ce que Séleucus s'était réconcilié avec un ennemi commun, sans l'agrément des autres rois.

XXXVII. Démétrius, informé de son départ, s'éloigna de la mer, et alla à la ville de Guindes (*), où il trouva douze cents talens (**) qui restaient du trésor de son père. Il les prit, et s'en étant retourné promptement, il fit voile vers la Syrie, où sa femme Phila vint le joindre. Séleucus alla au devant de lui jusqu'à Orossus (***). Leur première entrevue fut franche, sans aucun soupçon, et vraiment digne de rois. Séleucus traita d'abord Démétrius dans sa tente, au milieu de son camp, et Démétrius le reçut à son tour sur sa galère à treize rangs de rames. Ils passaient tous les jours ensemble à s'entretenir, à s'amuser, sans armes et sans gardes, jusqu'au temps où Séleucus, après avoir épousé Stratonice, s'en retourna à An-

(*) Ville de Cilicie.

(**) Six millions.

(***) Il n'y a jamais eu en Syrie de ville de ce nom. Le géographe Cellarius et le P. Lubin lisent Rossus, ville maritime entre Issus et Séleucie.

tioche, dans l'appareil le plus magnifique. Démétrius s'empara de la Cilicie, et envoya sa femme Phila, sœur de Cassandre, auprès de son frère, pour détruire les accusations de Plistarchus. Dans ce même temps, Déidamie étant venue de Grèce trouver Démétrius, mourut bientôt de maladie. Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée, par l'entremise de Séleucus, on convint qu'il épouserait Ptolémaïs, fille de Ptolémée. Jusque-là Séleucus s'était conduit honnêtement avec lui; mais ensuite il lui redemanda la Cilicie pour une certaine somme d'argent, et sur le refus de Démétrius, il lui demanda en colère les villes de Tyr et de Sidon. Ce procédé parut aussi violent qu'injuste de la part d'un prince qui, maître de toutes les provinces qui s'étendaient depuis les Indes jusqu'à la mer de Syrie, se trouvait encore si pauvre, que, pour l'acquisition de deux villes, il rompait avec son beau-père qui venait d'éprouver un si grand revers de fortune. Il attestait ainsi la vérité de cette maxime de Platon : Que pour être vraiment riche il ne faut pas augmenter son bien, mais diminuer sa cupidité. Celui qui ne sait pas réprimer son avarice est toujours dans la pauvreté.

XXXVIII. Démétrius, sans s'effrayer des menaces de son gendre, dit hautement que quand

il aurait perdu dix mille batailles comme celle d'Ipsus il n'acheterait pas l'amitié de Séleucus. Il plaça des garnisons dans ces deux villes ; et ayant appris que Lacharès, à la faveur d'une sédition qui agitait les Athéniens, s'était emparé de leur ville, où il régnait en tyran, il espéra qu'en s'y présentant sans être attendu, il s'en rendrait facilement le maître. Il repassa assez heureusement avec une flotte nombreuse; mais, en côtoyant l'Attique, il fut accueilli d'une violente tempête, qui fit périr la plupart de ses vaisseaux et une grande partie de ses troupes. Il eut le bonheur d'échapper, et fit d'abord faiblement la guerre aux Athéniens. Comme il avançait peu dans son entreprise, il envoya ses officiers assembler une nouvelle flotte; et lui-même étant allé dans le Péloponnèse, il mit le siége devant Messène. Dans un assaut qu'il fit donner à la place, il fut en danger de périr d'un trait de batterie qui le frappa au visage et qui lui perça la joue. Dès qu'il fut guéri et qu'il eut repris quelques villes qui avaient abandonné son parti, il rentra dans l'Attique, et s'empara des villes d'Eleusis et de Rhamnus, dont il ravagea le territoire. Il prit un vaisseau qui portait du blé aux Athéniens, et fit pendre le marchand et le pilote; ce qui effraya tellement tous les commerçans

maritimes, qu'ils n'osèrent plus porter des provisions à Athènes. La ville se trouva donc réduite à la plus affreuse disette, non seulement de blé, mais de toutes les autres provisions. La médimne de sel s'y vendait quarante drachmes (*), et le boisseau de blé trois cents (**). Un convoi de cent cinquante voiles que Ptolémée envoyait au secours des Athéniens, et qui parut à la hauteur d'Égine, leur donna un moment d'espérance; mais Démétrius ayant reçu des vaisseaux du Péloponnèse et de Cypre, au nombre de trois cents, les Égyptiens levèrent l'ancre et prirent la fuite. Le tyran Lacharès s'échappa aussi et abandonna la ville.

XXXIX. Les Athéniens avaient prononcé par un décret la peine de mort contre quiconque proposerait la paix ou quelque autre accommodement avec Démétrius; mais alors ouvrant les portes les plus voisines de son camp, ils lui envoyèrent des ambassadeurs, non qu'ils en attendissent aucune grâce, mais ils cédaient à la nécessité que leur imposait la disette qui les avait mis dans la situation la plus déplorable. Parmi plusieurs traits qu'on en rapporte, je citerai celui-ci: Un père et un fils, qui habi-

(*) 36 liv. de notre monnaie.

(**) 270 liv.

taient dans la même chambre, étaient au dernier désespoir ; ayant vu tomber du plancher un rat mort, ils se levèrent précipitamment et se battirent pour s'arracher l'un à l'autre cette proie. On dit que le philosophe Épicure nourrit ses disciples pendant le siége d'une provision de fèves qu'il partageait avec eux et qu'il leur donnait par compte. La ville était dans cet état affreux, lorsque Démétrius y entra. Il fit assembler tous les Athéniens dans le théâtre, environna la scène de gens armés, plaça ses gardes aux deux côtés de l'avant-scène, et descendant lui-même, comme les acteurs, par les degrès d'en haut, il leur imprima par cet appareil la plus vive terreur. Mais le commencement de son discours dissipa leurs craintes : au lieu de prendre une voix menaçante et d'employer des paroles dures, il leur fit, avec douceur, des reproches d'amitié, leur rendit e leur fit donner cent mille médimnes de blé, e rétablit ceux des magistrats qui étaient les plu agréables au peuple. L'orateur Dromoclid voyant les transports de joie de la multitude ses battemens de mains, ses acclamations d toute espèce, et voulant enchérir sur les louanges que les autres orateurs donnaient à Démétrius du haut de la tribune, proposa qu'on lu remît entre les mains le port du Pirée et le for

de Munychium. Le peuple en fit aussitôt le décret; et Démétrius, de sa seule autorité, mit garnison dans le muséum (*), afin d'empêcher le peuple de secouer de nouveau le joug et de le traverser dans ses autres entreprises.

XL. Après avoir mis Athènes sous sa dépendance, il marcha contre Lacédémone. Le roi Archidamus étant venu à sa rencontre jusqu'à Mantinée, il s'y livra un combat dans lequel Démétrius mit les Spartiates en fuite, entra dans la Laconie, et donna sous les murs mêmes de Sparte une seconde bataille, où il fit cinq cents prisonniers et tua deux cents hommes. Rien, ce semble, ne pouvait l'empêcher de se rendre maître de la ville, qui n'avait jamais été prise; mais il n'est pas de roi à qui la fortune ait fait éprouver autant qu'à Démétrius des revers aussi grands que subits; jamais elle ne parut aussi souvent que dans cette occasion, tomber et se relever, briller et s'obscurcir, s'affaiblir et reprendre des forces. Aussi ce prince,

(*) Il y avait à Athènes, dans l'ancienne enceinte, et près de la citadelle, une colline sur laquelle le poète Musée avait coutume de chanter ses poésies, et où il fut enterré après être mort de vieillesse. Ce fut sur cette colline que Démétrius mit une garnison.

dans ses plus terribles révolutions, adressait-il à la fortune ces vers d'Eschyle :

Je t'ai dû ma grandeur, et tu fais ma ruine.

En effet, dans le moment où tout paraissait se disposer pour le rétablir dans ses états et lui rendre son ancienne puissance, il apprit que Lysimachus lui avait enlevé ses villes d'Asie, que Ptolémée s'était emparé de l'île de Cypre, à l'exception de la seule ville de Salamine, où ses enfans et sa mère étaient assiégés. Cependant la fortune, semblable à cette femme d'Archiloque, laquelle, dit ce poète,

Tenait l'eau d'une main, et le feu dans une autre,

après l'avoir rappelé de devant Lacédémone par des nouvelles si fâcheuses et si inquiétantes, fit luire presque aussitôt à ses yeux, dans des événemens nouveaux, les plus brillantes espérances. Voici quelle en fut l'occasion.

XLI. Après la mort de Cassandre, Philippe, son fils aîné, n'occupa que peu de temps le trône de Macédoine, et mourut bientôt après son père. Les deux frères qui restaient s'étant divisés, et l'un d'eux, qui s'appelait Antipater, ayant tué sa mère Thessalonique, l'autre, nommé Alexandre, appela à son secours Pyrrhus

de l'Épire, et Démétrius du Péloponnèse. Pyrrhus, arrivé le premier, s'appropria une partie du royaume de Macédoine pour prix du secours qu'il donnait à Alexandre, et ne fut plus pour ce prince qu'un voisin redoutable. Démétrius, qui s'était mis en marche aussitôt qu'il avait reçu les lettres d'Alexandre, parut encore plus dangereux à ce jeune prince, à cause de sa dignité personnelle et de sa grande réputation. Il alla donc au devant de lui jusqu'à Dium, et le salua avec beaucoup de démonstrations d'amitié; mais il lui déclara que l'état actuel de ses affaires n'exigeait plus le secours qu'il lui avait demandé. Ce changement rendit ces deux princes suspects l'un à l'autre; et un soir que Démétrius avait été invité à souper chez Alexandre, il fut averti d'une embûche qu'on lui dressait et du complot qu'on avait formé de l'assassiner au milieu du repas. Démétrius, sans se troubler, s'arrêta quelque temps pour donner l'ordre à ses capitaines de tenir ses troupes sous les armes, et à ses gardes, ainsi qu'à ses officiers, qui étaient bien plus nombreux que ceux d'Alexandre, d'entrer avec lui dans la salle et de s'y tenir jusqu'à ce qu'il se levât de table. Alexandre le voyant si bien accompagné, n'osa pas exécuter son dessein; et Démétrius ayant prétexté qu'il ne se portait pas assez

bien pour rester long-temps à table, se retira de très bonne heure. Le lendemain il fit tout préparer pour son départ, et dit qu'il lui était survenu des affaires pressantes ; il pria le roi de Macédoine de l'excuser s'il le quittait si promptement, et lui promit que lorsqu'il aurait plus de loisir il ferait un plus long séjour auprès de lui.

XLII. Alexandre, charmé de le voir partir de Macédoine de plein gré et sans aucune apparence de ressentiment, l'accompagna jusqu'en Thessalie. Arrivés à Larisse, ils se donnèrent réciproquement de grands repas, mais en se dressant toujours des embûches ; c'est ce qui fit tomber Alexandre dans les piéges de Démétrius. Pour ne pas donner lieu à ce prince de se tenir sur ses gardes, il négligea lui-même toute précaution ; et comme il différait l'exécution de son projet pour mieux s'assurer que Démétrius ne lui échapperait pas, il fut prévenu, et souffrit le traitement qu'il préparait à son ennemi. Invité à souper par Démétrius, il s'y rendit ; et au milieu du repas, Démétrius s'étant levé de table, Alexandre, effrayé, se leva aussi, et arriva aussitôt que lui à la porte de la salle. Quand Démétrius fut au milieu de ses gardes, il ne dit que ce seul mot : « Tue qui me suit ; » et il passa outre. Alexandre fut aussitôt

massacré par les gardes, avec ceux de ses amis qui étaient accourus à son secours, et dont l'un, quand on l'égorgeait, dit que Démétrius ne les avait prévenus que d'un jour. La nuit, comme on peut le croire, se passa dans une grande agitation. Le lendemain, les Macédoniens alarmés, et qui redoutaient la puissance de Démétrius, voyant que personne ne faisait des mouvemens hostiles, qu'au contraire ce prince demandait à leur parler et à justifier ce qu'il avait fait, reprirent courage et arrêtèrent de le recevoir favorablement. Lorsqu'il fut dans le camp, il n'eut pas besoin de longs discours : les Macédoniens, qui haïssaient dans Antipater le meurtre de sa mère, n'avaient pas de meilleur prince à choisir ; ils proclamèrent donc Démétrius roi des Macédoniens, et le prenant au milieu d'eux, ils le conduisirent en Macédoine. La nation ne blâma point ce changement : elle se souvenait toujours de l'attentat que Cassandre avait commis sur la personne d'Alexandre-le-Grand, dont il avait causé la mort ; et si elle conservait encore quelque souvenir de la modération du vieux Antipater, Démétrius en recueillait le fruit, comme mari de Phila, fille de ce roi, dont il avait un fils destiné à lui succéder, et qui, déjà dans l'âge viril, servait dans l'armée de son père.

XLIII. Dans cette brillante prospérité, Démétrius apprit que Ptolémée avait renvoyé sa femme et ses enfans, après les avoir comblés d'honneurs et de présens. Il fut informé aussi que sa fille Stratonice, qu'il avait mariée à Séleucus, venait d'épouser Antiochus, fils de ce prince, et qu'elle avait été proclamée reine des nations barbares de la haute Asie. Antiochus était devenu amoureux de Stratonice, qui était encore fort jeune et avait déjà un fils de Séleucus. Ce jeune prince, que sa passion rendait malheureux, faisait tous ses efforts pour la surmonter. Il se condamnait lui-même, se reprochait sans cesse ses désirs criminels. N'espérant enfin aucun remède à une maladie qui troublait sa raison, il chercha le moyen de se délivrer de la vie par une mort lente, et, ne donnant aucun soin à son corps, et lui refusant toute nourriture, il feignit d'avoir une maladie secrète qui le consumait. Erasistrate, son médecin, connut facilement qu'il était amoureux; mais il n'était pas si aisé de deviner l'objet de sa passion. Pour s'en assurer, il passait les journées entières dans la chambre du malade; et quand il entrait un jeune homme ou une jeune femme d'une beauté remarquable, il considérait attentivement le visage d'Antiochus; il observait sur tout son corps ces mouvemens qui sont comme

l'expression des affections de l'âme. Il ne remarquait rien d'extraordinaire en lui quand d'autres personnes venaient le voir; mais toutes les fois que Stratonice entrait dans sa chambre ou seule ou avec Séleucus, il éprouvait tous les accidens que Sapho décrit dans une de ses odes. Sa voix était oppressée; son visage rouge et enflammé; un nuage épais couvrait ses yeux; la sueur inondait son corps; l'inégalité de son pouls en marquait le désordre; et il finissait par tomber dans l'accablement de l'âme, l'étouffement, le tremblement et la pâleur.

XLIV. Ces observations convainquirent Érasistrate que ce jeune prince était amoureux de Stratonice, et qu'il avait pris le parti de se laisser mourir plutôt que d'avouer sa passion; mais il sentit tout le danger qu'il y avait à déclarer ce secret. Cependant la confiance qu'il eut dans l'amitié de Séleucus pour son fils l'enhardit à dire un jour au roi que l'amour seul causait la maladie d'Antiochus, et que malheureusement c'était un amour sans remède : « Comment sans remède? lui répondit Séleucus « avec étonnement. — Oui, seigneur, reprit « Érasistrate, car c'est de ma femme qu'il « est amoureux. Eh quoi! mon cher Érasistrate, répliqua Séleucus, par amitié pour « nous, tu ne céderais pas ta femme à mon

« fils, à ce fils notre unique espérance?—Mais « vous-même, seigneur, repartit Érasistrate, « vous qui êtes son père, si Antiochus était « amoureux de Stratonice, la lui céderiez-vous? « — Ah! mon ami, lui dit Séleucus, qu'un dieu « ou qu'un homme fasse changer d'objet à la « passion d'Antiochus, et je sacrifierai non seu- « lement Stratonice, mais tout mon royaume, « pour sauver mon fils. » Il prononça ces mots d'un ton si ému et avec une si grande abondance de larmes, qu'Érasistrate lui tendant la main : « Prince, lui dit-il, vous n'avez pas « besoin d'Erasistrate pour guérir Antiochus; « vous êtes père, mari et roi, et vous pouvez « être encore le meilleur médecin de votre fils « et le sauveur de votre maison. » Aussitôt Séleucus convoquant une assemblée générale du peuple, déclara qu'il avait résolu de proclamer Antiochus roi des provinces de la haute Asie, et de lui faire épouser Stratonice, qui partagerait avec lui ce nouveau royaume. « Je « suis persuadé, ajouta-t-il, que mon fils, ac- « coutumé à l'obéissance et à la soumission en- « vers moi, ne se refusera pas à ce mariage. « Si ma femme Stratonice répugnait à une « union qui peut lui paraître contraire aux « lois, je prie mes amis de lui faire compren- « dre qu'elle doit trouver juste et bon tout ce

« que le roi juge utile au bien de son royaume. »
Telle fut l'occasion du mariage d'Antiochus avec Stratonice.

XLV. Démétrius, qui, déjà maître de la Macédoine, de la Thessalie, et d'une grande partie du Péloponnèse, occupait encore au dehors de l'isthme les villes de Mégare et d'Athènes, marcha contre les Béotiens. Ils lui firent d'abord des propositions de paix assez modérées; mais, ranimés par le Spartiate Cléonyme, qui s'était jeté dans Thèbes avec des troupes; et d'ailleurs excités par Pisis de Thespies, qui avait alors tout crédit dans la ville, ils rompirent la négociation. Démétrius vint donc mettre le siége devant Thèbes, et il n'eut pas plus tôt fait approcher ses batteries des murailles, que Cléonyme, effrayé, se déroba de la ville, et les Thébains, hors d'état de résister, se rendirent à discrétion. Démétrius mit des garnisons dans les villes de Béotie, leva de fortes contributions, et y établit pour gouverneur et pour premier magistrat l'historien Hiéronyme. Cette conduite parut pleine d'humanité. Il montra surtout beaucoup de modération à l'égard de Pisis, qu'il avait fait prisonnier : au lieu de le traiter sévèrement, il lui parla avec beaucoup de douceur et d'amitié, et le nomma polémarque de Thespies. Peu de temps après, ayant

appris que Lysimachus avait été fait prisonnier par Dromichète, il marcha promptement vers la Thrace, espérant la trouver sans défense. Les Béotiens profitèrent de son absence pour secouer le joug; et Démétrius eut en chemin la nouvelle que Lysimachus avait été mis en liberté. Transporté de colère, il revient aussitôt sur ses pas; et trouvant les Béotiens déjà battus par Antigonus son fils, il remet le siége devant Thèbes.

XLVI. Cependant Pyrrhus courait toute la Thessalie, et s'était avancé jusqu'aux Thermopyles. Démétrius, ayant laissé son fils pour continuer le siége, alla contre Pyrrhus, qui, au premier bruit de sa marche, prit la fuite. Démétrius, laissant en Thessalie un corps de dix mille hommes de pied et de mille chevaux, retourna devant Thèbes, et en fit approcher son hélépole, dont la grandeur et le poids étaient si énormes, qu'elle n'avançait que très lentement et avec les plus grands efforts; en sorte qu'en deux mois elle faisait à peine deux stades. Les Béotiens lui opposaient la plus vigoureuse défense; et Démétrius, irrité, forçait chaque jour ses troupes, plus par entêtement que par une véritable utilité, de donner de nouveaux assauts et de s'exposer aux plus grands dangers. Son fils Antigonus, affligé de voir sa-

crifier ainsi un si grand nombre de soldats : « Mon père, lui dit-il, pourquoi laissons-nous « périr sans nécessité tant de braves gens ? « — Mais toi, lui répondit Démétrius en colère, « pourquoi te fâches-tu ? dois-tu la nourriture « aux morts ? » En voulant montrer qu'il ne se contentait pas d'exposer les autres, et qu'il partageait tous leurs dangers, il fut atteint d'un javelot dont il eut le cou percé. Cette blessure, toute considérable qu'elle était, ne lui fit pas suspendre le siége, et il se rendit maître de Thèbes une seconde fois. Il entra dans la ville d'un air si terrible, qu'il glaça de terreur tous les habitans qui s'attendaient aux châtimens les plus rigoureux ; mais, content d'en avoir condamné treize à mort, et quelques autres au bannissement, il fit grâce à tout le reste. Ainsi Thèbes, qui n'était rebâtie que depuis dix ans, fut prise deux fois dans un si court espace.

XLVII. Démétrius voyant approcher le temps de la célébration des jeux Pythiques, fit une nouveauté qui n'avait pas encore eu d'exemple. Comme les Étoliens occupaient les passages qui mènent à Delphes, il tint l'assemblée générale des Grecs à Athènes, et y fit célébrer les jeux, parce qu'il était convenable, disait-il,

que ce dieu fût honoré de préférence dans une ville dont il était le patron, et qui tirait de lui son origine [8]. Après les jeux, il retourna en Macédoine, et naturellement ennemi du repos, voyant d'ailleurs que les Macédoniens, plus soumis pendant la guerre, étaient inquiets et séditieux pendant la paix, il les mena à une expédition contre les Étoliens. Après avoir ravagé leur pays, il y laissa Pantauchus avec une bonne partie de ses troupes, et marcha lui-même contre Pyrrhus, qui venait en même temps à sa rencontre. Mais ils se manquèrent en chemin. Démétrius fit le dégât dans l'Epire; et Pyrrhus étant tombé sur Pantauchus, lui livra bataille. Dans l'action, ils en vinrent à un combat singulier, où ils se blessèrent mutuellement. Mais le roi d'Epire finit par mettre son ennemi en fuite, lui tua beaucoup de monde, et fit cinq mille prisonniers. Cet échec fut fatal à Démétrius. Pyrrhus, moins haï des Macédoniens pour les maux qu'il leur avait faits, qu'il n'en était admiré pour ses brillans exploits, acquit auprès d'eux, par cette victoire, la réputation la plus éclatante : plusieurs même d'entre eux disaient hautement que de tous les rois il était le seul en qui l'on vît une image d'Alexandre ; tandis que les autres princes, et

surtout Démétrius, ne le représentaient, comme des acteurs sur la scène, que par une affectation de faste et de gravité.

XLVIII. Démétrius, il est vrai, avait l'air d'un roi de théâtre : non content de ceindre ambitieusement sa tête d'un double diadème, de porter des robes de pourpre brodées d'or, il avait des souliers d'une étoffe d'or, et dont les semelles étaient de la plus belle pourpre mise en plusieurs doubles. On lui brodait depuis long-temps un manteau d'un travail superbe et qui montrait son orgueil ; l'univers et tous les phénomènes célestes devaient y être représentés. Le changement qui survint dans sa fortune fit laisser l'ouvrage imparfait ; aucun roi, après lui, n'osa le porter, quoiqu'il y ait eu depuis en Macédoine plusieurs princes très fastueux. Ce fut moins encore cette magnificence qui le rendit insupportable à ses sujets, peu accoutumés à tant de faste, que le luxe de sa table et sa dépense habituelle ; mais rien ne le leur fit plus haïr que la difficulté qu'ils avaient d'approcher de sa personne : ou il ne leur laissait pas le temps de lui parler, ou il leur répondait avec une rudesse et une fierté repoussantes. Il retint deux ans entiers à sa suite les ambassadeurs des Athéniens, celui de tous les peuples de la Grèce à qui il témoi-

gnait le plus d'égards. Lacédémone ne lui ayant envoyé qu'un ambassadeur, il s'en irrita comme d'une marque de mépris; mais l'ambassadeur lui fit une réponse aussi plaisante que laconique. « Eh quoi! lui avait dit Démétrius, les « Lacédémoniens ne m'envoient qu'un seul am- « bassadeur ?—Oui, prince, lui répondit l'am- « bassadeur, un seul à un seul. » Un jour qu'il marchait dans les rues avec plus de popularité qu'à l'ordinaire, et qu'il se montrait d'un abord plus facile, quelques Macédoniens accoururent pour lui présenter des placets; il les reçut tous et les mit dans un pan de son manteau. Ces hommes, transportés de joie, le suivirent quelque temps; mais quand il fut sur le pont de l'Axius (*), il ouvrit son manteau, et laissa tomber tous les placets dans la rivière.

XLIX. Ce trait de mépris blessa vivement les Macédoniens, qui se croyaient, non pas gouvernés, mais outragés. Ils se souvenaient d'avoir vu ou d'avoir entendu dire combien le roi Philippe avait de douceur et de popularité. Un jour une vieille femme l'ayant arrêté sur son passage, le supplia de l'écouter. Philippe lui ayant répondu qu'il n'en avait pas

(*) Fleuve de la haute Macédoine.

le temps : « Ne soyez donc pas notre roi, lui répliqua cette femme. » Frappé de ce mot, qui lui fit faire de sérieuses réflexions, il rentre dans son palais, et, laissant toutes ses autres affaires, il écoute tous ceux qui se présentent, à commencer par cette femme, et ne s'occupe d'autre chose pendant plusieurs jours. Rien en effet n'est plus du devoir d'un roi que de rendre la justice. Mars est un tyran, dit Timothée; mais, selon Pindare,

La justice est le roi, le maître de la terre.

Aussi Homère dit-il que les rois ont reçu de Jupiter non des hélépoles, ni des vaisseaux armés de becs d'airain, mais la justice et les lois, pour en être les fidèles dépositaires. Ce dieu a honoré du titre de son disciple et de son confident non le plus belliqueux, non le plus injuste ou le plus sanguinaire, mais le plus juste des rois. Démétrius, au contraire, aimait à se donner le titre le plus opposé à ceux dont on honore le roi des dieux. Jupiter est appelé le patron, le protecteur des villes; et Démétrius prenait le surnom de Poliorcète (*) : tant il est vrai que les titres les plus honteux, à la faveur de l'ignorance soutenue du pouvoir, ont

(*) Preneur de villes.

usurpé la place des noms les plus honorables, et ont attribué la gloire à l'injustice !

L. Démétrius étant tombé dangereusement malade à Pella, fut sur le point de perdre toute la Macédoine : Pyrrhus accourut promptement et s'avança jusqu'à Édesse. Mais Démétrius n'eut pas plus tôt repris ses forces qu'il l'en chassa sans peine ; il fit pourtant avec lui quelques conventions de paix, afin de n'avoir pas toujours à combattre un ennemi dont les attaques continuelles de poste en poste diminuaient les forces qui lui étaient nécessaires pour exécuter les desseins qu'il avait conçus : car il ne formait pas des projets médiocres, et il n'aspirait à rien moins qu'à reconquérir tout l'empire de son père. Il faut en convenir, les préparatifs qu'il avait faits n'étaient pas au-dessous de ses projets et de ses espérances. Il avait déjà rassemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied et d'environ douze mille chevaux. Il faisait construire au port du Pirée, à Corinthe, à Chalcis et à Pella, une flotte de cinq cents vaisseaux : il allait lui-même dans ces divers arsenaux, montrant aux ouvriers ce qu'il fallait faire, et travaillant lui-même à l'exécuter. Tout le monde était dans l'étonnement et du nombre et de la grandeur de ces vaisseaux : jusqu'alors on n'avait point

vu de galère à quinze et à seize rangs de rames. Ce ne fut que long-temps après que Ptolémée Philopator en fit construire une à quarante rangs de rames; elle avait deux cent quatre-vingts coudées de longueur, quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe; il l'équipa de quatre cents matelots, sans les rameurs qui étaient au nombre de quatre mille, et la monta de trois mille combattans distribués entre les rameurs, et sur le pont. Mais elle ne fut jamais qu'un objet de curiosité : peu différente des édifices solides, elle ne servit que pour l'ostentation, et fut inutile pour le combat, par la difficulté et le danger même qu'il y avait à la faire mouvoir. Mais dans les galères de Démétrius la beauté ne nuisait pas au service, et leur magnificence n'ôtait rien à leur utilité. L'agilité, la facilité de leurs mouvemens, étaient plus admirables encore que leur grandeur.

LI. Un armement si formidable, tel qu'on n'en avait point vu depuis Alexandre, étant destiné contre l'Asie, les rois Séleucus, Ptolémée et Lysimachus, se liguèrent contre Démétrius; ils envoyèrent des embassadeurs à Pyrrhus pour le presser d'entrer en Macédoine, et lui représenter qu'il ne devait pas se croire lié par un traité dans lequel Démétrius, sans s'être engagé

à ne pas attaquer son nouvel allié, s'était réservé d'attaquer lui-même qui il voudrait. Pyrrhus étant facilement entré dans les vues des autres princes, Démétrius, pendant qu'il différait encore, se trouva tout à coup enveloppé dans une guerre terrible. Ptolémée, étant descendu en Grèce avec une flotte nombreuse, l'obligea de se déclarer contre Démétrius. Lysimachus entra dans la Macédoine par la Thrace, et Pyrrhus s'y jeta du côté de l'Épire qui en était limitrophe; et tous deux y firent un dégât horrible. Démétrius, laissant son fils en Grèce, part pour aller au secours de la Macédoine, et marche d'abord contre Lysimachus; mais il apprend dans sa route que Pyrrhus s'est emparé de Berrhoé (*). Cette nouvelle, bientôt répandue parmi les Macédoniens, porte le désordre dans tout son camp : ce n'est parmi les soldats que pleurs, que gémissemens, que transports de colère, qu'injures contre Démétrius; ils ne veulent plus rester sous ses drapeaux, et songent à se retirer, sous prétexte d'aller vaquer à leurs affaires, mais dans la vérité pour se joindre à Lysimachus.

LII. Démétrius ne trouva point de meilleur parti que de s'éloigner le plus qu'il pourrait de

(*) Ville de Macédoine.

ce roi, qui, de même nation que ses soldats, était d'ailleurs connu du plus grand nombre pour avoir fait la guerre sous Alexandre, et de se tourner contre Pyrrhus qui était étranger, et que les Macédoniens ne lui préféreraient jamais. Mais il se trompa dans ses conjectures : à peine il eut placé son camp devant celui de Pyrrhus, que les Macédoniens, qui avaient toujours admiré la valeur bouillante que celui-ci montrait dans les combats, qui de tout temps avaient regardé le prince le plus courageux comme le plus digne du trône, qui même alors apprenaient chaque jour avec quelle douceur Pyrrhus traitait les prisonniers, qui tous enfin ne cherchaient qu'à quitter Démétrius pour se donner à tout autre chef, et, de préférence à Pyrrhus, commencèrent à déserter d'abord secrètement et en petit nombre, ensuite ouvertement et en foule; cette désertion fut bientôt suivie d'une agitation et d'un soulèvement général. Quelques-uns même osèrent dire à Démétrius qu'il eût à se retirer promptement, s'il voulait pourvoir à sa sûreté; que les Macédoniens étaient las de faire la guerre pour fournir à son luxe et à ses prodigalités. Ces discours parurent très modérés à Démétrius, au prix de paroles outrageantes que d'autres fai-

saient entendre. Il rentra dans sa tente, non comme un véritable roi, mais comme un roi de théâtre qui va changer d'habit; et quittant son riche manteau, il en prit un de couleur noire, et sortit du camp sans être apèrçu. Il fut à peine parti, que la plupart des Macédoniens coururent à sa tente pour la piller; en se la disputant ils en vinrent aux mains et la mirent en pièces. Pyrrhus, ayant paru tout à coup, fit cesser le désordre et se rendit maître du camp. Il partagea ensuite avec Lysimachus toute la Macédoine, dont Démétrius avait été pendant sept ans paisible possesseur.

LIII. Après ce nouveau revers, Démétrius s'étant retiré à Cassandrie (*), sa femme Phila ne put résister au chagrin de le voir encore simple particulier, fugitif et le plus malheureux des rois. Abandonnant donc toute espérance et détestant la fortune de son mari, toujours plus constante dans le malheur que dans la prospérité, elle prit du poison et se donna la mort. Cependant Démétrius, songeant à rassembler les débris de son naufrage, passa dans la Grèce, où il manda auprès de lui tous ses amis. Rien ne

(*) Auparavant Potidée, ville de la haute Macédoine, sur les frontières de Thrace.

ressemblait plus à sa situation que le tableau que Ménélas fait de sa fortune dans une pièce de Sophocle :

Mon destin suit le cours de la rapide roue
Où du sort des mortels la fortune se joue ;
Inconstant, variable, il change à tout moment.
Telle on voit sur son char la lune au front d'argent,
Qui dans les vastes cieux s'avançant en silence,
N'a pas deux nuits de suite une même apparence.
Invisible d'abord en commençant son cours,
D'un rapide progrès elle croît tous les jours ;
Bientôt d'un vif éclat sa face colorée
Éclipse tous les feux de la voûte azurée :
Mais déjà de la nuit la sombre obscurité,
La couvrant de son ombre, efface sa clarté.

C'est une image fidèle des vicissitudes que Démétrius avait éprouvées dans sa fortune, de ses accroissemens et de ses diminutions, de ses élévations et de ses chutes : car alors sa puissance, qui paraissait entièrement éclipsée et preque éteinte, jeta une nouvelle lueur. Il se rassembla autour de lui quelques troupes qui firent encore briller à ses yeux quelques rayons d'espérance. Ce fut en cette occasion qu'on le vit, pour la première fois, dans les villes, vêtu simplement, et dépouillé de ce faste qui environne ordinairement les rois. Quelqu'un l'ayant

vu à Thèbes dans cet état, lui appliqua assez heureusement ces vers d'Euripide :

Il a quitté des dieux l'immortelle figure,
Et, prenant d'un mortel la modeste parure,
Il vient voir l'Ismenus et les eaux de Dircé (*).

Mais quand ces espérances l'eurent remis, pour ainsi dire, sur le chemin du trône, et qu'entouré d'un assez grand nombre de troupes il se vit avec une apparence de royauté, il rendit aux Thébains leur ancien gouvernement.

LIV. Les Athéniens l'ayant abandonné de nouveau, rayèrent du registre des archontes éponymes Diphilus, le prêtre des dieux sauveurs ; ils ordonnèrent que les archontes seraient nommés selon l'ancien usage ; et voyant que Démétrius devenait plus puissant qu'ils ne s'y étaient attendus, ils appelèrent Pyrrhus de la Macédoine. Démétrius, irrité de cette défection, alla mettre le siége devant leur ville et la pressa très vivement. Mais le philosophe Cratès, que les Athéniens lui envoyèrent, personnage d'une grande réputation et d'un grand crédit, le désarma par ses prières, et plus encore par la considération de ses propres intérêts. Il

(*) L'Ismenus est le fleuve qui baigne les murs de Thèbes ; et Dircé, une fontaine très voisine de cette ville.

leva le siége, rassembla tout ce qu'il avait de vaisseaux, y fit embarquer ses troupes qui consistaient en douze mille hommes de pied avec quelque cavalerie, et fit voile pour l'Asie, dans le dessein d'enlever à Lysimachus la Carie et la Lydie. Il fut reçu à Milet par Eurydice, sœur de Phila, qui menait avec elle Ptolémaïs sa fille qu'elle avait eue de Ptolémée, et qui lui avait été déjà promise en mariage par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui fit épouser; et aussitôt après la noce, il alla solliciter les villes à la défection. La plupart se rendirent volontairement; il en prit plusieurs de force, et entre autres la ville de Sardes. Quelques officiers de Lysimachus passèrent dans son camp avec leurs soldats et de l'argent. Mais Agathocle, fils de Lysimachus, étant arrivé avec une nombreuse armée, Démétrius gagna la Phrygie, dans la pensée que s'il pouvait s'emparer de l'Arménie, il ferait révolter aisément la Médie, et pourrait se rendre maître des provinces de la haute Asie, où, dans le cas d'un revers, il aurait des retraites sûres.

LV. Cependant Agathocle le suivait de près; et, dans les escarmouches qui avaient souvent lieu, Démétrius avait toujours l'avantage. Agathocle, ayant alors pris le parti de lui couper les vivres et d'empêcher ses fourrages, le mit

dans le plus grand embarras, d'autant que ses troupes conçurent le soupçon qu'il voulait les transporter dans l'Arménie et la Médie. La famine augmentait chaque jour dans son camp; et par malheur, en passant le Lycus, il manqua le gué, et la rapidité du courant entraîna un grand nombre de ses soldats. Dans cette situation fâcheuse, ils ne laissaient pas de le plaisanter : un d'entre eux attacha au devant de sa tente un écriteau qui contenait les premiers vers de l'OEdipe à Colone, où il n'avait eu qu'un léger changement à faire :

Hélas! fils de l'aveugle et vieux Antigonus,
Dans quel triste pays sommes nous donc venus.

Enfin la contagion s'étant jointe à la famine, comme il arrive toujours quand on est réduit à recourir aux alimens les plus mauvais, après avoir perdu au moins huit mille hommes, il retourna sur ses pas avec le peu qui lui restait de troupes. Arrivé à Tarsis, il défendit qu'on fît le moindre dégât dans ce pays qui était de la dépendance de Séleucus, parce qu'il ne voulait donner à ce prince aucun prétexte de se déclarer son ennemi. Mais la disette à laquelle ses soldats étaient réduits rendant impossible l'exécution de cette défense, et Agathocle ayant fortifié tous les passages du

mont Taurus, il écrivit à Séleucus une lettre pleine de gémissemens sur son infortune, et finissait par le supplier d'avoir compassion d'un prince son allié, dont les malheurs attendriraient même un ennemi.

LVI. Séleucus, touché de cette lettre, écrit à ses généraux de donner à Démétrius un entretien digne de son rang, et de fournir à ses troupes toutes les provisions qui leur seraient nécessaires; mais Patrocle, homme d'un grand sens, et qui passait pour un des amis les plus violens et les plus fidèles de Séleucus, étant allé trouver ce prince, lui représente que la dépense qu'il ferait pour l'armée de Démétrius n'est pas ce qui doit le plus l'inquiéter : « Mais il est contraire à vos « intérêts, lui dit-il, de laisser séjourner dans « vos états un prince qui a toujours été le plus « entreprenant de tous les rois; qui d'ailleurs « est aujourd'hui dans cet état d'infortune qui « rend souvent audacieux et injustes les carac- « tères même les plus modérés. » Séleucus, frappé de ces représentations, s'étant mis en marche vers la Cilicie avec une nombreuse armée, Démétrius, étonné d'un changement si subit, se retire dans les lieux les plus forts du mont Taurus, d'où il envoie des députés à Séleucus, pour le prier de lui laisser faire la conquête de quelques nations barbares qui vivaient

dans l'indépendance, pour pouvoir, après tant de courses et tant de fuites, y vivre en repos le reste de ses jours; ou, s'il ne veut pas le lui permettre, de nourrir au moins son armée pendant l'hiver, dans l'endroit même où elle est, et de ne pas le chasser ainsi nu et manquant de tout, pour être la proie de ses ennemis. Séleucus, à qui toutes ces prières étaient suspectes, lui accorda seulement de passer, s'il voulait, deux mois d'hiver dans la Cataonie (*), à condition qu'il donnerait pour otages les principaux de ses amis; en même temps il fit fermer par des murailles tous les passages des montagnes qui conduisaient dans la Syrie. Démétrius, enfermé de toutes parts comme une bête fauve dans son enceinte, se vit obligé d'employer la force. Il courut le pays, le pilla; et toutes les fois qu'il fut attaqué par Séleucus, il eut l'avantage sur lui. Un jour même que Séleucus avait envoyé contre lui ses chars armés de faux, il les força, les mit en fuite, et chassa ceux qui défendaient les passages de la Syrie, dont il resta le maître.

LVII. Ce succès ayant relevé son courage et ranimé la confiance de ses troupes, il se prépara à tout risquer, en livrant bataille à Séleucus,

(*) Province de la Cappadoce.

qui se trouva lui-même alors dans l'embarras. Il avait renvoyé le secours de Lysimachus, n'étant pas sans soupçons et sans craintes sur le compte de ce prince ; et il n'osait, avec ses seules forces, hasarder le combat contre Démétrius, dont il redoutait les partis désespérés, et ces vicissitudes de fortune qui, de la situation la plus déplorable, l'élevaient tout à coup à la plus grande prospérité. Mais Démétrius étant tombé dans une maladie qui lui ôta toutes ses forces et ruina entièrement ses affaires, la plus grande partie de ses soldats passa dans le camp des ennemis, ou se débanda. A peine rétabli au bout de quarante jours, il ramasse ce qui lui restait de troupes, et s'étant mis en marche, il donne lieu aux ennemis de croire qu'il va se jeter dans la Cilicie ; mais ayant décampé la nuit sans faire sonner aucune trompette, il prend une autre route, franchit le mont Amanus, et ravage le pays que domine cette montagne, jusqu'à la Cyrrhestique (*). Séleucus, s'étant mis à sa poursuite, va camper assez près de lui ; Démétrius, ayant levé son camp pendant la nuit, marche vers celui de Séleucus, pour le surprendre et l'enlever dans son sommeil. Séleucus, averti

(*) Contrée de la Syrie, au pied du mont Amanus, ainsi appelée de la ville de Cyrus ou Cyrrhus.

par quelques transfuges du danger qu'il courait, se lève promptement fort étonné, et fait sonner l'alarme. Pendant qu'il se chaussait, il dit tout haut à ses amis : « J'ai affaire là à une « dangereuse bête. » Démétrius, jugeant par le tumulte du camp ennemi qu'il était découvert, se retire précipitamment.

LVIII. Le lendemain, à la pointe du jour, Séleucus lui ayant présenté la bataille, Démétrius envoie un de ses capitaines commander une des ailes de son armée, et chargeant les ennemis à la tête de l'autre, il les met en fuite. Séleucus, mettant pied à terre et quittant son casque, va, sans autre arme que son bouclier, se présenter aux soldats mercenaires de Démétrius, et les exhorte à passer dans son armée, en les assurant que c'est pour ménager leur sang, et non pour épargner Démétrius, qu'il a différé si long-temps le combat. A l'instant ils le saluent tous, le proclament leur roi, et se rangent sous ses drapeaux. Démétrius, quoiqu'il sentît que ce dernier revers était plus terrible que tous les précédens, voulut tenter encore de s'en relever ; il s'enfuit à travers les portes Amaniques (*) ; et, suivi d'un petit nom-

(*) C'est ainsi qu'on appelait le passage du mont Amanus, au nord de la Cilicie.

bre d'amis et d'officiers, il gagna un bois épais, où il passa la nuit dans le dessein, s'il lui était possible, de prendre le chemin de la ville de Caune (*), et de descendre aux bords de la mer, où il espérait trouver sa flotte. Mais quand il eut su qu'il n'avait pas de vivres pour la journée, il vit qu'il fallait songer à d'autres moyens. Dans ce moment arrive un de ses amis, nommé Sosigènes, avec quatre cents pièces d'or qu'il avait dans sa ceinture. Espérant pouvoir avec ce secours se rendre jusqu'à la mer, ils s'acheminent, à l'entrée de la nuit, vers les passages des montagnes. Mais les feux que les ennemis y avaient allumés leur ôtant toute espérance de pouvoir tenir ce chemin, ils reviennent au lieu qu'ils avaient quitté, en moindre nombre qu'ils n'en étaient partis; car plusieurs de ceux qui le suivaient avaient pris la fuite, et ceux qui étaient restés n'avaient plus le même courage. Là, quelqu'un ayant osé dire qu'il fallait se rendre à Séleucus, Démétrius tira son épée, et il allait s'en percer si les amis qui l'environnaient ne l'en eussent empêché. Étant parvenus enfin à lui faire recevoir quelque consolation, et à lui persuader de prendre ce

(*) Ville de Carie, qui avait un arsenal et un port fermé, suivant Strabon.

parti, il envoya vers Séleucus pour lui dire qu'il se remettait entièrement à sa discrétion.

LIX. Quand Séleucus eut reçu son envoyé, il dit à ses courtisans : « Ce n'est pas la bonne « fortune de Démétrius qui le sauve; c'est la « mienne qui ajoute à tant d'autres faveurs « celle de pouvoir montrer à son égard ma dou- « ceur et mon humanité. » En même temps il appelle les officiers de sa maison, leur ordonne de dresser une tente digne d'un roi, et de tout préparer pour faire à Démétrius la réception la plus magnifique. Séleucus avait alors auprès de lui un ancien ami de Démétrius, nommé Apollonides ; ce fut lui qu'il choisit pour l'envoyer à l'heure même vers ce prince, afin de lui inspirer plus de confiance de venir trouver un parent et un gendre qui serait charmé de le recevoir. Lorsque les courtisans eurent connu ces sentimens de leur roi pour Démétrius, quelques-uns, d'abord en petit nombre, ensuite la plupart des amis même de Séleucus, allèrent sur-le-champ au devant de Démétrius; c'était à qui montrerait le plus de zèle et arriverait le premier auprès de ce prince, qu'ils s'attendaient à voir dans un grand crédit à la cour de Séleucus. Cet empressement changea bientôt en jalousie la compassion que ses malheurs avaient d'abord inspirée : les courtisans envieux et mé-

chans en prirent occasion de détourner et de rendre inutiles les dispositions favorables du roi, en lui faisant craindre qu'aussitôt que Démétrius serait arrivé, il ne vît dans son camp des mouvemens séditieux et des nouveautés dangereuses. Apollonides était arrivé plein de joie auprès de Démétrius; et ceux qui l'avaient suivi, survenant l'un après l'autre, portaient à ce prince les paroles les plus flatteuses de la part de Séleucus. Déjà Démétrius, qui même, après un revers si affreux, avait regardé comme la démarche la plus honteuse de s'être ainsi livré lui-même, se repentait de la répugnance qu'il avait témoignée : il ne doutait plus de la bonne foi de Séleucus, et s'abandonnait aux plus douces espérances.

LX. Mais tout à coup on voit arriver Pausanias avec un corps d'environ mille hommes, tant fantassins que cavaliers, qui, environnant Démétrius, et écartant tous ceux qui étaient autour de lui, conduit ce prince non à Séleucus, mais dans la Chersonèse de Syrie (*), où, enfermé sous une sûre garde pour le reste de ses jours, il fut d'ailleurs bien traité par Séleucus.

(*) C'était une ville située sur une colline dont le fleuve Oronte et plusieurs marais formaient une presqu'île, ce qui lui avait fait donner le nom de Chersonèse, car elle s'appelait Apamée, suivant Strabon.

Il avait un nombre suffisant d'officiers pour le servir, de l'argent, et une table fournie de tout ce qu'il pouvait désirer. On lui avait assigné des lieux de plaisance avec des lices spacieuses, de vastes promenades, et des parcs remplis de bêtes fauves. Les amis qui l'avaient accompagné dans sa fuite, et qui voulurent rester avec lui, en eurent la liberté. Toutes les personnes qui venaient le voir de la part de Séleucus lui apportaient des paroles consolantes : il le faisait exhorter à prendre courage, et lui promettait qu'à l'arrivée d'Antiochus et de Stratonice, on négocierait un accommodement. Démétrius, réduit à une telle infortune, en instruit d'abord son fils, et mande en même temps aux officiers et aux amis qu'il avait à Athènes et à Corinthe de n'ajouter foi ni à ses lettres ni à son sceau, mais de le regarder comme mort, et de conserver à son fils les villes et les richesses qu'ils avaient encore en leur puissance. Antigonus n'eut pas plus tôt appris la détention de son père, qu'accablé de douleur, il prit des habits de deuil, et écrivit à tous les autres rois et à Séleucus lui-même, pour le conjurer de rendre la liberté à Démétrius, s'engageant à lui abandonner tout ce qu'il possédait encore, enfin s'offrant lui-même en otage à la place de son père. Un grand nombre de villes et de princes firent

la même démarche auprès de Séleucus; Lysimachus seul osa offrir à ce prince des sommes considérables, s'il voulait faire périr Démétrius. Séleucus, qui déjà détestait Lysimachus, eut encore plus d'horreur de lui après une offre si cruelle et si barbare; il ne différa même de relâcher Démétrius que pour attendre Antiochus et Stratonice, afin que ce prince leur fût redevable de sa liberté.

LXI. Démétrius avait d'abord supporté son malheur avec constance; bientôt il s'y accoutuma et le souffrit sans peine. Il s'exerçait à la chasse et à la course autant qu'il le pouvait; mais ensuite il abandonna peu à peu ces exercices pour se laisser aller à la paresse et à la nonchalance, pour se livrer à la débauche de la table, pour consumer la plus grande partie de son temps à des jeux de hasard, soit qu'il voulût se dérober aux tristes réflexions que la sobriété lui suggérait, ou cacher ses projets sous son ivresse, soit qu'il eût reconnu que ce genre de vie était celui qu'il avait toujours désiré, toujours cherché, mais dont le fol amour d'une vaine gloire l'avait sans cesse éloigné, pour se susciter à lui-même et aux autres les plus grandes peines, pour courir sur les flottes et dans les camps après ce bonheur qu'il trouvait maintenant, contre son attente, dans la pa-

resse, dans l'oisiveté, dans l'abandon de toutes les affaires. En effet, quel autre fruit ces malheureux princes qu'égarent de funestes dispositions retirent-ils de tant de guerres, de tant de dangers auxquels ils s'exposent, que de sacrifier l'honnêteté et la vertu au luxe et à la volupté, que de poursuivre vainement un bonheur dont ils ne savent jamais véritablement jouir? Démétrius, après une captivité de trois ans dans la Chersonèse, mourut d'une maladie que lui causèrent sa paresse, son intempérance et ses débauches de table; il était âgé de cinquante-quatre ans. Cette mort jeta beaucoup de défaveur sur Séleucus, qui, lui-même, se repentit des soupçons qu'il avait conçus contre Démétrius, et se reprocha de n'avoir pas imité Dromichète, un Thrace, un barbare, qui, ayant fait Lysimachus prisonnier, l'avait traité avec une humanité vraiment digne d'un roi.

LXII. Les obsèques de Démétrius furent faites avec une sorte de pompe théâtrale. Son fils Antigonus, informé qu'on lui rapportait ses cendres, alla, avec toute sa flotte, au devant de ces précieux restes, et les ayant rencontrés près des îles, il reçut l'urne d'or qui les contenait, et la plaça sur la galère amirale. Toutes les villes où ils abordaient, mettaient des couronnes sur l'urne, ou envoyaient des hommes

en habits de deuil, pour l'accompagner et lui rendre les derniers honneurs. Quand la flotte approcha de Corinthe, on aperçut de loin sur la proue l'urne couverte du diadème et de la pourpre royale, et entourée d'une troupe de jeunes gens armés qui lui servaient de gardes. Xénophante, le plus habile joueur de flûte de ce temps-là, assis près de l'urne, jouait les airs les plus religieux, aux sons desquels on accordait le mouvement des rames; la flotte s'avançait lentement avec un bruit qui imitait les cadences lugubres de la flûte, lorsqu'elles s'unissent aux gémissemens qu'on entend dans les obsèques. Mais l'objet qui excitait le plus la compassion et les regrets de tout le peuple répandu sur le rivage, c'était Antigonus, accablé de douleur et fondant en larmes. Lorsque Corinthe eut déposé sur l'urne toutes ses couronnes, et épuisé pour les restes de Démétrius les honneurs qui pouvaient relever ses obsèques, ils furent transportés à Démétriade, ville ainsi nommée de Démétrius, et qu'on avait formée de plusieurs petites villes qui étaient autour d'Iolcos (*).

(*) Démétrius l'avait bâtie dans la Magnésie, sur le golfe Pélasgique, et lui avait donné son nom. Elle était à sept stades d'Iolcos, et avait été formée de sept petites villes, dont on trouve les noms dans Strabon.

LXIII. Démétrius laissa de sa femme Phila deux enfans, Antigonus et Stratonice. Il eut deux fils de son nom : l'un, surnommé le Grêle, était né d'une femme illyrienne ; l'autre, qui était fils de Ptolémaïs, régna dans Cyrène. Il eut de Déidamie, un fils nommé Alexandre, qui vécut en Égypte. On dit aussi que d'Eurydice, sa dernière femme, il eut un fils appelé Corrhabus. La postérité de Démétrius régna sans interruption jusqu'à Persée, en qui elle fut éteinte. Ce fut sous ce dernier roi que les Romains firent la conquête de la Macédoine. Après avoir vu sur la scène la tragédie macédonienne, il est temps d'y faire paraître la tragédie romaine.

NOTES

SUR DÉMÉTRIUS.

(1) Il s'agit ici de Philippe, fils de Démétrius II, qui fit empoisonner son fils Démétrius, sur les rapports de son autre fils Persée. Philippe ayant reconnu l'innocence de Démétrius, mourut de chagrin, au moment où il achevait des préparatifs immenses pour renouveler la guerre contre les Romains.

(2) C'est Mithridate II, fils d'Ariobarzane, dont le père était Mithridate I. Le royaume de Pont avait été fondé beaucoup plus anciennement, et à une époque qui n'est point connue. Lenglet du Fresnoy, dans ses Tablettes chronologiques, compte plusieurs rois de Pont jusqu'à Mithridate II. Ce royaume finit à Mithridate VIII, que Galba fit mourir.

(3) Tous les cinq ans, aux grandes Panathénées, qui étaient la fête principale de Minerve, les Athéniens portaient en procession le voile sacré appelé *peplus*, sur lequel étaient tracées en broderie les actions de Minerve et la défaite des Géans, qui avaient osé faire la guerre aux dieux. On y représentait aussi les généraux qui s'étaient signalés par de grands exploits; d'où était venu l'usage de dire un homme digne du peplus, pour dire un grand guerrier. Ce voile était une grande robe sans manches; on le portait, ou plutôt on le menait par terre sur un vaisseau

le long du Céramique, jusqu'au temple de Cérès à Eleusis, d'où on le rapportait ensuite, et on allait le consacrer dans la citadelle.

(4) Chaque tribu d'Athènes fournissait cinquante sénateurs qui remplissaient les fonctions de magistrats pour les affaires publiques. Les tribus présidaient alternativement le conseil ; lorsqu'elles furent portées à douze par l'addition de ces deux nouvelles, il fallut augmenter, dans la même proportion, le nombre des sénateurs, pour ne pas faire dans le sénat une nouvelle division qui eût été moins commode.

(5) Le nom de cette plante lui vient d'un usage auquel on l'employait; on se servait de son suc pour en frotter le fer des flèches, dont la blessure devenait par là mortelle.

(6) Il y avait à Athènes deux sortes de mystères de Cérès, les grands et les petits. Les grands se célébraient à Eleusis, au mois de Boédromion (septembre); les petits à Agre, au mois Anthestérion (février). Ceux qui étaient admis aux petits mystères s'appelaient *mystes ;* ils n'entraient que dans le vestibule ; ceux qui étaient reçus aux grands mystères se nommaient *époptes*, c'est-à-dire, qui avaient droit de tout voir. Cela ne pouvait avoir lieu qu'un an après la première cérémonie.

(7) La Fable parle d'une reine de Libye qui, furieuse d'avoir perdu tous ses enfans, faisait prendre les enfans des autres femmes qu'on égorgeait devant elle, et qu'elle dévorait ensuite. De là on lui avait donné le nom de *Lamia*, d'un nom phénicien qui signifie *dévorer*. Diodore de Sicile dit que de son temps encore on faisait de cette Lamia un épouvantail pour les enfans ; ce qui explique ce passage de Plutarque et le mot de Démocharès.

(8) Les jeux Pythiques avaient été établis à Delphes en l'honneur d'Apollon, après sa victoire sur le serpent Python, et ils ne devaient être célébrés que dans le lieu de leur institution ; mais comme les passages pour aller à Delphes n'étaient pas libres, Démétrius, au lieu de retarder, comme il était d'usage en pareil cas, le spectacle des jeux, les fit célébrer à Athènes, par la raison que dit Plutarque.

(9) C'est le premier Minos dont il s'agit ici ; il était fils de Jupiter et d'Europe, et avait mérité par sa justice d'être établi juge des enfers.

ANTOINE.

SOMMAIRE.

I. Famille d'Antoine ; il est élevé par sa mère. II. Sa jeunesse corrompue. Chassé par son père, il passe en Grèce. III. Il sert sous Gabinius en Syrie. IV. Ses exploits en Egypte. V. Sa grande beauté et ses largesses excessives. VI. Il est nommé tribun du peuple et se déclare pour César contre Pompée. VII. Chassé du sénat, il s'enfuit au camp de César. VIII. Il rend par sa conduite la domination de César odieuse. IX. Il amène à César des renforts considérables. X. Il est nommé par César général de la cavalerie. Sa querelle avec Dolabella. XI. Il déplaît à tous les partis par sa conduite licencieuse. XII. Il épouse Fulvie; caractère de cette femme. XIII. Il empêche César de nommer Dolabella consul. XIV. Il offre le diadème à César dans la fête des Lupercales. XV. Conduite d'Antoine après le meurtre de César. XVI. Il se montre d'abord favorable aux conjurés, et soulève ensuite le peuple contre eux. XVII. Son entrevue avec le jeune César à Rome. XVIII. Antoine, battu par les troupes de César, est obligé de fuir. XIX. Les troupes de Lépidus et celles de Munatius Plancus se donnent à lui. XX. Il se raccommode avec César. Proscriptions. XXI. Triumvirat de César, d'Antoine et de Lépidus. XXII. César et Antoine défont Brutus et Cassius. XXIII. Voyage d'Antoine en Grèce et en Asie ; sa vie voluptueuse. XXIV. Scènes indécentes dont il rend les peuples témoins. XXV. Adresse de ses flatteurs à le tromper.

XXVI. Il mande auprès de lui Cléopâtre, accusée d'avoir favorisé Brutus et Cassius. XXVII. Equipage somptueux de Cléopâtre. Son entrevue avec Antoine. XXVIII. Manière de vivre d'Antoine et de Cléopâtre. XXIX. Présens magnifiques faits par le fils d'Antoine au médecin Philotas. XXX. Adresse de Cléopâtre pour le captiver. XXXI. Les nouvelles qu'il reçoit d'Italie l'obligent d'y retourner. XXXII. Sa réconciliation avec César, dont il épouse la sœur. XXXIII. Accommodement de César et d'Antoine avec le jeune Pompée. XXXIV. Victoires de Ventidius, lieutenant d'Antoine, sur les Parthes. XXXV. Nouveaux succès de Ventidius. Réputation d'Antoine chez les barbares. XXXVI. Octavie, femme d'Antoine, prévient les divisions qui allaient éclater entre Antoine et César. XXXVII. La passion d'Antoine pour Cléopâtre reprend toute sa force. XXXVIII. Il marche contre les Parthes. XXXIX. L'impatience de revoir Cléopâtre rend ses préparatifs inutiles. XL. Premier échec d'Antoine. Ses batteries sont détruites. XLI. Il a un avantage sur les Parthes et regagne son camp avec peine. XLII. Ruse de Phraate, roi des Parthes, pour surprendre Antoine. XLIII. Antoine se met en marche pour quitter le pays des Parthes. Avis qu'un Marde lui donne. XLIV. Il est attaqué dans sa retraite et repousse les ennemis. XLV. Nouvelle attaque des Parthes, à qui la témérité de Gallus fait remporter un grand avantage. XLVI. Gallus est tué. Affection des soldats pour Antoine. XLVII. Les Parthes reparaissent. XLVIII. Ils sont repoussés. XLIX. La famine se met dans l'armée d'Antoine. L. Nouvelle ruse des Parthes. Antoine en est averti par Mithridate. LI. Il est poursuivi par les ennemis. Découragement de ses troupes. LII. Tumulte dans le camp d'Antoine. LIII. Il passe une rivière, et les Parthes se retirent. LIV. Perte d'Antoine dans cette expédition. LV. Son impatience de revoir Cléopâtre. Ses nouveaux projets contre les Parthes. LVI. Octavie s'embarque pour aller trouver Antoine. Craintes et ruses de Cléopâtre, lorsqu'elle en est informée. LVII. Il diffère pour l'amour d'elle l'ex-

pédition de Médie. LVIII. César veut obliger Octavie de sortir de la maison de son mari. LIX. Antoine se rend odieux par le partage qu'il fait aux enfans de Cléopâtre. LX. Griefs réciproques de César et d'Antoine. LXI. Antoine se rend avec Cléopâtre à Samos, où il passe plusieurs jours en fêtes. LXII. Il va à Athènes, où il fait rendre à Cléopâtre les plus grands honneurs. LXIII. Antoine, par ses délais, donne à César le temps de se préparer à la guerre. LXIV. Plaintes répandues contre Antoine; plusieurs de ses amis le quittent. LXV. Géminius va en Grèce pour tâcher de réconcilier Antoine avec Octavie. LXVI. César fait déclarer la guerre à Cléopatre. Présages funestes pour Antoine. LXVII. Forces respectives d'Antoine et de César. LXVIII. Antoine, plus fort sur terre, préfère, pour plaire à Cléopâtre, de combattre sur mer. LXIX. Antoine est abandonné par quelques alliés. Avis de Canidus rendu inutile par Cléopâtre. LXX. Antoine manque d'être enlevé par les soldats de César. LXXI. Les deux généraux rangent leurs flottes en bataille et exhortent leurs soldats. LXXII. Le combat s'engage du côté d'Antoine. LXXIII. Cléopâtre prend la fuite, et Antoine la suit. LXXIV. Danger qu'il court dans sa fuite. LXXV. Il envoie l'ordre à Canidius de revenir par la Macédoine en Asie. LXXVI. César se rend maître de la plus grande partie de la flotte d'Antoine et va à Athènes. LXXVII. Antoine se retire dans un lieu désert, et retourne ensuite à Alexandrie. LXXVIII. Il va près du Phare pour y mener la vie de Timon le misantrope. Digression sur ce Timon. LXXIX. Il revient à Alexandrie, où il mène la vie la plus voluptueuse. LXXX. Cléopâtre fait l'essai de plusieurs poisons. Elle et Antoine entrent en négociation avec César. LXXXI. César rejette les demandes d'Antoine, et envoie Thyréus à Cléopâtre. LXXXII. Cléopâtre fait porter toutes ses richesses dans des tombeaux. César va en Egypte. LXXXIII. Présage de la défaite d'Antoine; il est battu par César. LXXXIV. Cléopâtre fait porter la nouvelle de sa mort à Antoine, qui se perce de son épée. LXXXV. Il

se fait transporter au tombeau où Cléopâtre était enfermée. LXXXVI. César pleure la mort d'Antoine et envoie Proculéius pour s'emparer de la personne de Cléopâtre. LXXXVII. Proculéius se glisse dans le tombeau, et empêche Cléopâtre de se tuer. LXXXVIII. César entre dans Alexandrie, et pardonne à cette ville en faveur du philosophe Aréius. LXXXIX. César fait périr l'aîné des fils d'Antoine avec le fils de Jules César et de Cléopâtre. XC. Cléopâtre veut se délivrer de la vie. César lui rend visite. XCI. César la console et croit lui avoir persuadé de vivre. XCII. Cléopâtre fait des oblations funèbres au tombeau d'Antoine. XCIII. Mort de Cléopâtre. XCIV. Diverses traditions sur le genre de sa mort. XCV. Enfans d'Antoine et leurs mariages. — Parallèle de Démétrius et d'Antoine.

I. Antoine eut pour aïeul le célèbre orateur Antonius que Marius fit mourir pour avoir embrassé le parti de Sylla. Son père Antonius, surnommé le Crétique, n'avait pas eu dans le gouvernement une réputation éclatante ; mais c'était l'homme le plus juste, le plus honnête, et même le plus libéral. Le trait suivant en est la preuve. Comme sa fortune était médiocre, sa femme l'empêchait de suivre son penchant à faire du bien. Un de ses amis vint un jour lui demander de l'argent à emprunter ; Antonius, qui n'en avait pas alors, ordonne à un de ses esclaves de mettre de l'eau dans un bassin d'argent, et de le lui apporter. Antonius le prend

comme pour se raser, et, après s'être mouillé la barbe, il renvoie l'esclave sous quelque prétexte, donne le bassin à son ami, et lui dit d'en faire l'usage qu'il voudrait. Cependant les esclaves cherchèrent le bassin dans toute la maison; et Antonius voyant sa femme très en colère, et prête à faire appliquer tous ses esclaves à la torture, lui avoua ce qu'il avait fait, et la pria de lui pardonner. Cette femme était Julie, de la maison des Césars, qui ne le cédait à aucune Romaine de son temps en sagesse et en vertu. Antoine, après la mort de son père, fut élevé par Julie sa mère, qui s'était remariée à ce Cornélius Lentulus que Cicéron fit mourir comme complice de Catilina. Ce fut, dit-on, le prétexte et la source de la haine implacable d'Antoine contre Cicéron, à qui même il reprochait de n'avoir voulu leur rendre le corps de Lentulus pour lui donner la sépulture, qu'après que Julie sa veuve eut été se jeter aux pieds de la femme de Cicéron pour solliciter cette grâce; mais ce reproche était d'une fausseté manifeste : car de tous ceux que Cicéron fit exécuter aucun ne fut privé des honneurs de la sépulture.

II. Antoine, recherché dès sa première jeunesse par Curion, à cause de sa grande beauté, trouva la société la plus funeste dans l'amitié

de cet homme, qui, s'abandonnant lui-même à toutes sortes de voluptés, et voulant tenir Antoine sous sa dépendance, le plongea dans la débauche des femmes et du vin, et lui fit contracter, par des dépenses aussi folles que honteuses, des dettes beaucoup plus fortes que son âge ne le comportait : car il devait deux cent cinquante talens (*), dont Curion s'était rendu caution. Le père de Curion ayant appris cet engagement, chassa de sa maison Antoine, qui ne tarda pas à se lier avec Clodius, le plus audacieux et le plus scélérat des démagogues de son temps, et dont les fureurs portaient le trouble dans toute la république. Mais, bientôt las de ses folies, et craignant d'ailleurs le parti qui se formait contre Clodius, Antoine quitta l'Italie et s'embarqua pour la Grèce, où il séjourna quelque temps pour s'y former aux exercices militaires et à l'éloquence. Il se proposa surtout d'imiter ce style asiatique alors fort recherché, qui avait beaucoup d'analogie avec sa vie fastueuse, pleine d'ostentation, et sujette à toutes les inégalités que l'ambition entraîne après elle.

III. Gabinius, homme consulaire, faisant voile pour la Syrie, passa par la Grèce, et lui

(*) 1,250,000 liv.

proposa de l'accompagner à cette expédition ; Antoine lui ayant répondu qu'il n'irait pas à l'armée comme simple particulier, Gabinius le nomma commandant de sa cavalerie, et l'emmena avec lui. Envoyé d'abord contre Aristobule, qui avait fait révolter les Juifs, Antoine monta le premier sur la muraille d'une des places les plus fortes qu'il assiégeait, chassa Aristobule de toutes ses forteresses ; et lui ayant livré bataille malgré l'infériorité de ses troupes, il le défit, tailla en pièces presque toute son armée, et le fit prisonnier avec son fils. Dans ce même temps, Ptolémée (*) étant allé trouver Gabinius, lui offrit dix mille talens (**) pour l'engager à entrer avec lui en Égypte à la tête tête de son armée, et à le rétablir dans ses états. La plupart des officiers de Gabinius voulaient qu'il le refusât ; et Gabinius lui-même, quoique presque asservi par ces dix mille talens, balançait à entreprendre cette expédition. Mais Antoine, qui cherchait de grandes occasions de se signaler, et qui voulait d'ailleurs obliger le roi d'Égypte, dont les sollicitations l'avaient intéressé en sa faveur, détermina Gabinius à cette entreprise. On craignait moins la guerre

(*) Ptolémée Aulétès, roi d'Egypte.

(**) Cinquante millions.

en elle-même que le chemin qu'il fallait suivre pour aller à Péluse, à travers des sables profonds et arides, le long de l'embouchure par laquelle le marais Serbonide se décharge dans la mer. Les Égyptiens l'appellent le soupirail de Typhon; mais il paraît être plutôt un écoulement de la mer Rouge, qui, après avoir traversé sous terre la partie la plus étroite de l'isthme qui la sépare de la mer intérieure (*), forme le regorgement qui produit ce lac.

IV. Antoine, à qui Gabinius avait fait prendre les devants avec sa cavalerie, après s'être saisi des passages, se rendit maître de Peluse, ville considérable, dont il fit la garnison prisonnière, assura le chemin au reste de l'armée, et donna au général la plus ferme espérance de la victoire. Le désir qu'il avait d'acquérir de la réputation fut utile aux ennemis eux-mêmes: Ptolémée, en entrant dans Peluse, voulait, aveuglé par la haine et la colère, en massacrer tous les habitans; Antoine s'y opposa et arrêta les effets de sa vengeance. Dans les batailles importantes et dans les combats fréquens qui eurent lieu pendant cette expédition, il donna des preuves d'un courage extraordinaire, et de la sage prévoyance qui convient à un général.

(*) La mer Méditerranée.

Il la montra surtout avec éclat, lorsqu'il sut si bien envelopper et charger les ennemis par derrière, qu'il rendit la victoire facile à ceux qui les attaquaient de front; et ce succès lui mérita les honneurs et les récompenses qu'on décernait à la valeur. Les Égyptiens lui surent gré de l'humanité dont il usa envers Archélaüs, qui avait été son ami et son hôte; obligé nécessairement de le combattre, il trouva son corps sur le champ de bataille, et lui fit des obsèques magnifiques. Par cette conduite il laissa de lui l'opinion la plus favorable dans Alexandrie, et s'acquit auprès des Romains qui servaient avec lui, la réputation la plus brillante.

V. La dignité et la noblesse de sa figure annonçaient un homme d'une grande naissance; sa barbe épaisse, son front large, son nez aquilin, et un air mâle répandu sur toute sa personne, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec les statues et les portraits d'Hercule. Aussi était-ce une tradition ancienne que les Antoniens étaient une famille d'Héraclides, descendus d'Antéon, fils d'Hercule. Il semblait justifier cette opinion d'abord par sa figure, comme je viens de le dire, ensuite par sa manière de s'habiller : car toutes les fois qu'il devait paraître en public, il serrait sa tunique fort bas avec sa ceinture; une large épée pendait à son côté, et

il avait par dessus une cape d'une étoffe grossière. Mais les honnêtes gens ne pouvaient lui passer l'habitude de se vanter à tout propos, de dire des railleries, de boire en public, et de s'asseoir avec les soldats qu'il trouvait à table. Il est vrai que ces manières familières lui attiraient une affection et un intérêt singuliers de la part des soldats. Il avait aussi de la grâce et de la gaîté dans ses amours; il se fit beaucoup de partisans, en servant les passions des autres, en souffrant volontiers les plaisanteries qu'on lui faisait sur ses attachemens. Ses libéralités, ses largesses sans bornes aux soldats et à ses amis, lui ouvrirent une route brillante aux plus grands honneurs et accrurent de plus en plus une puissance qu'il détruisait d'ailleurs à mesure par des fautes sans nombre. Je rapporterai ici un exemple de sa prodigalité. Il avait ordonné qu'on donnât à un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes, somme que les Romains expriment par un million de sesterces. Son intendant, surpris d'un don si considérable, et voulant qu'il pût en juger lui-même, étala tout cet argent sur son passage. Antoine ayant demandé ce que c'était : « C'est, lui répondit l'in« tendant, l'argent que vous m'avez comman« dé de donner. Je croyais, lui dit Antoine, qui « s'aperçut de sa malice, qu'un million de ses-

« terces faisait une bien plus grande somme ; « c'est si peu de chose que vous en ajouterez « encore autant. » Mais cela n'eut lieu que longtemps après.

VI. Rome s'était divisée en deux factions : celle des nobles, qui avaient à leur tête Pompée, alors présent à Rome ; et celle du peuple, qui rappelait César de la Gaule, où il faisait la guerre. Curion, l'ami d'Antoine, ayant quitté le parti du sénat pour s'attacher à celui de César, le fit embrasser à Antoine. Comme son éloquence lui donnait un grand pouvoir sur la multitude, et que d'ailleurs il répandait avec profusion l'argent que César lui faisait passer, Antoine fut, par son crédit, nommé tribun du peuple, et bientôt après associé au collége des prêtres qui présagent l'avenir par le vol des oiseaux, et que les Romains nomment augures. Antoine, à peine entré en charge, servit puissamment les vues politiques de César. Il s'opposa d'abord au consul Marcellus, qui assignait à Pompée les troupes qui étaient déjà sur pied et l'autorisait à faire de nouvelles levées. Antoine, au contraire, fit décréter que l'armée qui était déjà rassemblée marcherait en Syrie pour renforcer celle de Bibulus, qui faisait la guerre aux Parthes, et que personne ne pourrait s'enrôler sous Pompée. En second lieu, le sénat

ayant refusé de recevoir les lettres de César, et de les lire dans l'assemblée, Antoine, en vertu du pouvoir que lui donnait le tribunat, les lut publiquement, et fit par là changer de sentiment à plusieurs sénateurs, qui virent, dans ces lettres, que César ne demandait rien que de juste et de raisonnable. Enfin toute l'affaire ayant été réduite à cette double question : « Pompée congédiera-t-il les légions qu'il com« mande ? César licenciera-t-il celles qui sont « sous ses ordres ? » et très peu de sénateurs ayant opiné que Pompée quittât le commandement, tandis que tous les autres étaient d'avis que César s'en dépouillât; Antoine s'étant levé, demanda si l'on ne trouverait pas plus convenable que César et Pompée posassent tous deux les armes et se démissent ensemble du commandement.

VII. Cet avis fut généralement adopté, et tous les sénateurs, ayant à l'envi comblé Antoine de louanges, demandèrent qu'on en dressât le décret. Mais les consuls s'y étant opposés, et les amis de César ayant fait en son nom de nouvelles propositions qui parurent raisonnables, elles furent combattues avec force par Caton; et le consul Lentulus chassa du sénat Antoine, qui, en sortant, chargea les sénateurs d'imprécations, et, après s'être déguisé en esclave, prit,

avec Quintus Cassius, une voiture de louage, et se rendit au camp de César. Ils parurent à peine à la vue des soldats, qu'ils s'écrièrent qu'il n'y avait plus aucun ordre dans Rome, que les tribuns eux-mêmes n'y avaient pas la liberté de parler, qu'ils étaient chassés du sénat, et que tout homme qui osait se déclarer pour la justice courait le plus grand danger. A l'instant César se met en marche avec son armée et entre en Italie; ce qui a fait dire à Cicéron, dans ses Philippiques, que comme Hélène avait été la cause de la guerre de Troie, de même Antoine avait allumé le feu de la guerre civile; mais c'est une fausseté manifeste : César n'était pas si emporté et ne se laissait pas entraîner si facilement par la colère hors de ses mesures, qu'il se fût déterminé sur-le-champ, s'il n'en avait eu déjà le dessein, à porter la guerre au sein de sa patrie, parce qu'il voyait arriver Antoine et Cassius avec de méchans habits et dans une voiture de louage. Il en cherchait depuis long-temps le prétexte, et il crut l'avoir trouvé dans le rapport qu'ils lui firent. Il entreprit une guerre générale par le même motif qui avait autrefois fait prendre les armes à Alexandre et plus anciennement à Cyrus; par ce désir insatiable de commander, par cette incurable cupidité d'être le premier et le plus grand

des hommes; et César ne pouvait y parvenir que par la ruine de Pompée.

VIII. César s'étant, à son arrivée, rendu maître de Rome, et ayant chassé Pompée de l'Italie, résolut de marcher d'abord en Espagne contre les troupes qui tenaient pour le parti contraire, et ensuite d'équiper une flotte pour aller à la poursuite de Pompée. Il remit donc entre les mains de Lépidus le gouvernement de la ville, et commit Antoine, alors tribun du peuple, à la garde de l'Italie, avec le commandement des troupes. Antoine se fit aimer des soldats, en s'exerçant et en mangeant le plus souvent avec eux, en leur faisant toutes les largesses que lui permettait sa fortune; mais il se rendit insupportable à tous ses autres concitoyens, parce que sa paresse lui faisait voir avec indifférence les injustices qu'ils éprouvaient, qu'il s'emportait même contre ceux qui venaient s'en plaindre, et qu'il ne respectait pas les femmes de condition libre. Aussi fut-il cause que la domination de César, qui en soi n'était rien moins qu'une tyrannie, devint odieuse par la faute de ses amis; et Antoine, dont les désordres paraissaient d'autant plus grands qu'il avait plus de puissance, était celui qu'on blâmait davantage. Cependant César, à son retour d'Espagne, ne tint aucun compte des plaintes qu'on fit de lui; connaissant son ac-

tivité, son courage et sa capacité pour le commandement des armées, il s'en servit dans ses guerres; et Antoine ne démentit pas la bonne opinion que César avait conçue de lui.

IX. César étant parti de Brunduse avec très peu de troupes, et ayant traversé la mer Ionienne, renvoya ses vaisseaux à Antoine et à Gabinius, avec ordre d'embarquer tout ce qu'ils avaient de soldats, et de passer sur-le-champ en Macédoine. Gabinius, à qui l'hiver faisait craindre une navigation dangereuse, ayant fait prendre un long détour par terre à son armée, Antoine, qui ne vit que le péril de César au milieu de tant d'ennemis dont il était environné, risqua le passage; il attaqua Libon qui était à l'ancre devant le port, et, entourant les galères ennemies d'un très grand nombre de petits bâtimens, il le força de s'éloigner. Il fit alors embarquer vingt mille hommes de pied avec huit cents chevaux, et mit à la voile. Les ennemis ne l'eurent pas plus tôt aperçu qu'ils se mirent à sa poursuite; mais un vent impétueux du midi ayant poussé les vagues contre leurs vaisseaux, ils ne purent le joindre, et il échappa à ce danger. Il est vrai que ce même vent le portait, avec sa flotte, contre des rochers escarpés et sur des bas-fonds d'où il ne voyait aucun espoir de se sauver;

lorsque tout à coup il s'éleva du fond du golfe un vent d'Afrique qui, repoussant les flots vers la haute mer, éloigna sa flotte du rivage où elle allait se briser. Ayant donc continué sa route avec assurance, il vit toute la côte couverte des débris des galères ennemies qui l'avaient poursuivi, et que le vent avait jetées contre le rivage, où la plupart avaient été fracassées. Antoine fit un grand nombre de prisonniers, s'empara de sommes considérables, et s'étant rendu maître de la ville de Lissus (*), il releva beaucoup l'audace de César, en lui amenant si à propos des renforts considérables.

X. Dans les divers combats qui suivirent, Antoine se distingua plus qu'aucun autre officier. En deux occasions où les troupes de César étaient en pleine déroute, il les rallia seul, les ramena contre les ennemis qui les poursuivaient, et les ayant forcées de combattre, il remporta une double victoire. Aussi, après César, il avait dans le camp la plus grande réputation; et César lui-même fit connaître la haute opinion qu'il avait d'Antoine, lorsqu'à la bataille de Pharsale, qui devait décider de tout pour lui, en se réservant le commandement de l'aile droite, il le mit à la tête de l'aile gauche, comme le meilleur

(*) Ville de Macédoine au-dessus de Dyrrachium.

officier qu'il eût sous ses ordres. Lorsque César, après sa victoire, eut été proclamé dictateur, et qu'il se mit à la poursuite de Pompée, il envoya Antoine à Rome avec le titre de général de la cavalerie ; c'était la seconde charge de la république quand le dictateur était présent, et la première ou presque la seule en son absence : car, à l'exception du tribunat, la nomination d'un dictateur suspend toutes les autres magistratures. Cependant Dolabella, alors tribun du peuple, jeune et avide de nouveautés, proposait une abolition de dettes ; et voyant qu'Antoine, dont il était l'ami, cherchait en tout à plaire au peuple, il voulut lui persuader de s'unir à lui pour faire passer la loi. Asinius et Trébellius s'efforçaient de l'en détourner, lorsque tout à coup, on ne sait trop pourquoi, Antoine eut un violent soupçon que Dolabella l'avait déshonoré dans la personne de sa femme, qui, fille de Caïus Antonius, collègue de Cicéron dans le consulat, était aussi sa cousine germaine. Antoine, ne pouvant supporter cet affront, répudia sa femme, et, s'unissant avec Asinius, il fit une guerre ouverte à Dolabella, qui, résolu de faire passer la loi de force, s'était emparé de la place publique. Antoine, d'après le décret du sénat qui ordonnait qu'on prendrait les armes contre lui, alla l'attaquer sur la place ;

il lui tua beaucoup de monde, et perdit lui-même quelques-uns des siens.

XI. Cette action le rendit odieux à la multitude, et le reste de sa conduite le fit mépriser et haïr des gens sages et honnêtes, qui détestaient ses débauches de table à des heures indues, ses dépenses excessives, ses dissolutions dans les lieux les plus infâmes, son sommeil en plein jour, ses promenades dans un état d'ivresse, ses repas continués bien avant dans la nuit, ses comédies et ses festins pour célébrer les noces de farceurs et de bouffons. On dit qu'à la noce du mime Hippias il passa la nuit à boire, et que le lendemain, ayant convoqué l'assemblée du peuple, il s'y rendit si gorgé de viandes et de vin, qu'il vomit publiquement, et qu'un de ses amis tendit sa robe devant lui. Un autre mime, nommé Sergius, avait sur lui le plus grand crédit; et la courtisane Cythéris, sortie de la même école, lui avait inspiré la plus violente passion. Quand il parcourait les villes, il la menait avec lui dans une litière, qui avait un cortége aussi nombreux que celle de sa mère. On ne pouvait voir sans indignation la quantité de vaisselle d'or et d'argent qu'il faisait porter dans ses voyages, qui ressemblaient à des pompes triomphales; les haltes qu'il faisait dans les chemins,

et dans lesquelles on tendait ses pavillons sur les bords des rivières ou dans des bois épais; les dîners somptueux qu'on y servait; ses chars attelés de lions; le choix qu'on faisait dans les villes où il séjournait des maisons habitées par les hommes les plus honnêtes, par les femmes les plus respectables, pour y loger des courtisanes et des ménétrières. On était surtout révolté que lorsque César passait les nuits dans un camp, hors de l'Italie, pour éteindre, au milieu de tant de peines et de dangers, les restes d'une guerre si importante, d'autres, abusant de son autorité, insultassent à leurs concitoyens par le luxe le plus insolent.

XII. Il paraît que tous ces excès augmentèrent la révolte contre César, et donnèrent lieu aux soldats de se porter à toutes sortes d'injustices et de violences. Aussi, lorsque César revint en Italie, il fit grâce à Dolabella, et ayant été nommé consul pour la troisième fois, il prit pour collègue Lépidus et non pas Antoine. La maison de Pompée ayant été vendue à l'enchère, Antoine l'acheta; et quand on lui en demanda le paiement, il en fut si indigné, que cela seul, comme il le dit lui-même, l'empêcha d'accompagner César à son expédition d'Afrique, parce qu'il n'avait pas été, disait-il, assez récompensé des premiers services qu'il

lui avait rendus. Il paraît cependant que César, en ne lui dissimulant pas combien il était offensé de ses débauches et de son intempérance, le détermina, par ses remontrances, à les modérer. En effet, Antoine, renonçant à une vie si licencieuse, songea à se marier, et épousa Fulvie, veuve de Clodius, ce fameux démagogue; femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, qui n'eût pas même été flattée de maîtriser son mari s'il n'eût été qu'un simple particulier, son ambition était de dominer un homme qui commandât aux autres, et de donner des ordres à un général d'armée. Ainsi c'est à Fulvie que Cléopâtre eût dû payer le prix des leçons de docilité qu'elle avait données à son mari, et qui le livrèrent à cette reine, si souple et si soumis aux volontés des femmes. Cependant il cherchait quelquefois à égayer par des jeux dignes d'un jeune mari le caractère sérieux de Fulvie. Par exemple, lorsque César revint à Rome après sa victoire d'Espagne, et qu'on sortit en foule au devant de lui, Antoine y alla comme les autres; mais ensuite le bruit s'étant subitement répandu dans l'Italie que César était mort et que les ennemis arrivaient, il revint sur-le-champ à Rome. Il avait pris un habit d'esclave, et étant venu la nuit à sa maison, il dit qu'il apportait

à Fulvie une lettre d'Antoine. Il fut introduit chez sa femme la tête couverte. Fulvie, qui était dans la plus vive inquiétude, lui demanda, avant de prendre la lettre, si Antoine se portait bien. Il lui remit la lettre sans rien répondre ; et, lorsqu'elle l'eut décachetée et qu'elle commençait à la lire, il se jeta à son cou et l'embrassa. Je pourrais citer plusieurs autres traits semblables ; mais celui-là suffit pour faire connaître Antoine.

XIII. Quand César revint d'Espagne, tout ce qu'il y avait de gens considérables dans Rome allèrent, comme je l'ai dit, au devant de lui, à plusieurs journées de chemin. Il donna, dans cette occasion, à Antoine, la plus grande preuve de considération : il traversa l'Italie, l'ayant à ses côtés dans son char, et derrière lui Brutus Albinus, avec le fils de sa nièce, le jeune Octave, qui prit ensuite le nom de César, et régna si long-temps sur les Romains (*). César, nommé consul pour la cinquième fois, se donna Antoine pour collègue. Bientôt, voulant se démettre du consulat et le résigner à Dolabella, il en fit l'ouverture au sénat ; mais Antoine s'y opposa avec tant d'aigreur, il dit tant d'injures à Dolabella et en reçut tant de

(*) C'est Auguste, appelé alors Octave.

lui, que César, honteux d'une scène si scandaleuse, renonça pour le moment à ce projet. Il ne tarda pas cependant à y revenir et à vouloir déclarer Dolabella consul; mais Antoine s'étant récrié que les augures y étaient contraires, César finit par céder, et abandonna Dolabella, qui en fut très piqué. Ce n'est pas qu'il n'eût pour Dolabella autant de mépris que pour Antoine, car on assure que quelqu'un les lui ayant dénoncés tous deux comme suspects : « Ce ne sont pas, « répondit-il, ces gens si gras et si bien frisés « que je redoute, mais ces hommes maigres et « pâles; » désignant par-là Brutus et Cassius, qui furent les chefs de la conjuration qui le fit périr. Il est vrai qu'Antoine leur en donna, sans le vouloir, le prétexte le plus spécieux.

XIV. Le jour que les Romains célébraient la fête des Lupercales, César, vêtu de la robe de triomphateur, et assis dans la place, sur la tribune, regardait courir les Luperques. Ce sont les jeunes gens des premières familles et les magistrats eux-mêmes qui courent à cette fête, tout couverts d'huile, ayant à la main des lanières de cuir blanches, dont ils frappent en s'amusant ceux qu'ils rencontrent. Antoine était un des coureurs; et, au mépris des anciens usages, prenant une couronne de lauriers qu'il avait entourée d'un diadème, il s'appro-

cha de la tribune, se fit soulever par ses compagnons, et mit la couronne sur la tête de César, le désignant ainsi comme le seul digne de régner. César ayant détourné la tête et refusé la couronne, le peuple battit des mains pour témoigner sa satisfaction. Antoine ayant insisté, César le repoussa de nouveau. Cette espèce de combat dura quelque temps ; et lorsque Antoine paraissait l'emporter, il n'était applaudi que par un petit nombre de ses amis ; quand César refusait la couronne, tout le peuple applaudissait en poussant de grands cris : contradiction étonnante, qu'un peuple qui souffrait qu'on exerçât sur lui toute la puissance royale eût une telle horreur du titre de roi et le regardât comme la ruine de la liberté ! César, tout troublé, se leva de son siége, et retirant le pan de sa robe qui couvrait son cou, il s'écria qu'il le présentait au premier qui voudrait l'égorger. Quelques tribuns du peuple ayant déchiré la couronne qu'on avait posée sur une des statues du dictateur, le peuple les suivit avec de vifs applaudissemens et les combla de bénédictions ; mais César les destitua de leur charge.

XV. Tous ces événemens fortifièrent Brutus et Cassius dans le projet de leur conjuration. Ils s'associèrent d'abord ceux de leurs amis dont

ils étaient le plus sûrs, et délibérèrent s'ils y feraient entrer Antoine. La plupart en étaient d'avis; mais Trébonius s'y opposa, et leur dit que lorsqu'on était allé au devant de César, à son retour d'Espagne, il avait toujours voyagé et logé même avec Antoine; qu'il lui avait fait une légère ouverture sur la conspiration, avec toute la précaution nécessaire; qu'Antoine, qui l'avait très bien compris, n'avait point accueilli sa proposition, mais qu'il n'en avait rien découvert à César, et avait gardé fidèlement le secret. Ils délibérèrent alors si, après avoir tué César, ils ne se déferaient pas aussi d'Antoine; mais Brutus l'empêcha, en leur disant qu'une entreprise si hardie, dont le but était le maintien de la justice et des lois, ne devait être souillée par aucune injustice. Cependant, comme ils craignaient la force extraordinaire d'Antoine et la grande autorité de sa charge, ils attachèrent à sa personne quelques-uns des conjurés, qui devaient, après que César serait entré dans le sénat, et qu'on serait au moment de l'exécution, le retenir au dehors, sous prétexte de lui parler de quelque affaire importante. La chose s'étant exécutée comme ils en étaient convenus, et César ayant été mis à mort en plein sénat, Antoine, effrayé d'abord, prit un habit d'esclave et se cacha : mais quand il

vit que les conjurés n'attentaient à la vie de personne et qu'ils s'étaient réunis dans le Capitole, il leur persuada d'en descendre, après leur avoir donné son fils pour otage ; et le soir même Cassius soupa chez lui, et Brutus chez Lépidus.

XVI. Le lendemain, Antoine ayant assemblé le sénat, proposa une amnistie générale, et demanda qu'on assignât des provinces à Brutus et à Cassius. Le sénat donna force de loi à ces propositions, et décréta aussi que tous les actes de la dictature de César seraient maintenus. Antoine sortit du sénat couvert de gloire : on ne doutait pas qu'il n'eût prévenu la guerre civile, et manié avec la prudence d'un politique consommé des affaires difficiles et qui pouvaient entraîner les plus grands troubles. Mais trop flatté de la haute opinion que le peuple avait conçue de lui, il abandonna des mesures si sages, persuadé que la première place lui serait bien plus assurée dans Rome, s'il parvenait à détruire l'autorité de Brutus. Lorsqu'on porta le corps de César sur le bûcher, Antoine, suivant l'usage, prononça son oraison funèbre, et voyant le peuple singulièrement ému et attendri par ce discours, il mêla tout à coup à l'éloge de César ce qu'il crut de plus propre à exciter la pitié, à enflammer l'âme de ses audi-

teurs. En finissant, il déploya la robe de César, ensanglantée et percée de coups, et traitant de scélérats et de parricides les auteurs de ce meurtre, il échauffa tellement l'esprit du peuple, que, faisant à l'heure même un bûcher des bancs et des tables qu'ils trouvèrent sur la place, ils y brûlèrent le corps de César; prenant ensuite du bûcher des tisons enflammés, ils coururent aux maisons des meurtriers, pour y mettre le feu et les attaquer eux-mêmes.

XVII. Cette violence ayant obligé Brutus et les autres conjurés à sortir de Rome, les amis de César s'unirent avec Antoine; et Calpurnia sa veuve, lui confiant tout l'argent qu'elle avait, fit porter et mettre en dépôt chez lui une somme de quatre mille talens (*). Il reçut aussi d'elle tous les papiers et tous les mémoires dans lesquels César avait écrit tout ce qu'il avait fait dans le gouvernement, et ce qu'il se proposait de faire dans la suite. Antoine inséra dans ses registres tout ce qu'il voulut; il nomma des magistrats et des sénateurs, il rappela des bannis, mit en liberté des prisonniers, et donna toutes ces mesures pour des résolutions prises par César. Ces personnes ainsi rétablies furent appelées, par plaisanterie, des Charo-

(*) 20 millions.

nites (*), parce que, sommées de produire leurs titres, ils les allaient chercher dans les registres d'un mort. Antoine disposa de tout avec l'autorité la plus absolue ; étant lui-même consul, il eut, de ses deux frères, Caïus pour préteur, et Lucius pour tribun du peuple. Tel était l'état des affaires, lorsque le jeune César vint à Rome ; il était, comme je l'ai déjà dit, fils de la nièce de César, et son oncle l'avait déclaré, par son testament, héritier de tous ses biens. Il était à Apollonie quand César fut tué. En arrivant, il alla saluer Antoine, comme l'ami de son père adoptif ; et dans la conversation il lui rapporta le dépôt que Calpurnia lui avait confié : car il devait payer à chaque citoyen romain soixante-quinze drachmes (**) que César leur avait laissées par testament. Antoine, méprisant sa jeunesse, lui répondit que ce serait à lui une folie, avec le peu de capacité et le petit nombre d'amis qu'il avait, de se charger d'un fardeau bien au-dessus de ses forces, en acceptant la succession de César. Le jeune Octave ne se payant pas de ces raisons, et persistant à lui redemander l'argent dont il était

(*) C'est-à-dire, sortis des enfers. C'était le nom qu'on donnait aux esclaves qui étaient mis en liberté par le testament que leur maître avait fait au lit de la mort.

(**) 68 liv. de notre monnaie.

dépositaire, Antoine, dès ce moment, ne cessa de dire et de faire contre lui tout ce qu'il crut capable de le mortifier; il le traversa dans la demande du tribunat; et quand Octave voulut faire placer dans le théâtre le siége doré que le sénat avait accordé à son oncle, Antoine le menaça de le faire traîner en prison, s'il continuait à soulever le peuple. Mais lorsque le jeune César se fut entièrement abandonné à Cicéron et aux autres ennemis d'Antoine, qui lui concilièrent la faveur du sénat; que de son côté il eut gagné les bonnes grâces du peuple, et rassemblé les soldats vétérans qui étaient dispersés dans les colonies, Antoine, commençant à le craindre, eut avec lui une entrevue dans le Capitole, et leurs amis ménagèrent un accommodement.

XVIII. La nuit suivante, Antoine eut un songe assez étrange : il lui sembla que la foudre était tombée sur lui, et l'avait blessé à la main droite; et peu de jours après on vint lui dire que le jeune Octave lui tendait des embûches. Celui-ci s'en défendait; mais il n'était cru de personne. Ces rapports ranimèrent leur haine; ils coururent tous deux l'Italie, pour solliciter, par de grandes récompenses, les vétérans établis dans les colonies, et cherchèrent à se prévenir mutuellement pour attirer à leur parti

les légions qui étaient encore sous les armes. Cicéron, qui avait alors la plus grande autorité dans Rome, et qui soulevait tout le monde contre Antoine, parvint enfin à persuader au sénat d'envoyer à Octave les faisceaux avec les autres ornemens de la préture, et de donner des troupes à Hirtius et à Pansa, pour chasser Antoine de l'Italie : c'étaient les deux consuls de cette année. Ils attaquèrent Antoine près de la ville de Modène, et le battirent complètement; mais ils périrent tous deux dans l'action. Le jeune Octave était à la bataille, et paya de sa personne. Antoine, obligé de fuir, se trouva dans de grandes difficultés, et fut réduit surtout à une faim extrême. Mais tel était son caractère, que le malheur l'élevait au-dessus de lui-même, et lui donnait tous les dehors d'un homme vertueux. Il est vrai que c'est une disposition assez commune aux personnes malheureuses que de se tourner vers la vertu; mais il n'est pas donné à tout le monde de conserver dans les grands revers assez de force d'âme pour imiter ce qu'ils approuvent et pour fuir ce qu'ils condamnent; plusieurs même retombent par faiblesse dans leurs premières habitudes, et démentent les lumières de leur raison. Antoine, dans cette occasion, fut, pour tous les soldats, un exemple étonnant de patience et de cou-

rage : accoutumé depuis long-temps à une vie de luxe et de délices, il buvait sans répugnance de l'eau corrompue, et se nourrissait de racines et de fruits sauvages ; on assure même que, dans le passage des Alpes, il vécut, avec ses soldats, d'écorce d'arbre, et d'animaux que jusqu'alors personne n'avait mangés. Son dessein, en traversant ces montagnes, était d'aller joindre les légions que commandait Lépidus, qu'il regardait comme son ami, et qui lui avait dû tous les avantages qu'il avait retirés de l'amitié de César.

XIX. Lorsqu'il eut assis son camp auprès du sien, et qu'il vit que Lépidus ne lui faisait aucune avance, il résolut de tout risquer. Il avait les cheveux négligés ; et sa barbe, qu'il avait laissé croître depuis sa défaite, était fort longue. Il prend donc une robe noire ; et s'approchant des retranchemens de Lépidus, il commence à lui parler. Lépidus, voyant la plupart de ses soldats touchés de sa misère, et vivement émus par ses discours, en craignit l'impression, et fit faire un grand bruit de trompettes pour l'empêcher d'être entendu. Cette dureté ne fit qu'accroître la compassion de ses soldats pour Antoine ; ils lui envoyèrent secrètement Lélius et Clodius déguisés en courtisanes, pour lui dire d'attaquer sans crainte le camp de Lépi-

dus ; que le plus grand nombre d'entre eux était disposé à le recevoir, et même, s'il le voulait, à tuer Lépidus. Antoine ne permit pas qu'on touchât à Lépidus ; mais le lendemain, dès la pointe du jour, se mettant à la tête de ses troupes, il sonde le gué d'une rivière qui séparait les deux camps, et se jetant le premier dans l'eau, il passe à l'autre rive, encouragé par les soldats de Lépidus qu'il voit en très grand nombre lui tendre les mains et arracher les palissades. A peine entré dans le camp, il se vit maître de toute l'armée, et traita Lépidus avec beaucoup de douceur ; en le saluant il lui donna le nom de père ; et quoique investi seul de toute l'autorité, il lui laissa le titre et les honneurs du commandement. Cette modération détermina Munatius Plancus, qui campait assez près de là avec un gros corps de troupes, à aller se joindre à lui. Des forces si considérables lui ayant redonné toute sa confiance, il repassa les Alpes, et rentra dans l'Italie à la tête de dix-sept légions et de dix mille chevaux, outre six légions qu'il laissa pour garder la Gaule, sous les ordres d'un certain Varius, son ami et son compagnon de débauche, qu'il appelait Cotylon. (*)

(*) Le surnom de ce Varius, que Cicéron nomme Coty-

XX. César voyant que toutes les pensées de Cicéron étaient pour la liberté, se sépara de lui, et fit faire à Antoine, par ses amis, des propositions d'accommodement. Ils s'assemblèrent tous trois, César, Antoine et Lépidus, dans une petite île, au milieu de la rivière; là, ils furent bientôt d'accord sur le partage de l'empire, qu'ils divisèrent entre eux comme une succession paternelle; mais ils disputèrent longtemps sur les proscriptions qu'ils avaient résolues : chacun voulait faire périr ses ennemis, et sauver ses parens ou ses amis. La haine enfin l'ayant emporté sur les droits du sang et de l'amitié, César sacrifia Cicéron à Antoine, qui, de son côté, lui abandonna Lucius César, son oncle maternel; et tous deux laissèrent Lépidus placer son frère Paulus sur la liste des proscrits. D'autres disent que Lépidus leur sacrifia son frère, dont ils avaient exigé la mort. Je ne crois pas qu'il se soit jamais rien fait de plus inhumain ni de plus féroce qu'un pareil échange; en obtenant ainsi le meurtre par le meurtre, ils n'étaient pas moins les meurtriers de ceux qu'ils abandonnaient aux autres que de ceux qu'on

l as, était pris sans doute de ses excès de vin. Il désigne une mesure, nommée cotyle, qui tenait le poids de dix onces de vin, et qui était en usage à Rome comme en Grèce.

leur sacrifiait ; mais c'était le comble de l'injustice que de livrer au fer des autres leurs propres amis, sans avoir contre eux aucun motif de haine.

XXI. Les soldats qu'ils avaient autour d'eux voulurent que ce traité sanguinaire fût scellé par un mariage, et ils demandèrent que César cimentât son amitié avec Antoine, en épousant Clodia, fille de sa femme Fulvie. Ce mariage arrêté, ils firent la liste de trois cents proscrits qu'ils dévouaient à la mort. Antoine exigea que celui qui tuerait Cicéron lui coupât la tête et la main droite dont il avait écrit ses Philippiques. Quand on les lui apporta, il les considéra long-temps avec plaisir, et, dans les transports de sa joie, il fit plusieurs fois de grands éclats de rire. Après s'être rassasié de ce spectacle horrible, il ordonna qu'on les attachât au haut de la tribune, sur la place publique, pour insulter à Cicéron même après sa mort; mais c'était bien plutôt insulter à sa propre fortune, et déshonorer publiquement sa puissance. Son oncle, Lucius César, poursuivi par les meurtriers, se réfugia chez sa sœur. Il était à peine entré dans la maison, que les meurtriers y arrivèrent et voulurent forcer la porte de la chambre où il était enfermé; mais sa sœur, se tenant sur la porte et étendant les bras, leur cria

plusieurs fois : « Vous ne tuerez pas Lucius « César, que vous ne m'ayez égorgée la pre« mière, moi, la mère de votre général. » Son courage extraordinaire en ayant imposé à ses satellites, son frère eut le temps de se cacher et de se dérober à leur poursuite. La domination de ces trois hommes, si odieuse aux Romains, fut surtout imputée à Antoine, plus âgé que César et plus puissant que Lépidus; il ne se vit pas plus tôt dégagé des affaires qu'il avait eues sur les bras, qu'il se replongea dans sa vie ordinaire de dissolution et de débauche. Déjà décrié par cette conduite, il s'attira encore la haine publique, en habitant la maison du grand Pompée; ce personnage illustre, qui ne s'était pas fait moins admirer par sa tempérance, par la sagesse et la popularité de sa vie, que par l'éclat de ses trois triomphes. On ne pouvait voir sans indignation cette maison presque toujours fermée aux généraux, aux principaux officiers, aux ambassadeurs, à qui l'on en refusait l'entrée avec insolence, tandis qu'elle était remplie de mimes, de farceurs, de vils adulateurs, toujours plongés dans la débauche, et dont l'entretien consumait des sommes immenses, fruits des extorsions et des violences les plus odieuses. Non contens de vendre les biens des proscrits, qu'ils enlevaient à leurs

veuves ou à leurs enfans par des accusations calomnieuses, et d'établir les impôts les plus onéreux, ils allèrent enlever de force, du temple des vestales, des sommes considérables que des citoyens et des étrangers y avaient mises en dépôt.

XXII. Comme rien ne pouvait assouvir l'avidité d'Antoine, César exigea qu'il partageât avec lui les revenus de la république; ils divisèrent aussi l'armée entre eux pour aller ensemble en Macédoine combattre Brutus et Cassius, et ils laissèrent à Lépidus le gouvernement de Rome. Lorsqu'ils eurent traversé la mer, et qu'ils se furent campés auprès des ennemis pour commencer la guerre, Antoine se trouva opposé à Cassius, et César à Brutus. César ne fit rien de remarquable; mais Antoine avait toujours l'avantage et demeurait vainqueur dans tous les combats qui se livraient. A la première bataille, César, vaincu par Brutus, avait perdu son camp, et s'était vu sur le point d'être pris : il ne prévint que d'un instant ceux qui le poursuivaient. Cependant il écrit lui-même dans ses Commentaires que, d'après le songe qu'avait eu un de ses amis, il s'était retiré avant que l'action commençât. Antoine défit Cassius, quoiqu'on ait dit qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille, et qu'il n'arriva que lorsqu'on était à

la poursuite des ennemis déjà vaincus. Cassius fit tant par ses prières et par ses ordres, qu'il obligea Pindarus, le plus fidèle de ses affranchis, à le percer de son épée : il ignorait que Brutus avait vaincu de son côté. Peu de jours après, il se livra un second combat, dans lequel Brutus fut défait et se donna la mort. Antoine eut presque seul tout l'honneur de cette victoire, parce que César était malade. Il trouva sur le champ de bataille le corps de Brutus, et lui adressa quelques reproches sur la mort de Caïus Antonius, son frère, que Brutus avait fait mourir en Macédoine, pour venger la mort de Cicéron. Il ajouta pourtant qu'Hortensius était beaucoup plus coupable que Brutus de la mort de son frère : aussi le fit-il égorger sur le tombeau de Caïus Antonius. Mais ayant jeté sur le corps de Brutus sa cotte d'armes qui était d'un très grand prix, il ordonna à un de ses affranchis de rester auprès de lui pour avoir soin de ses funérailles. Dans la suite ayant su que l'affranchi n'avait pas brûlé la cotte d'armes avec le corps de Brutus, et qu'il avait soustrait une grande partie de la dépense qu'il lui avait assignée pour les obsèques, il le punit de mort.

XXIII. César, toujours malade, se fit porter à Rome, où la faiblesse de sa santé faisait croire

qu'il ne vivrait pas long-temps. Antoine alla dans les provinces de l'Asie orientale, pour y lever des contributions, et de là il passa en Grèce avec une armée nombreuse. Comme les triumvirs avaient promis à leurs soldats cinq mille drachmes par tête (*), ils étaient obligés de forcer les impositions pour trouver l'argent qui leur était nécessaire. Antoine ne se montra d'abord ni dur ni exigeant envers les Grecs; il se faisait même un plaisir d'écouter leurs gens de lettres, d'être témoin de leurs jeux, et d'assister aux cérémonies de leurs initiations. Il rendait la justice avec beaucoup de douceur, et aimait à s'entendre appeler l'ami des Grecs, et plus encore l'ami des Athéniens; il fit même de grands présens à leur ville. Les Mégariens, à l'envi de ceux d'Athènes, ayant voulu lui montrer ce qu'ils avaient de curieux et lui faire voir en particulier le palais où ils tenaient leur conseil, il se rendit à Mégare; et les habitans lui ayant demandé comment il le trouvait : « Il « est petit, leur dit-il, et menace ruine. » Il fit prendre la mesure du temple d'Apollon Pythien, et laissa voir l'intention de l'achever; il le promit même au sénat. Lorsqu'il eut laissé Lucius Censorinus en Grèce pour aller lui-même

(*) 4,500 liv.

dans l'Asie; que là il eut commencé à goûter des richesses de cette province ; qu'il eut vu les rois venir à sa porte pour lui faire la cour, les reines lui envoyer à l'envi des présens et lui étaler leurs charmes pour mériter ses bonnes grâces, pendant que César était à Rome, travaillé de séditions et de guerres, lui, au sein du loisir et de la paix, il s'abandonnait à ses passions et menait une vie de plaisirs et de délices.

XXIV. Il avait appelé chez lui un certain Anaxenor, joueur de cithare, un Xuthus qui jouait de la flûte, un baladin nommé Métrodore, et une troupe entière de farceurs asiatiques, qui surpassaient en bouffonneries, en plaisanteries grossières, tous les gens de cette espèce qu'il avait amenés d'Italie ; et dès qu'une fois sa cour fut infectée de ces pestes publiques, son exemple entraîna tout le monde, et l'on ne garda plus aucune retenue. Toute l'Asie, semblable à cette ville dont parle Sophocle, était pleine de la fumée de l'encens, et retentissait à la fois

De cantiques sacrés et de gémissemens.

Il entra dans Ephèse, précédé par des femmes vêtues en bacchantes, et par des jeunes gens habillés en Pans et en Satyres : on ne voyait

dans toute la ville que thyrses couronnés de lierre; on n'y entendait que le son des flûtes, des chalumeaux, et d'autres instrumens de musique. On l'appelait Bacchus bienfaisant et plein de douceur. Il l'était à la vérité pour quelques personnes; mais pour le plus grand nombre c'était Bacchus Omeste et Agrionien (*). Il dépouillait de leurs possessions des hommes distingués par leur naissance, pour les donner à de vils flatteurs, à des hommes infames, qui lui demandaient le bien d'une personne vivante, comme si elle était morte; et ils étaient sûrs de l'obtenir. Il donna à un de ses cuisiniers la maison d'un habitant de Magnésie, parce qu'il lui avait apprêté un excellent repas. Il imposa enfin un second tribut aux villes; et un orateur, nommé Hybréas, qui défendait les intérêts de l'Asie, osa lui dire par une plaisanterie assez bonne et qui était dans le goût d'Antoine : « Si « vous avez le pouvoir d'exiger de nous deux « tributs par an, vous avez donc aussi celui de « nous donner chaque année deux étés et deux « automnes? » Mais comme l'Asie avait déjà payé deux cent mille talens (**), il ajouta avec un cou-

(*) C'étaient deux surnoms de Bacchus, dont l'un signifie *cruel*, et l'autre *féroce*.

(**) Un milliard de notre monnaie.

rage qui n'était pas sans danger : « Si vous n'a-
« vez pas reçu ces énormes contributions, de-
« mandez-les à ceux qui les ont levées; si, les
« ayant reçues, vous ne les avez plus, nous
« sommes perdus. »

XXV. Antoine fut vivement piqué de cette parole : il ignorait la plus grande partie des désordres qui se commettaient sous son nom, moins encore par une suite de son indolence, que par l'effet d'une simplicité naturelle qui le rendait trop confiant; car il était simple de caractère, et avait même l'esprit un peu pesant. Quand il apprenait les injustices de ses agens, il en était vivement affecté, et il les reconnaissait devant ceux qui les avaient éprouvées. Excessif dans ses récompenses comme dans ses punitions, c'était surtout dans les premières qu'il était naturellement porté à passer les bornes. Ses plaisanteries et ses bons mots, qu'il poussait jusqu'à l'offense, portaient avec eux leur remède : car il permettait qu'on le raillât avec aussi peu de ménagement, et il ne prenait pas moins de plaisir à être plaisanté qu'à plaisanter les autres. Mais aussi rien ne contribua tant à sa perte que ce goût pour la raillerie : persuadé que ceux qui le raillaient avec liberté ne le flattaient pas dans les affaires sérieuses, il se laissait aisément prendre à l'appât

de leurs louanges. Il ne s'apercevait pas que ses courtisans mêlaient cette franchise à leurs flatteries, comme un ingrédient dont la vertu astringente prévenait le dégoût que lui auraient causé les adulations outrées qu'ils lui prodiguaient à table ; qu'ils voulaient par là lui persuader que lorsqu'ils lui cédaient dans les affaires importantes, ce n'était pas pour lui complaire, mais parce qu'ils se reconnaissaient ses inférieurs en prudence et en capacité.

XXVI. Avec un tel caractère, Antoine mit le comble à ses maux, par l'amour qu'il conçut pour Cléopâtre, et qui, rallumant en lui avec fureur des passions encore cachées et endormies, acheva d'éteindre et d'étouffer ce qui pouvait lui rester encore de sentimens honnêtes et vertueux. Voici comment il fut pris à ce piége. Quand il partit pour aller faire la guerre aux Parthes, il envoya dire à Cléopâtre de venir le joindre en Cilicie, pour s'y justifier des imputations qu'on lui faisait d'avoir puissamment aidé Brutus et Cassius dans leur guerre contre Antoine. Dellius, qu'il avait chargé de cet ordre, n'eut pas plus tôt vu la beauté de cette reine, et reconnu le charme et la finesse de sa conversation, qu'il sentit bien qu'Antoine ne causerait jamais de déplaisir à une femme si aimable, et qu'elle aurait bientôt le plus grand

pouvoir sur son esprit. Il s'attacha donc à lui faire la cour; il la pressa d'aller en Cilicie, parée, comme dit Homère, de tout ce qui pouvait

Ajouter plus de prix à l'éclat de ses charmes,

et l'exhorta à ne pas craindre Antoine, le plus doux, le plus humain des généraux. Cléopâtre crut aisément ce que lui disait Dellius; d'ailleurs l'expérience qu'elle avait faite du pouvoir de sa beauté sur Jule César et sur le fils de Pompée lui promettait qu'elle n'aurait pas de peine à captiver Antoine, d'autant que les deux premiers ne l'avaient connue que dans sa première jeunesse, et lorsqu'elle n'avait encore aucune expérience des affaires, au lieu qu'Antoine la verrait à cet âge où la beauté d'une femme est dans tout son éclat, et son esprit dans toute sa force. Elle prit avec elle des présens magnifiques, des sommes d'argent considérables, et un appareil aussi riche que pouvait l'avoir une reine si puissante et dont le royaume était dans l'état le plus florissant: mais c'était sur elle-même et sur le prestige de ses charmes qu'elle fondait ses plus grandes espérances.

XXVII. Elle recevait coup sur coup des lettres d'Antoine et de ses amis, qui l'enga-

geaient à presser son voyage; mais elle n'en tint aucun compte, et se moqua si bien de toutes ces invitations, qu'elle navigua tranquillement sur le Cydnus (*), dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les avirons d'argent, et le mouvement des rames cadencé au son des flûtes qui se mariait à celui des lyres et des chalumeaux. Elle-même, magnifiquement parée, et telle qu'on peint la déesse Vénus, était couchée sous un pavillon brodé en or; de jeunes enfans habillés comme les peintres peignent les Amours étaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir; ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense qui accompagnait Cléopâtre; et l'on accourait de toute la ville pour jouir d'un spectacle si extraordinaire. Le peuple qui était sur la place s'étant précipité au devant d'elle, Antoine resta seul dans le tribunal où il donnait audience; et le bruit courut par tout que c'était Vénus qui, pour le bon-

(*) Fleuve qui traverse la Cilicie, et dont l'eau est extrêmement froide.

heur de l'Asie, venait en masque chez Bacchus. Antoine envoya sur-le-champ la prier à souper; mais sur le désir qu'elle témoigna de le recevoir chez elle, Antoine, pour lui montrer sa complaisance et son urbanité, se rendit à son invitation. Il trouva chez elle des préparatifs dont la magnificence ne peut s'exprimer; mais rien ne le surprit tant que l'immense quantité de flambeaux qu'il vit allumés de toutes parts, et qui, suspendus au plancher ou attachés à la muraille, formaient avec une admirable symétrie des figures carrées et circulaires: de toutes les fêtes dont l'histoire nous a conservé le détail on n'en connaît pas de si brillante.

XXVIII. Le lendemain Antoine lui donna à souper, et se piqua de la surpasser en goût et en magnificence; mais bien inférieur en l'un et en l'autre, il fut obligé de s'avouer vaincu, et railla le premier la mesquinerie et la grossièreté de son repas. Cléopâtre, voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avaient rien que de commun, et qu'elles sentaient le soldat, lui répondit sur le même ton, sans aucun ménagement et avec la plus grande hardiesse. On prétend que sa beauté, considérée en elle-même, n'était pas si incomparable qu'elle ravît d'étonnement et d'admiration; mais son

commerce avait un attrait auquel il était impossible de résister ; les agrémens de sa figure, soutenus des charmes de sa conversation et de toutes les grâces qui peuvent relever un heureux naturel, laissaient dans l'âme un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. Sa voix était pleine de douceur, et sa langue, telle qu'un instrument à plusieurs cordes, qu'elle maniait avec la plus grande facilité, prononçait également bien plusieurs langages différens. Il y avait peu de nations barbares avec qui elle eût besoin d'interprète : et elle parlait, dans leur propre langue, aux Éthiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes et aux Parthes. Elle savait plusieurs autres langues, tandis que les rois d'Égypte, ses prédécesseurs, avaient eu bien de la peine à apprendre l'égyptien : et quelques-uns même d'entre eux avaient oublié le macédonien, leur langue naturelle. Aussi elle s'empara tellement de l'esprit d'Antoine, qu'oubliant et sa femme Fulvie, qui, pour les intérêts de son mari, combattait à Rome contre César, et l'armée des Parthes, dont les généraux du roi avaient donné le commandement à Labiénus qui avait embrassé le parti de ce prince, et qui déjà dans la Mésopotamie, à la tête de cette armée, n'attendait que le moment d'entrer en Syrie : ou-

bliant, dis-je, toutes ces considérations, il se laissa entraîner par cette femme à Alexandrie, où il sacrifia dans l'oisiveté, dans les amusemens et dans les voluptés les plus indignes de son âge, la dépense la plus précieuse qu'on puisse faire, au jugement d'Antiphon, celle du temps. Ils avaient formé une association sous le titre d'*Amimétobies* (*), où ils se traitaient mutuellement tous les jours avec une profusion qui ne connaissait aucune borne.

XXIX. Le médecin Philotas d'Amphisse racontait à mon aïeul Lamprias, que, suivant alors à Alexandrie les écoles de médecine, il fit connaissance avec un officier de bouche de la maison d'Antoine, qui lui proposa un jour de venir voir les préparatifs d'un de ces soupers si somptueux. Comme il était fort jeune, il s'y laissa entraîner; et, introduit dans la cuisine, entre plusieurs choses qui le frappèrent, il vit à la broche huit sangliers. Il se récria sur le grand nombre de convives qu'il devait y avoir à souper; mais l'officier lui dit en riant qu'ils ne seraient pas aussi nombreux qu'il le croyait : qu'il n'y aurait en tout que douze personnes. « Mais, ajouta-t-il, chaque mets » doit être servi à un degré de bonté qui ne

(*) C'est-à-dire, dont la vie est inimitable.

« dure qu'un instant ; peut-être Antoine va-t-il « demander tout-à-l'heure à souper, et un mo-« ment après il fera dire qu'on diffère, parce « qu'il voudra boire, ou qu'il sera retenu par « une conversation qui l'intéressera ; on pré-« pare donc plusieurs soupers, parce qu'on ne « peut deviner à quelle heure il voudra qu'on « serve. » Voilà ce que disait Philotas. Dans la suite il fut admis à faire sa cour au fils aîné qu'Antoine avait eu de Fulvie ; et il mangeait familièrement à sa table avec ses autres amis, quand ce jeune homme ne soupait pas chez son père. Il avait un soir pour convive un médecin présomptueux qui importunait tout le monde de son babil. Philotas lui ferma la bouche par le sophisme suivant : « Il faut, lui dit-il, don-« ner de l'eau froide à un homme qui a la fièvre « de quelque manière ; or tout homme qui a la « fièvre l'a de quelque manière : il faut donc « donner de l'eau froide à tout homme qui a la « fièvre. » Le médecin, frappé de ce sophisme, resta muet. Le jeune Antoine, charmé de son embarras et riant de tout son cœur : « Philo-« tas, dit-il, je te donne tout ce qui est là, » en lui montrant un buffet couvert d'une superbe vaisselle d'argent. Philotas, bien éloigné de croire qu'un enfant de cet âge pût disposer de meubles d'un si grand prix, le remercia de

sa bonne volonté. Le lendemain il vit arriver chez lui un officier d'Antoine qui apportait dans une grande corbeille toute cette vaisselle, et qui lui dit d'y mettre son sceau. Philotas, qui craignait d'être blâmé en la recevant, persistait à la refuser. « Eh quoi, innocent que « vous êtes, lui dit cet officier, vous balancez « à accepter ce présent! Ignorez-vous donc que « c'est le fils d'Antoine qui vous l'envoie, et « qu'il pourrait vous donner la même quantité « de vaisselle d'or. Il est vrai, si vous voulez « m'en croire, que vous en recevrez la valeur « en argent : car il serait possible que le père « désirât d'avoir quelqu'un de ces vases anti- « ques qui sont si recherchés pour la beauté du « travail. » Voilà ce que mon aïeul me disait avoir souvent entendu raconter à Philotas.

XXX. Pour Cléopâtre, elle fit voir que l'art de la flatterie, qui, suivant Platon, ne s'exerce que de quatre manières différentes, est susceptible d'une infinité de formes. Dans les affaires sérieuses et dans les amusemens qui partageaient le temps d'Antoine, elle imaginait toujours quelque nouveau plaisir, quelque nouveau genre d'attrait pour le divertir. Elle ne le quittait ni jour ni nuit; elle jouait, buvait, chassait avec lui, et assistait même à ses exercices militaires. La nuit, quand il courait les rues et qu'il s'ar-

rètait aux portes et aux fenêtres des simples particuliers pour les plaisanter, elle l'accompagnait habillée en servante, étant lui-même déguisé en valet : ce qui lui attirait souvent des injures et quelquefois des coups. Quoiqu'il se rendît par là suspect aux Alexandrins, ils s'amusaient néanmoins de ses plaisanteries et y répondaient même avec assez de finesse ; ils aimaient à dire qu'il prenait un masque tragique pour les Romains, et qu'il gardait pour eux le masque de la comédie. Il serait long et puéril de rapporter plusieurs de ses traits de plaisanterie : je n'en citerai qu'un seul. Il pêchait un jour à la ligne, sans rien prendre, ce qui le mortifiait, parce que Cléopâtre était présente. Il commanda donc à des pêcheurs d'aller, sans être aperçus, sous l'eau, attacher à l'hameçon un des poissons qu'ils avaient déjà pris ; ils le firent, et Antoine retira deux ou trois fois sa ligne, chargée d'un poisson. L'Égyptienne ne fut pas sa dupe ; elle feignit d'admirer le bonheur d'Antoine : mais elle découvrit à ses amis la ruse qu'il avait employée, et les invita de retourner le lendemain voir la pêche. Quand ils furent tous montés dans des barques, et qu'Antoine eut jeté sa ligne, elle donna ordre à un de ses gens de prévenir les pêcheurs d'Antoine, et d'attacher à son hameçon un de ces

poissons salés qu'on apporte du royaume de Pont. Antoine ayant senti sa ligne chargée, la retira ; et la vue de ce poisson salé ayant excité de grands éclats de rire : « Général, lui « dit-elle, laissez-nous la ligne, à nous qui ré« gnons au Phare et à Canope ; votre chasse à « vous est de prendre les villes, les rois et les « continens. (*) »

XXXI. Pendant qu'il s'amusait ainsi à des jeux d'enfant, il reçut deux fâcheuses nouvelles : l'une de Rome, d'où on lui mandait que Lucius son frère et sa femme Fulvie, après avoir été brouillés ensemble, s'étaient réunis pour faire la guerre à César, et que, réduits à la dernière extrémité, ils avaient abandonné l'Italie ; la seconde nouvelle, plus inquiétante encore, lui apprenait que Labiénus, à la tête des Parthes, subjuguait toutes les provinces d'Asie, depuis l'Euphrate et la Syrie jusqu'à la Lydie et l'Ionie. Se réveillant alors, quoique avec peine, comme d'un long sommeil et d'une profonde ivresse, il se mit en devoir de marcher contre les Parthes, et s'avança jusqu'en Phénicie. Là, il reçut de Fulvie des lettres pleines de gémissemens, qui le dé-

(*) Le Phare était à une lieue d'Alexandrie, et Canope non loin d'une embouchure du Nil qui en portait le nom.

terminèrent à repasser en Italie avec une flotte de deux cents vaisseaux. Dans le cours de sa navigation, il recueillit ceux de ses amis qui s'étaient enfuis de Rome, et apprit d'eux que Fulvie avait été seule cause de la guerre ; que, naturellement inquiète et audacieuse, elle avait encore espéré qu'en excitant des troubles en Italie elle arracherait Antoine des bras de Cléopâtre : mais, par bonheur pour lui, après s'être embarquée pour aller le joindre, elle mourut de maladie à Sycione. Cet événement rendit beaucoup plus facile la réconciliation de César et d'Antoine. Dès que celui-ci fut arrivé en Italie, et qu'on vit que César ne lui faisait personnellement aucun reproche ; qu'Antoine, de son côté, rejetait sur Fulvie tous les torts dont on pouvait se plaindre, leurs amis communs ne leur laissèrent pas approfondir leurs sujets respectifs de mécontentement ; ils les remirent en bonne intelligence, et leur firent un nouveau partage de l'empire, dont la mer d'Ionie faisait les bornes : ils assignèrent à Antoine toutes les provinces de l'Orient, et à César celles de l'Occident ; ils laissèrent l'Afrique à Lépidus, et convinrent que, lorsqu'ils ne voudraient pas exercer le consulat, ils y nommeraient tour à tour leurs amis.

XXXII. Ce traité, qu'on approuva généra-

lement, parut avoir besoin d'une garantie plus solide, et la fortune la leur offrit. César avait une sœur nommée Octavie qui était son aînée, mais d'une autre mère que lui ; elle était fille d'Ancharia, et César était né, bien après elle, d'Attia, seconde femme de son père. Il aimait tendrement cette sœur, femme d'un mérite rare ; elle était veuve de Marcellus, qui venait de mourir. Depuis la mort de Fulvie, Antoine passait pour veuf : car il ne niait pas son attachement pour Cléopâtre ; mais il n'avouait pas qu'il lui fût uni par le mariage, et sur ce point sa raison lui fournissait encore des armes pour combattre sa passion, et l'empêcher d'épouser cette reine. Tout le monde se réunit à proposer le mariage d'Octavie, dans l'espérance que cette femme, dont la grande beauté était accompagnée de tant de prudence et de gravité, étant unie avec Antoine, et fixant sa tendresse, comme son mérite lui donnait droit d'y compter, maintiendrait l'harmonie entre César et lui, et ferait ainsi la sûreté de l'un et de l'autre. Ce mariage ayant été du goût de César et d'Antoine, ils s'en retournèrent à Rome, et célébrèrent tout de suite les noces, malgré la loi qui défendait aux veuves de ne se remarier que dix mois après la mort de leur mari ; mais Oc-

tavie fut dispensée de la loi par un décret du sénat.

XXXIII. Cependant Sextus Pompée s'étant rendu maître de la Sicile, ravageait l'Italie, et, avec un grand nombre de vaisseaux corsaires que commandaient Ménécrate et le pirate Ménas, il interceptait la navigation de toutes les mers voisines. Mais comme il avait montré beaucoup d'égards pour Antoine, en recevant très bien sa mère, lorsqu'elle s'enfuyait de Rome avec Fulvie, César et Antoine voulurent le comprendre dans le traité. Ils s'abouchèrent tous trois sur la pointe du cap de Misène qui s'avance le plus dans la mer. Pompée avait sa flotte à l'ancre près de lui, et les armées des deux triumvirs étaient vis-à-vis en bataille. Ils convinrent que Pompée aurait la Sardaigne et la Sicile, qu'il purgerait la mer de pirates, et qu'il enverrait à Rome une quantité de blé déterminée. Le traité conclu, ils s'invitèrent réciproquement à souper, en tirant au sort quel serait le premier qui traiterait les deux autres. Le sort désigna Pompée; et Antoine lui ayant demandé où ils souperaient : « Là, lui répondit « Pompée, en lui montrant sa galère amirale à « six rangs de rames : c'est, ajouta-t-il, la « seule maison paternelle qu'on ait laissée à

« Pompée. » C'était un reproche indirect à Antoine, qui occupait à Rome la maison du grand Pompée, son père. Il fit donc affermir sa galère sur ses ancres, et construire un pont du promontoire de Misène à son bord, où il les reçut avec beaucoup de grâce. Au milieu du repas, lorsque les convives, échauffés par le vin, lançaient mille traits de raillerie contre Antoine et Cléopâtre, le pirate Ménas s'étant approché de Pompée, lui dit, assez bas pour n'être pas entendu des autres : « Voulez-vous « que je coupe les câbles de vos ancres, et « que je vous rende maître, non seulement de « la Sicile et de la Sardaigne, mais de tout « l'empire romain ? » Pompée, qui l'entendit très bien, lui dit, après un moment de réflexion : « Il fallait le faire, Ménas, sans m'en « prévenir ; maintenant contentons-nous de « notre fortune présente : je ne dois pas violer « la foi que j'ai jurée. » Après avoir été traité à son tour par César et par Antoine, il fit voile pour la Sicile.

XXXIV. Dès que le traité eut été conclu entre César et Antoine, celui-ci fit prendre les devans à Ventidius, pour aller en Asie arrêter les progrès des Parthes; et lui-même, pour faire plaisir à César, il voulut bien être un des prêtres du dictateur. Ils traitèrent depuis en

commun et sur un ton d'amitié toutes les affaires politiques les plus importantes; mais, dans les divers combats auxquels donnaient lieu les jeux dont ils s'amusaient ensemble, Antoine avait toujours le chagrin d'être vaincu par César. Il avait auprès de lui un de ces devins d'Égypte qui tirent l'horoscope d'après l'époque de la naissance. Ce devin, soit qu'il voulût plaire à Cléopâtre, soit qu'il parlât avec franchise à Antoine, lui disait que sa fortune, toute grande, tout éclatante qu'elle était, s'éclipsait devant celle de César, et il lui conseillait de s'éloigner de ce jeune homme le plus qu'il lui serait possible. « Votre génie, lui disait-il, redoute le sien : fier et élevé, quand il est seul, « il perd devant celui de César toute sa gran« deur; il devient faible et timide. » L'Égyptien voyait tous les jours ses conjectures se vérifier : toutes les fois que, pour s'amuser, ils tiraient quelque chose au sort, ou jouaient aux dés, Antoine avait toujours le dessous. Souvent ils faisaient combattre des coqs ou des cailles dressés à cet effet, et ceux de César avaient toujours l'avantage. Antoine, secrètement blessé de cette supériorité si marquée, et prenant par là plus de confiance en cet Égyptien, quitta l'Italie, remit toutes ses affaires entre les mains de César, et mena avec lui,

jusqu'en Grèce, sa femme Octavie, dont il avait eu une fille. Il passait l'hiver à Athènes, lorsqu'il y reçut la nouvelle des premiers succès de Ventidius ; il avait défait les Parthes en bataille rangée, et Labiénus était resté parmi les morts avec Pharnapates, le plus habile des généraux du roi Orodes. Ces avantages lui causèrent tant de joie, qu'il donna aux Grecs un grand festin, présida aux exercices gymnastiques d'Athènes, et laissant chez lui toutes les marques du commandement, il se rendit au gymnase, vêtu d'une longue robe, avec des pantoufles à la grecque, ayant en main la verge que portent les gymnasiarques (*) ; et lorsque les jeunes gens avaient assez combattu, il allait lui-même les séparer.

XXXV. Quand il fut prêt à partir pour l'armée, il prit une couronne faite de branches de l'olivier sacré (**), et d'après un oracle qui lui avait été rendu, il remplit un vase de l'eau de la fontaine de Clepsydre ([1]), et l'emporta avec lui. Cependant Ventidius battit dans la Cyrrhestique Pacorus, fils du roi des Parthes, qui, à

(*) Les présidens des exercices.

(**) L'olivier était consacré à Minerve; il y en avait un dans la citadelle, qu'on croyait être celui qu'elle avait fait sortir de terre, lorsqu'elle disputa avec Neptune à qui donnerait son nom à la ville d'Athènes.

la tête d'une nombreuse armée, était rentré dans la Syrie, et qui périt dans l'action avec un grand nombre des siens. Cet exploit, un des plus célèbres que l'histoire nous ait transmis, fut pour les Romains une vengeance éclatante des malheurs qu'ils avaient éprouvés sous Crassus dans ce pays, et obligea les Parthes, battus dans trois grands combats consécutifs, à se renfermer dans la Médie et la Mésopotamie. Ventidius ne voulut pas les poursuivre plus loin, de peur d'exciter la jalousie d'Antoine; il se contenta de faire rentrer dans l'obéissance les peuples qui s'étaient révoltés; ensuite il alla assiéger dans Samosate Antiochus Comagène, qui, pour l'en détourner, lui offrait mille talens (*), et promettait de faire tout ce qu'Antoine lui commanderait. Ventidius lui ordonna d'envoyer faire ses propositions à ce général lui-même, qui s'avançait vers Samosate afin d'empêcher que Ventidius ne fît la paix avec ce prince; il voulait que cette paix fût faite sous son nom, et que son lieutenant n'eût pas l'honneur de tous les succès. Mais le siége traînant en longueur, et les assiégés, qui n'espéraient plus de capitulation, ayant fait une défense vigoureuse, Antoine ne put avoir sur eux aucun

(*) Cinq millions.

avantage ; alors, plein de honte et de repentir, il fut trop heureux de faire la paix avec Antiochus pour trois cents talens (*), et après avoir terminé en Syrie quelques affaires de peu d'importance, il s'en retourna à Athènes, où il rendit à Ventidius tous les honneurs dus à ses grands exploits, et le renvoya à Rome pour y recevoir celui du triomphe. C'est, jusqu'à nos jours, le seul général romain qui ait triomphé des Parthes. Ventidius, né dans une condition obscure, dut à l'amitié d'Antoine les occasions de se signaler par des actions d'éclat ; et il en profita si bien, qu'il confirma le mot qu'on disait sur Antoine et sur César, qu'ils étaient plus heureux quand ils faisaient la guerre par leurs lieutenans que lorsqu'ils la faisaient en personne. En effet, Sossius, lieutenant d'Antoine, eut de grands succès en Syrie ; Canidius, qu'il avait laissé en Arménie, soumit cette province, défit les rois des Ibériens et des Albaniens, et s'avança jusqu'au mont Caucase. Tant d'exploits augmentaient, parmi les barbares, la gloire du nom d'Antoine, et leur donnaient la plus haute idée de sa puissance.

XXXVI. Lui cependant, d'après de nouveaux rapports qu'on lui avait faits contre César, et

(*) 1,620,000 liv.

qui l'avaient fort irrité, fit voile pour l'Italie, avec trois cents vaisseaux. Les Brundusiens ayant refusé l'entrée de leur port à sa flotte, il gagna celui de Tarente. Là, sa femme Octavie, qui était partie de Grèce avec lui, et qui, après avoir eu une seconde fille, était encore enceinte, le conjura de lui permettre d'aller trouver son frère; Antoine y consentit. Octavie, ayant rencontré César en chemin, eut une conférence avec lui, en présence de ses deux amis, Mécène et Agrippa; elle le conjura, de la manière la plus pressante, de ne pas faire que de la plus heureuse des femmes elle devînt la plus misérable. « En ce moment, lui dit-elle, tout le « monde a les yeux fixés sur moi, en qui l'on « voit la femme d'un de nos empereurs, et la « sœur de l'autre. Si les conseils les plus fâ« cheux l'emportent et que la guerre se dé« clare, il est douteux à qui de vous deux le « destin accordera la victoire; mais il est cer« tain que pour quelque parti qu'elle se dé« clare je serai toujours malheureuse. » César, attendri par ce discours, se rendit à Tarente avec des dispositions pacifiques. C'était un beau spectacle que de voir près du rivage une armée nombreuse qui semblait immobile, et à la rade une flotte puissante qui se tenait à l'ancre, pendant que des deux côtés les chefs et

les amis se visitaient réciproquement, et se donnaient les témoignages d'amitié les plus touchans. Antoine reçut le premier à souper César, qui voulut bien, par amitié pour sa sœur, lui céder la priorité. Ils convinrent entre eux que César donnerait à Antoine deux légions pour la guerre contre les Parthes, et qu'Antoine céderait à César cent galères à proues d'airain. Octavie demanda de plus à son mari vingt brigantins pour son frère, et à celui-ci, mille hommes de plus pour son mari. Après ces conventions réciproques, ils se séparèrent. César alla sur-le-champ faire la guerre au fils de Pompée, sur qui il voulait reconquérir la Sicile; et Antoine, lui ayant remis Octavie avec ses deux enfans et ceux qu'il avait eus de Fulvie, repassa en Asie.

XXXVII. Mais le plus funeste de ses maux, sa passion pour Cléopâtre, qui paraissait assoupie depuis long-temps, qui semblait même avoir cédé à des conseils plus sages, se réveilla tout à coup, lorsqu'il fut près de la Syrie, et se ralluma avec plus de fureur que jamais. Le coursier indocile et fougueux de son âme, comme dit Platon, ayant enfin rejeté toutes les réflexions utiles qui auraient pu le retenir, il envoya Fontéius Capito à Alexandrie pour lui amener Cléopâtre en Syrie. A son arrivée, il

lui témoigna la joie qu'il avait de la revoir, non par des présens modiques, mais par le don qu'il lui fit de la Phénicie, de la Cœlésirie, de l'île de Cypre, et d'une grande partie de la Cilicie. Il y ajouta le canton de la Judée qui porte le baume (*), et l'Arabie des Nabathéens, qui touche à la mer extérieure (**). La peine que causaient aux Romains ces dons excessifs ne l'empêcha pas de donner à de simples particuliers des tétrarchies et de vastes royaumes : il dépouilla aussi plusieurs rois de leurs états, et entre autres Antigonus, roi des Juifs, qu'il fit même décapiter publiquement, supplice dont jusqu'alors aucun roi n'avait été puni. Mais rien ne paraissait plus honteux et plus humiliant aux Romains que les honneurs dont il comblait Cléopâtre ; et ce qui en augmenta l'infamie, c'est qu'il fit élever deux enfans jumeaux qu'il avait eus d'elle, un fils qu'il appela Alexandre, et une fille qu'il nomma Cléopâtre ; il donna aussi au premier le surnom de Soleil, et à l'autre celui de Lune. Fait pour tirer vanité des choses même les plus honteuses, il disait que la grandeur de l'empire romain paraissait bien moins

(*) Ce canton était près du lac de Genésareth, et confinait au pays de Damas.

(**) Les Nabathéens, dans l'Arabie Pétrée, s'étendaient le long de la mer Rouge, jusqu'à l'Océan.

dans ses conquêtes que dans les présens qu'il faisait ; que la noblesse s'était propagée par les successions et la postérité de plusieurs rois ; qu'ainsi le premier auteur de sa race était né d'Hercule, qui n'avait pas voulu borner ses descendans aux enfans d'une seule femme, et sans craindre ni les lois de Solon, ni les sentences des tribunaux contre ceux qui violent les lois du mariage, avait donné à la nature les tiges de plusieurs familles, en laissant des enfans en divers lieux.

XXXVIII. La mort d'Orodes, tué par son fils Phraate, qui s'empara du royaume, éloigna de sa cour plusieurs grands d'entre les Parthes, et en particulier Monesès, l'un des seigneurs les plus illustres et les plus puissans : il se réfugia auprès d'Antoine, qui, pour assimiler la fortune de Monesès à celle de Thémistocle, et disputer de magnificence et de générosité avec le roi de Perse, lui donna trois villes pour son entretien, Larisse, Aréthuse et Hiérapolis, appelée autrefois Bambycé (*). Mais le roi des Parthes ayant envoyé donner toute sûreté à Monesès, s'il voulait revenir à sa cour, Antoine le laissa partir volontiers, se flattant de tromper Phraate en lui donnant l'espérance de la paix, s'il voulait lui rendre

(*) Ces trois villes étaient en Syrie.

les enseignes romaines prises sur Crassus, et les prisonniers qui restaient encore dans ses états. Après avoir renvoyé Cléopâtre en Egypte, il prit la route de l'Arabie et de l'Arménie, où il fut joint par ses troupes et par celles des rois ses alliés, car il en avait plusieurs, et entre autres Artavasde, roi d'Arménie, le plus puissant de tous, qui lui avait amené six mille chevaux et sept mille hommes de pied. Là, il fit la revue de son armée, qui se trouva forte de soixante mille hommes d'infanterie, tous Romains, et de dix mille cavaliers, tant Espagnols que Gaulois, qui étaient réputés Romains. Il y avait trente mille hommes de diverses nations, en y comprenant la cavalerie et les troupes légères.

XXXIX. Une armée si puissante et les préparatifs de guerre qu'il avait faits jetèrent l'effroi parmi les Indiens situés au-delà de la Bactriane, et firent trembler l'Asie. Mais sa passion pour Cléopâtre les rendit inutiles. Impatient d'aller passer l'hiver avec elle, il commença la guerre avant la saison convenable, et agit en tout avec une extrême précipitation : incapable de faire usage de sa raison, et comme charmé par des breuvages et des enchantemens, il tournait sans cesse ses regards vers cette femme, plus occupé d'aller bientôt la rejoindre que des moyens de vaincre les ennemis. Il aurait dû

prendre ses quartiers d'hiver dans l'Arménie pour y faire reposer ses troupes fatiguées d'une marche de huit mille stades (*), et, avant que les Parthes eussent quitté leurs cantonnemens, s'emparer de la Médie aux premiers jours du printemps ; mais au lieu de suivre ces mesures prudentes, il leur fit continuer tout de suite leur marche, et, laissant l'Arménie à gauche, il entra dans l'Atropatène (**) et la ravagea. Il faisait porter sur trois cents chariots toutes les batteries de siége, parmi lesquelles était un bélier de quatre-vingts pieds de long. Si une seule de ces machines s'était rompue, il eût été impossible de la refaire à temps, parce que les bois des provinces de la haute Asie ne sont ni assez longs, ni assez durs pour être employés à cet usage. Il était si pressé, que, regardant ces batteries comme un obstacle à la promptitude de sa marche, il les laissa en chemin, sous la garde d'un officier nommé Tatianus, avec un corps de troupes, et alla mettre le siége devant Phraata, ville considérable, où étaient les femmes et les enfans des rois des Mèdes. Le besoin lui fit bientôt sentir le tort qu'il avait eu de laisser ses batteries, et pour

(*) Quatre cents lieues, à vingt stades par lieue.

(**) La haute Médie, qui formait alors sous ce nom un royaume particulier, borné au nord par l'Araxe.

y suppléer, il fit pousser contre la ville une levée qui coûta beaucoup de temps et de peine.

XL. Phraate, en arrivant avec une armée très nombreuse, apprit qu'Antoine avait laissé derrière lui les chariots qui portaient ses machines de guerre; il envoya sur-le-champ un gros corps de cavalerie qui enveloppa Tatianus; cet officier fut tué en combattant, et avec lui dix mille hommes de son détachement. Les barbares se saisirent de toutes les batteries et les mirent en pièces; ils firent aussi un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le roi Polémon. Cet échec reçu contre toute attente, au commencement de la guerre, affligea vivement les Romains, et le roi d'Arménie, Artavasde, désespérant des affaires d'Antoine, se retira avec ses troupes, quoiqu'il fût le principal auteur de cette guerre. Les Parthes s'étant présentés avec fierté devant les assiégeans avec des bravades menaçantes, Antoine, qui ne voulait pas, en laissant ses troupes dans l'inaction, les abandonner au découragement et à la frayeur, prit avec lui dix légions et trois cohortes prétoriennes pesamment armées, avec toute sa cavalerie, et les mena au fourrage, persuadé que c'était le plus sûr moyen d'attirer les ennemis hors de leurs retranchemens, et d'en venir à une bataille rangée. Il avait fait

une journée de chemin, lorsqu'il vit les Parthes qui, répandus autour de lui, cherchaient à tomber sur ses troupes pendant leur marche. Il éleva d'abord dans son camp le signal de la bataille; mais ensuite il fit plier les tentes, comme s'il eût eu l'intention de ne pas combattre et de ramener ses troupes; il passa devant l'armée des barbares qui était disposée en forme de croissant; il avait ordonné à sa cavalerie qu'aussitôt que les premiers rangs des ennemis seraient à portée d'être chargés par l'infanterie romaine, elle fondît sur eux avec impétuosité. Les Parthes, rangés en bataille vis-à-vis des Romains, ne pouvaient assez admirer l'ordonnance de leur armée, qui marchait sans jamais rompre ses intervalles ni ses rangs, et agitait ses javelots dans le plus grand silence.

XLI. Le signal du combat était à peine donné, que la cavalerie romaine, tournant bride, chargea vivement les Parthes en poussant de grands cris. Quoiqu'elle eût déjà passé la portée du trait, les barbares la reçurent avec vigueur; mais l'infanterie les ayant attaqués en même temps, en jetant aussi de grands cris et faisant résonner leurs armes, les chevaux des Parthes, effarouchés de ce double bruit, se cabrèrent; et les cavaliers eux-mêmes, sans attendre qu'on en vînt aux mains, prirent ou-

vertement la fuite. Antoine s'attacha vivement à leur poursuite, dans l'espérance que ce seul combat terminerait la guerre, ou du moins en avancerait la fin. Après que l'infanterie les eut poursuivis l'espace de cinquante stades (*), et la cavalerie trois fois autant, les Romains voulurent reconnaître le nombre des morts et des prisonniers ennemis, et ils ne trouvèrent que trente de ces derniers et quatre-vingts des autres. Ce fut alors un découragement et un désespoir général quand ils virent que dans leur victoire ils avaient tué si peu de monde, et que dans leur défaite, à la prise des batteries, ils avaient perdu un si grand nombre de soldats. Le lendemain ayant plié bagage, ils reprirent le chemin de la ville de Phraata et de leur camp. Dans la route, ils rencontrèrent d'abord un corps d'ennemis peu considérable, ensuite un plus grand nombre, enfin toute l'armée qui, comme des troupes fraîches qu'on n'aurait pas mises en déroute, les harcelait de tous côtés et les défiait au combat; ces fréquentes escarmouches rendirent le retour des Romains à leur camp difficile et laborieux.

XLII. Cependant les Mèdes qu'on tenait assiégés ayant fait une sortie sur ceux qui gar-

(*) Deux lieues et demie.

daient la levée, leur causèrent un tel effroi, qu'ils le mirent en fuite. Antoine, irrité contre eux, employa, pour punir leur lâcheté, l'ancienne peine de la décimation ; il les partagea par dixaines, fit mourir de chaque dixaine celui que le sort avait désigné, et ordonna qu'on donnât aux autres de l'orge au lieu de froment pour leur nourriture. Cette guerre, déjà si fâcheuse pour les deux partis, leur faisait envisager encore un avenir plus terrible. Antoine était menacé d'une disette prochaine; il ne pouvait aller au fourrage sans remporter un grand nombre de morts et de blessés. Phraate, de son côté, sachant que rien ne coûtait tant aux Parthes que d'être campés pendant l'hiver, et de passer cette saison hors de leurs villes, craignait que si les Romains s'obstinaient à rester dans le pays ses troupes ne l'abandonnassent, rebutées par le froid qui commençait à se faire sentir après l'équinoxe d'automne, il eut donc recours à la ruse, et ordonna aux plus distingués d'entre les Parthes de charger plus faiblement les Romains dans les fourrages et dans les autres rencontres, de leur laisser même à dessein prendre certaines choses, de louer leur valeur, et de leur dire que le roi des Parthes lui-même rendait justice à leur courage, et les regardait avec admiration comme

les soldats les plus aguerris. Ces officiers s'approchant peu à peu, et restant paisiblement sur leurs chevaux, entrèrent en conversation avec les Romains, et accablèrent Antoine d'injures, de ce que refusant les propositions de paix que Phraate lui faisait, afin d'épargner tant de braves gens, il s'opiniâtrait à attendre les deux ennemis les plus redoutables, l'hiver et la faim, auxquels il leur serait impossible d'échapper, quand même les Parthes voudraient leur en faciliter les moyens.

XLIII. Antoine, à qui ces propos furent rapportés par plusieurs des siens, quoique adouci par les espérances qu'il en conçut, ne voulut pas cependant entrer en négociation avec le Parthes, sans savoir auparavant de ces barbares si prévenans dans leurs paroles s'ils parlaient ainsi de l'aveu de leur roi. Ils lui en donnèrent l'assurance, et l'exhortèrent à ne rien craindre, et à ne point se défier de leur maître. Alors il envoya quelques-uns de ses amis redemander les enseignes et les prisonniers qui restaient de la défaite de Crassus, ne voulant pas que Phraate le crût trop heureux de se sauver de ses mains à quelque prix que ce fût. Le Parthe lui fit dire de ne plus parler de cette restitution; mais s'il voulait se retirer sur-le-champ, il lui promettait la paix et une entière sûreté

pour sa retraite. Antoine y consentit, et peu de jours après, ayant fait charger ses bagages, il se mit en marche. Il avait plus de talent que personne pour parler à une grande multitude et conduire une armée par l'ascendant de ses discours; mais la honte et l'abattement où il était alors ne lui permirent pas de parler aux troupes pour les encourager, et il chargea de ce soin Domitius Enobarbus. Il y en eut qui, prenant ce silence pour du mépris, se crurent offensés; mais tous les autres, qui en devinèrent le motif, furent touchés de sa peine, et y virent un nouveau motif de lui témoigner plus de respect et plus d'obéissance. Il se disposait à reprendre le chemin par lequel il était venu, à travers une plaine découverte et sans arbres, lorsqu'un homme du pays des Mardes(*), qui avait une longue expérience des mœurs des Parthes, et qui, dans le combat où Antoine avait perdu ses machines, venait de donner aux Romains des preuves de sa fidélité, vint le trouver et lui conseiller de faire sa retraite par la droite, afin de gagner les montagnes et de ne pas engager des troupes chargées d'armes et de bagage dans des plaines nues et découvertes, où elles seraient exposées à la cavalerie

(*) Peuple de la Médie, limitrophe des Perses.

et aux flèches des Parthes. « C'est, ajouta-t-il, « dans cette espérance que Phraate vous a ac- « cordé des conditions de paix si favorables, « pour vous engager à lever le siége ; mais si « vous voulez, je serai votre guide et je vous « conduirai par un chemin plus court, où vous « aurez abondamment toutes les choses néces- « saires. »

XLIV. Antoine, après l'avoir entendu, délibéra sur le parti qu'il devait prendre : il ne voulait pas, après le traité qu'il venait de faire, montrer de la défiance des Parthes ; mais, d'un autre côté, séduit par l'avantage de suivre un chemin plus court et de passer par des bourgs bien habités, où il trouverait tout ce qui lui serait nécessaire, il demanda à cet homme quelle garantie il lui donnerait de sa fidélité. « Faites-moi lier, lui répondit le Marde, jus- « qu'à ce que j'aie rendu votre armée en Ar- « ménie. » Il les conduisit ainsi lié les deux premiers jours, sans que rien troublât leur marche. Le troisième jour, Antoine ne songeant à rien moins qu'aux Parthes, et plein de confiance, marchait négligemment, lorsque le Marde, s'apercevant que la digue qui retenait les eaux du fleuve était fraîchement rompue, et le chemin qu'il fallait tenir entièrement inondé, comprit que c'était l'ouvrage des

Parthes, qui, pour embarrasser et retarder la marche des Romains, avaient couvert le chemin de ces eaux. Il le fit remarquer à Antoine, et l'avertit d'avancer avec précaution, parce que les ennemis n'étaient pas loin. En effet, il avait à peine rangé ses troupes en bataille, et placé entre les lignes les frondeurs et les gens de trait pour écarter les ennemis, que les Parthes parurent et se répandirent de tous côtés, dans le dessein d'envelopper les Romains et de porter le désordre dans tous les rangs. Mais les troupes légères ayant fondu sur eux, les Parthes, après en avoir blessé plusieurs à coups de flèches, et en avoir eu au moins autant des leurs de blessés par les frondeurs et les gens de trait, s'éloignèrent à quelque distance; ils ne tardèrent pas à revenir à la charge; mais la cavalerie gauloise ayant couru sur eux à toute bride, les poussa avec tant de vigueur, qu'ils furent entièrement dispersés et ne reparurent plus de ce jour-là.

XLV. Antoine, instruit, par cette tentative des Parthes, de ce qu'il devait faire, garnit de frondeurs et de gens de trait non seulement son arrière-garde, mais encore les deux ailes; et, donnant à son armée la forme d'un bataillon carré, il marcha avec précaution après avoir donné ordre à sa cavalerie, si l'ennemi

revenait à la charge, de se borner à le repousser, et, quand il l'aurait rompu, de ne pas le poursuivre bien loin. Par là, les quatre jours suivans, les Parthes ayant reçu des Romains autant de mal qu'ils leur en faisaient eux-mêmes, devinrent moins ardens à les attaquer, et prenant l'hiver pour prétexte, ils s'occupèrent de leur retraite. Le cinquième jour, Flavius Gallus, homme plein de courage et d'activité, qui avait un commandement dans l'armée, vint demander à Antoine la plus grande partie des troupes légères de l'arrière-garde, et une partie de la cavalerie qui était au front de l'armée, promettant de faire quelque exploit signalé. Antoine lui ayant donné ce détachement, il repoussa les ennemis qui étaient venus à la charge; mais au lieu de se retirer après cet avantage vers le gros de l'infanterie, comme Antoine le lui avait ordonné, il s'opiniâtra à tenir ferme avec plus de témérité que de prudence. Les officiers de l'arrière-garde le voyant séparé d'eux, l'envoyèrent rappeler; mais il n'eut aucun égard à leur avis. Alors un questeur, nommé Titius, prenant une des enseignes, voulut faire retourner celui qui la portait, et accabla Gallus d'injures, en lui reprochant de faire périr, sans nécessité, tant de braves gens. Gallus lui ayant répondu sur le

même ton, ordonna à ses troupes de rester auprès de lui, et Titius se retira. Gallus, poussant toujours les ennemis qu'il avait en tête, ne s'apercevait pas qu'il était enfermé par-derrière; enfin, se voyant chargé de tous côtés, il envoya demander du secours.

XLVI. Les commandans des légions, parmi lesquels était Canidius, qui avait le plus grand crédit auprès d'Antoine, firent alors une grande faute : au lieu de faire marcher au secours de Gallus toute leur infanterie, ils n'envoyèrent que de faibles détachemens, qui, battus les uns après les autres, auraient, par ces défaites partielles, rempli le camp d'épouvante et entraîné une déroute générale, si Antoine lui-même, accourant du front avec son corps d'infanterie, n'eût ouvert au milieu des fuyards un passage à la troisième légion, qui arrêta la poursuite des ennemis. Il ne périt pas moins de trois mille hommes dans cette occasion, et l'on rapporta cinq mille blessés, au nombre desquels était Gallus, qui était percé par-devant de quatre flèches, et qui mourut bientôt de ses blessures. Antoine alla visiter tous les autres, et fondant en larmes, il les consolait, il partageait leurs souffrances. Les blessés, malgré leurs douleurs, montraient un air satisfait; ils lui prenaient la main; ils le conjuraient de

retirer, pour prendre soin de lui-même, et de ne pas se fatiguer pour eux; et l'appelant leur empereur, ils lui protestaient qu'ils croiraient leur vie assurée tant qu'il serait lui-même bien portant. En général, on peut dire que dans ces temps-là aucun autre empereur n'assembla une armée ni plus forte, ni composée d'une jeunesse plus brillante, ni plus patiente dans les peines, qui ne le cédait pas même aux anciens Romains par son respect pour le général, par son obéissance et son affection, par un dévouement généreux qui, commun aux officiers et aux soldats, aux nobles et aux gens obscurs, leur faisait préférer l'estime et les bonnes grâces d'Antoine à leur sûreté personnelle et à leur vie. On peut en assigner plusieurs causes que nous avons déjà fait connaître : c'était la grande naissance d'Antoine, la force de son éloquence, la simplicité de son caractère, sa libéralité, sa magnificence, l'agrément de ses plaisanteries et la facilité de son commerce. Dans cette occasion, en particulier, la compassion qu'il témoignait pour leurs maux et pour leurs souffrances, la générosité avec laquelle il fournissait à leurs besoins, rendit les blessés mêmes et les malades plus empressés à lui obéir que ceux qui n'éprouvaient aucun mal.

XLVII. Les ennemis, qui, fatigués de tant d'attaques, se disposaient à cesser leur poursuite, furent tellement ranimés par cette victoire, et conçurent un tel mépris pour les Romains, qu'ils passèrent la nuit près de leur camp, persuadés que le lendemain ils trouveraient les tentes abandonnées et qu'ils en pilleraient toutes les richesses. Aussi, dès la pointe du jour, parurent-ils en bien plus grand nombre que les jours précédens : on assure qu'ils n'étaient pas moins de quarante mille chevaux, et que le roi y avait envoyé jusqu'à sa compagnie des gardes, comme à une victoire qui ne pouvait leur échapper ; pour lui il ne se trouva jamais en personne à aucun combat. Antoine, qui se disposait à haranguer ses soldats, demanda une robe noire, afin d'exciter davantage leur compassion ; mais ses amis s'y étant opposés, il sortit avec sa cotte d'armes de général ; et dans le discours qu'il leur fit, il donna des éloges à ceux qui avaient vaincu l'ennemi, et fit de vifs reproches à ceux qui avaient pris la fuite. Les premiers l'exhortèrent à avoir confiance en eux ; les autres, en se justifiant, se soumirent à être décimés, ou à subir à son gré toute autre espèce de punition ; ils le conjurèrent seulement de bannir la tristesse et le chagrin qu'ils lui avaient causés.

Antoine alors, levant les mains au ciel, demanda aux dieux que si ses prospérités précédentes devaient être compensées par quelque malheur, ils le fissent tomber sur lui seul, et qu'ils donnassent à son armée le salut et la victoire.

XLVIII. Le lendemain, après avoir fortifié leurs flancs, ils se remirent en marche. Les Parthes, s'étant présentés pour les charger, trouvèrent toute autre chose que ce qu'ils avaient attendu : ils croyaient marcher, non à un combat, mais à un pillage et à un butin assuré, lorsque les Romains, faisant pleuvoir sur eux une grêle de traits, montrèrent autant de courage et d'ardeur que s'ils eussent eu des troupes fraîches, et jetèrent les ennemis dans le découragement. Mais les Romains ayant eu à descendre des coteaux dont la pente était rapide et où ils ne pouvaient aller que lentement, ils furent assaillis par les flèches des Parthes. Alors les soldats légionnaires se tournant vers l'ennemi, enfermèrent dans leurs rangs l'infanterie légère ; le premier rang mit un genou en terre et se couvrit de ses boucliers ; le second plia de même un genou, et éleva ses boucliers sur ceux du premier rang ; le troisième en fit autant; et cette suite de boucliers, qui, semblable à un toit, présentait l'image des degrés

d'un théâtre, fut, pour les soldats, la plus sûre défense contre les flèches des Parthes, qui glissaient sur cette surface d'airain. Les ennemis prenant pour une marque de lassitude et d'épuisement le mouvement que les Romains avaient fait de mettre un genou à terre, laissèrent leurs arcs et leurs flèches, et, armés de leurs piques, s'approchèrent pour les charger; à l'instant les Romains, se levant en poussant de grands cris, et frappant les ennemis de leurs épieux, abattent à leurs pieds ceux qui sont le plus près d'eux et mettent les autres en fuite. Cette manœuvre, qu'ils furent obligés de répéter les jours suivans, ne leur permit pas de faire beaucoup de chemin.

XLIX. Cependant la famine commençait à se faire sentir dans l'armée, qui ne pouvait se procurer de blé sans combat, et qui manquait de moulins pour le moudre. On avait été obligé de les abandonner, la plupart des bêtes de sommes ayant péri, et les autres étant employées à porter les malades et les blessés. Le boisseau attique (*) de froment se vendait, dit-on, dans le camp, cinquante drachmes (**), et les pains d'orge valaient leur poids en ar-

(*) Le boisseau pesait de 21 à 22 livres.

(**) 45 liv. de notre monnaie.

gent. Ils eurent donc recours aux herbes et aux racines; et comme ils en trouvaient peu de celles qu'ils avaient coutume de manger, la nécessité les força de se nourrir de celles qu'ils ne connaissaient pas : ils en rencontrèrent une qui leur ôtait le sens et les faisait mourir. Ceux qui en avaient mangé ne se souvenaient de rien, ne reconnaissaient rien, et ne faisaient autre chose que de remuer et de retourner des pierres, comme l'ouvrage le plus important et le plus digne de les occuper. Toute la plaine était couverte de soldats qui, courbés vers la terre, arrachaient des pierres et les changeaient de place. Enfin, après avoir vomi beaucoup de bile, ils mouraient subitement, surtout depuis que le vin, le seul remède qu'on eût trouvé contre ce poison, leur eut manqué. Il en avait péri plusieurs; et Antoine voyant que les Parthes ne s'éloignaient pas, s'écria plusieurs fois : « O retraite des dix mille! » par un sentiment d'admiration pour ces dix mille Grecs qui, sous la conduite de Xénophon, avaient fait bien plus de chemin que ses troupes pour retourner de la Babylonie en Grèce, et qui, ayant eu bien plus d'ennemis à combattre, étaient rentrés heureusement dans leur patrie.

L. Les Parthes, qui ne pouvaient ni enfoncer, ni rompre l'ordonnance des Romains, et qui

avaient été déjà plusieurs fois battus et mis en fuite, eurent de nouveau recours à la ruse ; ils se mêlèrent, comme en pleine paix, avec ceux qui allaient chercher du blé ou des vivres, et leur montrant leurs arcs débandés, ils leur assuraient qu'ils allaient retourner sur leurs pas et cesser de les poursuivre ; que seulement ils seraient suivis un ou deux jours par quelques Mèdes qui ne les troubleraient pas dans leur marche, et qui se borneraient à défendre du pillage les bourgs les plus écartés. Ils accompagnaient ces paroles d'adieux et de témoignages d'amitié en apparence si sincères, que les Romains y prirent confiance, et qu'Antoine lui-même, à qui l'on en rendit compte, désira de prendre le chemin de la plaine, parce qu'il ne devait pas trouver de l'eau dans les montagnes. Il se disposait à le faire, lorsqu'il vit arriver dans son camp un officier parthe, nommé Mithridate, cousin de ce Monesès qui avait passé quelque temps auprès d'Antoine, et avait reçu de lui trois villes en présent. Cet officier demanda qu'on l'abouchât avec quelqu'un qui entendît la langue des Parthes ou celle des Syriens. On fit venir Alexandre d'Antioche, un des amis d'Antoine, à qui le Parthe se fit connaître : il dit qu'il venait de la part de Monesès, qui voulait reconnaître les bien-

faits d'Antoine; il lui demanda ensuite s'il voyait dans le lointain une longue chaîne de hautes montagnes. Sur la réponse affirmative d'Alexandre : « C'est, continua Mithridate, « au pied de ces montagnes que les Parthes « vous dressent des embûches avec toutes leurs « troupes. Au-dessous des montagnes sont de « vastes plaines où ils vous attendent, après « vour avoir trompés, en vous persuadant de « prendre ce chemin et de quitter celui des « hauteurs. Ce dernier, à la vérité, vous fera « éprouver la soif et les fatigues auxquelles « vous êtes déjà accoutumés; mais si Antoine « prend l'autre, il y trouvera les mêmes mal- « heurs que Crassus. » Après lui avoir donné cet avis, il se retira.

LI. Antoine, troublé du rapport qu'on vint lui en faire, assembla ses amis et consulta le Marde qui lui servait de guide, et qui lui dit qu'il n'avait pas un autre avis que l'officier parthe : « Je sais par expérience, « ajouta-t-il, que quand même vous n'auriez « pas d'ennemis à craindre, le chemin de la « plaine serait toujours très difficile : les dé- « tours qu'on est obligé de prendre n'ont point « de traces battues qui puissent les faire re- « connaître; au lieu que l'autre route, quoique « plus rude, ne vous exposera à d'autre fa-

« tigue que d'être une journée sans eau. » Sur « cette réponse, Antoine changea d'avis, et dès la nuit même il se mit en marche, après avoir ordonné à ses soldats de porter avec eux de l'eau ; mais la plupart manquaient de vases pour la mettre ; quelques-uns donc en remplirent leurs casques, et d'autres en mirent dans des outres. Les Parthes, avertis de leur départ, se mirent, contre leur usage, dès la nuit même, à les poursuivre, et, au lever du soleil, ils atteignirent l'arrière-garde. Les Romains, qui avaient fait cette nuit deux cent quarante stades (*), étaient accablés de veilles et de fatigue ; l'arrivée subite des ennemis, qu'ils étaient bien loin d'attendre, les jeta dans le découragement. Les combats continuels qu'il fallait livrer à chaque pas augmentaient encore leur soif. Ceux qui marchaient les premiers arrivèrent aux bords d'une rivière, dont l'eau fraîche et limpide était salée et malfaisante : on en avait à peine bu qu'elle causait des tranchées violentes et des douleurs très vives, et qu'elle irritait la soif au lieu de l'apaiser. Le Marde les en avait avertis ; mais, malgré tout ce qu'on put leur dire, il fut impossible de les empêcher d'en boire. Antoine parcourait

(*) Douze lieues.

les rangs, et les conjurait de souffrir un peu de temps, en les assurant qu'ils trouveraient près de là une autre rivière dont l'eau était très saine ; qu'ensuite le reste du chemin étant escarpé et impraticable à la cavalerie, les ennemis seraient obligés de se retirer. En même temps il fit sonner la retraite pour rappeler ceux qui combattaient, et donna le signal de dresser les tentes, afin que les soldats pussent respirer quelque temps la fraîcheur de l'ombre.

LII. Les tentes étaient à peine dressées, et les Parthes retirés, selon leur coutume, que Mithridate vint une seconde fois parler à Alexandre, et lui dire qu'il exhortait Antoine à se mettre en marche dès que ses troupes seraient un peu reposées, et à gagner la rivière le plus promptement qu'il pourrait, parce que les ennemis ne la passeraient point et borneraient là leur poursuite. Alexandre alla faire part de cet avis à Antoine, qui le chargea de porter à Mithridate une grande quantité de coupes et de flacons d'or. Cet officier en prit autant qu'il put en cacher sous sa robe, et se retira. Il faisait encore jour lorsque les Romains, ayant levé leurs tentes, se mirent en marche sans être harcelés par les ennemis ; mais ils se donnèrent eux-mêmes la nuit la plus fâcheuse et la plus alarmante qu'ils eussent

encore passée. Des soldats, après avoir massacré ceux qui étaient chargés de l'or ou de l'argent de l'armée, se mirent à le piller avec celui que portaient les bêtes de somme; enfin, se jetant sur les équipages même d'Antoine, rompirent sa vaisselle et ses tables qui étaient d'un grand prix, et se les partagèrent. Les troupes, persuadées que les ennemis, dans une attaque nocturne, avaient mis tout le camp en déroute, étaient dans le trouble et l'effroi. Antoine appelant un de ses gardes, nommé Rhamnus, qui était son affranchi, lui fait jurer qu'au premier ordre qu'il lui donnera il lui passera son épée au travers du corps, et lui coupera la tête, afin qu'il ne puisse ni tomber en vie dans les mains des ennemis, ni être reconnu après sa mort. Ses amis fondaient en larmes, et le Marde s'efforçait de le rassurer, en lui disant que la rivière était proche : qu'il en jugeait à un vent frais et humide qui, commençant à se faire sentir, rendait la respiration plus facile et plus douce; que le temps qu'ils avaient mis dans leur marche était une preuve certaine qu'ils touchaient au terme de leur course, puisqu'il ne restait que très peu de nuit. On vint en même temps lui apprendre que le tumulte n'avait eu d'autre cause que l'avarice et la violence de quelques soldats : alors.

pour rétablir l'ordre parmi ses troupes, après l'agitation et l'effroi qu'elles venaient d'éprouver, il fit donner l'ordre de camper.

LIII. Le jour commençait à paraître, et l'armée reprenait son ordre et sa tranquillité, lorsque l'arrière-garde se sentit assaillie par les flèches des Parthes. Aussitôt Antoine fait donner aux troupes légères le signal du combat; et le corps de l'infanterie se couvrant de ses boucliers, comme il avait fait auparavant, reçoit sans danger les flèches des ennemis, qui n'osent plus les approcher. Ceux qui formaient les premiers rangs, avançant ainsi peu à peu, aperçoivent bientôt la rivière, et Antoine, plaçant la cavalerie sur le bord pour tenir tête à l'ennemi, fait d'abord passer les malades. Bientôt ceux qui soutenaient l'attaque des ennemis eurent la facilité de boire sans inquiétude : car les Parthes n'eurent pas plus tôt vu la rivière, que, débandant leurs arcs, ils exhortèrent les Romains à la passer paisiblement, et donnèrent de grands éloges à leur valeur. Quand les Romains l'eurent passée sans obstacle, et qu'ils eurent repris haleine, ils continuèrent leur marche, mais sans trop se fier aux Parthes. Enfin, le sixième jour depuis le dernier combat, ils arrivèrent au bord de l'Araxe, qui sépare la Médie de l'Arménie, et qui leur parut

difficile à traverser par sa profondeur et sa rapidité ; d'ailleurs il courut un bruit dans l'armée que les ennemis étaient en embuscade dans les environs, pour les charger au passage. Mais après l'avoir passé en sûreté, ils entrèrent dans l'Arménie, et alors, comme s'ils revoyaient la terre après une longue navigation, ils l'adorèrent ; ensuite, fondant en larmes et éprouvant la plus douce joie, ils s'embrassèrent mutuellement. Comme ils traversaient un pays riche et fertile, où, après une grande disette, ils trouvaient une nourriture abondante et variée, ils mangèrent avec excès et se donnèrent des hydropisies et des coliques violentes.

LIV. Antoine ayant fait la revue de son armée, la trouva diminuée de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux ; sur ce nombre, il n'y en avait pas la moitié qui eût péri par les mains des ennemis, tout le reste était mort de maladie. Ils eurent vingt-sept jours de marche depuis leur départ de la ville de Phraate jusqu'en Arménie, et dans cet espace de temps ils avaient battu dix-huit fois les Parthes ; mais ces victoires n'avaient pas un succès complet, parce qu'ils ne pouvaient poursuivre bien loin les ennemis. Ce fut surtout à cela qu'on reconnut qu'Artavasde, roi d'Arménie, avait seul enlevé au général ro-

main toute la gloire que celui-ci pouvait attendre de cette guerre. Si les seize mille chevaux (*) qu'il avait amenés de la Médie fussent restés auprès d'Antoine, comme ils étaient armés à la manière des Parthes, et accoutumés à combattre contre eux, lorsque les Romains avaient eu mis en fuite les ennemis, ces Arméniens, en s'attachant à leur poursuite, les auraient empêchés de se rallier après leur défaite, et de revenir si souvent à la charge. Aussi tous les Romains, dans le ressentiment qu'ils en conservaient, pressaient-ils Antoine de punir cet Arménien ; mais Antoine, plus prudent et plus sage, ne voulut ni lui reprocher sa trahison, ni lui donner moins de témoignages d'affection et de marques d'honneur qu'il n'avait fait jusqu'alors : la faiblesse et les besoins de son armée lui prescrivaient ces ménagemens. Mais dans la suite, lorsqu'il rentra en armes dans l'Arménie, il lui persuada, par les invitations et les promesses les plus pressantes, de venir le trouver; et quand il l'eut entre les mains, il le retint prisonnier, et le conduisit chargé de fers à Alexandrie, où il le fit servir à orner son triomphe. Il est vrai qu'il indisposa fort

(*) Il a dit plus haut six mille ; ce qui est plus vraisemblable.

les Romains, en prostituant à des Egyptiens, pour plaire à Cléopâtre, une pompe qui faisait le plus bel ornement de leur patrie; mais cela n'eut lieu que long-temps après.

LV. Impatient d'arriver en Egypte, Antoine pressa tellement sa marche, dans un hiver rigoureux et au milieu de neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin, et qu'il n'arriva qu'avec très peu de troupes auprès de la mer, dans un bourg appelé Leucocome (*), entre Béryte et Sidon. Ce fut là qu'il attendit Cléopâtre; et comme elle tardait à venir, il tomba dans la tristesse et dans la langueur. Cependant il chercha bientôt une distraction à son chagrin dans la débauche de la table; mais il ne pouvait s'y tenir long-temps tranquille; il se levait à tout moment, et, laissant les autres convives continuer de boire, il allait au rivage, pour voir si Cléopâtre venait. Elle arriva enfin avec des habits et de l'argent pour les soldats. Quelques écrivains disent qu'elle n'apporta que les habits, et qu'Antoine leur distribua de son argent comme si Cléopâtre le leur donnait. Il s'éleva vers ce même temps entre le roi des Mèdes et Phraate, roi des Parthes, une grande contestation, qui

(*) C'est-à-dire le bourg Blanc, dans la Phénicie.

eut, dit-on, pour première cause le partage des dépouilles romaines, mais qui s'accrut ensuite au point de faire craindre au roi des Mèdes la perte de son royaume. Il envoya donc des ambassadeurs à Antoine, pour l'engager à déclarer la guerre aux Parthes, lui promettant de le seconder de toutes ses forces. Cette proposition fit concevoir à Antoine les plus grandes espérances; elle lui assurait la seule ressource qui lui eût manqué dans la première expédition pour soumettre les Parthes, de la cavalerie et des gens de trait; et maintenant, loin d'avoir à en demander, on venait les lui offrir, et on regardait comme un service important qu'il voulût les accepter. Il se disposa donc à rentrer en Arménie, et, après qu'il se serait abouché avec le roi des Mèdes, sur les bords de l'Araxe, à commencer la guerre contre les Parthes.

LVI. Cependant à Rome, Octavie ayant désiré de s'embarquer pour aller trouver Antoine, César y consentit, moins pour satisfaire le désir de sa sœur, que dans l'espérance, comme le disent la plupart des historiens, que le mépris et les outrages qu'elle recevrait lui fourniraient un prétexte spécieux de faire la guerre à Antoine. En arrivant à Athènes, elle reçut des lettres de son mari, qui lui ordonnait de l'y at-

tendre et qui lui apprenait l'expédition qu'il avait projetée en Asie. Octavie, qui devina sans peine le motif d'un ordre si offensant pour elle, lui répondit pour lui demander où il voulait qu'elle lui fît passer tout ce qu'elle avait apporté pour lui; c'était une grande provision d'habits pour les soldats, beaucoup de bêtes de somme, de l'argent et des présens considérables pour les officiers et pour ses amis. Elle lui avait amené aussi deux mille hommes d'élite, très bien équipés et couverts d'aussi belles armes que les cohortes prétoriennes. Niger, un des amis d'Antoine, qu'elle avait chargé de cette lettre, après avoir rempli sa commission, ajouta des éloges d'Octavie qui étaient bien mérités. Cléopâtre, qui sentit qu'Octavie venait lui disputer le cœur d'Antoine, craignant qu'une femme si estimable par la dignité de ses mœurs, et soutenue de toute la puissance de César, n'employât pas long-temps auprès de son mari les charmes de sa conversation et l'attrait de ses caresses sans prendre sur lui un ascendant invincible, et s'en rendre entièrement maîtresse, feignit d'avoir pour Antoine la passion la plus violente, et affecta d'atténuer son corps en prenant peu de nourriture. Toutes les fois qu'il venait chez elle, il lui trouvait le regard étonné; et quand il en sortait, elle

avait les yeux abattus de langueur. Attentive à paraître souvent en larmes, elle se hâtait de les essuyer et de les cacher, afin de les dérober à Antoine; elle faisait surtout usage de ces ressources lorsqu'elle le voyait disposé à quitter la Syrie pour aller joindre le roi des Mèdes.

LVII. Ses flatteurs, qui voulaient paraître jaloux de la servir, faisaient à Antoine les plus vifs reproches; ils le traitaient de cœur dur et insensible, ils l'accusaient de laisser mourir de chagrin une femme qui ne respirait que pour lui. « Octavie, lui disaient-ils, ne vous est unie « que pour les intérêts de son frère; elle jouit « de tous les avantages attachés au titre d'é« pouse, et Cléopâtre, reine de tant de peu« ples, n'est appelée que la maîtresse d'An« toine. Cependant elle ne refuse pas ce nom, « et ne s'en croira pas déshonorée, pourvu « qu'elle puisse vous voir et vivre avec vous; mais « si vous l'abandonnez, elle ne survivra pas à « son malheur. » Antoine, attendri ou plutôt amolli par ces discours, et craignant que Cléopâtre ne renonçât en effet à la vie, retourna tout de suite à Alexandrie, et renvoya au printemps l'expédition de Médie, quoiqu'il eût appris que les Parthes étaient agités de séditions. Il rentra cependant dans la Médie, mais ce fut simplement pour faire alliance avec le roi, en

mariant à une fille de ce prince qui était encore fort jeune, un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre; et aussitôt après le mariage il s'en retourna, déjà tout occupé de ses projets de guerre civile.

LVIII. Dès qu'Octavie fut de retour d'Athènes, César, indigné de l'affront qu'elle avait reçu, lui ordonna de quitter la maison d'Antoine et de se loger seule ailleurs; mais elle lui répondit qu'elle ne sortirait pas de la maison de son mari, et que s'il n'avait pas lui-même d'autre motif de faire la guerre à Antoine, elle le conjurait d'oublier tout ce qui la regardait personnellement; qu'il serait odieux que deux grands empereurs plongeassent les Romains dans une guerre civile, l'un par l'amour d'une femme et l'autre par jalousie. Sa conduite prouva ses dispositions encore mieux que ses paroles : elle continua d'habiter la maison de son mari, comme s'il eût été présent; elle fit élever avec autant de soin que de magnificence non seulement les enfans qu'elle avait eus d'Antoine, mais encore ceux qu'il avait eus de Fulvie. Les amis de son mari qui venaient de sa part à Rome, soit pour briguer des charges, soit pour suivre des affaires particulières, elle les recevait chez elle, et leur faisait obtenir de son frère les grâces qu'ils sollicitaient. En agis-

sant ainsi, elle nuisit, contre son intention, à Antoine, dont les injustices envers une telle femme excitaient contre lui la haine publique.

LIX. Il se rendit encore plus odieux par le partage qu'il fit, à Alexandrie, aux enfans de Cléopâtre, partage dicté par l'orgueil digne d'un roi de théâtre, et qui parut fait en haine des Romains. Après avoir rempli le gymnase d'une multitude immense, et fait dresser sur un tribunal d'argent deux trônes d'or, l'un pour lui-même et l'autre pour Cléopâtre, il la déclara reine d'Égypte, de Cypre, d'Afrique et de la Cœlésirie, et lui associa Césarion, qui passait pour fils du premier César qui avait laissé Cléopâtre enceinte. Il conféra ensuite le titre de roi des rois aux enfans qu'il avait eus de cette reine, et donna à Alexandre l'Arménie, la Médie et le royaume des Parthes quand il en aurait fait la conquête. Ptolémée, son second fils, eut la Phénicie, la Syrie et la Cilicie. Il les présenta tous les deux au peuple. Alexandre était vêtu d'une robe médique et portait sur la tête la tiare et le bonnet pointu qu'on appelle cidaris, ornemens des rois des Mèdes et des Arméniens. Ptolémée avait un long manteau, des pantoufles et un bonnet entouré d'un diadème, habillement des successeurs d'Alexandre. Après que ces deux princes eurent salué leur père et

leur mère, ils furent environnés l'un d'une garde d'Arméniens, l'autre d'une garde macédonienne. Depuis ce jour, Cléopâtre ne parut plus en public que vêtue de la robe consacrée à Isis, et donna ses audiences au peuple sous le nom de la nouvelle Isis.

LX. César, par le rapport qu'il fit au sénat de ce partage, par les accusations qu'il reproduisit souvent contre Antoine dans les assemblées du peuple, lui attira une haine universelle. Antoine, de son côté, envoya des gens à Rome pour accuser César. Les plus grands de ses griefs étaient, premièrement, que César, après avoir enlevé la Sicile à Sextus Pompée, ne lui eût pas donné la moitié de cette île; secondement, que, cette guerre finie, il eût gardé les vaisseaux qu'il avait empruntés de lui pour la faire; troisièmement, qu'ayant chassé Lépidus de ses gouvernemens, et l'ayant réduit à l'état obscur de simple particulier, il eût retenu l'armée, les provinces et les revenus qu'on avait assignés à ce triumvir; quatrièmement enfin, qu'il eût distribué à ses soldats presque toutes les terres de l'Italie, sans en rien laisser pour les troupes d'Antoine. A ces accusations, César répondait qu'il avait dépouillé Lépidus de ses gouvernemens, parce qu'il abusait insolemment de son autorité; qu'il

partagerait avec Antoine les provinces qu'il avait conquises, lorsque Antoine lui ferait part de l'Arménie ; que les soldats d'Antoine ne devaient pas entrer dans le partage de l'Italie, puisqu'ils avaient déjà la Médie et le pays des Parthes ajoutés à l'empire romain par les exploits glorieux qu'ils avaient faits avec leur général. Antoine était en Arménie, lorsqu'il apprit ce qui se passait à Rome. Aussitôt il ordonne à Canidius de prendre seize légions et de les conduire vers la mer, tandis qu'il se rendrait lui-même à Éphèse avec Cléopâtre. Ce fut dans cette ville qu'il vit arriver de tous côtés sa flotte, qui, en y comprenant les vaisseaux de charge, état forte de huit cents voiles ; Cléopâtre en avait fourni deux cents, outre vingt mille talens (*), et des vivres pour toute l'armée pendant la durée de la guerre.

(*) Cent millions.

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE

DU TOME QUATORZIÈME.